
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



SOUVENIRS

ET

PORTRAITS

TOME TROISIÈME

Cette édition est publiée par les soins de la Société propriétaire des Œuvres de M. de Lamartine.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

SOUVENIRS

ET

PORTRAITS

PAR

A. DE LAMARTINE

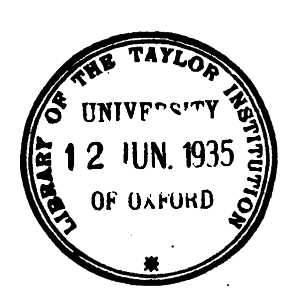
TOME TROISIÈME

PARIS

HACHETTE & Cie — FURNE, JOUVET & Cie — PAGNERRE

ÉDITEURS

MDCCCLXXII



SOUVENIRS ET PORTRAITS

XXV

UNE NUIT DE SOUVENIRS

I

Il y a peu de jours qu'un de ces dénigreurs acharnés du temps présent, qui croient constater leur supériorité personnelle par un superbe mépris de leur siècle, vint passer la soirée au coin de mon feu. Il avait de l'humeur contre les choses, et il l'épanchait contre les hommes. Il avait oublié ce mot si sensé et si profond de M. de Talleyrand, qui résume en une plaisanterie la philosophie expérimentale d'une longue vie : « Il ne faut jamais se fâcher contre les choses, car cela ne leur fait jamais rien du tout. »

Le petit cercle d'amis qui causaient à cœur ouvert autour de mes tisons fit écho par complaisance à ce mécontent de la nature et de la Providence. A les entendre, le XIXe siècle était la lie des siècles ; l'homme, cette œuvre éternellement jeune de Dieu, à chaque génération, se rapetissait dans ses mains. Chaque nom d'homme politique ou littéraire de ce demi-siècle, en passant sur leurs lèvres, en sortait aminci et aplati comme une mé-

daille mal dorée de mauvais aloi, qui sonne le cuivre en tombant à terre.

J'étais attristé. Je protestais seul en moi-même contre cette dépréciation systématique d'une époque qui m'a paru quelquefois pauvre en circonstances, mais jamais en hommes.

Que le temps ait été malheureux et que de grandes choses y aient avorté faute de bonne fortune, je ne le niais pas; mais que la nature humaine n'y ait pas été très-féconde en grandes intelligences, en grands talents, en grands caractères, plus féconde peut-être qu'à aucune autre époque de notre histoire intellectuelle, c'est à quoi je ne pouvais consentir. Cela me paraissait une ingratitude envers la nature.

Je me tus cependant, parce que je n'aime pas les grands débats dans les petites chambres et les harangues au coin du feu. Quand la pendule sonna minuit, chacun s'en alla satisfait d'avoir ravalé son époque au niveau des plus abjectes décadences, et fier de fouler un pavé qui ne portait plus que la boue des siècles.

II

Quand j'eus reposé la tête sur l'oreiller, j'attendis en vain le sommeil. L'agitation fébrile de l'entretien survivait à la soirée. Ne pouvant dormir, je voulus du moins occuper agréablement mon insomnie par l'évocation de tous les souvenirs d'hommes éminents dans la littérature ou dans la politique que j'avais rencontrés, entrevus, connus ou aimés dans ma vie pendant les trente ou trente-cinq années où j'avais été plus ou moins mêlé à la foule du siècle. Je n'avais jamais fait à loisir cette revue, parce que je n'avais jamais eu besoin de me grouper à moi-

même en faisceau cette multitude de talents et de caractères pour donner un démenti à ce prétendu appauvrissement de la nature en France. Se ressouvenir ainsi, c'est revivre! La mémoire est l'ubiquité de l'âme.

Pendant les courtes heures nocturnes où je tirai un à un ces souvenirs, ces noms, ces figures de ma mémoire avec toutes les circonstances qui marquaient leur rencontre, leur apparition, leur intimité dans ma vie passée, je puis dire que je vivais deux fois. Jamais sommeil de jeune homme avec ses plus beaux rêves ne valut pour moi cette délicieuse insomnie. C'était la résurrection des morts par la divinité de l'imagination qui possède la vie et qui la rend à qui elle veut..Il me semblait me promener dans un ciel tout scintillant de souvenirs, à travers une véritable *voie lactée* de noms charmants ou de noms illustres que j'avais traversée pendant ma courte apparition dans le temps, et qui avaient été autrefois ou qui étaient encore mes contemporains, mes compatriotes, mes amis, mes émules, mes rivaux, même mes ennemis. Je dis même mes ennemis; car, à une certaine distance de temps et à une certaine hauteur d'âme, l'impartialité réconcilie tout. Les inimitiés ne sont que des froissements : quand on ne se repousse plus, on s'attire, et quand on ne se heurte plus, on s'aime. Or la solitude et l'isolement complet du monde dans lesquels je me suis exilé ont produit sur moi l'effet de distance, d'élévation et de temps qui donnent l'impartialité presque divine au cœur des hommes solitaires.

III

Parmi les noms qui se présentaient à ma mémoire, il y en a pour lesquels j'avais de l'enthousiasme et de l'at-

trait, et d'autres pour lesquels j'éprouvais ou j'éprouve encore une froide indifférence ou une aversion instinctive; il y en a même qui m'ont outragé gratuitement et auxquels j'ai remis gratuitement aussi leurs outrages. Mais il n'y en a aucun pour qui j'éprouve de la haine. Je puis dire avec vérité qu'on tordrait aujourd'hui mon cœur comme une éponge sans qu'une goutte de haine ou même de fiel en tombât sur aucun nom vivant! Je n'en dis pas autant des morts; mais la haine contre les morts n'est pas de la haine contre les hommes, c'est la haine de la vérité contre le mensonge, de la justice contre l'iniquité, de la liberté contre la tyrannie. Une telle haine n'est pas de la passion, c'est de la justice.

Je parlerai seulement ici des hommes de mon temps que j'ai personnellement connus et qui me parurent marqués entre tous les autres d'un signe de haute intelligence, de grandeur d'esprit ou de supériorité de talent dont se compose l'élite d'un siècle. La vie est une foule, on la traverse en courant; mais on y connaît seulement ceux que le mouvement de cette foule a jetés près de vous et qui bordent votre sentier. Parmi cette forêt de têtes, il y a peut-être des milliers d'hommes qui sont supérieurs à ce que vous avez rencontré, mais vous ne les connaissez pas. Vous n'avez aucun titre pour les nommer. Vous ne pouvez dire de cette foule que ce que le poëte anglais Gray dit des morts inconnus ensevelis dans son cimetière de village :

Ici dorment peut-être des héros, des poëtes, des grands hommes ignorés qui ne connurent jamais leur propre génie, et que le monde ne connaîtra pas, etc., etc. Mais Dieu les connaît.

IV

J'étais né avec un grand attrait naturel pour les facultés supérieures de l'âme et de l'esprit, et par conséquent avec un grand goût littéraire, le plus noble exercice de ces facultés : dès le collége, il y avait de la littérature dans mes amitiés. Aussitôt que j'entrevis le monde, mes regards y cherchèrent d'abord et avant tout ce qui, selon moi, en était l'âme, c'est-à-dire les hommes qui illustraient ou qui cultivaient le génie humain par leurs œuvres, ou du moins par leurs goûts intellectuels. Au sortir de mon berceau et pendant que je suçais encore le lait de ma mère, une circonstance tout accidentelle semblait m'avoir prédestiné à ce commerce de prédilection avec les grands esprits de mon siècle. Mon père et ma mère m'ont trop souvent raconté depuis ce singulier hasard de mon enfance pour qu'il ne se soit pas gravé dans ma mémoire et pour que je ne le compte pas au nombre des bonnes fortunes de ma vie.

On sait que le grand écrivain et le grand philosophe anglais Gibbon, auteur du chef-d'œuvre historique de son pays et peut-être de l'Europe, s'était retiré et recueilli pendant dix années à Lausanne, pour y penser à l'abri de toute distraction son livre. Tout le monde connaît le sublime et pathétique épilogue, le *Nunc dimittis* de l'historien qui a achevé son monument et qui remercie la Providence d'avoir soutenu son génie jusqu'à sa dernière page. C'est l'*Exegi monumentum* d'Horace; c'est l'hymne de l'ouvrier de l'esprit qui s'assied sur sa tâche à la fin de sa journée, et qui attend le soir sa solde de gloire des mains du temps.

V

Mon père et ma mère s'étaient établis pour quelques mois à Lausanne pendant la seconde année de leur mariage. Ils habitaient une de ces charmantes maisons qui descendent d'étage en étage de la colline de Montbenon jusqu'à la grève du lac. Gibbon en habitait une contiguë. Les deux jardins se touchaient, séparés seulement par une haie de jasmin. Ma mère, qui commençait à me sevrer de son sein, me faisait essayer mes premiers pas dans les allées sablées de gravier du lac, le long du buisson. Gibbon, écrivant ou lisant dans une charmille à l'angle de son propre jardin, admirait et écoutait ces jeux et ces voix d'une jeune Française et de son enfant. Il regarda par-dessus la haie et crut reconnaître ma mère, qu'il avait vue avant son mariage, chez ma grand'mère, à Paris, au Palais-Royal et à Saint-Cloud. Ma mère le reconnut à l'instant aussi, à sa prodigieuse laideur et à la bonhomie proverbiale de sa physionomie. Depuis ce jour et pendant un long été, les deux maisons n'en faisaient qu'une. Mon père, ma mère, Gibbon, et quelques amis des deux voisins, furent une seule famille.

Soit pour flatter la charmante mère dans son fils, soit par un goût naturel des hommes d'étude et de solitude pour l'enfance, le grand historien passait ses heures de soirée à jouer avec moi. Ses genoux, me disait ma mère, étaient devenus mon berceau.

La fin de l'automne sépara tout : Gibbon repartit pour l'Angleterre, mon père et ma mère pour la France. Le vieillard pleura en me remettant pour la dernière fois aux bras de ma mère. Il lui fit toutes sortes d'heureux présages sur ma destinée, qui n'était encore écrite que dans

mes sourires. Je ne crois pas aux présages, mais je ne peux jamais m'empêcher de penser que cette aimable paternité du célèbre écrivain avait jeté une bonne influence d'esprit sur ma vie, et que c'était à cette bénédiction du grand historien que je devais peut-être ma prédilection passionnée pour la haute histoire, le seul poëme véritablement épique des âges de raison.

VI

Quoi qu'il en soit, j'étais à peine rentré du collége dans la maison paternelle, que je cultivais déjà avec mes condisciples les plus lettrés, devenus mes amis, les affections de cœur et les parentés d'esprit que nous avions conçues les uns pour les autres pendant nos années d'étude.

Mes trois amis à peu près également chers étaient alors trois jeunes adolescents de la plus délicate race d'esprit et de la plus haute nature d'âme. De ces natures le sort peut faire à son gré des hommes obscurs ou des hommes célèbres, mais on peut le défier de faire des hommes ordinaires.

Le premier était Aymon de Virieu, fils unique du célèbre comte de Virieu, l'orateur de l'Assemblée constituante; son père était mort dans la dernière sortie du siége de Lyon où il commandait la cavalerie; sa mère habitait, avec les débris de sa fortune, dans un village du Dauphiné.

Le second était Louis de Vignet, neveu par sa mère du fameux comte de Maistre. Il habitait Chambéry, cette ville la plus pittoresque des Alpes, que l'ombre, les torrents, les lacs et les noyers font ressembler aux villes des vallées d'Argos et d'Arcadie. Elle était bien plus célèbre à nos yeux par la petite maison des Char-

mettes, cette thébaïde de l'amour et de la jeunesse de J. J. Rousseau, que par son titre d'ancienne capitale de la Savoie.

Louis de Vignet avait reçu de la nature une âme de Werther qui se dévorait elle-même, une imagination ardente et fatiguée avant d'avoir produit, un dégoût qui venait de l'exquise exigence de son goût, un talent poétique et un style d'écrivain qui l'auraient égalé aux plus grands poëtes et aux plus vigoureux prosateurs, mais une mélancolie âpre et maladive qui flétrissait en lui le fruit de son génie avant qu'il fût mûr. Son extérieur était beau, mais sombre, peiné, découragé, *prostré* comme son âme. C'était la figure d'une passion; grand, maigre, pâle, creusé de joues, serré de lèvres, fiévreux d'accent, un feu terne et un peu oblique dans l'œil, cherchant toujours la solitude et s'y fuyant bientôt lui-même, puis fuyant le monde aussitôt qu'il l'avait entrevu. Nous le regardions comme très-supérieur à nous par l'esprit comme il l'était par l'âge, et je crois que nous avions raison. C'était celui que j'aimais le mieux; mais il y avait cependant toujours une certaine amertume dans ses affections, une certaine demi-ombre sur son âme : c'était un homme nocturne, si l'on peut parler ainsi; nous étions des hommes de lumière.

L'autre était Prosper de Bienassis, fils d'une veuve qui n'avait que cet enfant et qui vivait retirée dans un petit château du Dauphiné, sur la lisière des grands bois, auprès de la petite ville de Crémieux. C'était un cœur toujours en flamme que le rêve, l'amour, la poésie, l'amitié précoce consumaient en bois vert et qui ne devait laisser, après une longue vie, que des lueurs éteintes et une tiède cendre. Il a été et il est encore le plus heureux d'entre nous, car il en reste le plus inconnu.

C'est à lui que j'ai adressé, il y a beaucoup d'années,

ces vers où l'on sent si profondément le regret tardif d'avoir cherché le bruit ou la gloire :

O champs de Bienassis ! maison, jardin, prairies,
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries ;
Ormes qui sur le seuil étendaient leurs rameaux
Et d'où sortait le soir le chœur des passereaux ;
Vergers où de l'été la teinte monotone
Pâlissait jour à jour aux rayons de l'automne,
Où la feuille en tombant sous les pleurs du matin
Dérobait à nos pieds le sentier incertain;
Pas égarés au loin dans de frais paysages,
Heures tièdes du jour coulant sous des ombrages,
Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux,
Songes qui descendaient, qui remontaient si beaux,
Pressentiments divins, intimes confidences,
Lectures, rêverie, entretiens, doux silences ;
Table riche des dons que l'automne étalait,
Où les fruits du jardin, où le miel et le lait,
Assaisonnés des soins d'une mère attentive,
De leur luxe champêtre enchantaient le convive ;
Silencieux réduit où des rayons de bois
Par l'âge vermoulus et pliant sous le poids
Nous offraient ces trésors de l'humaine sagesse
Où nos yeux altérés puisaient jusqu'à l'ivresse,
Où la lampe, avec nous veillant jusqu'au matin,
Nous guidait au hasard, comme un phare incertain,
De volume en volume ; hélas ! croyant encore
Que le livre savait ce que l'auteur ignore,
Et que la vérité, trésor mystérieux,
Pouvait être cherchée ailleurs que dans les cieux !
Scènes de notre enfance, après quinze ans rêvées,
Au plus pur de mon cœur impressions gravées,
Lieux, noms, demeure, et vous aimables habitants,
Je vous revois encore après un si long temps,
Aussi présents à l'œil que le sont des rivages
A l'onde dont le cours reflète les images,

Aussi frais, aussi doux, que si jamais les pleurs
N'en avaient dans mes yeux altéré les couleurs;
Et vos riants tableaux sont à mon âme aimante
Ce qu'au navigateur battu par la tourmente
Sont les songes dorés qui lui montrent de loin
Le rivage chéri de son bonheur témoin,
L'ondoyante moisson que sa main a semée,
Et du toit paternel le seuil, ou la fumée!

Tu n'as donc pas quitté ce port de ton bonheur;
Ce soleil du matin qui réjouit ton cœur,
Comme un arbre au rocher fixé par sa racine,
Te retrouve toujours sur la même colline;
Nul adieu n'attrista le seuil de ta maison,
Jamais, jamais tes yeux n'ont changé d'horizon,
L'arbre de ton aïeul, l'arbre qui t'a vu naître
N'a jamais reverdi sans ombrager son maître;
Jamais le voyageur, en voyant du chemin
Ta demeure fermée aux rayons du matin,
Trouvant l'herbe grandie ou le sentier plus rude,
N'a demandé, surpris de cette solitude,
Sur quels bords étrangers, dans quels lointains séjours
Le vent de l'inconstance avait poussé tes jours.
Ton verger ne voit pas une main mercenaire
Cueillir ces fruits greffés par ta main tutélaire,
Et ton ruisseau, content de son lit de gazon,
Comme un hôte fidèle à la même maison,
Vient murmurer toujours au seuil de ta demeure,
Et de la même voix t'endort à la même heure!
Ainsi tu vieilliras sans que tes jours parcils
Soient comptés autrement que par leurs doux soleils,
Sans que les souvenirs de ton heureuse histoire
Laissent d'autres sillons gravés dans ta mémoire
Que le cercle inégal des diverses saisons,
Des printemps plus tardifs, de plus riches moissons,
Tes pampres moins chargés, tes ruches plus fécondes,
Ou ta source sevrant ton jardin de ses ondes,

Sans avoir dissipé des jours trop tôt comptés,
Dans la poudre ou le bruit ou l'ombre des cités,
Et sans avoir semé de distance en distance
A tous les vents du ciel ta stérile espérance !

Ah! rends grâce à ton sort de ce flot lent et doux
Qui te porte en silence où nous arrivons tous,
Et, comme ton destin si borné dans sa course,
Dans son lit ignoré s'endort près de sa source.
Ne porte point envie à ceux qu'un autre vent
Sur les routes du monde a conduits plus avant,
Même à ces noms frappés d'un peu de renommée!
Du feu qu'elle répand toute âme est consumée.
Notre vie est semblable au fleuve de cristal
Qui sort humble et sans nom de son rocher natal.
Tant qu'au fond du bassin que lui fit la nature,
Il dort, comme au berceau, dans un lit sans murmure,
Toutes les fleurs des champs parfument son sentier,
Et l'azur d'un beau ciel y descend tout entier.
Mais, à peine échappés des bras de ses collines,
Ses flots s'épanchent-ils sur les plaines voisines,
Que du limon des eaux dont il enfle son lit
Son onde en grossissant se corrompt et pâlit;
L'ombre qui les couvrait s'écarte de ses rives,
Le rocher nu contient ses vagues fugitives.
Il dédaigne de suivre, en se creusant son cours,
Des vallons paternels les gracieux détours,
Mais, fier de s'engouffrer sous des arches profondes,
Il y reçoit un nom bruyant comme ses ondes;
Il emporte en fuyant à bonds précipités
Les barques, les rumeurs, les fanges des cités,
Chaque ruisseau qui l'enfle est un flot qui l'altère
Jusqu'au terme où, grossi de tant d'onde adultère,
Il va, grand, mais troublé, déposant un vain nom,
Rouler au sein des mers sa gloire et son limon !
Heureuse au fond des bois la source pauvre et pure,
Heureux le sort caché dans une vie obscure!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Et plus loin :

Non! tu ris avec moi de l'erreur où nous sommes:
Tu sais de quel linceul le temps couvre les hommes;
Tu sais que tôt ou tard, dans l'ombre de l'oubli,
Siècles, peuples, héros, tout dort enseveli;
Qu'à cette épaisse nuit qui descend d'âge en âge
A peine un nom par siècle obscurément surnage,
Que le reste, éclairé d'un moins haut souvenir,
Disparaît par étage à l'œil de l'avenir.
Comme, en quittant la rive, un navire à la voile,
A l'heure où de la nuit sort la première étoile,
Voit à ses yeux déçus disparaître d'abord
L'écume du rivage et le sable du port,
Puis les tours de la ville où l'airain se balance,
Puis les phares éteints qu'abaisse la distance,
Puis les premiers coteaux sur la plaine ondoyants,
Puis les monts escarpés sous l'horizon fuyants.
Bientôt il ne voit plus au loin qu'une ou deux cimes
Dont l'éternel hiver blanchit les pics sublimes,
Refléter au-dessus de cette obscurité
Du jour qui va les fuir la dernière clarté,
Jusqu'à ce qu'abaissés de leur niveau céleste,
Ces sommets décroissants plongent comme le reste,
Et qu'étendue enfin sur la terre et les mers,
L'universelle nuit pèse sur l'univers.
De la gloire et du temps voilà l'image sombre.
Éloigne-toi d'un siècle et tout rentre dans l'ombre.
Laisse pour fuir l'oubli tant d'insensés courir :
Que sert un jour de plus à ce qui doit mourir?

. . . .
. . . .

VII

Après nous être écrit tous les hivers d'innombrables lettres et des volumes de vers sur nos impressions, sur nos lectures, sur nos philosophies, sur nos rêves d'adolescents, nous nous réunissions tout l'été et tout l'automne, tantôt au Grand-Lemps, dans la sévère maison de Mme de Virieu, semblable en tout à un cloître autour d'un tombeau, plein de tristesse, de méditation et de silence; tantôt dans la vallée de Chambéry, dans la petite maison de Bissy, chez une tante hospitalière de Louis de Vignet; plus habituellement et plus longuement chez Prosper de Bienassis. Sa mère prêtait avec plus de complaisance sa maison, ses jardins, ses bois, à toutes nos licences d'enfants.

Le fond de nos plaisirs était toujours et exclusivement littéraire. Les livres étaient jour et nuit en société avec nous. Nous avions dérobé, par la main de son fils, la clef d'une très-riche et très-libre bibliothèque à Mme de Monlevon (c'était le nom de cette aimable veuve). Cette bibliothèque, fermée depuis la mort de son mari par prudence, n'avait pas été formée pour des adolescents. Sans être licencieuse, elle était hasardeuse. Il y avait de tout, depuis les classiques jusqu'aux Pères de l'Église, et depuis les sermonnaires jusqu'aux philosophes du dernier siècle et jusqu'aux poëtes fardés, fades et méphitiques de l'école de Dorat et de Parny, qui nous paraissaient des dieux inconnus découverts sous cette poussière.

Enfermés pendant des soirées entières dans cette chambre haute dont nous avions soin de retirer la clef, pendant qu'on nous croyait dans les bois ou dans les plaines, couchés à terre sur le plancher poudreux, en-

tourés chacun de piles de livres, nous lisions tout en causant à demi voix des impressions de ces lectures. Histoire, poésie, philosophie, romans, théâtres, journaux, libelles : c'était un véritable pillage de l'esprit humain.

Chacun de nous se choisissait ensuite ses volumes de prédilection pour les savourer à loisir dans sa chambre pendant la nuit ou dans les bois pendant le jour. Le livre de Prosper de Bienassis, c'était J. J. Rousseau, la déclamation sonore et oratoire; celui de Louis de Vignet, c'était les *Nuits* de Young, le *Cimetière de campagne* de Gray, le *Jour des morts* de Fontanes, la mélancolie; celui d'Aymon de Virieu, c'était les *Essais* de Montaigne, le scepticisme jouissant de son propre doute, le balancement ironique de l'esprit humain sur l'abîme des sottises humaines, avec le sourire du mépris pour toute conclusion.

Le mien, à moi, c'était Tacite, la haute politique et la haute morale dans la haute poésie de l'action et du style. Chacun de nous, à son insu, trahissait ainsi son caractère dans ses préférences. Nous n'avons guère changé depuis.

Le reste de l'année, la fréquente correspondance entre nous n'était guère qu'un commentaire familier de nos innombrables lectures, un cours de philosophie et de littérature épistolaires entre quatre amis qui croyaient découvrir chacun de son côté un monde intellectuel nouveau pour son ignorance.

VIII

Cette passion de littérature et ce culte pour les grands esprits vivants ou morts ne s'amortit pas en moi pendant le long voyage d'Italie que je fis avant l'âge. J'avais vécu seul à Rome avec les livres pendant tout un hiver.

Aymon de Virieu me rejoignit à Naples au printemps. On a pu voir, dans mon épisode si répandu de *Graziella*, que même dans les premiers frémissements de mon âme, au premier souffle d'une passion presque enfantine, la littérature et l'amour se confondaient presque indissolublement en moi, que nous avions toujours un poëte ou un historien dans notre barque, et que nous lisions Tacite ou *Paul et Virginie*, le soir, sous les figuiers de la maison du pêcheur de l'île, à la lueur de la lampe de la belle enfant d'Ischia.

IX

La restauration des Bourbons m'avait rappelé à Paris. Ces premiers amis étaient dispersés. J'en avais d'autres : nous nous étions attirés sans préméditation par ce goût inné des lettres, langue commune entre nos jeunes esprits.

Ces trois amis, moins intimes que les premiers, dont le souvenir m'est resté cher et présent, étaient l'un de mes camarades des gardes du corps, M. de Vaugelas, qui vit aujourd'hui dans le loisir toujours studieux des champs, à Die, dans la belle vallée du Rhône.

L'autre était un jeune homme du Dauphiné aussi, nommé M. Rocher, qui a été depuis secrétaire du ministère de la justice et membre de la Cour de cassation, et qu'une maladie heureusement guérie a éloigné passagèrement des grandes affaires. Il avait un goût égal au mien pour l'éloquence et pour la poésie ; il écrivait alors, avant que j'écrivisse moi-même des vers, un poëme sur *l'Immortalité de l'âme*, qu'il me récitait dans nos promenades. Ce poëme n'a jamais été imprimé, mais ces vers me sont restés toute la vie dans l'oreille comme un tintement d'âme sonore et sensible. Cela ressemblait aux meilleurs

vers de M. de Fontanes récités sous les chênes de Fontainebleau et restés dans la mémoire de Chateaubriand.

Le troisième était un jeune homme de Lyon, compagnon égaré, puis retrouvé, d'étude, nommé Auguste Bernard. Figure rêveuse, physionomie plus que belle, car elle était ineffaçable; âme molle comme l'attitude; caractère qui se pliait à tous ceux de ses amis comme une étoffe moelleuse à laquelle l'artiste n'a point donné de forme, mais dont on se drape au gré de la saison; voix musicale qui résonnait jusqu'au fond de l'âme; imagination poétique que la langueur des sensations empêchait de produire, mais toujours prête à rêver mieux que vous vos propres rêves et à ruminer mieux que vous vos propres vers; un homme-écho enfin, si l'on peut se servir de cette expression, mais un écho sensible, intelligent, qui ne restait muet que par paresse, et inerte que par amour du sommeil. On eût dit que sa nourrice avait mêlé à son lait trop de pavots. C'est le plus séduisant des hommes que j'aie jamais rencontré dans ma vie. Il a inspiré de grandes passions et de longues amitiés. Qu'on le demande à M. Thiers, dont il fut l'ami après avoir été le mien. Nous l'avons perdu il y a quelques années; il n'a rien laissé qu'une ou deux traces dans quelques cœurs. Que laisse-t-on de mieux après avoir beaucoup agi?

X

Nous passions à Paris nos journées ensemble à feuilleter nonchalamment nos propres imaginations sans nous arrêter à aucune page. Il m'aidait à penser, je l'aidais à rêver. Il avait comme moi les grands pressentiments de la vie, il n'en avait pas l'élan. Il était né fatigué.

C'est avec lui que je satisfis pour la première fois ce-

sentiment passionné et enthousiaste de curiosité qui me poussait à contempler de près les grands hommes. Il n'y en avait qu'un alors auquel nous donnions ce nom, parce que c'était un grand homme de jeunesse, un grand séducteur d'imagination, un grand enivreur d'esprit, M. de Chateaubriand.

Je n'avais encore mis le pied dans aucun salon de Paris; j'étais trop inconnu, trop étranger dans cette capitale, trop peu entreprenant, trop timide, trop indépendant, trop fier et trop humble pour chercher à m'introduire entre deux portes dans un monde où je n'étais pas né. Le monde pour moi, c'étaient les livres, la rue, les théâtres et quelques amis qui n'avaient comme moi que le ciel et le pavé à eux, dans leur pays.

Mais si ma situation ne me permettait pas d'approcher, dans un salon, de ces grands hommes et de ces femmes célèbres dont j'entendais retentir le nom dans les journaux, je pouvais du moins, et c'était assez pour moi, en approcher du regard et emporter dans mes yeux l'image d'une de ces divinités terrestres.

XI

M. de Chateaubriand venait d'être nommé ambassadeur à Berlin; on disait qu'il allait partir, bien qu'il ne soit jamais parti. On murmurait qu'il était exilé dans cet honorable exil par la jalousie de ses ennemis et par l'ingratitude des Bourbons, son texte éternel. Il avait écrit pour eux une brochure après la victoire; c'était jusque-là son seul service. Mais le génie grossit tout. On le disait persécuté; il a toujours aimé ce rôle. Nous prenions alors sa persécution au sérieux. Avant que cette victime de la

Restauration quittât pour jamais sa patrie, nous avions soif de l'apercevoir.

Nous apprîmes qu'il passait les derniers jours de sa résidence en France dans une espèce de thébaïde de bon goût, qu'on appelait la *Vallée-aux-Loups*, au milieu des bois d'Aulnay, près de Fontenay-aux-Roses. Nous résolûmes d'aller y passer autant de jours qu'il serait nécessaire pour qu'un heureux hasard nous fournît enfin l'occasion d'entrevoir cette grande figure vivante de notre siècle, soit quand il sortirait de son ermitage pour venir à Paris, soit quand il y rentrerait à la fin du jour, soit enfin par-dessus le mur de son parc, quand il se promènerait dans ses allées avec son ombre et ses pensées tristes et sombres comme le nom de sa demeure.

C'était au mois de mai ou de juin. Fontenay était éblouissant et enivrant de ses champs de roses. La Vallée-aux-Loups, tout assombrie de ses forêts en feuilles, et toute résonnante de ses rossignols, ressemblait à l'avenue d'un mystère. Sa verte nuit retentissait sous nos pas; nous n'avions personne pour nous conduire, nous marchions à la lueur de la gloire qui devait nous désigner d'elle-même la maison du poëte. Nous ne tardâmes pas à la découvrir.

A gauche du chemin creux que nous suivions sous les chênes, un long mur blanc, percé d'une petite porte close, enserrait une étroite gorge en pente, encaissée entre des collines boisées. C'était là seule clairière de la forêt.

Une maisonnette élégante, semblable à un petit temple des nymphes au milieu d'un bois de Thessalie, s'élevait devant une pelouse au centre de la clairière. Il n'en sortait ni serviteur, ni bruit, ni fumée, ni même l'aboiement d'un chien fidèle, ou ce gloussement de poules au soleil, signes ordinaires d'une maison habitée.

Nous n'osâmes pas frapper à la petite porte verte.

Qu'aurions-nous dit, quand on nous aurait demandé nos noms? Ils étaient aussi inconnus que ceux des pèlerins qui essuient leur sueur sur le bord du chemin de ces saints de la gloire humaine! Nous fîmes le tour des murs; nous nous accoudâmes en déchirant nos habits sur les tessons de verre de bouteilles pilé qui en garnissaient peu hospitalièrement la crête; nous grimpâmes sur les arbres de la colline qui dominaient le jardin. Nous restâmes en vain assis sur ces branches étendues et cachés dans ces feuillages depuis midi jusqu'au soir; nous ne vîmes d'autre mouvement dans le parc que celui d'un filet d'eau qui scintillait en sortant d'un bassin de stuc, et celui de l'ombre qui tournait et s'allongeait sur les gazons au pied des saules pleureurs.

Nous retournâmes tristes, mais non découragés, à Paris.

XII

Le lendemain, nous reprîmes à pied la route de la Vallée-aux-Loups, et nos postes sur les grands chênes.

La moitié du jour s'écoula dans le même silence et dans la même déception que la veille. Enfin, au soleil couchant, la porte de la maisonnette tourna lentement et sans bruit sur ses gonds : un petit homme en habit noir, à fortes épaules, à jambes grêles, à noble tête, sortit suivi d'un chat auquel il jetait des pelotes de pain pour le faire gambader sur l'herbe; l'homme et le chat s'enfoncèrent bientôt dans l'ombre d'une allée. Les arbustes nous les dérobèrent. Un moment après, l'habit noir reparut sur le seuil de la maison, et referma la porte. Nous n'avions eu que cette apparition de l'auteur de *René;* mais c'était assez pour notre superstition poétique. Nous rentrâmes

à Paris avec un éblouissement de gloire littéraire dans les yeux.

Depuis, j'ai revu peu, mais j'ai revu quelquefois, M. de Chateaubriand de près dans ses salons de ministre ou d'ambassadeur à Paris, à Londres, à Rome. Mais le Chateaubriand de la Vallée-aux-Loups a toujours été pour moi le véritable Chateaubriand. L'un était un rôle, l'autre était un homme. Je n'aime les acteurs que hors de la scène. Le costume annule pour moi le personnage; la nature est nue.

Du reste, nous n'avons jamais eu d'attraits l'un pour l'autre. Il a toujours été cérémonieux, contraint, muet ou affecté avec moi. De ce Rubens de style je n'ai jamais moi-même estimé très-haut que la palette. Il n'était pas assez simple de cœur et de génie pour moi. Il semblait toujours avoir des planches sous les pieds : la nature pour lui était un théâtre ; la mort même, comme on le voit dans ses *Mémoires*, ne fut qu'un rideau tiré sur la pièce. Mais c'était une grande sensibilité littéraire, et le plus grand style qu'un homme puisse avoir en dehors du naturel, le génie des ignorants.

XIII

L'année précédente j'avais satisfait presque aussi malheureusement ma passion, bien plus vive encore, d'apercevoir M[me] de Staël, et de graver cette Sapho du siècle dans un souvenir immortel de mes yeux.

Assis pendant une journée entière sur le revers d'un fossé, entre Nyons et Coppet, en Suisse, pour la voir passer en voiture, je l'avais entrevue enfin entre la poussière de ses roues. C'était un éclair, mais cet éclair était pour moi celui de la gloire.

Cette seconde image d'une des plus hautes personnifi-

cations de l'esprit humain sous la forme d'une femme m'inspira un second respect pour la fécondité de mon siècle. On mesure la hauteur des montagnes à leurs sommets les plus élevés, et les siècles à leurs individualités culminantes. Il n'y aurait qu'une de ces individualités, comme M. de Chateaubriand et Mme de Staël, dans un pays et dans un siècle, qu'on dirait avec raison : Le siècle est grand!

XIV

L'été suivant, des circonstances qui n'ont rien de littéraire me forcèrent à chercher une solitude ignorée dans les montagnes et dans les vallées les plus ombreuses de la Savoie pastorale. A la fin d'octobre, j'en redescendis sous le costume d'un étudiant allemand, un sac sur l'épaule, des guêtres de cuir aux pieds, un livre à la main, pour me rapprocher de Genève. Je demandai l'hospitalité à un chalet abandonné du Chablais, situé au bord des grands bois, sur la grève la plus déserte du lac Léman. Le foin parfumé de l'odeur enivrante des simples de ces montagnes était ma couche. Qu'on juge de mes songes dans une telle atmosphère et dans un si hermétique isolement! J. J. Rousseau, aux Charmettes, avait un écho vivant de ses rêves auprès de lui, mais moi je n'avais qu'une ombre!

J'allais prendre mon seul et frugal repas du jour à plus d'une demi-heure de marche, dans un cabaret de village, sur la grande route de Genève, en Valais, de l'autre côté des bois. Le repas ne consistait qu'en laitage, en œufs, en salade, et quelquefois le dimanche en quelques poissons frits des torrents du Chablais.

En sortant de table, à deux heures après midi, j'allais faire seul, pour abréger les jours, de longues promenades

solitaires sur la grève mouillée du lac. Je suivais toutes les sinuosités des anses, je doublais tous les caps, je marquais du creux de mes pas le sable fin et allongé de tous les promontoires. Il ne m'est jamais arrivé de rencontrer personne sur ces grèves désertes qui correspondaient aux steppes les plus inhabitées de ce littoral de la Savoie. Je ne m'entretenais qu'avec les flots et les brises du lac qui n'avaient à me dire que ce que leur disaient les *vagues* et les *mélancolies* de la nature, moins vagues et moins mélancoliques que mon cœur où ils résonnaient.

Un soir je fus surpris par un grand orage mêlé de tonnerre et de vent. Il éclata tout à coup sur les hauteurs de Thonon et d'Évian : il souleva en quelques minutes sur le lac des lames plus courtes, mais aussi creuses et aussi écumantes que celles de l'Océan. Je cherchai un abri contre les premières ondées de pluie sous un petit rocher qui s'avançait en demi-voûte le long du rivage; deux petits bergers du pays, et un vieux mendiant de Genève qui regagnait la ville, sa besace pleine de châtaignes et de morceaux de pain, s'y étaient abrités avant moi. Ils se rangèrent pour me faire un peu de place. Nous nous assîmes sur nos talons pour attendre la fin de l'orage. La mince voûte de rocher tremblait aux coups du tonnerre, et les lames pulvérisées en brouillard par le vent montaient jusqu'à nous et nous mouillaient presque autant que la pluie de leur écume.

Tout à coup j'entendis, à très-peu de distance du cap, les voix sonores et confuses de quelques hommes auxquels un danger donnait l'accent grave de l'émotion contenue, puis le bruit sec d'une rame ou d'un gouvernail qui se rompt et dont on jette le manche sur les planches sonores d'une embarcation en détresse. La poudre des lames nous dérobait tout, excepté les voix. Mais au même instant un immense éclair, qui sembla entr'ouvrir le ciel

derrière nous sur la dent de Jaman, perça la brume et vint se répercuter sur l'écoute blanche d'un petit yacht qui cinglait à travers ces montagnes d'écumes, la proue sur Genève, comme un goëland, une aile dans la lame, l'autre dans le nuage.

Un beau jeune homme, d'une figure étrangère et d'un costume un peu bizarre, était assis sur le banc du yacht. Il tenait d'une main la corde de la voile d'écoute, de l'autre le manche du gouvernail; quatre rameurs, ruisselants d'écume, étaient courbés sur les rames.

Le jeune homme, quoique pâle et les cheveux fouettés par le vent, semblait plus attentif à la majesté de la scène qu'au danger de sa barque.

L'éclair prolongé qui me l'avait montré le déroba, en s'éteignant, à ma vue. Nous n'entendîmes que le bouillonnement frémissant du sillage, qui creusait les lames avec la rapidité du vent.

Quelques secondes après, tout avait disparu, et la moitié d'une rame brisée vint s'échouer et clapoter à quelques pas de nous sur la grève.

« — Qui donc ose affronter le lac et le ciel dans une telle tourmente? » m'écriai-je tout haut, sans songer aux paysans qui se collaient au rocher à côté de moi.

« — Je le sais bien, moi », dit alors le mendiant, qui n'avait pas encore pris la parole. « C'est un lord anglais qui fait des livres, et dont les Anglais, résidant ou passant à Genève, vont visiter la maison de campagne près de la ville, sans jamais y entrer. On en parle en bien et en mal dans son pays, comme de tout le monde. Quant à moi, je n'ai que du bien à en dire, car il me jette une pièce blanche et quelquefois même une pièce jaune toutes les fois qu'il me rencontre sous les pieds de son cheval. »

« — Savez-vous son nom? » dis-je au mendiant.

« — Je ne le sais pas bien », reprit-il. « Nous autres,

nous ne savons jamais comment se nomment les étrangers qui viennent dépenser leur temps et leur argent à Genève; nous savons seulement s'ils sont de bon cœur ou de mauvais cœur pour les pauvres : les bons ont toujours la main ouverte; les mauvais, toujours la main fermée. Celui-là est bon, je vous le garantis, et je serais bien fâché qu'il lui arrivât malheur dans cette bourrasque. »

Puis le mendiant essaya d'articuler un nom anglais inintelligible, mais qui ressemblait à un nom historique français. Je lus quelques jours après, dans le *Journal de Genève*, que c'était un jeune et grand poëte, du nom de Byron, qui avait couru un grand danger pendant cette soirée de tempête.

XV

Je n'avais fait que l'entrevoir à une lueur de la foudre, mais cette lueur me l'avait imprimé dans les yeux. Il me parut beau comme la jeunesse jouant sa vie avec la mort, ou comme la sibylle évoquant les éléments en fureur pour leur arracher l'inspiration. Je n'oserais pas néanmoins écrire son portrait sur un simple coup d'œil, mais voici quelques lignes inédites de ce portrait. Ces lignes nous ont été communiquées récemment par une personne qui lui fut chère, et qui revoit sa physionomie à travers le temps, à travers la mort. Lisez-les.

« Je crois que Dieu a créé des êtres d'une beauté tellement harmonieuse et idéale qu'ils échappent à toute analyse et à toute description. De ce nombre privilégié était lord Byron, dont la beauté absolue, dans les limites d'une beauté créée, n'a jamais pu être saisie ni par le pinceau ni par le ciseau de l'artiste. Elle résumait dans un type parfait tous les genres de beauté. Si son génie et son

grand cœur avaient pu se choisir une forme, il n'aurait pas pu en choisir une qui le satisfît davantage. On y voyait resplendir son génie, sa grande âme et son cœur bon et sensible. Cette beauté réunissait en elle tous les contrastes; ses regards traduisaient tous les sentiments qui l'animaient avec une rapidité et une transparence qui avaient fait dire à sir Walter Scott que « sa belle tête ressemblait à un vase d'albâtre éclairé par une lampe intérieure. » Aussi il suffisait de le voir pour sentir la fausseté des bruits répandus sur sa vie. La foule s'était composé un lord Byron factice, d'après quelques excentricités de sa jeunesse, d'après quelques audaces de pensée et d'expression, mais surtout par son obstination à identifier le poëte avec les personnages imaginaires de ses poëmes, types qui ne ressemblaient en rien au Byron que j'ai connu. Des calomnies, qu'il avait malheureusement couvertes de son dédaigneux silence, ont circulé comme des vérités acceptées; le temps a déjà fait justice de plusieurs de ces calomnies. Lord Byron se taisait, parce qu'il comptait sur le temps. J'en appelle à tous ceux qui l'ont vu; car tous ont dû subir le charme qui l'enveloppait comme d'une atmosphère sympathique qui lui gagnait tous les cœurs. »

Voici ce qu'en dit le poëte Moore :

« La beauté de lord Byron était du premier ordre, réunissant la régularité des formes avec l'expression la plus variée et la plus intéressante. Ses yeux étaient susceptibles de toutes les expressions les plus extrêmes, depuis la gaieté la plus enjouée jusqu'à la tristesse la plus profonde, depuis la bienveillance la plus radieuse jusqu'au mépris et à la colère la plus concentrée, et c'est alors qu'on pouvait dire de ses yeux ce qu'on avait dit de ceux de Chatterton, que « *le feu roulait au fond de leurs orbites.* » Mais c'était surtout dans la bouche et dans le

menton que résidait sa plus grande beauté, ainsi que la plus puissante expression de sa belle physionomie. L'extrême beauté de ses lèvres a toujours échappé à tous les peintres et à tous les sculpteurs. Dans leur mobilité, elles représentaient toutes les émotions, soit que la colère les fît pâlir, que le dédain les resserrât, que le triomphe les fît sourire, ou que la tendresse et l'amour les élevassent en un arc gracieux. Sa tête était remarquablement petite; son front, plus haut que large, le paraissait d'autant plus qu'il rasait ses cheveux vers les tempes, les laissant se jouer sur le sommet de la tête en une profusion de boucles naturelles brillantes, soyeuses, du plus beau châtain foncé; ses dents étaient d'une parfaite régularité et d'une grande blancheur. Sa peau avait cette pâleur mate particulière aux personnes pensives. Sa taille était moyenne; mais il paraissait grand, tant ses membres étaient bien proportionnés. Ses mains étaient d'une extrême blancheur et de la forme délicate qui indique (selon ses propres idées) la naissance aristocratique. »

Beyle écrit de lui :

« Je rencontrai lord Byron au théâtre de la *Scala*, en 1816. Je fus frappé de ses yeux pendant qu'il écoutait un sestetto de l'opéra d'*Elena*, de Mayer. Je n'ai vu de ma vie rien de plus beau ni de plus expressif. Encore aujourd'hui, si je viens à penser à l'expression qu'un grand peintre devrait donner au génie, cette tête sublime reparaît tout à coup devant moi. » Et dans une autre occasion : « J'eus un instant d'enthousiasme. Je n'oublierai jamais l'expression divine de ses traits; c'était l'air serein de la puissance et du génie. »

XVI

Ces trois figures de Chateaubriand, de Mme de Staël, de lord Byron, vues à mon premier regard sur la vie, augmentaient déjà beaucoup à mes yeux le groupe d'esprits plus ou moins immortels que chaque temps présente à la postérité. Je me sentais fier de respirer le même air dont ils vivaient sur la même minute de temps.

A mon retour en France, le hasard, que je ne cherchais déjà plus, me prodigua tout à coup l'occasion de voir et de fréquenter l'élite de l'intelligence européenne. Une femme âgée, mais charmante d'esprit, qui avait été avant la Révolution la compagne et l'amie de Mme Élisabeth, sœur et compagne d'échafaud de Louis XVI, entendit parler de moi par un de mes amis, confident de mes premiers vers. C'était Mme la marquise de Raigecourt. Elle supplia mon ami de me présenter dans sa maison. Ma sauvagerie naturelle répugnait invinciblement à ces ostentations de moi-même dans un monde dont je ne voulais ni les faveurs ni les mépris. Elle dompta cette sauvagerie en venant elle-même un matin me forcer dans ma solitude.

J'habitais alors, avec mon chien pour tout compagnon et pour tout serviteur, une mansarde élevée et assez élégante du magnifique hôtel du maréchal de Richelieu, entre la rue Neuve-Saint-Augustin et de grands jardins qui s'étendaient sous ma fenêtre jusqu'aux boulevards. Elle y monta, malgré son grand âge, par un escalier de cent marches. Elle me parla de ma mère, qu'elle avait connue à la cour dans son enfance; de mes vers, qui révélaient, disait-elle, une fibre malade dans un cœur sain; du danger de la solitude absolue à mon âge, qui fausse ou qui

aigrit les impressions, ces sens du génie ; du bonheur qu'elle aurait à remplacer pour moi ma famille éloignée et à m'introduire dans la sienne comme un enfant de plus parmi les charmants enfants dont la Providence avait orné son foyer et consolé ses vieux jours. Je fus d'abord contrarié de cette violence d'amitié, puis touché, puis vaincu, et cette maison devint la mienne.

Toute la société aristocratique, politique et littéraire du faubourg Saint-Germain et de la cour, traversait, pendant les hivers, ce salon. Je m'y tenais dans l'ombre et dans le silence, mais Mme de Raigecourt ne manquait pas une occasion de m'y faire apercevoir et d'inspirer aux hommes ou aux femmes célèbres de la société le désir de me connaître.

C'est ainsi que je fus présenté malgré moi, un à un, à tout ce qu'il y avait d'illustre, de puissant et d'aimable dans l'ancienne et dans la jeune société française. C'est ainsi que je me trouvai, sans m'en douter et toute faite, une réputation de talent bien supérieure à mon mérite ; réputation de chuchotements fondée tout entière sur quelques vers inédits que les femmes et les jeunes gens se redisaient de la bouche à l'oreille. Cette célébrité à demi-voix m'était au fond plus importune qu'agréable. J'avais beau trouver le monde prévenu et accueillant pour moi, ce n'était pas mon air natal. Je m'en échappais sans cesse comme un oiseau mal apprivoisé qui revole à ses forêts, et je préférais mille fois ma mansarde avec un ami ou le désert avec un rêve.

XVII

On m'y ramenait cependant toujours. C'est là que je connus Mathieu de Montmorency, l'ami de Mme de Staël,

le plus aimable et le plus attrayant des hommes. Quoique si inégal à moi de rang et d'années, il se fit mon ami pour avoir le droit d'être mon protecteur sans humilier ma fierté ; il se passionna pour mes vers. Il me groupa à mon insu un auditoire parmi ses innombrables amis de toutes les opinions et de tous les âges. Il m'amena lui-même dans ma retraite devenue foule, le prince de Léon, ce jeune duc de Rohan que la dévotion enlevait déjà au monde, mais qui goûtait encore dans la poésie et dans l'amitié les dernières et les plus pures illusions de la vie. Le duc de Rohan m'amena M. de Genoude, jeune écrivain d'une âme active, qui se dévouait à l'aristocratie et à l'Église avec d'autant plus d'ardeur qu'il voulait se naturaliser par ses services dans des conditions sociales plus hautes que son berceau. Il avait le mouvement et la chaleur du génie, s'il n'en avait pas la flamme. Il traduisait alors la Bible ; il adorait les vers ; sa mémoire heureuse et sa voix sonore furent la première édition des miens. C'est par lui que je connus M. de Lourdoueix, disciple alors de nos plus grands écrivains monarchiques, fidèle au malheur comme au talent.

Il connaissait aussi M. de Lamennais, alors l'*Athanase* implacable de l'Église. Il lui récita quelques strophes d'une ode de moi sur l'enthousiasme. M. de Lamennais, qui était au lit, se leva sur son séant en s'écriant : *Eurêka*, nous avons trouvé un poëte ! ! Il désira me connaître. Je lui fus présenté par son ami.

Je trouvai un petit homme presque imperceptible, ou plutôt une flamme que le vent de sa propre inquiétude chassait d'un point de sa chambre à l'autre, comme un de ces feux phosphoriques qui flottent sur l'herbe des cimetières et que les paysans prennent pour l'âme des trépassés. Il était non pas vêtu, mais couvert d'une redingote sordide, dont les basques étirées de vétusté bat-

taient ses pantoufles; il penchait la tête vers le plancher comme un homme qui cherche à lire des caractères mystérieux sur le sable. Il regardait obliquement, il ricanait sans cesse, il parlait avec une volubilité intarissable. L'ironie était sa figure favorite de conversation. On sortait aigri contre les hommes, de son entretien. L'arrière-goût de son âme était amer.

Je me sentis peu d'attrait pour ce grand homme de style. Il venait d'écrire son livre sur l'*Indifférence en matière de religion*. Depuis J. J. Rousseau et jusqu'à Mme Sand on n'avait rien lu d'une telle diction oratoire et polémique. Ces phrases étaient moulées sur l'*Héloïse ;* mais c'était Rousseau sans onction et sans pathétique. M. de Lamennais raisonnait avec une logique aussi savamment membrée qu'une charpente de fer ; il déclamait avec une majesté de voix, une vigueur de gestes, une insolence de conviction, une audace d'apostrophes qui imitaient admirablement l'éloquence. C'était un grand disciple et un grand modèle de l'art d'écrire : mais le véritable art d'écrire n'est pas un art, c'est une âme. L'âme manquait aux mots, ce n'était que la draperie du génie.

Plus tard il tomba de cheval, non pas sur la route de Damas, mais sur la route de Rome ; il devint le saint Paul d'une autre religion : comme l'apôtre, il avait gardé les manteaux des bourreaux pendant qu'ils lapidaient les justes. Il y eut un grand courage dans cette transfiguration. Renier la première moitié de sa vie pour l'homme qui n'a qu'une vie à vivre, c'est un martyre d'esprit dont peu d'esprits sont capables.

Le malheur de M. de Lamennais fut d'être aussi acerbe et aussi impitoyable avec ses anciens amis qu'il l'avait été autrefois avec les nouveaux. Haïr en tout était son talent ; son inspiration était la colère ; son équilibre était l'alter-

native entre deux excès ; son humeur chagrine et ses doctrines de fraternité mielleuse juraient perpétuellement et presque comiquement ensemble. Il grinçait des dents en parlant d'amour ; s'il avait été éloquent à la tribune, il aurait été un Savonarole. L'esprit de parti était sa nature ; il en voulait dans le ciel comme sur la terre. Quand les deux esprits de parti dont il fut tour à tour l'organe seront morts, il ne restera de lui dans la langue que ce qui reste de Savonarole à Florence, la renommée d'un grand agitateur de style qui fanatisa tour à tour des théologiens et des radicaux dans sa patrie, sans avoir donné une idée aux uns, une modération et un bon conseil aux autres.

Nous nous sommes revus de loin en loin dans la vie sans pouvoir nous lier jamais d'une amitié intime. Quand j'étais royaliste de sentiment, il était absolutiste, et quand j'étais républicain, il était démagogue. Il y avait toujours un excès entre nous ; comment nous entendre ? Aussi j'y avais complétement renoncé sur la fin de sa vie. Homme qui n'était bon pour moi qu'à lire !

XVIII

Ce fut dans la même année qu'une personne qui m'était bien chère me présenta dans son salon à M. de Bonald. J'avais adressé à cet écrivain, sur la foi de cette amie, une ode de complaisance. Je ne l'avais pas lu, mais je savais qu'il était l'honnête et éloquent apôtre d'une espèce de théocratie sublime et nuageuse qui serait la poésie de la politique, si Dieu daignait nommer ses vice-rois et ses ministres sur la terre.

Cette doctrine, tout orientale et toute biblique, fascinait alors ma jeune imagination. Elle était sincère chez

M. de Bonald, homme honnête, pieux, convaincu, qui ne cherchait à tromper personne. Il employait un grand esprit et un bon style du XVIIe siècle à se peindre lui-même dans ses propres sophismes. Je fus frappé et attiré par sa noble figure de gentilhomme de campagne qui me rappelait celle de mon père. Il m'accueillit comme un jeune homme dont on espère bien, mais qu'on ne cherche ni à flatter ni à éblouir. Je l'aimai et je l'estimai jusqu'à sa mort. Il y avait de la simplicité dans son génie, et de la divinité au moins dans son système.

XIX

C'est dans la même maison et par la même personne que je connus un autre homme d'élite qui eut une plus sérieuse influence sur ma vie. C'est M. Lainé, le plus antique, selon moi, des hommes modernes. Non pas un homme de Plutarque, comme on dit vulgairement, mais un homme détaché d'une page de Tacite quand il peint la vertu sur un fond de crimes, et s'incarnant devant vous corps et âme pour personnifier le grand citoyen.

M. Lainé en avait l'extérieur comme il en avait l'âme. Grand, mince, grave et modeste de maintien; le profil maigre et aquilin comme un buste de Cicéron, le front élevé, les tempes creuses; les joues nerveuses, dont on voyait trembler les fibres; la bouche fine, les lèvres modelées pour la réflexion comme pour la parole; le geste sobre et serré au corps comme celui d'un homme qui pense plus qu'il ne déclame; prodigieusement instruit dans tout ce qui éclaire et ennoblit l'esprit humain; n'estimant dans la vie que le vrai, le juste, l'honnête; sans ambition pour lui-même et n'aspirant en secret au sein des grandeurs qu'à l'ombre des pins-liége de sa métairie, dans les

landes de Bordeaux, où il aimait à s'ensevelir, un livre à la main, M. Lainé goûtait la poésie autant que l'histoire et l'éloquence.

Il n'écrivait pas et il parlait peu ; mais c'est le seul orateur qui m'ait laissé l'impression de la souveraine éloquence, celle qui vient de l'âme, et qui va à l'âme parce qu'elle en vient.

Il montait rarement à la tribune aux harangues, il craignait sa propre émotion ; elle était si forte, qu'elle serrait ses lèvres et qu'elle étouffait sa voix.

Mais quand l'absolue nécessité de parler lui avait fait surmonter *cette horreur sacrée* du trépied qui écarte si souvent de la tribune le véritable orateur lyrique, c'était alors un spectacle qu'aucun drame de scène ou de cirque ne peut égaler.

On voyait un grand homme exténué par sa flamme intérieure, le corps droit, le visage pâle, le front humide de moiteur, les deux mains amaigries immobiles sur la tribune, les bras collés au buste comme ceux d'un stoïcien, les lèvres tremblantes, réfléchir longtemps à ce qu'il allait dire ; puis arracher avec effort de sa poitrine une voix profonde et palpitante d'émotion contenue, puis couler en phrases entrecoupées de silences, puis répandre à flots lents ou précipités, non de vains arguments ou de sonores périodes, mais une âme toute nue et toute chaude de grand homme sensible, de grand homme d'État, de grand homme de bien qui forçait d'abord l'auditoire au silence, bientôt à l'admiration, peu à peu aux acclamations, à la fin aux larmes, ce triomphe de la nature sur les factions.

Il ne parlait plus alors, il chantait et il parlait à la fois ; lyrique comme l'ode, dramatique comme la scène, législateur comme la loi, pathétique surtout comme le cœur humain à nu sur la tribune. On était convaincu sans avoir

eu besoin de réfléchir : il n'y a pas de sophisme contre la nature. On avait respiré l'haleine de l'homme de bien, on avait été transfiguré par l'apparition de la vertu, on votait d'entraînement, on sortait en silence. J'ai vu ce spectacle deux fois dans ma jeunesse.

Malgré la différence d'années, ce grand homme se sentit incliné de cœur vers moi; je me sentis élevé à lui par un respect mêlé de tendresse. Il fut mon maître en éloquence, mon modèle en politique. Je n'eus jamais dans ma vie publique un autre type pour me modeler de bien loin sur l'antique que lui. Il m'aima jusqu'à la fin. Il mourut littéralement en balbutiant deux de mes vers.

Je voudrais mourir comme Chatham en retrouvant sur mes lèvres pour ma patrie une de ses harangues. Quand on a connu de tels hommes, l'humanité s'agrandit; on méprise en secret ceux qui affectent de mépriser l'argile qui contient de telles âmes.

XX

Je cherchais à entrevoir ainsi une à une toutes les grandes figures de mon temps.

Bientôt ma propre célébrité, quoique ce fût encore une célébrité sur parole, me les fit voir en masse dans les trois salons les plus aristocratiques, les plus politiques et les plus littéraires de Paris.

Ces salons étaient ceux de la duchesse de Broglie, de Mme de Sainte-Aulaire et de Mme de Montcalm. Ma réputation naissante me les ouvrit d'eux-mêmes sans que j'eusse à m'incliner trop bas pour y entrer.

Mme de Montcalm était la sœur du duc de Richelieu, qui avait gouverné si sagement les années les plus ingrates de la Restauration; grand seigneur chargé de

réconcilier une dynastie et une nation qui étaient nécessaires l'une à l'autre, mais qui se regardaient avec ombrage, l'une craignant des vengeances contre la Révolution, l'autre des récidives contre les rois.

C'est chez elle que j'approchais de près, dans un cercle intime resserré et quotidien, les personnages consulaires les plus notables du temps, qui faisaient alors leur nom et qui l'ont laissé depuis à l'histoire : M. Molé, qui portait l'élégance et l'atticisme de sa figure dans la politique; M. Pasquier, esprit le plus facile et le plus habile aux transitions qui pût glisser avec grâce d'un gouvernement à l'autre, pourvu que ce fût un gouvernement; Pozzo di Borgo, esprit grec au service des Russes, dont la belle tête, la physionomie et la parole transportaient l'imagination à Athènes, du temps d'Alcibiade; le maréchal Marmont, toujours avec une ombre de tristesse sur le visage, cherchant à se soulager d'un souvenir dans la société des femmes et des poëtes; quelquefois le prince de Talleyrand, homme d'assez d'esprit pour représenter à lui seul trois siècles.

XXI

Mme de Sainte-Aulaire, femme jeune, mais sérieuse, n'avait de son âge que la beauté. Elle avait été liée avec Mme de Staël; elle en conservait le culte et l'élévation d'âme. Elle m'accueillait comme elle aurait accueilli non un poëte, mais la poésie elle-même sous la figure d'un jeune inconnu. Son salon ne s'ouvrait qu'à des aristocraties de la nature; peu y importait le rang, elle ne s'informait que du choix. Elle aimait à deviner la gloire dans l'obscurité. Son salon était plein de promesses, presque toutes ont été justifiées depuis; elle avait le tact de l'avenir d'un homme. C'est là que je connus M. Decazes, qui

allait devenir son gendre, favori spirituel, beau et séduisant, de Louis XVIII, qui ne demandait qu'à être un nouveau Mécène d'un nouvel Auguste, si les Horaces et les Virgiles avaient surgi au gré du prince et du ministre.

C'est là aussi que j'entrevis pour la première fois M. Cousin : il importait alors en France la philosophie de l'enthousiasme; il ressemblait plus à un prophète tourmenté par l'inspiration qu'à un disciple de Platon. Nous croyions qu'il allait nous dire enfin le mot de Dieu retenu sur ses lèvres. Hélas! il ne nous dit que des demi-mots, mais il les disait dans une langue de feu.

C'est là encore que je me sentis attiré par M. Villemain, le Politien français de ce siècle, l'esprit le plus riche, le plus cultivé, le plus universel de notre âge. Une littérature à lui tout seul! sensible comme un poëte à toute poésie, rompu comme un orateur à toute éloquence, homme d'État par la justesse de l'intelligence, admiré sans orgueil, admirant sans rivalité, parce qu'il se sentait toujours au niveau de tout ce qu'il admirait. Le général Foy, encore muet; M. Cuvier; M. Beugnot, le Rivarol de la conversation; M. de Custine, l'élève de M. de Chateaubriand; M. de Feletz, le précurseur de J. Janin dans la littérature du *Journal des Débats ;* les deux Bertin, fondateurs de ce journal, deux puissances occultes faisant les renommées. Ils renversaient les ministères, sans vouloir être eux-mêmes ni célèbres ni puissants sous leur propre nom. Ils se trompaient rarement dans ces coups de vent qu'ils imprimaient du fond d'un bureau de journal aux noms, aux hommes, aux choses. Nous les regardions comme les Égyptiens regardaient le Sphinx. Ils gardaient la porte de la gloire et de l'opinion. On ne passait pas sans leur aveu.

Ils me furent cléments. J'en garde mémoire malgré la longue inimitié de leur journal depuis contre moi, quand

ce journal, après 1830, tomba aux mains d'une secte. Cette secte de lettrés et d'éminents politiques fit alors de ce journal son évangile, sorte de calvinisme génevois dont le premier dogme fut *le moi*, sans place à d'autres.

XXII

Mme la duchesse de Broglie était la fille de Mme de Staël. Elle avait épousé M. le duc de Broglie, jeune homme en qui le nom historique, le caractère élevé, l'éloquence studieuse, les opinions libérales, se réunissaient pour faire une grande figure de sénat ou de gouvernement sous un régime représentatif.

Mme la duchesse de Broglie jetait encore sur tout ce bonheur de situation et sur tout ce mérite personnel le prestige du plus grand nom littéraire du siècle. Elle y ajoutait le prestige plus solide d'une des plus pieuses vertus qui aient jamais consacré une beauté de sainte. Tout le génie de sa mère s'était fait âme dans la fille; toute cette âme s'était faite encens pour monter à Dieu. La sibylle sacrée du Dominiquin avait seule cette inspiration de piété mystique dans les traits. Cette concentration de ses pensées dans le ciel n'ôtait rien à sa tendresse pour sa famille et à sa grâce sérieuse pour les étrangers. Cette maison m'accueillit avec bonté.

C'était le confluent de toutes les opinions et de toutes les illustrations en France, en Angleterre, en Italie, en Amérique; tous les hommes qui n'étaient pour moi que des noms y devinrent des réalités, depuis les Lafayette jusqu'aux Montmorency. J'y entrevis pour la première fois M. Guizot, un de ces hommes qui se caractérisent assez par leurs noms. Je ne suffirais pas à nommer toutes les célébrités, tous les talents, tous les engouements même

qui traversèrent sous mes yeux ce salon. J'en sortais quelquefois ébloui. C'était la gloire, l'esprit, le génie, l'éloquence en foule.

Depuis ces heureuses années, la révolution dynastique de 1830, à laquelle je n'adhérai jamais, et des situations politiques différentes, me rendirent étranger à cette noble famille, mais jamais hostile. Le seuil qui vous fut ouvert une fois doit rester sacré toujours. Je n'ai pas cessé de porter reconnaissance et respect à ce nom, et quand, dans ces derniers temps, le fils m'a coudoyé d'un mot injurieux ou inique dans un de ses écrits, j'ai lu l'injure et je me suis tu. Dans le fils je n'ai vu que le père et la mère. « Tu peux me frapper tant que tu voudras au visage ou « au cœur », me suis-je dit en lisant le nom du jeune écrivain au bas de la page ; « je ne me défendrai pas contre « toi; tu n'es pas un homme pour moi, tu es un respect « et une reconnaissance. Je ne violerai pas pour me dé- « fendre la vénération que je porte à ton nom. »

XXIII

Bientôt après je passai quelques heures mémorables pour moi dans l'intimité de M. de Serres, le véritable Démosthène de la Restauration, si la Providence lui avait laissé poursuivre sa carrière oratoire.

J'étais alors secrétaire d'ambassade de France à Naples. M. de Serres, tombé du ministère, venait de recevoir pour retraite cette ambassade. Je fus chargé de l'initier aux événements de la révolution de Naples et de Piémont qu'il allait avoir à manier. Je trouvai en lui, comme toujours, la simplicité dans la vraie grandeur. J'étais fier d'entendre dans la confidence du coin du feu cette âme qui venait de remplir la tribune et l'Europe entière de sa

voix. Il était brisé par la lutte. Sa poitrine haletante et les gouttes de sueur qui suintaient sur ses tempes, quoique colorées d'une maladive fraîcheur, me donnaient le pressentiment d'une courte vie. Je déjeunai avec lui après la conférence. Il partit et ne revint plus. Victime de l'éloquence, ses accents lui survivront. Il n'y en eut jamais de si enflammés, depuis Vergniaud, à la tribune française. Il brûlait parce qu'il était brûlé; son feu était sans mélange d'éléments humains. Il voulait l'honnêteté et la liberté affermies l'une par l'autre sur les ruines de son pays dans les Bourbons régénérés par le sang de Louis XVI. Cette pensée de son âge mûr était alors celle de ma jeunesse. Il mourut à l'œuvre. L'œuvre a péri avec l'ouvrier. Le temps a couru.

XXIV

C'est pendant ce même voyage à Paris que je connus un de ces hommes qui, par leur puissante originalité, ne peuvent se grouper avec personne, mais qui forment à eux seuls *un genre* de grandeur morale et intellectuelle qu'on ne peut classer dans aucune catégorie. C'était M. Royer-Collard, philosophe par nature, orateur par réflexion, homme d'État par désœuvrement. Il me rechercha et m'ouvrit, comme à un disciple, son cabinet de la rue d'Enfer, qui prenait jour sur les allées studieuses du Luxembourg.

M. Royer-Collard était déjà profondément détaché de ce petit groupe politique de disciples qui s'étaient parés de ses doctrines, mais qui n'avaient fait de son nom qu'un marche-pied de principes pour leur domination. De tous les hommes que j'ai connus, c'est celui qui méprisait le plus le vulgaire. Le mépris était sa puissance, il le portait jusqu'au sublime. Il aimait en moi mon isolement des

partis. Son front chauve, son sourcil superbe, ses joues affaissées de vieillard, ses yeux profonds et limpides, sa lèvre inférieure relevée par le pli du dédain, sa voix grave et lente qui semblait distiller les syllabes en les prononçant, donnaient une autorité physique à sa personne. On croyait converser avec un ancêtre.

Il m'aima à cause de mon désintéressement des systèmes et de mon isolement des factions. Je le cultivai sans en faire mon modèle jusqu'à sa mort. Nos deux natures ne concordaient pas plus que nos âges. Il voulait trop discuter et moi trop agir. Il portait à la tribune le style lapidaire, et moi la première expression que le cœur ému prêtait à mes lèvres. Ses discours n'étaient pas des discours, mais des oracles rédigés dans une sorte d'algèbre éloquente. On ne les comprenait qu'à la seconde et à la troisième lecture, mais plus on comprenait, plus on admirait. Il y avait un abîme de réflexion dans chaque phrase. Si Pascal eût été orateur politique, c'est ainsi qu'il aurait parlé. Aussi l'Europe et la postérité compteront M. Royer-Collard au nombre des plus parfaits écrivains de tribune qui aient jamais agité les questions de leur temps. Beaucoup de ses phrases sont restées maximes de la langue, et quelques-unes de ses harangues sont des monuments : c'est une de ces figures qu'on est fier d'avoir rencontrées pendant sa vie. On ne les voit ordinairement que dans l'histoire ou dans les bibliothèques.

Ce fut lui, M. Lainé son ami, et M. Cuvier, qui se liguèrent à mon insu, en 1830, dans une cabale de grands hommes, pour me faire entrer à l'Académie française.

XXV

Chaque fois que je revenais de l'étranger à Paris, le désir ou le hasard me faisait connaître ou aimer quelques nouveaux venus à la célébrité ou au génie pendant ces fertiles années de 1820 à 1830.

Je n'oublierai jamais ma première rencontre avec Victor Hugo, que M. de Chateaubriand appelait l'enfant sublime.

Quelques-uns de ses beaux vers m'avaient frappé l'oreille d'un timbre racinien. Le duc de Rohan, son admirateur et mon ami, me proposa d'aller voir la merveille. Je revois encore la scène, le jour, le lieu.

C'était une petite rue studieuse et déserte des alentours de Saint-Sulpice. Nous traversâmes une cour et nous entrâmes dans un appartement bas et obscur au niveau du sol, au fond d'un corridor. Une porte ouverte laissait voir une salle d'étude. Une femme d'un âge indécis, d'un costume brun, d'une figure pétrie par les soucis du veuvage et les tendresses maternelles, était occupée à surveiller deux ou trois de ses fils encore enfants. Ils prenaient leurs leçons les uns sur les genoux, les autres autour de la table. Elle se leva au bruit de nos pas, elle accueillit avec respect le duc de Rohan, elle s'inclina légèrement à mon nom, et nous ouvrit une autre chambre où son fils Victor travaillait seul. La moiteur de l'inspiration collait sur son grand front les boucles de ses longs cheveux. La pâleur de la poésie frissonnait sur ses tempes. Sa voix d'adolescent avait la gravité et l'émotion des fibres fortes de l'âge mûr. Notre entretien fut ce qu'il devait être, celui de deux compatriotes de là-haut, qui parlent la même langue, et qui se rencontrent en pays étranger, ce vil monde de prose. La convenance l'abrégea; j'avais vu l'en-

fant, c'était assez. Il faut voir les fleuves à leur source et les grands poëtes dans leur obscurité.

Non licuit populis parvum te Nile videre! (LUCAIN.)

XXVI

Quelques années après, sa renommée s'était agrandie avec son âge et avec ses œuvres. Il était marié, il avait déjà plusieurs berceaux autour de son foyer. Je passais un congé diplomatique dans ma masure à peine recrépie de la vallée de Saint-Point, dans mes montagnes natales. Je vis descendre par les rudes sentiers, en face de ma fenêtre, à travers les châtaigniers, une caravane de voyageurs, hommes, femmes et enfants, les uns à pied, les autres sur des *mules au pied réfléchi*, comme dit le poëte. Bientôt la caravane eut atteint le pied sablonneux des montagnes, gayé le ruisseau, traversé les prés et regravi le mamelon du château. C'était Victor Hugo et Charles Nodier, suivis de leurs charmantes jeunes femmes et de beaux enfants. Ils venaient me demander l'hospitalité de quelques jours en allant en Suisse.

Charles Nodier était l'ami né de toute gloire. Aimer le grand, c'était son état. Il ne se sentait de niveau qu'avec les sommets. Son indolence l'empêchait de produire lui-même des œuvres achevées, mais il était capable de tout ce qu'il admirait. Il se contentait de jouer avec son génie et avec sa sensibilité, comme un enfant avec l'écrin de sa mère. Il perdait les pierres précieuses comme le sable.

Cette incurie de sa richesse le rendait le Diderot, mais le Diderot sans charlatanisme et sans déclamation, de notre époque. Nous nous aimions pour notre cœur et non pour nos talents. C'était un de ces hommes du coin

du feu, un génie familier, un confident de toutes les âmes, dont la perte ne paraît pas faire un si grand vide que les grandes renommées. Mais ce vide se creuse toujours davantage. Il est dans le cœur.

Pendant que les femmes et les enfants jouaient dans le verger, nous goûtâmes, Hugo, Nodier et moi, l'ombre des bois, le frisson du vent, la fraîcheur des sources, les silences de la vallée, le balbutiement des vers futurs qui dormaient et qui chantaient en rêvant en nous comme les enfants des deux jeunes mères sur leurs genoux.

La caravane poétique reprit sa route vers les Alpes. Je la vis disparaître derrière la montagne. Depuis cette halte, nous sommes restés amis en dépit des systèmes, des opinions, des révolutions, des politiques diverses. Tout cela est du domaine du temps et se transfigure avec lui. Mais la poésie et l'amitié sont du domaine réservé des choses éternelles. *C'est là cité de Dieu.* On secoue en y entrant la poussière des cités terrestres.

XXVII

Il y eut en ce temps-là un autre grand poëte, Alfred de Vigny, qui chanta sur des modes nouveaux des poëmes *non priùs audita* en France. Les grèves d'Écosse, terre d'Ossian, n'ont pas plus de mélodies dans leurs vagues que ses vers, et son Moïse a des coups de ciseau du Moïse de Michel-Ange. C'est de plus un de ces hommes sans tache qui se placent sur l'isoloir de leur poésie pour éviter le coudoiement des foules. Il faut regarder en haut pour les voir. Je l'aimai de l'amitié qu'on a pour un beau ciel. Il y a de l'éther bleu-vague et sans fond dans son talent.

Il y en eut un autre que j'aimai, qui m'aima, que

j'aime encore et qui ne m'aime plus. C'est M. Sainte-Beuve. On a raillé ses *Consolations*, poésies un peu étranges, mais les plus pénétrantes qui aient été écrites en français depuis qu'on pleure en France. Quant à moi, je ne puis les relire sans attendrissement. Attendrir, n'est-ce pas plus qu'éblouir ? Si Werther avait écrit un poëme la veille de sa mort, ce serait certainement celui-là. C'est la poésie de la maladie ; hélas ! la maladie n'est-elle pas un état de l'âme pour lequel Dieu devait créer sa poésie et son poëte ? Sainte-Beuve fut ce poëte de la nostalgie de l'âme sur la terre. Que les bien portants le raillent : quant à moi, je suis malade et je le relis.

Depuis, il a laissé les vers ; il a donné à la prose des inflexions, des contours, des *inattendus* d'expression, des finesses et des souplesses qui rendent son style semblable à des chuchotements inarticulés entre des êtres dont la seule langue serait le tact.

Il a écrit à la loupe, il a rendu visibles des mondes sur un brin d'herbe, il a miniaturé le cœur humain ; il a été le Rembrandt des demi-jours et des demi-nuances. Il a efféminé le style à force d'analyser la sensation.

Puis tout à coup il a changé de plume, comme on change d'outil sur l'établi du lapidaire, selon qu'on veut graver sur l'onyx en lettres illisibles ou en lettres majuscules, et il a écrit alors dans un style simple, clair, solide, tantôt en creux, tantôt en relief, sur la vie et les œuvres des hommes et des femmes de lettres, des *Études* qui élèvent la critique littéraire presque à la hauteur de l'histoire. Qui sait quelle métamorphose n'attend pas encore cet écrivain que les années transfigurent au lieu de le pétrifier ? Mme Récamier l'adorait, je le crois bien ; même entre Ballanche, Briffaut, le duc de Noailles, M. de Chateaubriand, Ampère, Mme de Girardin, gloires familières de son salon, où aurait-elle trouvé un plus fin et

plus causeur pour les commodités ou pour les délices de la conversation ? Combien je regrette cette conversation, le plus inédit et le plus ineffaçable de ses livres !

XXVIII

Un autre génie autrement créateur traversa une ou deux fois ma route ; j'aurais bien voulu l'arrêter, mais c'était moins un homme qu'un esprit. On n'avait de lui que des apparitions. C'était Balzac.

Je l'aperçus pour la première fois chez Mme Émile de Girardin, à l'un de *ces petits couverts* de rois sans sujets qu'elle rassemblait à sa table. Là s'asseyaient Hugo ; Alexandre Dumas, égal à tout ce qu'il tente ; Balzac, trop peu apprécié pendant qu'il vivait, et qui cachait, comme le premier Brutus, son génie à peine soupçonné sous un gros rire d'enfant ; Eugène Sue ; Jules Janin, après Diderot le seul critique lyrique, mais mille fois plus sensé, plus poëte et plus improvisateur que Diderot ; Ponsard, qui retrouvait le neuf dans l'antique ; Théophile Gautier, Cabarrus, Morpurgo, le charmant d'Orsay, dont les grâces d'esprit surpassaient celles de la figure, et qui employait toute une vie à demander grâce pour un jour de jeunesse ; moi-même, enfin, silencieux au bruit de ces esprits entre-choqués dans de doux entretiens. C'est au comte d'Orsay que j'adressai récemment ces vers presque inédits sur un buste de moi qu'il avait sculpté à mon insu et dont il m'avait envoyé un exemplaire en bronze.

AU COMTE D'ORSAY

Quand le bronze écumant dans ton moule d'argile,
Léguera par ta main mon image fragile
A l'œil indifférent des hommes qui naîtront,
Et que, passant leurs doigts dans ces tempes ridées
Comme un lit dévasté du torrent des idées,
Pleins de doute, ils diront entre eux : De qui ce front ?

Est-ce un soldat debout frappé pour la patrie?
Un poëte qui chante, un pontife qui prie?
Un orateur qui parle aux flots séditieux?
Est-ce un tribun de paix soulevé par la houle,
Offrant, le cœur gonflé, sa poitrine à la foule,
Pour que la liberté remontât pure aux cieux?

Car dans ce pied qui lutte et dans ce front qui vibre,
Dans ces lèvres de feu qu'entr'ouvre un souffle libre,
Dans ce cœur qui bondit, dans ce geste serein,
Dans cette arche du flanc que l'extase soulève,
Dans ce bras qui commande et dans cet œil qui rêve
Phidias a pétri sept âmes dans l'airain !

Sept âmes, Phidias! et je n'en n'ai plus une!
De tout ce qui vécut je subis la fortune,
Arme cent fois brisée entre les mains du temps,
Je sème de tronçons ma route vers la tombe,
Et le siècle hébété dit : « Voyez comme tombe
« A moitié du combat chacun des combattants!

« Celui-là chanta Dieu, les idoles le tuent!
« Au mépris des petits les grands le prostituent.
« Notre sang, disent-ils, pourquoi l'épargnas-tu?
« Nous en aurions taché la griffe populaire!.....

« Et le lion couché, lui dit avec colère :
« Pourquoi m'as-tu calmé? ma force est ma vertu! »

Va, brise, ô Phidias! ta dangereuse épreuve;
Jettes-en les débris dans le feu, dans le fleuve,
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,
Ne dise, en contemplant ces affronts sur ma joue :
« Laissons aller le monde à son courant de boue, »
Et que faute d'un cœur, un siècle soit perdu!

Oui, brise, ô Phidias!..... Dérobe ce visage
A la postérité, qui ballotte une image
De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli;
Au pilori du temps n'expose pas mon ombre!
Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre :
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli.

Que la feuille d'hiver au vent des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée
Couvrent vite mon front moulé sous son linceul,
Je ne veux de vos bruits qu'un souffle dans la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise!
J'ai vécu pour la foule, et je veux dormir seul.

XXIX

Balzac, à cette époque, épanchait en éclats de voix et de grands gestes un feu d'esprit accumulé pendant des semaines de solitude et de silence dans je ne sais quel antre de Paris, où il dérobait son temps aux importuns, son lit et sa table de travail à ses créanciers. Son éloquence était plus originale que juste. Il avait sur toute chose des idées *solitaires*, c'est-à-dire en contradiction avec le sens vulgaire de ce bas monde, qu'on appelle le bon sens, dont il

est aussi dangereux d'être trop loin que d'être trop près sur cette terre. On voyait que le jugement était moins sûr que l'imagination n'était vaste dans cette création. Balzac était un sublime miroir, qui retrace tout, mais qui ne sait pas ce qu'il retrace.

Son extérieur était aussi inculte que son génie. C'était la figure d'un élément. Grosse tête, cheveux épars sur son collet et sur ses joues comme une crinière que le ciseau n'émondait jamais; traits obtus, lèvres épaisses, œil doux mais de flamme; costume qui jurait avec toute élégance, habit étriqué sur un corps colossal, gilet débraillé, linge de gros chanvre, bas bleus, souliers qui creusaient le tapis ; apparence d'un écolier en vacances qui a grandi pendant l'année et dont la taille fait éclater les vêtements : voilà l'homme qui écrivait à lui seul une bibliothèque de son siècle, le Walter Scott de la France, non le Walter Scott des paysages et des aventures, mais, ce qui est bien plus prodigieux, le Walter Scott des caractères, le Dante des cercles infinis de la vie humaine, le Molière de la comédie lue, moins parfait, mais aussi créateur et plus fécond que le Molière de la comédie jouée.

Pourquoi le style en lui n'égale-t-il pas la conception ? La France aurait deux Molières, et le plus grand ne serait pas le premier.

XXX

C'est dans le cours de ces dernières années de la Restauration et de ces premières années du règne illettré de 1830 que je fus ébloui ou attiré tour à tour par cette foule de noms éclatants où s'égarent les souvenirs, tant l'esprit, le talent, le génie, y font foule : Casimir Delavigne ; Augustin Thierry ; Michelet, le Shakespeare du récit, qui introduit la comédie dans l'histoire ; Rémusat ;

Mignet ; Alexandre Soumet ; Aimé-Martin, qui aurait mérité la gloire par sa passion des lettres ; Henri Martin, qui change les chroniques en histoire; les deux Deschamps ; Ozanam, qui traduisait la métaphysique du Dante ; Boulay-Paty, qui traduisait l'amour et le platonisme de Pétrarque ; Musset, le Corrége du coloris sur les dessins trop voluptueux de l'Albane; Alphonse Karr, le Sterne du bon sens et du bon cœur ; Méry et Barthélemy, deux improvisateurs en bronze qui ont fait faire à la langue des miracles de prosodie ; Laprade, qui donne à la poésie religieuse et philosophique la sérénité splendide des marbres de Phidias ; Autran, qui chante la mer comme un Phocéen et la campagne comme Hésiode; Lacretelle l'historien, qui devint poëte avec les années sous les arbres de son jardin voisin du mien, comme le bois de l'instrument à corde qui devient plus sonore et plus harmonieux en vieillissant ; Ségur, le poëte épique de la campagne de Russie ; Dargaud, le second Ronsard de Marie Stuart ; Barbier, dont l'ïambe vengeur, en 1830, dépasse en virilité l'ïambe d'André Chénier à l'échafaud ; Saint-Marc Girardin, un de ces esprits délicats qui se trempent au feu des révolutions et qui passent de plain-pied d'une chaire à une tribune, transportant l'homme de lettres dans l'homme politique et l'homme politique dans l'homme de lettres en les grandissant tous les deux ; une foule d'autres, dont je n'ai pas le droit de parler parce que je ne les ai connus que par leurs noms, ou que j'ai trop aimés pour que j'en parle sans partialité ! Est-ce là de l'indigence dans un quart de siècle ?

XXXI

Mais voici une date pour moi :

Un jour, c'était quelques mois avant la révolution de 1830, un de mes amis, dont j'ai parlé au commencement de cette revue, Auguste Bernard, qui revenait riche et élevé en dignité des Antilles, me dit : — « Je voudrais « rapprocher une fois les deux hommes que j'ai le plus « aimés et dont j'ai le mieux espéré dans ma vie, c'est toi « et M. Thiers. Il écrit dans le *National* et tu sers la cause « des Bourbons, mais nous ne prendrons pas une nappe « pour un drapeau, et nous laisserons la politique sous « la table. Ce ne sont pas deux opinions, ce sont deux « natures que je veux rapprocher. »

J'avais du goût pour M. Thiers comme on a des préférences dans le camp ennemi. J'acceptai.

Nous dînâmes tous trois dans un salon neutre du restaurateur Véry, au Palais-Royal. Je vis un petit homme taillé en force par la nature, dispos, d'aplomb sur tous ses membres comme s'il eût été toujours prêt à l'action, la tête bien en équilibre sur le cou, le front pétri d'aptitudes diverses, les yeux doux, la bouche ferme, le sourire fin, la main courte mais bien tendue et bien ouverte, comme ceux qui, selon l'expression plébéienne, ont le cœur sur la main. Les hommes vulgaires auraient pu prendre cette physionomie pour de la laideur. Mais je ne m'y trompai pas un instant. C'était la beauté intellectuelle triomphant des traits et forçant un corps rebelle à exprimer une splendeur d'esprit.

Cet esprit était, comme ce corps, d'aplomb sur toutes ses faces, robuste et dispos. Peut-être, comme un homme du Midi, avait-il seulement un sentiment un peu trop en saillie de ses forces. La modestie est une vertu du Nord

ou un fruit exquis de l'éducation. Il parlait le premier, il parlait le dernier, il écoutait peu les répliques : mais il parlait avec une justesse, une audace, une fécondité d'idées qui lui faisaient pardonner la volubilité de ses lèvres. On voyait qu'il avait été accoutumé de bonne heure par ses condisciples à être écouté. Cette parole, parfaitement familière et appropriée à l'abandon de l'heure et du lieu, n'avait du reste ni prétention ni éloquence. C'était l'esprit et le cœur qui coulaient. Nous avions en vain exclu la politique de l'entretien ; elle rentrait avec l'air par la fenêtre ouverte. Il s'abandonna au courant du jour ; il jugea sans haine, mais avec une sévérité tempérée seulement par ses égards pour moi, la situation de Charles X et celle du duc d'Orléans, dont il me montrait de la main les fenêtres de l'autre côté du jardin. On voyait qu'en secouant le vieux tronc, il tenait déjà une monarchie dynastique en réserve dans ce palais des révolutions. Il semblait l'évoquer du geste, dans la certitude anticipée de la gouverner, mais sans prévoir qu'il contribuerait également à la perdre ! Quant à moi, j'avoue que je prévis également l'un et l'autre ; il y avait assez de salpêtre dans cette nature pour faire sauter dix gouvernements. Mais ce qui me frappa surtout et, oserai-je le dire, ce qui me convainquit de la supériorité immense de ce jeune homme sur toutes les médiocrités de l'opposition aux Bourbons, c'est ce mépris de son propre parti, vertu de vieillesse à laquelle on arrive ordinairement avec les années, mais qu'il professait hautement avant l'âge par la seule justesse et par la seule fierté de son esprit.

Je sortis plus convaincu de la perte de la Restauration que jamais, puisque la Providence lui avait suscité un tel ennemi ! Mais je sortis en même temps charmé d'avoir rencontré enfin un ennemi digne d'être combattu, un

esprit brave et résolu dans une légion d'hommes de parti médiocres.

Je ne doutai pas un instant de sa grande fortune ; il y a des hommes qui se prophétisent au premier regard : c'est l'évidence de la supériorité. Jamais elle ne fut écrite pour moi en traits plus lisibles, et j'ajoute franchement en traits plus séduisants ; car le courage et la franchise d'esprit sont pour moi la première des séductions.

XXXII

Tout s'écroula, et je retrouvai, en revenant à Paris quelques mois après, M. Thiers s'agitant au milieu des ruines et des reconstructions. Il essayait la tribune ; on désespérait de lui aux premiers essais. La nature ne lui avait pas donné de voix, mais une volonté qui se passe de la nature. Il fallait être orateur, il le fut. Je refusai de me rattacher à un gouvernement qui n'avait ni mon cœur ni mon estime. J'allai voyager en Angleterre.

C'est là que je connus le prince de Talleyrand, le dernier ami de Mirabeau, le débris toujours imposant de dix gouvernements et de dix principes. Il m'accueillit et me rechercha, comme il faisait tout, avec naturel et convenance. J'eus avec lui des entretiens qui tiennent plus de la prophétie politique que de la perspicacité de l'homme d'État.

Il m'attira un soir sur un canapé, dans un arrière-salon éclairé d'un demi-jour. « Je désire causer avec vous sans témoin », me dit-il de sa voix la plus creuse. « Vous ne « voulez pas vous rallier à nous, bien que l'œuvre de re- « construire un gouvernement avec des matériaux quel- « conques soit le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Je « n'insiste pas. Je crois vous comprendre. Vous voulez

« vous réserver pour quelque chose de plus entier et de « plus grand que la substitution d'un oncle à un neveu, « sur un trône sans base. Vous y parviendrez. La nature « vous a fait poëte, la poésie vous fera orateur, le tact et « la réflexion vous feront politique.

« Je me connais en hommes; j'ai quatre-vingts ans, je « vois plus loin que ma vue : vous aurez un grand rôle « dans les événements qui succéderont à ceci. J'ai vu les « manéges des cours; vous verrez les mouvements bien « autrement imposants du peuple. Laissez les vers, bien « que j'adore les vôtres. Ce n'est plus l'âge; formez-vous « à la grande éloquence d'Athènes et de Rome. La France « aura des scènes de Rome et d'Athènes sur ses places « publiques. J'ai vu le Mirabeau d'avant, tâchez d'être « celui d'après. C'était un grand homme, mais il lui « manquait le courage d'être impopulaire : sous ce rap- « port, voyez, je suis plus homme que lui; je livre mon « nom à toutes les interprétations et à tous les outrages « de la foule. On me croit immoral et machiavélique, je « ne suis qu'impassible et dédaigneux. Je n'ai jamais « donné un conseil pervers à un gouvernement ou à un « prince; mais je ne m'écroule pas avec eux. Après les « naufrages il faut des pilotes pour recueillir les nau- « fragés. J'ai du sang-froid et je les mène à un port quel- « conque, peu m'importe le port, pourvu qu'il abrite. « Que deviendrait l'équipage, si tout le monde se noyait « avec le pilote? M. Casimir Périer est maintenant un « grand pilote, je le seconde; nous voulons préserver « l'Europe de la guerre révolutionnaire, nous y parvien- « drons; on me maudira dans les journaux en France, on « me bénira plus loin et plus tard. Ma conscience m'ap- « plaudit : je finis bien ma vie publique. J'écris mes Mé- « moires; je les écris vrais, je veux qu'ils ne paraissent « que longtemps après moi. Je ne suis pas pressé pour

« ma mémoire; j'ai bravé la sottise des jugements de « l'opinion toute ma vie, je puis la braver quarante ans « dans ma tombe. Souvenez-vous de ce que je vous pré- « dis, quand je ne serai plus; vous êtes du bien petit « nombre des hommes de qui je désire être connu. Il y a « pour les hommes d'État bien des manières d'être hon- « nête : la mienne n'est pas la vôtre, je le vois; mais vous « m'estimerez plus que vous ne pensez un jour. Mes pré- « tendus crimes sont des rêves d'imbéciles. Est-ce qu'un « homme habile a jamais besoin de crimes? C'est la res- « source des idiots en politique. Le crime est comme le « reflux de cette mer, il revient sur ses pas et il noie. J'ai « eu des faiblesses, quelques-uns disent des vices; mais « des crimes? fi donc! »

Après cette prédiction, il passa au sujet du jour, et il déroula pendant un quart d'heure devant moi un tableau politique et social de l'Europe qui éclairait la situation extérieure de 1830 d'un jour qui ne laissait aucune ombre sur le dernier recoin des cours et des nations. C'était une leçon de diplomatie donnée par un vieux ministre à un jeune poëte. Elle se prolongea longtemps dans la nuit. « On a fait de moi un diseur de bons mots », me dit-il à la fin de la soirée; « qu'en pensez-vous? Je n'ai jamais « dit un bon mot de ma vie; mais je tâche de dire, après « beaucoup de réflexions, sur beaucoup de choses, le mot « juste! »

C'était la vérité. Ce grand homme d'esprit ne faisait jamais d'esprit. Sa conversation, lente et intermittente, avait la monotonie grave de sa voix. On voyait que c'était de la pensée filtrée sur ses lèvres. Cette conversation était très-littéraire, comme il convenait à un ami de Mirabeau et à un habitué des cours. Je m'y plaisais comme à la lecture d'une page de Pascal. Malgré nos différences d'âge et d'opinion, je le revis de temps en temps

à Paris dans sa vieillesse. Je dînai chez lui quatre jours avant sa mort. Il n'y avait ni altération dans son sourire, ni affaiblissement dans son esprit. Il fut diplomate jusqu'avec la mort. Je serais bien fâché de ne pas l'avoir connu. Il n'y a pas beaucoup de têtes plus au-dessus de la foule et de la banalité dans un siècle. C'était l'*Odi profanum vulgus* personnifié. Le mépris du vulgaire élevé à cette hauteur fait presque l'illusion d'une vertu. Cependant il y a une lumière qui vient de l'esprit et une lumière qui vient de la conscience. Il n'avait que l'une des deux, et ce n'était pas la meilleure.

XXXIII

L'homme de lettres qui me le rappelle davantage, que j'aime bien plus et que j'estime autant que je l'aime (on sera bien surpris de trouver son nom après celui de M. de Talleyrand), c'est le grand poëte Béranger. Le hasard, et non la concordance de parti, me le fit heureusement pour moi rencontrer dans ces dernières années avant la république. Je ne parlerai point de ses œuvres de peur d'offenser mes dieux d'enfance ou de blesser les siens. Mes éloges paraîtraient des apostasies et mes blâmes des rancunes. J'ai oublié le poëte, et j'ai trouvé en lui l'homme, le politique et le philosophe supérieur encore à l'artiste.

Je n'ai éprouvé qu'avec M. de Talleyrand seul le plaisir d'esprit que me fait goûter jusqu'à l'ivresse la conversation de Béranger. Elle est aussi juste et aussi fine que celle du grand diplomate, mais on s'y abandonne bien plus au plaisir d'intelligence qu'on éprouve, car on sent la conscience sous le génie et le cœur sous le mot.

On s'étonnera de ce que je vais dire, et cependant c'est la vérité la plus démontrée pour moi : le grand poëte

aurait été, s'il l'avait voulu, le politique le plus accompli de notre âge. Justesse d'idée, finesse de tact, sûreté de jugement, élévation de point de vue, largesse d'horizon, dignité de but, moralité de moyen, sang-froid dans le trouble, amour du peuple, dédain de la popularité, horreur de l'anarchie, haine des démagogues, pitié des utopistes, constance et modération dans le caractère, tout se réunissait en lui pour rendre cet homme rare digne et capable du rôle de conseiller confidentiel de la liberté. Il n'avait qu'un défaut, trop d'indifférence pour l'action, défaut opposé au mien, le trop d'impatience d'agir.

Maintenant que je suis mort au monde et que je n'assiste plus qu'en spectateur relégué sur les derniers gradins du cirque au drame du monde, drame sans commencement et sans dénoûment, quand je veux me donner un de ces purs plaisirs d'esprit que les ombres se donnent dans les Champs Élysées du Dante en causant des choses de la terre avec ceux qui habitent encore le monde des vivants, je sors seul vers le milieu du jour de ma retraite laborieuse, je m'achemine vers l'extrémité presque suburbaine de la ville, et je monte l'escalier de bois qui mène à la petite chambre du philosophe. Nous causons; il m'accompagne ordinairement au retour, comme l'auteur de *Paul et Virginie* accompagnait l'auteur du *Contrat social* dans ses herborisations au delà du faubourg de Ménilmontant. Nous nous confondons, parfaitement inconnus, dans ce torrent d'hommes et de femmes pressés d'affaires, d'ambition, de plaisir, qui monte et redescend sans cesse à cette heure les larges trottoirs du boulevard depuis la Bastille jusqu'à la Madeleine. Son chapeau de feutre gris à longs bords rabattu sur ses yeux, ses cheveux blancs qui battent ses joues, ses traits pétris d'années, de pensées, de sensibilité sous ses fins sourires, le laissent passer ignoré, s'arrêter et causer aussi librement que moi

dans ce désert de la foule où l'on s'isole aussi complétement que dans le désert des bois.

Rien n'égale ma secrète volupté d'esprit, quand je pense que ces deux hommes, qui ont fait jadis tant de vain bruit dans ces murs, se glissent maintenant impunément à l'abri de tout écho et de tout regard à travers cette multitude qui ne connaît plus leurs visages et qui ne sait qu'à peine leurs noms. Il y a dans cette sensation des frissons intérieurs d'isolement posthume et de plaisir philosophique que les hommes jeunes et avides de regards ne peuvent comprendre. J'éprouve, dans ce tête-à-tête avec Béranger au milieu de Paris, quelque chose de ce qu'on éprouve en s'élevant pendant l'automne de colline en colline au-dessus du brouillard qui couvre les vallées. Sentir qu'on a la tête au-dessus du brouillard de ce triste monde, juger et plaindre la foule qui s'agite dans l'obscurité de ses préjugés, et entendre de temps en temps ce sage et compatissant *misereor super turbam* qui donne son cœur au monde et qui ne l'accuse pas d'être le monde, c'est ce qu'on éprouve avec Béranger. Il est un de ces deux ou trois hommes par siècle qui ont les pieds sur cette fange, le cœur dans ce peuple, mais qui ont la tête au-dessus des brouillards humains !

Que Dieu me conserve encore longtemps de telles heures avec un tel homme !

XXXIV

Dans les tristes dernières années de ce siècle, la littérature, presque sortie des livres, était entrée tout entière dans les tribunes et dans les journaux. Penser n'était plus un loisir, c'était un travail ; la société en ébullition jetait toutes ses flammes dans le même foyer. Depuis Cha-

teaubriand dans le *Conservateur*, jusqu'au *Globe*, jusqu'à M. Thiers dans le *Constitutionnel*, et jusqu'à Carrel et Armand Marrast dans le *National*, à M. Chambolle dans le *Siècle*, à M. de Girardin seul contre tous dans la *Presse*; nommer les écrivains de la presse politique, ce serait nommer tous les hommes de lettres. Tout ce qui avait une pensée, une passion et un rêve, avait une plume. On ne dira rien de trop en disant qu'un recueil de tous les articles de revues et de journaux de ces trente années serait sans contredit le plus beau livre du siècle.

Mais quel démenti plus éclatant aux dénigreurs de notre âge que la *tribune* de ces trente années! Toute vanité de temps ou de nation à part, voyez-vous en Europe, entrevoyez-vous dans l'antiquité, des tribunes à comparer à celle qui vit passer en un si court espace de lieu et de temps, dans l'éloquence de M. Lainé le civisme? dans l'éloquence de M. de Serres la grande polémique? dans l'éloquence du général Foy le patriotisme? dans l'éloquence de Casimir Périer le courage? dans l'éloquence de M. Royer-Collard les oracles? dans l'éloquence de M. Guizot la volonté? dans l'éloquence de M. Dupin l'explosion? dans l'éloquence de M. Barrot l'universalité? dans l'éloquence de M. Passy la science? dans l'éloquence de M. Dufaure la dialectique? dans l'éloquence de M. Jules Favre le talent? dans l'éloquence de M. Michel de Bourges la révolution? dans l'éloquence de M. de Montalembert la colère civique ou l'invective sacrée? dans l'éloquence de Victor Hugo la poésie jetant ses magnifiques lambeaux de pourpre à la prose? dans l'éloquence de M. Sauzet l'abondance? dans l'éloquence de M. de Tracy, le Wilberforce de la France, la magnanimité? dans l'éloquence de M. Berryer le grandiose et le pathétique? dans l'éloquence de M. Thiers le prodige?... Oui, le prodige; car celui-là avait tout créé en lui, jusqu'à la parole et au

geste, ou plutôt il se passait du geste et de la voix à force de talent. Il détaillait pendant des heures entières, et jamais longues, la pensée, le bon sens, quelquefois le sophisme, sans jamais épuiser ni son auditoire d'intérêt, ni lui-même de ressources. Il ne frappait pas les grands coups, mais il en frappait une multitude de petits avec lesquels il brisait les ministères, les majorités et les trônes. Il n'avait pas les grands gestes d'âme de Mirabeau, mais il avait sa force en détail; il avait pris la massue de Mirabeau sur la tribune, et il en avait fait des flèches. Il en perçait à droite et à gauche les assemblées: sur l'une était écrit raisonnement; sur l'autre sarcasme; sur celle-ci grâce; sur celle-là passion! C'était une nuée; on n'y échappait pas. Quant à moi, qui combattais souvent le politique, il m'était impossible de ne pas admirer le suprême artiste!

Je ne parle pas de ceux avec lesquels je combattis à une grande époque. Nous fûmes solidaires. Les nommer paraîtrait me désigner moi-même. Le même silence doit nous envelopper un moment.

De ces hommes, quelques-uns sont à peine morts et leur cendre est à peine refroidie dans nos cimetières; le plus grand nombre vit encore, vieillit ou plutôt mûrit dans ce travail des lettres, qui est l'éternelle jeunesse de l'esprit, parce qu'il est son éternelle reproduction par l'étude. Ils sont là; une foule d'autres plus jeunes croissent à leur ombre, derrière, en promettant à la France une intarissable génération de talents!... Osez parler, après de tels noms, de la décadence de la nature en France!

XXXV

Mais descendons plus bas si vous voulez, et voyons, par un seul exemple, à quel point le fond même de la nation avait été en peu d'années policé, adouci et lettré par cette littérature universelle des classes même illettrées! Voyons si, de la tête de la nation, quelque chose de supérieur aux peuples antiques n'était pas descendu jusque dans les membres inférieurs!

Il y a quelques jours qu'en parcourant des textes épars d'histoire romaine, je lisais dans Lampride une grande convulsion de la soldatesque et de la populace romaines après la mort tragique de Commode et le couronnement de Pertinax. L'historien semble avoir recueilli en une seule clameur les tumultes confus, sourds et stridents qui sortent d'une foule à mille voix comme l'entre-choquement des vagues dont chacune a son explosion en frappant la rive, et dont toutes ensemble ne forment qu'un mugissement. Ce morceau est la musique terrible d'une émeute notée en cris de mort par un historien. Il n'y en a pas deux dans l'histoire. La férocité brutale et sanguinaire du peuple romain, abrutie par le Cirque, y éclate tout entière. Écoutez, voilà Lampride :

« Qu'on arrache les signes de sa dignité à l'ennemi de « la patrie... l'ennemi de la patrie! le parricide! le gla- « diateur! Qu'on prenne le parricide!... qu'on le jette « à la voirie... qu'il soit déchiré... l'ennemi des dieux, « l'ennemi du sénat, aux égouts!... aux égouts!... qu'il « soit mutilé à coups de croc! Il avait médité notre mort, « qu'on le déchire!...

« Tu as partagé nos dangers, ô Jupiter! conserve-nous « Pertinax... Gloire aux prétoriens!... gloire au sénat!

« gloire aux soldats! Pertinax, nous te le demandons, « que le cadavre du parricide soit traîné... qu'il soit « traîné aux égouts... Dis comme nous... dis avec nous : « Que les délateurs soient exposés aux lions... Dis avec « nous, dis comme nous, dis avec nous : Aux bêtes le « parricide! victoire à jamais au peuple romain! qu'on « abatte le parricide, le gladiateur!... qu'on brise ses sta- « tues!... partout! partout!... Tu vis! tu vis! tu nous « commandes! nous sommes heureux!... que les déla- « teurs tremblent!... notre salut le veut!... A la hache!... « aux verges les délateurs!... aux bêtes les délateurs!... « A la hache les délateurs!... aux égouts!... aux égouts « les gladiateurs!... César, ordonne le supplice des « crocs!... qu'il soit déchiré!... qu'il soit traîné!... qu'il « soit traîné!... Il a mis le poignard dans le sein de tous, « qu'il soit traîné!... il n'a épargné ni âge, ni sexe, ni « parents, ni amis, qu'il soit traîné!... il a dépouillé les « temples, qu'il soit traîné!... il a violé les testaments, « qu'il soit traîné!... il a mis les têtes à prix, qu'il soit « traîné!... Hors du sénat ses espions!... aux lions les « délateurs!... Répare les maux qu'on nous a faits!... « Nous avons tremblé pour toi!... nous avons rampé sous « nos esclaves!... ordonne, ordonne le supplice du parri- « cide!... Viens! montre-toi! nous t'attendons!... Hélas! « les innocents sont encore sans sépulture!... Que le « cadavre du parricide soit traîné aux égouts!... Il a ou- « vert les tombeaux, il en a fait arracher les morts!... « à la voirie, à la voirie le parricide!... que son cadavre « soit traîné!... »

XXXVI

Écoutez maintenant le peuple français au milieu de la plus tragique émeute qui ait jamais amoncelé une foule

haletante et vociférante sur la place publique, au bruit du canon, à l'odeur du sang. C'est moi ici qui suis *Lampride :*

C'était dans la soirée de la seconde journée de juin 1848. Une poignée d'anarchistes grisés d'encre le matin dans quelques feuilles incendiaires et de la fumée de clubs communistes le soir dans quelques faubourgs, avait construit des barricades et assiégeait Paris, surpris dans son sommeil. Je dis une poignée (quoi qu'on en pense) et je le dirai jusqu'à la fin; sur quinze cent mille citoyens de Paris et de la banlieue, je suis convaincu qu'il n'y avait pas douze ou quinze cents fusils parricides tirant du haut des toits et de derrière les barricades sur leurs concitoyens. Le reste flottait, s'étonnait, regardait, pleurait, frémissait comme une masse d'eau indécise entre deux courants.

Je revenais de l'attaque des grandes barricades du faubourg du Temple, emportées à la fin du jour par la garde mobile, par les troupes et par l'artillerie. J'étais accompagné du brave Duclerc, ministre des finances, aussi ardent au combat que judicieux aux affaires; d'un jeune garde national à cheval du quartier, nommé Lachaud, qui s'était dévoué à moi, sans me connaître; et de Pierre Bonaparte, fils de Lucien, avec lequel j'avais des liens de parenté et qui venait d'avoir un de mes chevaux tué sous lui à côté de moi.

Justement inquiet de la nuit et de la journée qui allaient suivre, parce que je ne voyais pas sur le terrain les troupes que nous avions fait rapprocher de Paris depuis deux mois pour l'heure de cette sédition très-prévue, je voulus, quel que fût le danger, me rendre compte à moi-même du nombre et des dispositions du peuple innombrable d'artisans et d'ouvriers qui couraient les boulevards depuis l'embouchure du faubourg du Temple jusque vers

la Bastille. Je franchis la haie de troupes qui contenait cette multitude à cette hauteur, et je m'avançai seul avec ces trois hommes de cœur au milieu de la chaussée. La foule, repliée sur les deux trottoirs, s'étonnait de cette hardiesse, et se demandait qui j'étais; puis, apprenant mon nom, elle se précipita vers moi avec des bras levés, des gestes, des physionomies, des cris d'effroi, qui firent cabrer mon cheval déjà effrayé du feu qu'il venait de subir. Mais des bras nus et vigoureux le saisirent par la tête et par la crinière et le flattèrent en le contenant. Un brave garde de l'Assemblée, nommé Husson, ancien militaire, s'était emparé de la bride; il me faisait jour et me couvrait de son corps pendant le long dialogue qui s'établissait entre le peuple et moi.

XXXVII

Nous faisions dix pas par minute. Cette foule se composait non pas de ces hommes désœuvrés qui balayent de leurs pieds indécis tous les ruisseaux, mais de quelques citoyens domiciliés dans les boutiques de ces quartiers, de ces honnêtes *artisans établis*, la moelle de Paris, et d'une masse innombrable d'hommes faits, de jeunes gens, de femmes et d'enfants du faubourg Saint-Antoine, accourus de leurs ateliers et de leurs mansardes sur le boulevard au bruit du canon. Cette foule avait en général l'œil doux, la figure souffrante, le visage pâle, les lèvres tremblantes d'émotion. On voyait au costume et à la maigreur l'exténuement d'une population à qui le travail manque et à qui le pain est rare depuis plusieurs mois. Un sourd et immense bourdonnement en sortait autour de moi et loin de moi comme d'une ruche en ébullition.

J'avais prié Lachaud, qui était du quartier et qui me

suivait à distance, de noter dans sa mémoire et ensuite sur le papier, les cris, les murmures, les vociférations qu'il entendrait, afin de bien connaître, par ce rapport, les griefs, les vœux, les reproches du peuple, et de mesurer les forces à la nature du danger. Ils se gravèrent assez d'eux-mêmes dans mes yeux et dans mon oreille. Or, voici littéralement les voix de cette immense sédition, telles que ces voix m'assourdissaient en montant au ciel, et telles que je les ai relevées des notes de cet ami :

« Quel est celui qui monte le cheval noir? — C'est un « membre du gouvernement? — Vive L***!.... je veux « lui serrer la main..... je veux toucher son cheval... » Quelques voix d'hommes mieux vêtus sur les contre-allées : « Mort à L***! Vive la république démocratique « et sociale!... » Des millions de voix couvrent de huées ce cri de mort! Des ouvriers en manches de chemise entouraient le cheval de L*** et lui parlaient tous à la fois, les uns de près, les autres de loin, en tendant les bras vers lui! « N'ayez pas peur... n'ayez pas peur, L***!... nous ne « sommes pas des factieux!... nous ne sommes pas des « scélérats!... nous ne sommes pas des assassins!... Nous « ne demandons ni le meurtre ni le pillage!... Nous « sommes d'honnêtes ouvriers, descendus de nos maisons « au bruit du canon, et détestant comme vous ceux qui « tirent sur leurs frères!...

« Nous ne demandons que l'ordre! du travail et du « pain!... Tenez! regardez nos femmes, nos filles, nos « enfants qui sont là avec nous!... Voyez! comme ils « tremblent et comme ils pleurent!..... Voyez comme ils « sont pâles, maigres, mal couverts!..... Avons-nous l'air « d'un peuple bien nourri?... avons-nous l'air d'un peuple « bien nourri?... Depuis cinq mois nous nous sommes « mis à la ration pour payer la liberté ce qu'elle vaut!... « Nous ne nous en repentons pas!... nous ne nous en re-

« pentons pas!... Mais il faut que la liberté aussi nourrisse « le peuple!... Renvoyez l'Assemblée nationale!... A bas « l'Assemblée nationale!... Elle ne sait rien faire!... elle « perd notre temps!... Gouvernez-nous tout seul!... Oui, « oui, reprenez le gouvernement!... Gouvernez-nous tou « seul!... Gouvernez-nous tout seul!... »

*L**** — « Vous me demandez un crime! L'Assemblée, « c'est la France! Donnez-lui du temps, on ne fonde pas « un gouvernement en une séance! »

Mille voix. — « Non, non, non, elle ne fait rien!... « elle ne nous comprend pas!... elle ne nous connaît « pas!... Gouvernez-nous tout seul!... nous vous obéi- « rons!... nous le jurons!... Ne vous avons-nous pas obéi « quand vous nous avez fait garder les portes des riches « pendant les nuits de Février, et éteindre l'incendie des « Tuileries et de Neuilly?... Ne vous avons-nous pas obéi « quand vous n'avez pas voulu le drapeau rouge?... Ne « vous avons-nous pas obéi quand vous nous avez dit de « supprimer la peine de mort contre nos ennemis?... Ne « vous avons-nous pas obéi quand vous nous avez appe- « lés, le 16 avril, pour vous délivrer de l'Hôtel de ville où « vous étiez assiégé par les communistes?... Ne nous « sommes-nous pas levés cinq cent mille contre eux à « votre voix?... Ne vous avons-nous pas obéi, le 15 mai, « pour délivrer l'Assemblée nationale et pour marcher « avec vous contre l'Hôtel de ville occupé par le canon « des insurgés?... Dites!... dites!... Quand ne vous avons- « nous pas obéi?... Nous sommes pauvres, mais nous « sommes de bons citoyens, de bons enfants! nous vous « obéirons toujours!... mais gouvernez-nous tout seul!... « Un gouvernement, c'est du pain!... Du pain!... du « pain!... L'ordre et la paix entre nous, voilà ce que nous « voulons!... »

Des milliers de voix sur toute la ligne. — « Du pain et

« la paix!... Du pain et la paix!... Du pain et la paix !...
« et point de sang!... Nous ne voulons pas de sang!...
« Nous ne voulons pas d'insurrection!... Mais renvoyez
« cette assemblée de bavards!... Faites cesser le com-
« bat!... Faites taire le canon!... »

*L**** — « Voulez-vous donc que nous laissions assassi-
« ner Paris et la France sans défendre les braves gens
« comme vous contre une poignée de coupables? »

Des milliers de voix. — « C'est vrai pourtant!... c'est
« vrai!... Nous ne les approuvons pas!... nous ne mar-
« chons pas avec eux!... nous ne les connaissons pas!...
« Ce sont de mauvais citoyens!... Mais finissez vite, ou
« nous ne répondons pas de nous-mêmes!... Renvoyez
« l'Assemblée!... Du travail!... Du pain!... du pain!...
« du pain!... La paix!... mais pardon, pardon aux vain-
« cus! Nous ne reconnaissons plus d'ennemis à terre!...
« Les blessés à l'hôpital!... Grâce aux vaincus!... Les
« blessés à l'hôpital!... Nous y avons porté ensemble les
« vôtres et les nôtres en Février!... Point de vengeance!...
« point d'échafaud!... Pardon aux vaincus!... Un gou-
« vernement!... un gouvernement!... Du travail!... du
« pain!... la liberté et la paix!... Mais ne l'oubliez pas,
« grâce aux vaincus!... grâce aux vaincus!... les blessés
« à l'hôpital!... l'humanité pour tout le monde! nous
« sommes des Français!... »

Voilà, littéralement copié sur place par M. Lachaud, le cri confus, prolongé, lamentable, mais humain cependant, de la plus grande sédition du peuple français, comparé au cri féroce, implacable et sanguinaire du peuple romain dans la même explosion d'âme populaire!... Comme on sent le cœur différent des deux peuples dans leurs deux voix!... Le Cirque et la servitude avaient férocisé la populace romaine; la liberté et la littérature, descendues depuis trente ans jusque dans les masses,

avaient humanisé, adouci et ennobli le peuple français. Il était capable d'égarement, incapable de cruauté en masse. Que ceux qui craignent pour la société en France se rassurent : ce peuple, assaini par sa littérature, est sain de cœur comme de bon sens. Il peut avoir vingt révolutions, il n'aura pas de cataclysme social. C'est à la nature qu'il doit son bon cœur; c'est à sa littérature et à ses tribunes qu'il doit son bon sens!

XXVI

LES DERNIÈRES ANNEES

DE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE ET AIMÉ MARTIN

I

Peu d'écrivains furent plus malheureux dans leur vie privée et aventureuse, peu d'hommes de mémoire furent plus heureux devant la postérité que Bernardin de Saint-Pierre. Le ciel, qui l'aimait, lui réserva une femme jeune, charmante et belle pour ses vieux jours, et un ami fidèle après sa mort. Le bonheur vint tard, mais il vint aux doux sourires de sa femme, la gloire à l'appel de son disciple et de son ami. J'ai beaucoup connu cette seconde femme, si belle, si bonne, si aimante, qu'elle semblait une seconde eunesse éclose sur le front encore vert d'un vieillard; j'ai beaucoup connu et beaucoup aimé aussi l'ami et le disciple auquel il sembla, comme le Sauveur à saint Jean, léguer en mourant son âme et son génie avec sa femme, pour que rien ne restât sans protecteur après lui.

Cette femme était Mlle de Pelleport, âgée de dix-huit ans; ce disciple était M. Aimé Martin, son soutien et son admirateur.

II

Le 9 thermidor et le 18 brumaire avaient tari le sang et ramené l'ordre, quand Bernardin, veuf de Mlle Didot et père de deux enfants, nommé membre du premier Tribunat national, comme le premier écrivain de sentiment de la France et investi d'une considération immense et d'une aisance due à son logement au Louvre, à ses opérations littéraires, à ses pensions, éprouva le désir d'assurer une seconde mère à ses enfants. Voici comment ce mariage d'un doux, beau et illustre vieillard, et d'une jeune fille presque encore enfant, fut conclu et ne trompa aucune de ses espérances.

III

Il y avait alors auprès de Paris une maison d'éducation aristocratique et religieuse, dirigée par Mme la comtesse L. G..., que les malheurs de la révolution avaient contrainte à cette condition, à la fois humble et noble, de former des enfants à la science et à la vertu. Bernardin de Saint-Pierre, qui l'avait autrefois connue, fréquentait sa maison. Il y jouissait des égards que son âge et la célébrité de l'auteur de *Paul et Virginie* lui assuraient partout. Il accompagnait souvent ce charmant troupeau d'adolescentes à la campagne, quand Mme la comtesse L. G... conduisait ses élèves dans les champs. C'était lui qui, semblable à Abélard, dirigeait ses jeunes *Héloïses* dans leurs lectures et dans leurs études. Un instinct plus doux l'attachait à cette maison : quoique la vieillesse qui s'approchait eût donné de la gravité à ses goûts et imprimé quelques lignes grises aux belles ondes de sa magnifique

chevelure, il pouvait plaire encore à l'innocente admiration du premier âge et inspirer naïvement les sentiments qu'il rougissait de ressentir.

Parmi ces jeunes personnes, il y en avait une plus accomplie des dons célestes que toutes ses compagnes. C'était Mlle de Pelleport, fille de la marquise de Pelleport, d'une grande maison du midi de la France. Cette famille, tombée dans l'adversité par suite de l'émigration et de quelques désordres de jeunesse de son père, était liée avec la mienne. Ma mère fut assez heureuse pour offrir à Mme de Pelleport, tante de celle qui devint Mme de Saint-Pierre, des services que l'amitié lui rendait chers et auxquels une liaison d'enfance enlevait toute l'amertume des subsides.

Les hommes et les femmes de cette famille privilégiée étaient doués d'une grâce et d'une séduction, vrai génie des races; le malheur contre-balançait ce don. Celle qui inspira cette passion tardive à M. de Saint-Pierre joignait dès l'enfance, à ces séductions de la jeunesse et de la beauté, les précoces inspirations de l'enthousiasme et de la vertu. Sa figure était inexprimable au pinceau et à la langue; il aurait fallu, pour la peindre, les yeux, les sens et comme l'âme de l'auteur de *Paul et Virginie*. Le sort, qui lui avait été si contraire jusque-là, lui réservait la plus belle des fleurs de la vie pour la respirer et l'enivrer avant de mourir.

Elle n'avait pas encore dix-huit ans; son innocence révélait dans ses yeux une tendresse qui n'était pas de l'amour, mais une sorte d'admiration enthousiaste pour l'homme qui avait porté *Virginie* dans son cœur, cette *Virginie* dont elle se croyait la sœur! Elle ignorait la nature du sentiment qu'elle avait pour lui : était-ce un dieu qui lui apparaissait sur la terre dans une forme qui n'avait point d'âge et dont la chevelure blonde semblait

parer l'immortalité? Elle rougissait en le regardant, elle frissonnait à ses paroles; elle n'osait pas s'avouer qu'elle l'aimait, mais il lui inspirait seul un attrait sérieux qu'elle n'avait jusque-là imaginé pour aucun autre. Ce fut cet attrait involontaire qui la révéla à Bernardin. Son cœur, que l'infortune avait gardé pur, et qui était, pour ainsi dire, conservé jeune dans la glace du malheur, avait la pudeur timide de l'âge et ne s'avouait pas ce qu'il éprouvait pour cette enfant. Elle était pour lui l'ombre de *Virginie*, mais *Virginie* n'était qu'une ombre, et Mlle de Pelleport était un idéal qui échauffait ses songes. Il n'osait seulement y penser; mais quand, dans les leçons attentives qu'il lui donnait, il venait à fixer ses regards sur cette taille angélique, sur cette grâce chaste des mouvements, sur ces joues rougissantes, sur ces yeux voilés par de longs cils, sur cette bouche entr'ouverte par le soupir et refermée par la crainte, et quand il entendait l'éclat de cette voix timbrée et sonore, et pourtant tremblante, qui était la principale de ses séductions involontaires, son âme lui échappait et il était près de tomber, pour l'adorer, aux genoux de son élève.

Ce fut dans un de ces délires que leurs âmes se rencontrèrent, et qu'ils se turent, ne pouvant plus parler, qu'ils se séparèrent sans pouvoir recouvrer la parole, et qu'ils crurent ne pouvoir plus ni parler ni se taire jamais ainsi.

IV

Le vieillard revint à Paris, s'enferma dans sa solitude et crut devoir réfléchir longtemps sur ce qui se passait en lui. Il ne pouvait se dissimuler qu'il aimait, et le silence, le frisson, la rougeur muette de Mlle de Pelleport, lui di-

saient qu'il était aimé. Après quelques jours de recueillement, il prit la résolution honnête, mais sévère, de revenir à la maison de campagne de la comtesse L. G..., et de lui avouer ses sentiments pour son élève. Il lui demanda un entretien confidentiel et lui parla ainsi :

« Je suis vieux, j'ai soixante-trois ans; j'ai deux enfants dans le premier âge, et n'ai, pour toute fortune, qu'une célébrité dont je vis médiocrement. Il est vrai que mon âme est jeune et que mon imagination est passée toute fervente dans mon cœur. Je viens vous confesser une de ses fautes et vous demander un conseil que vous seule pouvez me donner. »

Alors il lui avoua tout ce qu'il ressentait pour Mlle de Pelleport, en lui cachant prudemment et honnêtement ce qu'il était très-sûr d'avoir inspiré lui-même à cette jeune personne; mais il lui demanda confidentiellement s'il se trompait en la croyant sensible à sa tendresse, et si elle répugnerait à son union avec un homme de son âge, dont elle soignerait les enfants comme une mère, et dont elle adoucirait les années avancées comme une chaste épouse. La comtesse n'hésita pas à lui déclarer que Mlle de Pelleport était l'âme la plus candide sous le plus bel extérieur qu'elle eût jamais rencontrée, et qu'elle ne doutait pas que l'honneur de se dévouer au premier écrivain de son temps ne fût apprécié par elle bien au-dessus des jeunes gens que sa famille pourrait lui offrir; elle connaissait assez la mère de cette enfant pour ne pas douter qu'une pareille proposition serait agréée, si elle était autorisée à la lui faire. La famille de Pelleport avait perdu toute sa fortune, et regarderait comme la plus belle des fortunes l'union du plus grand philosophe religieux et du plus sensible poëte du siècle.

Au premier mot qu'elle en dit à son élève, Mlle de Pelleport s'évanouit d'émotion; elle ne cacha point l'attache-

ment secret que ce pauvre vieillard lui avait inspiré. L'amour avait remonté à sa source, et Bernardin de Saint-Pierre retrouvait *Virginie* en elle. Il s'unit avec une généreuse imprudence, et la passion cette fois l'inspira mieux que la sagesse. Il fut le plus aimé et le plus heureux des maris. Ses enfants eurent la plus aimable des mères. Aucun nuage ne troubla les beaux jours qui durèrent autant que leur vie. Ce temps-là, la campagne d'Éragny, près de Paris, fut le théâtre de leur félicité.

V

Bernardin de Saint-Pierre passait l'hiver à Paris, dans son logement du Louvre, non loin du vieux poëte Ducis, son voisin et son ami. Napoléon les honorait tous les deux, mais ils refusèrent l'un et l'autre de recevoir le titre de sénateur. Ils se défiaient de l'ambition de l'homme d'État, ils préféraient leur innocente indépendance d'hommes de lettres aux engagements sans retour avec le héros du temps. Napoléon les dédaigna, les oublia, mais ne les persécuta pas. Il avait adoré *Paul et Virginie* dans sa jeunesse, l'auteur lui paraissait comme un dieu de l'Inde inspiré par la nature, une voix des mers et des bois. Sa figure même avait la puissance simple et douce des éléments, sa chevelure blonde et blanche tout à la fois lui faisait comprendre la jeunesse éternelle ou le phénomène de l'immortalité. Il lui donnait, par ses pensions littéraires et celles de ses frères, tout ce qui pouvait lui enlever les soucis amers de la vie.

VI

Ce furent les jours heureux de la tardive adolescence de cet homme unique. Il vivait solitaire dans le vallon

d'Éragny, entre ces deux *génies*, la mélancolie et l'amour. Les personnes qui le rencontraient ne pouvaient s'empêcher de s'arrêter devant ce sage conduit, précédé et suivi par cette ravissante figure de jeune femme jouant avec ses deux enfants, dont elle paraissait la sœur aînée. Il se penchait pour cueillir des simples et les effeuillait pour leur en démontrer la structure : l'histoire naturelle expliquée par un confident de la Providence était l'échelle par laquelle il élevait ces cœurs naïfs à Dieu. Rentré à la maison, il dictait à sa femme docile, et charmée, de beaux passages de l'*Arcadie*, vaste églogue de Virgile ou de Fénelon, ou des *Harmonies de la nature*, suite de ces *Études de la nature* qui avaient commencé son nom, ce nom que *Paul et Virginie* avait plus tard rendu populaire et impérissable.

En ce temps-là un de ses disciples, M. Aimé Martin, venait quelquefois le visiter dans sa retraite et lui servait de secrétaire. Aimé Martin, qui le respectait comme un sage et qui l'admirait comme un écrivain, l'aidait à préparer les éditions de ses œuvres, le patrimoine futur de sa femme et de ses enfants. L'habitude de vivre dans la famille lui en donnait le cœur et l'esprit. Il devint insensiblement comme un fils d'adoption de plus. La beauté de la jeune femme pénétrait dans son âme, mais il la considérait comme un objet sacré qu'il n'aurait pas permis à ses yeux de convoiter sans la profaner et sans se flétrir lui-même.

C'était un ravissant spectacle que celui de ce vieillard encore vert et beau dictant ses notes à ce disciple ; de cette femme belle comme un souvenir ressuscité des bananiers de l'île de France sur le tombeau de Virginie, prenant quelquefois la plume pour achever les peintures de son mari, et de ces charmants enfants jouant entre eux, tandis que le pieux disciple contemplait cette scène de

famille et écrivait gravement les dernières inspirations dictées par le maître.

VII

Ainsi se passaient les années de ce couple accompli d'Éragny : harmonie suprême de la nature dont la vie de Bernardin de Saint-Pierre offrait l'image en la dépeignant pour les autres; dans laquelle la belle vieillesse réfléchissait et dictait, la jeunesse sérieuse écoutait et écrivait, l'amour docile admirait et vénérait, et l'enfance heureuse folâtrait, ne sachant lequel il fallait aimer comme un père, comme un frère, comme une sœur ou comme une mère sur la tombe d'une autre mère! Voilà les matinées d'Éragny, heures charmantes que la mort de Bernardin de Saint-Pierre vint bientôt interrompre.

VIII

Aimé Martin était un jeune homme de Lyon, fils unique d'un père qui avait combattu contre la Convention au siége de cette ville. Après l'apaisement de la Terreur, il était venu accomplir ses études à Paris. Son caractère était pur, candide et enthousiaste. Amant de la gloire de loin, comme des choses qui brûlent en éblouissant, sa figure portait le témoignage de son caractère; il était grand, fort, élancé; ses traits, pris séparément, n'étaient pas délicatement irréprochables, mais, vus de distance, ils étaient imposants, doux et fiers; ses membres souples, sa démarche libre et noble. Ses goûts étaient d'un chevalier né dans un château des campagnes; il avait l'instinct de l'épée; à peine celui des lettres et de la poésie l'égalait-il?

Arrivé à Paris pendant les années du Directoire, il se

mêla à la jeunesse dorée qui frémissait à la vue d'un jacobin, et qui se préparait aux duels, cette gymnastique de la vengeance contre les meurtriers de ses pères. Il se fit présenter aux différentes salles d'armes les plus célèbres d'alors; il devint en peu de temps le modèle et le type de l'escrime.

On ne citait que M. de Bondy capable de lui disputer la palme de l'assaut. Sa célébrité précoce ne coûta rien à sa modération : il jouait avec l'épée et ne s'en servit jamais que pour désarmer son adversaire. C'était en même temps l'époque où les lettres, longtemps oubliées, renaissaient; on les retrouvait faciles, élégantes, épistolaires, un peu maniérées, en prose et en vers, comme elles étaient mortes. Desmoutiers, dans ses *Lettres à Émilie sur la mythologie*, avait donné l'habitude et le goût de cette poésie païenne; le jeune Aimé Martin lui donna, dans la même forme, plus de sérieux, de science et de gravité, en traitant de même un autre sujet, les phénomènes de la nature. Il eut un succès qui commença sa renommée. C'était gracieux comme son âge et poétique comme son sujet. L'abbé Delille et Bernardin de Saint-Pierre le traitèrent en enfant chéri de leur maison; il préféra à tout l'auteur des *Études de la nature* et surtout de *Paul et Virginie*. Il se fit son disciple et s'offrit à lui comme son secrétaire.

C'était l'époque où Bernardin choisissait la plus ravissante et la plus vertueuse de ses élèves pour se donner une compagne et pour léguer à ses enfants, après lui, une mère.

IX

Après la mort de Bernardin de Saint-Pierre, Aimé Martin la vit peu d'abord et ne lui plut que par son culte pour son mari; mais insensiblement la familia-

rité et l'amitié naquirent de l'habitude : il ne s'aperçut des charmes de la jeune veuve que quand il eut pleuré avec elle son maître disparu. Les deux enfants, qui l'aimaient comme un père, furent le lien qui les rapprocha quelques jours. Ils sentirent bientôt sans se le dire que les convenances leur commandaient de se séparer ; mais, comme Bernardin de Saint-Pierre avait légué toutes ses œuvres imprimées, tous ses manuscrits et toutes ses notes à sa femme, et qu'elle ne pouvait les confier qu'à celui qui en avait la clef, elle les lui remit, avec la mission de les recueillir et d'en tirer parti pour elle et pour sa famille. Tout en se séparant de Martin pour vivre seule avec sa mère, elle se réservait la possibilité de le revoir pour ses intérêts littéraires. C'est ainsi que les deux amis se quittèrent sans s'avouer leur penchant secret. Ils se revirent de temps en temps, toujours avec un intérêt plus tendre, mais le silence qu'ils s'imposaient ne faisait qu'accroître leur tendresse muette. Ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'ils se l'avouèrent l'un à l'autre à demi-voix, et qu'Aimé Martin demanda Mme Bernardin en mariage à sa mère, et que cette mère, attentive à donner à sa fille et à ses petits-enfants le plus honnête et le plus aimé des tuteurs dans le plus fidèle des amants, consentit à leur union.

Aimé Martin avait quelque fortune et Mme Bernardin quelques pensions littéraires et quelque héritage de *Paul et Virginie*, que le travail de son nouveau mari accréditait tous les jours. Ainsi, la plus belle églogue de l'amour innocent servait à favoriser l'innocent amour de deux cœurs purs sur nos propres rivages. Tel aurait été certainement le vœu de Bernardin de Saint-Pierre en quittant la vie ; ses ouvrages, enrichis de ses notes et achevés par l'amitié de son disciple, devinrent le patrimoine de sa veuve et de ses enfants. Aimé Martin les compléta,

les commenta, les orna de préfaces, et de préambules curieux et intéressants, leur donna un prix qui ajouta beaucoup à leur valeur primitive. Les *Harmonies de la nature*, l'*Arcadie*, poëme animé du souffle de *Télémaque*, les *Vœux d'un solitaire*, utopie émanée de J. J. Rousseau, les huit volumes d'œuvres diverses, complétèrent sous sa plume et encadrèrent *Paul et Virginie*, et furent couronnés par un remarquable Essai sur la vie et les ouvrages du Platon de l'amour moderne.

X

1814 ramena en France la famille de Louis XVI. M. Lainé, le courageux orateur de ce parti, qui était alors le parti de la France, adopta Aimé Martin comme un des jeunes Français à la fois philosophes et royalistes; il lui voua une affection paternelle et le fit choisir par la Chambre du temps pour secrétaire de l'assemblée. Martin connut là tous les hommes politiques du moment, mais il ne se lia d'une éternelle amitié qu'avec le grand orateur qui avait été son protecteur et son second maître.

M. Lainé ressemblait à Cicéron par la vertu, mais plus ferme, et par le talent de la parole aussi élégant, mais moins abondant. C'est par Aimé Martin et par sa femme, dont j'étais devenu l'ami, que je connus et que j'aimai M. Lainé au-dessus de tous les hommes politiques que j'ai rencontrés dans les différentes phases de ma longue carrière publique. C'était à mes yeux le saint du royalisme moderne. Le son seul de sa voix et sa physionomie douce et ascétique ne pouvaient être exprimés que par le mot dantique ou romain : Vertu. On ne pouvait le voir sans rentrer en soi-même, ni l'entendre sans rougir de tout ce qui restait d'humain ou d'intéressé en soi : si la Restauration avait trouvé en France quelques hommes de cette nature

et de ce talent, elle eût été le gouvernement de Platon. Aucune utopie de Bernardin de Saint-Pierre ou d'Aimé Martin ne pouvait égaler cette probité de vie publique. Tout gouvernement devait devenir une religion dans ses mains : aussi les sentiments qu'il nous inspirait dans notre jeunesse tenaient-ils d'une religion ; nous ne pouvions, en son absence, parler de lui sans que notre physionomie prît le sérieux un peu sévère de sa figure, et son nom nous est resté comme une relique de ce beau temps représentatif.

M. Lainé se retira dans une petite propriété qu'il avait au bord de la mer, dans les Landes de Bordeaux, et il y restait seul la plus grande partie de l'année, entre ses amis des siècles passés, Moïse, Platon et Cicéron. L'hiver, il revenait chez son frère, à Paris ; il ne voyait que quelques hommes impartiaux et retirés des affaires depuis la révolution de 1830. Aimé Martin et sa charmante femme formaient le fond de cette société de philosophes. Une maladie de poitrine nous annonçait sa fin prochaine : il l'attendait avec cette religieuse résignation à la nature qui laissait sa bouche sourire à la mort. C'est là encore que je le vis quelque temps avant sa fin. Il lisait souvent mes vers et il récitait par cœur mes *Harmonies* à sa belle-sœur. Il m'aimait comme un homme de même nature, je le vénérais comme un modèle d'homme public et d'homme privé ; enfin, il mourut. La France, depuis ce temps, eut des hommes qui lui ressemblèrent, aucun qui l'égala. Il ne fit aucun bruit en s'en allant. Sa famille, Aimé Martin, sa femme et moi nous nous aperçûmes seuls que la plus aimable vertu s'était retirée du monde. Nous ne cessâmes de le pleurer, et quant à moi je le pleurerai jusqu'à ma dernière heure, s'il est permis de pleurer la perfection qui quitte ce séjour de misères pour habiter le pays des vérités éternelles.

XI

Je m'attachai de plus en plus à Aimé Martin et à l'aimable veuve de Bernardin de Saint-Pierre, qui me rendait l'amitié que je portais à son mari. Je passais peu de jours sans la voir.

J'avais quitté, comme M. Lainé, avec douleur, mais sans colère, la diplomatie, dans laquelle j'avais passé ma jeunesse. Je ne faisais point de vœux pour la chute du gouvernement de Juillet que je ne servais plus dans aucun emploi, mais dont je ne pressais pas la chute, n'aimant pas la chute qui laisse longtemps un peuple se débattre sous les ruines. Je voyais avec dégoût ces coalitions de partis opposés, feignant de s'unir pour renverser un établissement politique quelconque, qu'ils ne pouvaient pas remplacer. Ce gouvernement ne méritait pas de regrets un jour, parce qu'il avait contribué lui-même à la démolition du régime de ses parents; puisque ce régime avait été vaincu et chassé, en se déclarant incompatible avec le régime constitutionnel modéré, il fallait laisser le roi vaincu fuir dans l'exil, mais garder son héritier innocent sous la tutelle du pays. Louis-Philippe ne le voulut pas, ce fut sa faute, rudement, mais lentement expiée par sa fuite à lui-même devant les émeutes de 1848.

C'est alors que j'entrai en scène, et que, sans être républicain, je proclamai la république comme le remède héroïque à l'anarchie. Sans la république, il n'y avait plus de France alors; ce fut sa raison d'être et son excuse, si elle en avait besoin. Le reste appartient à d'autres temps et à d'autres hommes, il ne m'appartient pas d'en parler.

XII

Peu de mois avant ces derniers événements, Aimé Martin était mort d'une lente maladie qui ne nous donnait que des inquiétudes, mais point d'alarmes. J'allai lui dire adieu sur son lit de souffrance. Il mourait dans la religion de son maître, se conformant à la loi de la nature et ne voulant d'autre médecin que la confiance en Dieu et la résignation à la volonté suprême qui appelle les êtres à la vie et qui les rappelle à son heure.

« Mon cher ami, me dit-il, je crois que je mourrai bientôt et que ma femme chérie ne tardera pas à me suivre; je crois que vous êtes destiné à avoir dans votre existence des fortunes diverses et des besoins auxquels vous ne vous attendez pas; je laisserai des biens divisés en trois parts : ce qui me vient de mon père d'abord et qui est tout à moi; ce qui vient de ma femme ensuite, dont les subsides généreux de votre famille ont soutenu et adouci l'existence; enfin, ce que j'ai gagné par les ouvrages de mon maître pendant tant d'années d'exploitation, ceci appartient tout entier à ma veuve et à ses enfants, à qui je le laisse. Virginie, femme accomplie, est mariée au général Q... et fait le bonheur de cet excellent homme. Elle n'a pas d'enfants et sa santé nous inquiète pour son existence. Son frère Paul est en Alsace, et son avenir est assuré par ces dispositions. Il me reste une modique somme que je vous demande, au nom de ma femme comme au mien, la permission de vous léguer : promettez-moi de ne pas la refuser. Nous désirons que ce qui a commencé par *Paul et Virginie* finisse par les *Méditations poétiques*. Le génie et la poésie ont aussi une famille qu'il n'est pas permis de répudier. »

Je lui promis d'accepter et je lui dis adieu. Je ne

croyais pas que cet adieu fût le dernier. Je partis et ne revis plus ni lui ni sa femme. Elle se retira, dans la forêt de Saint-Germain, chez une famille de ses amis ; elle ne survécut pas longtemps à celui sans lequel elle ne voulait plus vivre. Je reçus avec la nouvelle de sa mort l'héritage qu'elle m'avait légué. Ainsi je me trouvai légataire d'une part dans le patrimoine que l'auteur de tant de chefs-d'œuvre avait transmis.

En perdant Aimé Martin et sa femme, je perdis ces amis de toutes les heures qui occupent, vivants ou morts, une place considérable dans l'existence : c'étaient deux amours dans le même cœur ; qui aimait l'un aimait l'autre. Je ne puis pas plus les séparer dans mon souvenir de tous les jours que *Paul* ne put se séparer de *Virginie*, même au tombeau. Que Dieu nous réunisse sous les lataniers où l'on s'aime éternellement !

XXVII

ALFRED DE MUSSET

I

Alfred de Musset appartenait à une ancienne famille noble de la Touraine. Son père, administrateur par état, était homme de lettres par goût ; il avait profondément étudié J. J. Rousseau. Un excellent livre de lui, intitulé *Vie et ouvrages de J. J. Rousseau*, atteste à la fois son enthousiasme et sa saine critique. C'est un supplément des *Confessions*. Sa conduite, dans toutes les circonstances difficiles de ces temps de contrastes et de revirements de fortune, fut aussi noble que ses sentiments. La mère d'Alfred de Musset survit, hélas ! à son fils, mais consolée et honorée au moins par un autre fils, aussi lettré, aussi aimable, aussi éminent, mais plus sérieux. Elle est fille d'un membre du Conseil des Anciens, nommé Des Herbiers. Des Herbiers était ami de Cabanis, qui reçut le dernier soupir de Mirabeau. Cet aïeul d'Alfred de Musset cultivait la poésie. Il imprimait déjà à ses vers ce tour spirituel, original, capricieux, caractère des drames légers de son petit-fils. Il est rare qu'on soit sans aïeux dans le génie comme dans la fortune. En remontant avec attention le cours des générations dans les plus humbles

familles, on retrouve presque toujours dans la première goutte du sang la source de la dernière. Il y a une révélation dans la généalogie; on ne doit pas trop s'étonner que les hommes de tous les siècles y aient attaché, sinon une gloire, du moins une signification. Ceci ne contredit point la démocratie, cela peut l'honorer au contraire; car il y a une noblesse de sentiments et de mœurs dans toutes les conditions, et toutes les familles ont des ancêtres sous le chaume comme dans le palais.

II

Alfred de Musset fut le premier couronné dans toutes ses études. L'enfance est ainsi bien souvent la promesse de la vie. En 1827, il remporta le grand prix de philosophie au concours général de l'élite des étudiants de Paris : il n'avait que dix-sept ans. On voit que si la philosophie manqua plus tard à sa vie, ce ne fut pas par ignorance, mais par cette indolence qui n'est une grâce que parce qu'elle plie.

Ce succès éclatant à la fin de ses études l'introduisit presque encore enfant chez Nodier, dans cette société de l'Arsenal dont la gloire était Hugo, dont l'agrément était Charles Nodier. Il apprit de l'un l'art des vers; il apprit trop peut-être de l'autre l'art de dépenser sa jeunesse en loisirs infructueux, en nonchalances d'imagination, en voluptés paresseuses d'esprit. Nodier était le plus délicieux des causeurs et le plus dangereux des modèles. Il aurait dû naître curé de village, vicaire de Wakefield, uniquement occupé à sarcler les herbes de son jardin l'été, à regarder l'hiver, les pieds sur ses chenets, la bûche jaillir en étincelles sous les coups distraits de ses pincettes, et à prolonger le souper avec quelques voisins sans affaires

jusqu'à l'aurore, dans les entretiens sans suite et intarissables de son foyer. Nous l'avons beaucoup connu et beaucoup aimé nous-même. Nous ne l'avons jamais vu remplacé : c'était une de ces grâces dont on ne peut se passer, une de ces inutilités nécessaires au cœur et qui manquent au bonheur comme elles manquent au temps. Cette molle incurie de l'âme et du talent, qui faisait la faiblesse de son caractère, faisait le charme de son esprit. *Molle atque facetum!*

III

Cette faiblesse, cette grâce, cette adolescence perpétuelle de caractère étaient empreintes à l'œil sur les traits d'Alfred de Musset comme sur son style. Nous l'aperçûmes à cette époque une ou deux fois nonchalamment étendu dans l'ombre, le coude sur un coussin, la tête supportée par sa main sur un divan du salon obscur de Nodier. C'était un beau jeune homme aux cheveux huilés et flottants sur le cou, le visage régulièrement encadré dans un ovale un peu allongé et déjà aussi un peu pâli par les insomnies de la muse. Un front distrait plutôt que pensif; des yeux rêveurs plutôt qu'éclatants (deux étoiles plutôt que deux flammes); une bouche très-fine, indécise entre le sourire et la tristesse; une taille élevée et souple, qui semblait porter, en fléchissant déjà, le poids encore si léger de sa jeunesse; un silence modeste et habituel au milieu du tumulte confus d'une société jaseuse de femmes et de poëtes, complétaient sa figure.

Il n'était point célèbre encore. Je n'habitais Paris qu'en passant; Hugo et Nodier me le firent seulement remarquer comme une ombre qui aurait un jour un nom d'homme.

Plus tard je me trouvai une ou deux fois assis à côté de lui aux séances d'élection de l'Académie française; je reconnus la même figure, mais alanguie par la souffrance et un peu assombrie par les années : elles comptent doubles pour les hommes de plaisir.

Le trait marquant de cette physionomie alors était la bonté : on se sentait porté à l'aimer involontairement. S'il avait eu quelques défaillances de nerfs et non de cœur, elles n'avaient jamais fait tort qu'à lui-même. Il était innocent de tout ce qui diffame une vie; il n'avait pas besoin de pardon; il n'avait besoin que d'amitié, on aurait été heureux de la lui offrir. Voilà le sentiment que sa physionomie inspirait.

Nous n'échangeâmes que quelques-unes de ces questions et de ces réponses insignifiantes que s'adressent deux inconnus quand le hasard les rapproche dans une assemblée publique. Il me prenait pour un rigoriste qui n'aurait pas daigné s'humaniser avec un enfant du siècle; il se trompait bien. C'est alors qu'il écrivait dans son dernier sonnet ce vers équivoque où l'on ne devine pas bien s'il me reproche mon âge ou s'il s'accuse du sien :

Lamartine vieilli qui me traite en enfant.

Hélas! nous avons tous été jeunes! et je voudrais bien qu'Alfred de Musset eût reçu du ciel ce complément de la journée humaine qu'on appelle le soir. J'aurais été heureux de rajeunir d'esprit et de cœur avec un poëte qui prenait, comme lui, des années sans vieillir.

IV

C'était un temps très-indécis que 1829 et 1830, une halte au milieu d'un siècle, semblable à un plateau de montagne à deux versants; on s'y arrête un moment pour délibérer si l'on doit monter encore ou redescendre. On y embrasse d'un coup d'œil mille horizons et mille sentiers sans savoir lequel il faut prendre. Alfred de Musset, bien qu'entraîné par une puissante impulsion de nature, dut éprouver un moment cette hésitation. Bien des places étaient prises en poésie à cette époque; l'instinct de son génie naissant, comme aussi l'instinct de son doux caractère, lui dirent qu'il ne fallait déplacer personne, mais qu'il fallait se faire à lui-même, à côté et au niveau de tout le monde, une place neuve qui n'eût pas encore été occupée, et qui, par cela même, n'excitât ni colère ni envie parmi ses rivaux.

Le badinage poétique était vacant, il prit le badinage comme autrefois Hamilton, Saint-Evremond, Chaulieu, Voltaire, l'avaient pris en commençant. Il se dit : Je suis jeune, je suis nonchalant, je suis enjoué, je ne crois qu'à mon plaisir, je serai le poëte de la jeunesse. La jeunesse s'ennuie, elle m'accueillera comme son image.

Soit raisonnement, soit instinct, il y avait, en 1829 et en 1830, un véritable génie des circonstances dans ce parti pris.

De 1789 à 1800, il y avait eu une solution complète de continuité dans la littérature française. La littérature spirituelle et légère, celle qu'on peut appeler la littérature de paix, avait disparu pour faire place à la littérature de guerre. Il ne s'agissait plus de loisir et de plaisir, mais d'opinions et de combats dans les ouvrages d'esprit. Un

interrègne tragique de révolution, d'échafaud, de patrie en danger, d'éloquence tribunitienne, avait occupé l'espace entre 1789 et 1800. Après cette époque et pendant le Consulat et l'Empire, il y avait eu une lourde et froide littérature de collége qui semblait vouloir faire de nouveau épeler à un peuple adulte l'alphabet classique de sa première enfance. A l'exception de Mme de Staël et de M. de Chateaubriand, qui, malgré leur génie, avaient bien conservé dans leur style quelques oripeaux, clinquant de la déclamation et de la rhétorique natale, tout était imitation servile de l'antique dans les poëtes lauréats de la guerre, de la gloire, de la caserne, de l'Académie et du palais.

De 1815 à 1830, la liberté de tribune, la liberté de penser et la liberté d'écrire avaient relevé la nation de ces champs de bataille où elle avait trébuché à son tour et où elle gisait toute mutilée dans sa gloire et dans son sang. La respiration des âmes, suspendue par les proscriptions de 1793, par la guerre et par le gouvernement militaire, avait été rendue à la France, on peut même dire à l'Europe : une nouvelle génération d'esprits élevés dans le silence et dans l'ombre était apparue sur toutes les scènes littéraires, à la fois monarchique avec M. de Chateaubriand, libérale avec Mme de Staël, théocratique avec M. de Bonald, féodale avec M. de Montlosier, sacerdotale avec M. de Maistre, classique avec Casimir Delavigne et Soumet, historique avec M. Thiers, épique avec M. Philippe de Ségur, attique avec Béranger, platonique avec M. Cousin, académique avec M. Villemain, pindarique sur les ailes neuves et dans les régions inexplorées avec Victor Hugo, élégiaque avec moi, oratoire avec Royer-Collard, de Serre, Foy, Lainé, Berryer naissant, et leurs émules de tribune, néo-grecque avec Vigny, romanesque avec Balzac, humoristique avec Charles Nodier,

satirique avec Méry, Barthélemy, Barbier, intime avec Sainte-Beuve, guerroyante et universelle avec cette légion de journalistes survivants au jour, avant-postes des idées ou des passions libres de leurs partis, qui, de Genoude à Carrel, de Lourdoueix à Marrast, de Girardin à Thiers, combattaient aux applaudissements de la foule entre les dix camps de l'opinion lettrée.

Si l'on met les noms propres, tous éclatants au moins de jeunesse, sur chacune de ces innombrables catégories d'esprits alors en séve ou en fleur; si l'on y ajoute, dans l'ordre des sciences exactes (où le génie consiste à se passer d'imagination), La Place, qui sondait le firmament avec le calcul; Cuvier, qui sondait le noyau de la terre et qui lui demandait son âge par ses ossements; Arago, qui rédigeait en langue vulgaire les annales occultes de la science; Humboldt, qui décrivait déjà l'architecture cosmogonique de l'univers, et tant d'autres leurs rivaux, leurs égaux peut-être, qui négligèrent d'inscrire leurs noms sur leurs découvertes; si l'on rend à tout cela le souffle, la vie, le mouvement, le tourbillonnement de la grande mêlée religieuse, politique, philosophique, littéraire, classique, romantique de la Restauration, on aura une faible idée de cette renaissance, de cet accès de seconde jeunesse, de cette énergie de séve et de fécondité de l'esprit français à cette date. Cette renaissance de 1815 à 1830 et au delà ne sera peut-être pas regardée un jour comme trop inégale à la renaissance des lettres sous les Médicis et sous Louis XIV. J'en parlerais avec plus d'orgueil si moi-même je n'en avais pas été, quoique bien loin des autres, une faible partie :

« Et quorum pars parva fui. »

Et si l'on y ajoute enfin les grands esprits littéraires de

l'Angleterre qui semblaient avoir fleuri de la même floraison sous les rayons de la paix européenne, esprits qui subissaient le contre-coup intellectuel de la France, et dont la France à son tour subissait l'influence ; si l'on y ajoute les Canning, les Byron, les Walter Scott, les Moore, les Wordsworth, les Coleridge, les poëtes des lacs, ces thébaïdes anglaises de la poésie de l'âme, on aura une idée approximative vraie de la situation de la littérature au moment où Alfred de Musset naissait aux vers.

V

Ses premiers vers publiés datent de 1828, ce sont les fantaisies intitulées : *Don Paëz, Madrid, Portia, Mardoche, les Marrons du feu*, la *Ballade à la lune*, tout un volume enfin dont le plus grand mérite était de ne ressembler à rien dans la langue française.

Si ce jeune poëte n'eût pas été doué par la nature d'une originalité forte et inventive, il aurait certainement commencé comme tout le monde par l'imitation des modèles morts ou vivants qu'il avait à côté de lui. Sa nature le lui défendit, et peut-être aussi un calcul habile. Bernardin de Saint-Pierre, Mme de Staël, M. de Chateaubriand, André Chénier, Hugo, Vigny, Sainte-Beuve, moi-même nous avions touché trop fort et trop longtemps la note grave, solennelle, religieuse, mélancolique, quelquefois larmoyante, quelquefois trop éthérée, du cœur humain. Ainsi le voulait le temps qui sortait, le front couvert de cendres, des décombres d'une société ; ainsi le voulaient nos propres cœurs, que nos mères avaient allaités de tristesse, ou que l'amour malheureux avait enivrés de son dernier charme, la mélancolie des regrets.

Mais la même note, touchée par tant de mains pendant dix années, avait fatigué la France. La France a l'oreille nerveuse et délicate, prompte à saisir, prompte à délaisser même ce qui l'a charmée un moment. Il ne lui faut pas longtemps le même diapason. Elle était lasse de rêver, de prier, de pleurer, de chanter, elle voulait se détendre. Alfred de Musset, soit qu'il éprouvât lui-même cette *fastidiosité* du sublime et du sérieux, soit qu'il comprît que la France demandait une autre musique de l'âme ou des sens à ses jeunes poëtes, ne songea pas un seul instant à nous imiter. Il toucha du premier coup sur son instrument des cordes de jeunesse, de sensibilité d'esprit, d'ironie de cœur, qui se moquaient hardiment de nous et du monde. Ces vers faisaient, dans le concert poétique de 1828, le même effet que l'oiseau moqueur fait à la complainte du rossignol dans les forêts vierges d'Amérique, ou que les castagnettes font à l'orgue dans une cathédrale vibrante des soupirs pieux d'une multitude agenouillée devant des autels.

Ce fut d'abord un grand scandale, puis ce fut un grand éclat de rire ; puis, quand on se rendit compte du talent prodigieux de cette parodie du sublime, ce fut, dans la jeunesse surtout, un grand engouement. Tout le monde demanda du *Musset* comme tout le monde avait demandé autrefois du Saint-Evremond. Puis enfin ce fut une grande estime pour l'artiste, même parmi les hommes sérieux, quand ils eurent le sang-froid et l'impartialité nécessaires pour reconnaître l'admirable doigté de cet instrumentiste, de ce guitariste si l'on veut, sur les touches neuves et capricieuses de son fragile instrument.

VI

Soyons justes dans nos indulgences cependant : il n'est pas exact de dire que tout fut neuf dans l'âme de l'artiste, dans la musique et dans l'instrument. Hélas! malheureusement non : tout n'était pas original dans cette poésie charmante et bouffonne du nouveau poëte. Il ne nous imitait pas, cela est vrai; mais la nature humaine, dans la première jeunesse, est tellement imitatrice, qu'à son insu Alfred de Musset en imitait d'autres que nous. Si nous avions fondé l'école des larmes, deux écrivains d'un immense génie, mais d'une dépravation de cœur aussi prodigieuse que leur génie, avaient fondé l'école du rire. Mais de quel rire ? du faux rire ! Car rire du sérieux, rire du triste, rire des sentiments les plus délicats et les plus saints du cœur de l'homme, rire de soi-même, rire du bien, rire du beau, rire de l'amour, rire de la femme, rire de Dieu, ce n'est plus rire : c'est grimacer le blasphème, c'est grincer des dents en proférant le sacrilége, c'est profaner la poésie, c'est se griser à l'autel dans le calice de l'enthousiasme et des larmes.

Ces deux hommes étaient alors lord Byron en Angleterre, Henri Heine en Allemagne, et ensuite à Paris.

Lord Byron, après avoir écrit les plus pathétiques et les plus orientales poésies qui aient jamais attendri ou enchanté l'Occident, écrivait maintenant son poëme burlesque de *Don Juan*, apostasie quelquefois ravissante, quelquefois grossière et plate de son âme et de son génie. *Don Juan*, précisément parce que c'était un scandale, avait un succès immense et très-disproportionné à son mérite. On passait sur des chants interminables de divagations, d'obscénités et de platitudes, pour s'extasier avec raison

sur des chants inouïs de passion naïve, de jeunesse, d'innocence et de félicité, tels que les amours de Don Juan et d'Haïdé, cette Chloé et ce Daphnis de l'Archipel. Tout le monde se croyait capable d'écrire des *Haïdé*, parce qu'on se sentait très-capable de rimer en français les prosaïques obscénités et les grossières plaisanteries de cette longue et mauvaise rapsodie du poëte anglais.

Le sujet de *Don Juan* a été et sera mille fois encore l'éternelle tentation des imaginations poétiques. Don Juan est Espagnol d'origine, puis Allemand de conception, puis Anglais d'exécution; il sera certainement Français tôt ou tard d'imitation, quand le poëte sera né assez enthousiaste pour s'élever au sublime, assez corrompu pour se moquer de son enthousiasme, assez souple pour se précipiter de l'empirée dans l'égout sans se casser les reins dans ce tour de force. Dieu préserve le plus longtemps possible la littérature française de ce casse-cou! Voltaire l'a essayé dans un poëme plus ordurier que plaisant; où Voltaire a échoué qui osera se flatter de réussir?

VII

Le type véritablement original de *Don Juan* est né le jour où la chevalerie est morte en Europe. La chevalerie était la noble folie de la vertu; les don Juan sont la folie du vice. C'est *Don Quichotte* qui est le véritable père de *Don Juan;* le jour où l'on a commencé à railler l'héroïsme et l'amour, on a ouvert la carrière aux héros du scepticisme et du libertinage. *Don Juan*, fils de *Don Quichotte*, après avoir amusé sous différentes incarnations l'amoureuse Espagne, a fait son apparition dans la fantastique Allemagne sous le nom de *Faust*. Les vieux poëtes allemands s'en sont emparés et lui ont donné un degré de

dépravation de plus. Ils ont ajouté l'impiété à la débauche dans ce caractère. Ils en ont fait un Lucifer déguisé en amant pour séduire et pour délaisser les jeunes filles éblouies à sa lueur infernale. Gœthe l'a rajeuni dans son *Faust*, tragédie épique et merveilleuse, où l'innocente coupable Marguerite attendrit Dieu lui-même après avoir attendri Satan.

Don Juan, dans lord Byron comme dans les poëtes espagnols, n'est plus Satan, mais c'est un jeune homme satanique, une personnification de la jeunesse corrompue dans sa fleur, corrompant tout autour d'elle, mais ayant conservé, dans sa corruption précoce et malfaisante, quelque chose de la grâce et du parfum de son innocence. Don Juan, en un mot, c'est l'étourdi blasé de l'univers, c'est le mauvais sujet de l'espèce humaine; c'est le vice séduit et séduisant, éprouvant quelquefois la passion, la jouant plus souvent par caprice, et la finissant toujours par un éclat de rire.

Voilà le modèle que *Don Quichotte* de Cervantes, le *Faust* de Gœthe, et le *Don Juan* de Byron, offraient à Alfred de Musset.

Henri Heine, pour qui on commençait à s'engouer en France, lui en offrait un bien plus dépravé.

Nous avons beaucoup lu Henri Heine dans ses vers et dans sa prose. Ce Voltaire de Hambourg, ce Camille Desmoulins de la mer Baltique, ce Figaro d'outre-Rhin, était le fils d'une honorable et opulente maison de banquiers d'Allemagne. Proscrit de son pays pour quelques peccadilles de satiriste, il était venu à Paris; il s'y était fait le Coriolan de plume de sa patrie.

Son prodigieux talent comme pamphlétaire, bien supérieur, selon nous, à son très-médiocre talent comme poëte, l'avait bien vite naturalisé Français. Nous lui rendons justice sous ce rapport : ni Aristophane, ni Arioste,

ni Voltaire, ni Beaumarchais, ni Camille Desmoulins, ces dieux rieurs de la facétie, n'ont surpassé ce jeune Allemand dans cet art méchant d'assaisonner le sérieux de ridicule et de mêler une poésie véritable à la plus cynique raillerie des choses sacrées. Du reste, il ne fallait lui demander aucune raison d'aimer ou de haïr ce qu'il exaltait ou ce qu'il brisait avec la même verve d'esprit.

Heine n'avait pour raison que son caprice. Tour à tour libéral, monarchiste, Allemand, Français, radical, napoléoniste, orléaniste, républicain, communiste, blasphémant la société quand elle règne, sapant le trône quand il est debout, impréquant la république quand elle sort pour un jour de ses propres vœux, cynique d'impiété quand il s'amuse, dévot quand il souffre, ambigu quand il meurt, indéchiffrable partout, ce n'est pas un homme, c'est une plume, ou plutôt c'est une griffe, mais c'est la griffe d'un aigle de ténèbres, d'un singe de l'enfer amuseur des mauvais esprits : cette griffe égratigne jusqu'au sang tout ce qu'elle touche et elle brûle tout ce qu'elle a égratigné. En conscience nous ne croyons pas que la nature humaine ait jamais réuni dans un seul homme tant de talent, tant de légèreté, tant de poésie, tant de grâce à tant d'innocente perversité. Nous disons innocente, car un enfant n'est jamais coupable, et sous les premiers cheveux blancs Henri Heine est mort enfant!

Tel était le second modèle que l'esprit tentateur offrait à l'adolescence inexpérimentée d'Alfred de Musset quand il entra dans le monde. Mais s'il fut malheureux dans ses premiers modèles, il fut également malheureux dans ses premières tendresses de cœur.

Un jeune écrivain aussi délicat de touche qu'il est accompli d'intelligence et qu'il est viril de caractère, M. Laurent Pichat, poëte et politique de la même main, fait aujourd'hui même, dans la *Revue de Paris*, une allu-

sion par réticence à cette infortune de cœur d'Alfred de Musset, hélas! et peut-être la plus irrémédiable de ses infortunes! — « Les biographes », écrit M. Laurent Pichat, « chercheront à rendre publique l'anecdote de cette « douleur qui le fit pleurer comme un enfant : déjà même « les indiscrétions personnelles en ont trop dit peut-être. « Ne nous arrêtons pas à ces légendes du sentiment. « Quand nous dévorions ses plaintes, et quand des voix « vagues voulaient nous révéler cette mystérieuse his- « toire, nous nous refusions à entendre, et aujourd'hui « même nous ne voulons rien savoir et rien répéter de « ce qu'on a murmuré. Lisons les vers et respectons les « secrets de l'âme. »

Nous ne déchirerons pas le voile, et cela avec d'autant plus de raison, que nous n'avons recueilli, comme M. Laurent Pichat, que les commérages à demi mot de l'ignorance et de la malveillance contre deux natures de génie. Il paraît résulter de ces balbutiements de vagues sur les lagunes de Venise, que le premier amour de ce jeune homme ne fut pas heureux, et que né d'un caprice, il fut abrégé et puni par un abandon. De là ces gouttes de larmes amères qui tombèrent pendant toute la vie de Musset sur ces feuilles de rose de ses vers, et qui en sont peut-être les perles les plus précieuses, comme dans un tableau de fleurs de Saint-Jean les gouttes de rosée que transperce un rayon de soleil. Mais de là aussi une incrédulité impie à l'amour vertueux, une ironie habituelle contre l'amour fidèle, une moquerie de l'amour de l'âme, un culte à l'amour des yeux, et enfin un abandon sans résistance à l'amour capricieux et volage de l'instinct qui est à la fois la profanation et la vengeance de ce qu'il y a de plus divin dans le calice où l'homme boit ses délices et ses larmes.

Ce fut un grand malheur que cette rencontre au printemps de leur vie, entre deux grandes imaginations et entre deux belles jeunesses qui n'étaient pas nées pour se refléter l'une à l'autre des clartés, mais des ombres. Elles se ternirent ainsi au lieu de s'illuminer mutuellement. Il y eut éclipse dans leur ciel, elles en souffrirent, et tout le monde en souffrit avec elles.

Il y a deux éducations pour tout homme jeune qui entre bien doué des dons de Dieu dans la vie : l'éducation de sa mère et l'éducation de la première femme qu'il aime après sa mère. Heureux celui qui aime plus haut que lui à son premier soupir de tendresse! Malheureux celui qui n'aime pas à son niveau! L'un ne cessera pas de monter, l'autre ne cessera pas de descendre. La Destinée est femme.

Ce n'était pas un caprice de jeunesse qu'il fallait à Musset, c'était une religion du cœur : notre premier maître de philosophie, c'est un chaste amour. C'est Béatrice qui fit Dante; c'est Laure qui fit Pétrarque, c'est Léonore qui fit le Tasse, c'est Vittoria Colonna qui fit Michel-Ange, aussi poëte de cœur qu'il fut artiste du ciseau. Dans la Grèce, c'est Sapho qui fit Alcée. Les femmes olympiques de la Grèce ne firent que des Anacréons, les belles Délies de Rome ne firent que des Tibulles, les Éléonores de Paris ne firent que des Parnys. L'amour est un holocauste dans les cœurs purs, mais c'est à condition de ne brûler que des parfums.

VIII

Cependant Alfred de Musset paraît avoir rencontré plus tard (hélas, trop tard!) une de ces créatures au-dessus de tout pinceau, fût-ce celui de Raphaël pour la Fornarina;

elle semblait digne d'exhausser le génie d'un jeune poëte jusqu'à la hauteur idéale et sereine où l'amour des Béatrice, des Laure et des Léonore avait transfiguré le Tasse, le Dante et Pétrarque.

Cette femme aurait suffi pour les transfigurer tous les trois. C'était la musique, ou plutôt c'était la poésie sous figure de femme. On l'appelait sur la terre la Malibran ; on l'appelle sans doute au ciel la sainte Cécile du dix-neuvième siècle.

Quelques vers tristes, et pour ainsi dire rétrospectifs, d'Alfred de Musset, écrits sur le tombeau de cette incarnation de la mélodie quinze jours après sa mort, semblent révéler dans le poëte un regret qui recèle presque un amour. « Que reste-t-il de toi aujourdhui, dit le poëte, « de toi morte hier, de toi, pauvre Marie! Au fond d'une « chapelle il nous reste une croix! »

Une croix et l'oubli, la nuit et le silence!
Écoutez! c'est le vent, c'est l'océan immense,
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin,
Et de tant de beauté, de gloire, d'espérance,
De tant d'accords si doux, d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain!

N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge,
Tu traversais l'Europe, une lyre à la main,
Dans la mer, en riant, te lançant à la nage.
Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Naïve enfant ce soir, sainte artiste demain?

. . . .
. . . .

Hélas! Marietta, tu nous restais encore.
Lorsque sur le sillon l'oiseau chante l'aurore,

Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur :
Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
Et tes chants dans les airs emportaient la douleur!

. . . .
. . . .

Meurs donc : la mort est douce et ta tâche est remplie!
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer, hors de là tout est vain.
Et puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin!

IX

Ces vers nous ramènent malgré nous à un amer souvenir.

Nous l'avons connue et admirée aussi, cette apparition transparente du génie dans la beauté. Nous avons entrevu dans tous les climats bien des femmes dont les traits éblouissaient les yeux, dont le timbre de l'âme dans la voix ébranlait le cœur, dont les regards répandaient plus de lueurs qu'il n'y en a dans l'aube et dans les étoiles d'un ciel d'Orient; mais nous n'avons jamais vu et nous craignons qu'on ne revoie jamais (car la nature s'égale, mais ne se répète pas) une créature innommée comparable à cette bayadère du ciel ici-bas. Nous disons bayadère dans le sens pur et pieux du mot, une caryatide vivante des temples de la Divinité dans les Indes, l'ivresse de l'oreille et des yeux dévoilée aux hommes pour enlever l'âme au ciel par les regards et par la voix!

Un mystère qu'elle nous a à demi révélé un jour à nous-même planait sur sa vie comme un nuage sur la

source d'un fleuve. Ce nuage assombrissait sa beauté. Il répandait sur ses traits éclatants de jeunesse et d'inspiration une arrière-pensée de tristesse. Cette mélancolie s'éclairait, mais ne se dissipait jamais entièrement. Elle avait trop souffert pour que le sourire ne conservât pas une certaine langueur et une certaine amertume irréfléchie sur ses lèvres.

Cette beauté de Mme Malibran existait par elle-même sans avoir besoin de formes, de contours, de couleurs pour se révéler. C'était la beauté métaphysique n'empruntant à la matière que juste assez de forme pour être perceptible aux yeux d'ici-bas. Son corps charmant ne la parait pas, il la voilait à peine. Cependant cette beauté, qui transperçait à travers ce frêle tissu comme la lueur à travers l'albâtre, fascinait tous les sens autant qu'elle divinisait l'âme. On se sentait en présence d'un être dont le feu sacré de l'art avait dévoré le tissu. Ce feu de l'enthousiasme était si ardent et si pur en elle, qu'à chaque instant on croyait voir cette enveloppe consumée tomber en une pincée de cendre et tenir dans une urne ou dans la main. On connaît les prodigieux engouements qu'elle excitait d'un bout de l'Europe à l'autre par son chant. Mais ce n'était ni son chant, ni son geste, ni son drame que j'admirais le plus en elle, c'était sa personne. Elle n'avait pas besoin de baguette pour ses enchantements, le charme était dans son âme. Ce charme ne tombait pas avec ses parures ou ses couronnes de théâtre, il s'endormait et se réveillait avec elle.

Un hasard nous rapprocha; elle me tendit la main comme à un frère. Toute son âme était dans ce geste. Je a vis assidûment pendant un court printemps, le dernier de ses beaux printemps : c'était tantôt dans des nuits musicales sous les arbres illuminés des jardins de Paris, où elle faisait taire et mourir de mélodie les rossignols; tan-

tôt dans son salon familier de la rue de Provence, où les instruments de musique et les guitares de la veille jonchaient les meubles et les tapis. La conversation y prenait bien plus souvent le ton mélancolique de l'enthousiasme, qui est le mal du pays des grandes âmes, que le ton de l'enjouement, qui n'était chez elle que l'ivresse d'une soirée.

Elle me traitait en ami supérieur en âge à qui l'on se plaît à se confier, parce qu'on sent l'affection désintéressée dans le conseil. Il dépendit plusieurs fois de moi d'avoir une influence heureuse sur sa destinée. Cependant je ne la détournai pas assez du chemin de la mort. Elle partit. Elle épousa un homme supérieur dans l'art qu'elle aimait. Elle fut heureuse quelques jours, puis elle mourut dans le bonheur et dans le triomphe. Ses bienfaits incalculables l'avaient devancée dans le ciel et l'attendaient sur le seuil des miséricordes. Je venais de recevoir d'elle peu de jours avant sa mort une lettre badine de trente pages, qui dort encore quelque part parmi mes papiers. « Je voudrais, m'y disait-elle, avoir sous la main « une feuille de papier longue et large comme le firma- « ment pour la remplir de mon bavardage et de mes « épanchements avec vous. » Jeunesse, beauté, bonté, génie, âme de prédilection parmi les âmes expressives, la petite croix dont parle Alfred de Musset couvrit tout.

Voilà la vision à la fois charmante et surnaturelle que le hasard aurait dû placer à temps sur la route du poëte dont nous parlons ! voilà le *Sursum corda* qu'il fallait à ce jeune homme pour l'empêcher de regarder jamais ailleurs. Ils étaient jeunes, ils étaient libres, ils étaient beaux, ils étaient poëtes au moins autant l'un que l'autre ; ils pouvaient s'attacher saintement dans la vie l'un à l'autre aussi indissolublement que la musique s'attache aux paroles dans une mélodie de Cimarosa !

Il ne devait pas en être ainsi, nous dit M. Sainte-Beuve dans un tendre reproche à la destinée de cet ami mort. « La passion vint, ajoute-t-il; elle éclaira un instant ce « génie si bien fait pour elle ; mais elle le ravagea. On « connaît trop bien cette histoire pour que ce soit une « indiscrétion de la rappeler. »

M. Sainte-Beuve a raison : du jour, en effet, où ce jeune poëte cessa de croire à la sainteté de l'amour et à la durée de l'enthousiasme, il fit plus que de tomber dans l'incrédulité, il tomba dans la dérision de l'amour, il devint un sceptique du sentiment, un athée de l'enthousiasme, un blasphémateur du feu sacré. De là au cynisme il n'y a qu'un pas ; sa nature élégante et attique lui défendait de s'y livrer, mais il glissa trop souvent dans des libertinages de style qui ne se dégradent pas jusqu'à l'Arétin, mais qui rappellent Boccace, le Musset immortel d'Italie.

X

Trois conditions, selon nous, sont nécessaires pour former un grand poëte sérieux dans tous les siècles. Ces trois conditions sont : un amour, une foi, un caractère.

Nous venons de voir que la première de ces conditions, un saint amour, un amour de Béatrice ou de Laure, avait malheureusement manqué à M. de Musset.

Ses œuvres, à dater de ce jour, nous prouvent assez qu'une foi quelconque, soit religieuse, soit philosophique, soit même politique, lui manqua aussi ; nous n'en voudrions d'autre preuve que ses vers. Ils badinent presque sans cesse avec les choses sérieuses; ils font de la poésie la flamme bleue d'un bol de punch, au lieu d'en faire la flamme inextinguible d'un autel. Musset fait plus que de badiner avec les grands sentiments, il les raille, soit que

ces grands sentiments s'appellent amour, soit qu'ils s'appellent religion, soit qu'ils s'appellent patriotisme. Lisez, sur les matières religieuses et politiques, sa profession ironique adressée à un ami.

« Vous me demandez si j'aime ma patrie?
« Oui, j'aime fort aussi l'Espagne et la Turquie.

. . . .
. . . .

« Vous me demandez si je suis catholique?
« Oui, j'aime fort aussi les dieux...

. . . .
. . . .

« Vous me demandez si j'aime la sagesse?
« Oui, j'aime fort aussi le tabac à fumer.

. . . .
. . . .
. . . .

« J'estime le bordeaux, surtout dans sa vieillesse.
« J'aime tous les vins francs parce qu'ils font aimer! »

Lisez, dans les vers sur la naissance d'un prince, l'apostrophe à la nation pour la désintéresser de tout ce qui n'est pas jouissance matérielle.

« As-tu vendu ton blé, ton bétail et ton vin? »

. . . .
. . . .
. . . .

Enfin lisez, dans la dernière page dont il a scellé ses œuvres, son sonnet d'adieu à ce bas monde :

Jusqu'à présent, lecteur, suivant l'antique usage,
Je te disais bonjour à la première page.
Mon livre, cette fois, se ferme moins gaiement;
En vérité, ce siècle est un mauvais moment :

Tout s'en va, les plaisirs et les mœurs d'un autre âge,
Les rois, les dieux vaincus, le hasard triomphant,
Rosalinde et Suzon, qui me trouvent trop ságe,
Lamartine vieilli, qui me traite en enfant.

La politique, hélas! voilà notre misère;
Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire :
Être rouge ce soir, blanc demain? Ma foi, non.

Je veux, quand on m'a lu, qu'on puisse me relire;
Si deux noms, par hasard, s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon.

Charmante plaisanterie, triste symbole d'une foi absente qui ne donne aucune unité, aucune spiritualité, aucun but grandiose, aucune tendance même perceptible au génie : ces mœurs délicieuses, mais toujours légères, sont des osselets avec lesquels un enfant joue sur les deux seuils de la vie. Une philosophie manque donc à ce poëte pour être un homme fait de la littérature.

La troisième condition, un caractère, ne lui a pas moins manqué. Si l'on entend par ce mot une nature saine, bonne, honnête, tendre même et capable de tous les excellents sentiments du cœur et de l'esprit dans la vie privée ; non, ce caractère-là n'a pas manqué au poëte, c'est pour cela même qu'il fut aimé, et qu'il sera pleuré : sa

physionomie seule révélait un homme de bien. Mais si l'on entend par caractère cette solidité de membres, cet aplomb de stature, cette énergie de pose, qui font qu'un homme se tient debout contre les vents de la vie et qu'il marche droit à pas réguliers dans les sentiers difficiles, vers un but humain ou divin placé au bout de notre courte carrière humaine ; non, Alfred de Musset ne reçut pas de la nature et ne conquit pas par l'éducation ce caractère, seul lest qui empêche le navire de chavirer dans le roulis des vagues. Son âme, qui n'était que grâce, flexibilité et souplesse comme son talent, s'inclinait à tout vent de l'imagination. Il n'y avait en lui de solide que ce qu'on entend par l'honnête homme : tout le reste était d'un enfant ; ses fautes même, dont on a trop parlé, n'étaient que des enfantillages. C'étaient des fautes de tempérament, ce ne furent jamais des vices de cœur.

Mais enfin, pour être vrai, il faut reconnaître que l'absence de ces trois conditions qui font seules la grande poésie : l'amour, la foi, le caractère, lui manquent comme elles manquèrent à un homme du dix-septième siècle, avec lequel il a une lointaine ressemblance, la Fontaine. Il faut reconnaître de plus que l'absence de ces trois conditions qui n'ont pas empêché la Fontaine d'être ce qu'on appelle immortel, mais qui l'ont empêché d'être moral ; il faut reconnaître, disons-nous, que l'absence totale de ces trois conditions de l'homme a porté un préjudice immense au poëte ; il faut reconnaître que l'absence de ces trois qualités donne à l'ensemble des œuvres de Musset quelque chose de vide, de creux, de léger dans la main, d'incohérent, de sardonique, d'éternellement jeune, et par conséquent de souvent puéril et de quelquefois licencieux, qui ne satisfait pas la raison, qui ne vivifie pas le cœur autant que ses œuvres séduisent et caressent l'esprit.

Enfin il faut reconnaître qu'il y a dans ces éternels

enjouements, dans cette folle ironie des choses graves : amour, beauté, religion, chasteté des mœurs, dévouement à ses opinions, quelque chose qui fait une impression pénible même à l'imagination. Cette impression est tout à fait semblable à celle que fait, dans un bain d'Orient, le baigneur qui vous verse une pluie d'eau froide sur la poitrine, après vous avoir plongé dans l'eau tiède et parfumée du bassin de marbre. On a froid et chaud tout ensemble, on ne sait si l'on doit s'épanouir ou frissonner.

Pour moi, j'avoue (mais c'est sans doute un tort de ma nature un peu trop sensible aux impressions de l'air ambiant), j'avoue que c'est surtout cette ironie moqueuse, cette caresse à rebrousse-poil, ce chaud et froid de ses vers, cette profanation du sentiment, qui m'ont rendu moins sensible que je ne devais l'être au mérite incomparable des ouvrages légers de cet émule en poésie.

Dirai-je ici toute ma pensée? Il m'est arrivé souvent, en fermant avec humeur le volume de *Don Juan* de Byron, les facéties presque toujours sacriléges de Heine, et quelquefois les poésies trop juvéniles et trop rabelaisiennes de Musset; il m'est arrivé, dis-je, de comparer l'impression que j'avais reçue dans ces volumes léthifères à une Morgue de la pensée où l'on va, pour les reconnaître, contempler avec répugnance et dégoût les choses mortes et décomposées du cœur humain! Il me semblait que j'entendais la voix ricaneuse de don Juan, ou la voix plus grinçante de Heine, le *poëte réprouvé* de cette école, nous dire, en se faisant une joie de notre horreur : Tenez, regardez votre idéal : Ici la jeunesse, ici la beauté, ici l'innocence, ici l'amour! ici la pudeur, ici la vertu, ici la piété! ici la poésie, cette fleur de l'âme! ici l'héroïsme trompé par la fortune! Les voilà, les voilà tués! les voilà trouvés dans la rue après une nuit de carnaval! les voilà tout salis de boue et de lie! les voilà honteux, même

après leur mort, de leur nudité! Et, pour que le spectacle soit plus funèbre et que l'ironie des poëtes soit plus sanglante : Regardez! voilà, sous le vestibule de cette Morgue de l'âme, une statue du rire qui grimace la volupté en face de la mort et qui vous encourage du doigt à vous moquer des plus belles et des plus tristes choses de la vie!

Pardon de cette image, mais il ne s'en présente pas d'autre sous ma main pour peindre cet attrait mêlé de répulsion qui me saisit en lisant ces poésies renversées qui placent l'idéal en bas, au lieu de le laisser où Dieu l'a placé, dans les hauteurs de l'âme et dans les horizons du ciel. Est-ce là ce qu'on éprouve en lisant l'Arioste? Non! le franc rire n'est pas le ricanement.

XI

Alfred de Musset ne devait pas persister toujours dans ce faux genre. La tristesse venait avec les années, et avec la tristesse venait la véritable poésie, celle de son second volume, celle surtout de ses *Nuits*. Depuis quinze ans il s'était retiré de tout, du monde, de l'amour, de la poésie même, de tout, excepté de la famille et des amitiés qui lui étaient restées pieusement fidèles.

La maladie du désenchantement, vengeance de ceux qui n'ont pas placé leur perspective et leur espérance assez haut, explique les silences et les défaillances qu'on a reprochés à ses dernières années. La philosophie du plaisir ne laisse dans la bouche que cendre amère, elle ne survit pas à la jeunesse : il faut mourir quand les feuilles tombent, à l'approche de l'hiver, de l'arbre de vie. Musset désirait mourir. Il disait à son excellent frère, homme d'une grâce aussi tendre, mais d'une raison plus saine que

lui : « Je suis le poëte de la jeunesse, je dois m'en aller « jeune avec le printemps. Je ne voudrais pas passer l'âge « de Raphaël, de Mozart, de Weber, de la divine Mali- « bran ! »

Une maladie de cœur l'avertissait depuis longtemps que ses vœux seraient exaucés. Le premier mai de cette année, il s'alita comme pour une indisposition légère; rien de funeste en apparence n'alarmait sa mère, son frère, ses amis, la gouvernante dévouée qui le servait depuis vingt ans avec une affection maternelle. Lui cependant avait les vagues pressentiments d'un adieu prochain, il s'entretenait souvent avec une tendre sollicitude de la douleur des siens, du sort de la pauvre femme qui le veillait, providence domestique de son foyer.

Une légère crise les alarma un instant dans la soirée; elle fut suivie d'un bien-être et d'un calme perfides : il témoigna le désir de dormir, il s'endormit et ne se réveilla pas. Il avait passé sans secousse d'un monde à l'autre; son dernier souffle n'avait pas été entendu. Mort douce et nonchalante, désirée de ceux qui ne craignent ici-bas que la douleur ! De sourds sanglots éclatèrent autour de sa couche, et des prières suivirent son âme légère et repentante au séjour des bons et des miséricordieux : il avait été l'un et l'autre. Dante l'aurait placé dans les limbes, comme les enfants, dont ses faiblesses mêmes avaient l'innocence.

XII

Et maintenant on recueille ses vers. Mais quelle influence ce poëte de la jeunesse a-t-il eue sur cette jeunesse de la France, qui s'est enivrée pendant vingt-cinq ans à cette coupe? Une influence maladive et funeste,

nous le disons hautement. Cette poésie est *un perpétuel lendemain de fête*, après lequel on éprouve cette lourdeur de tête et cet alanguissement de vie qu'on éprouve le matin à son réveil après une nuit de festin, de danse et d'étourdissement des liqueurs malsaines qu'on a savourées. Poésie de la paresse, qui ne laisse, en retombant comme une couronne de convive, que des feuilles de roses séchées et foulées aux pieds. Philosophie du plaisir qui n'a pour moralité que le déboire et le dégoût.

Pendant vingt-cinq ans, cette jeunesse épicurienne de ses disciples ne s'est nourrie malheureusement que de cette fumée des vers qui s'exhalait avec une séduction enivrante des poésies de son favori. Musset a fait une école, l'école de ceux qui ne croient à rien qu'aux beaux vers et aux belles ivresses.

O Jeunesse d'aujourd'hui ! Jeunesse dorée de Musset, toi qui le pleures, mais qui ne t'es pas même donné la fatigue d'aller jeter une feuille de rose sur son cercueil ou de l'accompagner jusqu'au seuil creux de l'éternité, de peur de déranger une de tes paresses ou d'attrister une de tes joies ! O Jeunesse d'aujourd'hui ! Jeunesse qu'il a faite, il est mort, ton poëte ! Mais toi, interroge-toi bien : est-ce que tu vis ?

Est-ce que tu vis par l'intelligence ? Est-ce que tu vis par le cœur ? Est-ce que tu vis même par aucune de ces illusions généreuses et juvéniles qui poussent l'homme en avant sur les routes de l'idéal, de la passion, de l'activité, de l'étude, et qui sont les mirages de la liberté et de la vertu ? Non ! tu ne vis, comme le vieillard blasé, que de la vie sénile des sens. Le ricanement de l'indifférence sur les lèvres, du plaisir pour de l'or et de l'or pour le plaisir dans la main : voilà ta poésie !

Tu as été élevée sous ce règne terre à terre où la France de 1830, antichevaleresque et antilibérale tout à

la fois, s'était fondu un trône à son image avec des rognures d'écus entassées dans ses coffres-forts, et où le matérialisme de la jouissance ne prêchait pour toute morale aux enfants de tels pères que le mépris de toute noble intellectualité ! Le *savoir-faire* dans une petite faction gouvernante et le *savoir-vivre* dans les fils de cette oligarchie dorée, étaient les seuls mérites appréciés dans les gymnases de cette époque en possession du sceptre et du comptoir. *Enrichis-toi et jouis* était le catéchisme du temps.

Tu sortais de ces gymnases déjà toute corrompue par cette prétendue sagesse de la vie sans rêves. Il te fallait un poëte à l'image de ta politique ; car enfin les poëtes sortent de terre comme en France sortent les soldats, quel que soit le parti qui frappe du pied cette terre féconde. Alfred de Musset naquit ; il volait plus haut que toi, car il avait des ailes pour s'élancer, quand il était dégoûté, au-dessus de son siècle ; il avait un génie pour mépriser même sa propre trivialité. Il badinait avec le vice, et ton vice à toi était sincère. Il t'a chanté ce que tu demandais qu'on te chantât, les seules choses que tu voulais entendre : la beauté de chair et de sang, le plaisir sans choix, le vin sans mesure :

Qu'importe le flacon, pourvu qu'il ait l'ivresse !

les sérénades espagnoles, les aventures risquées, les strophes titubantes, le dédain de Platon, les assouvissements d'Épicure, le mépris de la politique, le rire de la sainteté, le doute sur les immortels lendemains de cette courte vie ! Tu l'as applaudi, et vous vous êtes pervertis l'un et l'autre. Il est remonté de cette perversion par le ressort vainement comprimé de son génie. Mais toi, Jeunesse, tu y es restée et tu t'y complais, et tu répètes ses vers, après

tes orgies, pour te justifier à toi-même ta mollesse par un élégant exemple !

Aussi regarde : qu'es-tu devenue depuis que cette moralité du plaisir a été aspirée par toi dans ces vers ivres de verve, mais malsains de substance. Ton trône de 1830 est tombé, et tu n'as pas levé un bras seulement pour le défendre. La république a surgi sous tes pieds, et tu n'as pas fait un geste pour la modérer et pour l'asseoir sur ta propre souveraineté, comme si tu t'étais sentie indigne de ce règne de la raison et de l'énergie civiles que le hasard t'offrait pour te relever à tes propres yeux et aux yeux du monde. Souverain fatigué avant le travail, tu as abdiqué avec insouciance, comme un roi de la race des Sardanapale, une dignité qui t'aurait coûté une heure de ton sommeil ou une coupe de tes festins ! Mille tribunes se sont élevées, et tu n'es montée à aucune pour défendre ou réfuter des opinions. Des opinions? Ton poëte t'avait bien recommandé de ne pas te compromettre à en avoir une.

Qui! moi! noir ou blanc? Ma foi non!

La dictature est venue, et tu as regardé passer, les bras croisés, la fortune comme un spectacle ! Que t'importe à toi ce qui passe dans la rue, pourvu que l'or roule, que le verre écume, que la courtisane chante, et que la baïonnette étincelle au soleil ? car, il faut te rendre justice, la bravoure est la seule incorruptibilité de ta race !

En littérature tu n'as pas cessé de railler depuis dix ans toutes ces vieilleries de religiosités, de philosophie, de spiritualisme, d'éloquence, de lyrisme, de philanthropie, de politique, bulles de savon colorées, selon toi, tantôt des rayons de nos vaines imaginations, tantôt du sang de nos veines ! Tu n'as pas cessé de reléguer dans

le pays des songes creux et des chimères tous ces poëtes, tous ces publicistes, tous ces historiens, tous ces orateurs qui avaient le malheur de dater de plus haut que toi dans la vie, d'être nés à des époques où l'âme se rattachait à l'antiquité par l'étude des grands exemples, et où l'on croyait bêtement à autre chose qu'à *Ninette ou Ninon!* Tu te vautrais dans ton prosaïsme, tu te pâmais d'aise pour ton *Rabelais*, tu te châtrais le cœur avec ton *Don Juan*, tu te pervertissais l'esprit avec ton Heine! Tu ne reconnaissais pour philosophe que Stendhal et pour maître que Musset, et tu te targuais d'avance tous les matins des œuvres inouïes que tu couvais sur ton oreiller inspirateur entre une nuit d'orgie et une aurore de paresse!

Moi-même, je l'avoue, étonné de tes forfanteries de cœur et d'esprit, j'attendais, avec une admiration toute prête à t'applaudir, ces chefs-d'œuvre de nouveauté promis par tes présomptueux pressentiments.

Nous avons attendu dix ans, et qu'avons-nous vu sortir de ces écoles de Byron, de Heine, de Musset? Une foule d'imitateurs grimaçant des grâces, naturelles chez ces grands artistes, affectées chez vous! la platitude systématique ou innée se masquant pompeusement sous le nom prétentieux de *réalisme!* la poésie se dégradant au tour de force comme une danseuse de corde! les poëtes oubliant le sens pour ne s'occuper que des mètres ou des rimes de leurs compositions, et finissant par se glorifier eux-mêmes du nom de *funambules* de la poésie! Un jeu, en un mot, au lieu d'un talent! un effort, au lieu d'une grâce! un caprice, au lieu d'une âme! une profanation, au lieu d'un culte! un sacrilége, au lieu d'une adoration du bien et du beau dans l'art! Y a-t-il là de quoi tant se vanter de sa jeunesse et de quoi tant mépriser ses pères? Royer-Collard s'écriait que ce qui manquait à la jeunesse

de son temps, c'était le respect des supériorités : ne pourrait-on pas vous dire à vous que ce qui vous manque aujourd'hui, c'est le respect de vous-mêmes ?

Et nous qui vieillissons aujourd'hui, sommes-nous fondés à vieillir du moins avec espérance ?

Et comment bien espérer encore de ce réveil de ton âme, ô Jeunesse dorée de Musset, Jeunesse à qui tes poëtes eux-mêmes, tes poëtes épicuriens, chantres jadis des nobles passions, baladins de paroles aujourd'hui, prêchent l'indifférence, le boudoir et la coupe pour toute vérité ? Comment bien espérer de ton âme, quand la législation de ton enseignement national décrète elle-même la suppression facultative de l'étude des lettres humaines qui font l'homme moral, au profit exclusif de l'enseignement mathématique qui fait l'homme machine ? Crois-tu fonder ainsi une civilisation pensante sur le chiffre qui ne pense pas ? Ne sens-tu pas qu'un pareil système n'est propre qu'à dégrader d'autant la pensée dans le monde ? Ne sais-tu pas ce que c'est que l'âme d'un peuple ? L'âme d'un peuple n'est pas ce chiffre muet et mort à l'aide duquel il compte des quantités et mesure des étendues ; un calcul n'est pas une idée : la toise et le compas en font autant ! L'âme d'un peuple, c'est sa littérature sous toutes ses formes : religion, philosophie, langue, morale, législation, histoire, sentiment, poésie ! Si tu laisses diminuer dans ton enseignement la part immense et principale qui doit appartenir à la pensée dans l'homme, c'est ton âme elle-même que tu diminues pour toi et pour les générations qui naîtront de toi ; et quand on aura diminué ainsi l'âme de cette grande nation intellectuelle, c'est sa place dans le monde et dans les siècles que vous aurez faite plus petite avec votre propre compas ! Ce n'est pas en chiffres morts, c'est en lettres vivantes et immortelles que le nom français a été écrit sur la face du globe !

Voilà pourtant à quoi tu applaudis, Jeunesse atteinte jusque dans ta moelle ! Voilà de quoi tu te rends complice : tu désertes les lettres pour les chiffres, tu affectes, à l'exemple de tes corrupteurs en prose et en vers, le dédain du beau, l'estime exclusive de l'utile, l'insouciance des institutions qui font l'avenir, le mépris pour ces noms littéraires et politiques qui te restent encore comme des reproches vivants de ta mollesse, écrivains, orateurs, philosophes, poëtes, qui n'ont de vieux que leurs services, leur expérience et leurs gloires ! Ces gloires t'offusquent, tu aimes mieux les insulter que les atteindre ! Prends garde ! cela porte malheur de déshonorer ses pères !

Il en fut exactement ainsi à Rome du temps de César. Tu pourrais le lire dans Cicéron, si tu n'aimais mieux lire la ballade *à la Lune* ou les facéties de tes pamphlétaires que le *Songe de Scipion*. Toute la jeunesse romaine, après les longues guerres civiles, séduite par l'éclat des armes et par les robes flottantes de César, d'Antoine, de Dolabella, fut prise d'un épicuréisme insolent, d'une insouciance pour les lettres, et d'un mépris pour les choses cultivées et honorées jusque-là, qui devaient précipiter vite la ruine morale de l'Italie ; il ne resta du parti des patriciens de la vieille liberté et de la vieille austérité romaines, que des têtes chauves abandonnées par les idolâtres de la gloire militaire et raillées par les poëtes lascifs du plaisir et de la jeunesse, tels que le lâche Horace qui avait jeté son bouclier. Mais ces têtes chauves étaient les Scipion, les Caton, les Cicéron, les noms par qui Rome vivait et vivra dans les lettres, dans le cœur et dans la mémoire des hommes de bien de tous les âges futurs.

Prends garde, encore une fois, ô présomptueuse et folle Jeunesse de l'école des sens, qu'il n'en soit ainsi de toi-même ! Prends garde que les têtes mûres, sur les-

quelles tu jettes la poussière de tes mépris, ne dominent encore de toute la hauteur d'un autre temps les cheveux couronnés de roses ; ce serait là le symptôme fatal de l'abaissement du niveau de l'intelligence nationale et de la diminution des proportions de l'âme parmi nous ; car ce qu'il y a de plus déplorable et de plus irrémédiable dans un peuple, c'est quand la jeunesse du cœur se réfugie sous les cheveux blancs !

XIII

Est-ce qu'il n'y pas véritablement une poésie moderne, se demande-t-on après avoir lu ces pages délicieuses de mélancolie de la *Nuit d'octobre?* Est-ce qu'Ovide, Anacréon, Tibulle, Properce, Bertin, Parny, ont de telles profondeurs dans le sentiment ?

Ah ! que je me reproche cruellement aujourd'hui de n'avoir pas connu le cœur d'où coulaient de pareils vers, moi vivant ! je ne les lis qu'aujourd'hui, et le cœur d'où ils ont coulé ne bat plus. Il est trop tard pour l'aimer. Mais il n'est pas trop tard pour s'extasier de regret et d'admiration devant ces chefs-d'œuvre.

XIV

Il y a dans le volume de Musset un magnifique fragment de poésie lyrique qui aurait pu, si je l'avais entendu à temps, rapprocher nos deux destinées et nos deux cœurs. C'est la *Lettre à Lamartine*, une des plus fortes et des plus touchantes explosions de sa sensibilité souffrante.

Écoutez :

LETTRE A M. DE LAMARTINE

—

Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne,
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine
Où finir en héros son immortel ennui;
Comme il était assis aux pieds de sa maîtresse,
Pâle, et déjà tourné du côté de la Grèce,
Celle qu'il appelait alors sa Guiccioli
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.

Avez-vous de ce temps conservé la mémoire,
Lamartine, et ces vers au prince des proscrits,
Vous souvient-il encor qui les avait écrits?
Vous étiez jeune alors, vous, notre chère gloire.
Vous veniez d'essayer pour la première fois
Ce beau luth éploré qui vibre sous vos doigts.
La muse que le ciel vous avait fiancée
Sur votre front rêveur cherchait votre pensée,
Vierge craintive encore, amante des lauriers.
. . . .

Recevez-moi maintenant comme vous désiriez alors être accueilli par le chantre d'Harold, poursuit-il. Puis il me raconte les déboires de sa première passion trompée.

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert,
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.

Ses enfants, demi-nus, sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux.
Mais maintenant au loin tout est silencieux;
Le misérable écoute, et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir, et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa bouche oppressée;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

Tel, lorsque abandonné d'une infidèle amante,
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante,
Seul, je me suis assis, dans la nuit de mon cœur.
Ce n'était pas au bord d'un lac au flot limpide,
Ni sur l'herbe fleurie au penchant des coteaux;
Mes yeux noyés de pleurs ne voyaient que le vide,
Mes sanglots étouffés n'éveillaient point d'échos.
C'était dans une rue obscure et tortueuse
De cet immense égout qu'on appelle Paris.
Autour de moi criait cette foule railleuse
Qui des infortunés n'entend jamais les cris.
Sur le pavé noirci les blafardes lanternes
Versaient un jour douteux plus triste que la nuit,
Et, suivant au hasard ces feux vagues et ternes,
L'homme passait dans l'ombre, allant où va le bruit.
Partout retentissait comme une joie étrange;
C'était en février, au temps du carnaval.
Les masques avinés, se croisant dans la fange,
S'accostaient d'une injure ou d'un refrain banal.
Dans un carrosse ouvert une troupe entassée
Paraissait par moment sous le ciel pluvieux,

Puis se perdait au loin dans la ville insensée,
Hurlant un hymne impur sous la résine en feux.
Cependant des vieillards, des enfants et des femmes,
Se barbouillaient de lie au fond des cabarets,
Tandis que de la nuit les prêtresses infâmes
Promenaient çà et là leurs spectres inquiets.
On eût dit un portrait de la débauche antique,
Un de ces soirs fameux, chers au peuple romain,
Où, des temples secrets, la Vénus impudique
Sortait échevelée, une torche à la main.
Dieu juste! pleurer seul par une nuit pareille!
O mon unique amour, que vous avais-je fait?
Vous m'aviez pu quitter, vous qui juriez la veille
Que vous étiez ma vie, et que Dieu le savait!
Ah! toi, le savais-tu, froide et cruelle amie,
Qu'à travers cette honte et cette obscurité,
J'étais là, regardant de ta lampe chérie,
Comme une étoile au ciel, la tremblante clarté?
Non, tu n'en savais rien, je n'ai pas vu ton ombre;
Ta main n'est pas venue entr'ouvrir ton rideau.
Tu n'as pas regardé si le ciel était sombre;
Tu ne m'as pas cherché dans cet affreux tombeau!

Lamartine, c'est là, dans cette rue obscure,
Assis sur une borne au fond d'un carrefour,
Les deux mains sur mon cœur, et serrant ma blessure,
Et sentant y saigner un invincible amour;
C'est là, dans cette nuit d'horreur et de détresse,
Au milieu des transports d'un peuple furieux
Qui semblait en passant crier à ma jeunesse :
« Toi qui pleures ce soir, n'as-tu pas ri comme eux? »
C'est là, devant ce mur où j'ai frappé ma tête,
Où j'ai passé deux fois le fer sur mon sein nu;
C'est là, le croiras-tu, chaste et noble poëte?
Que de tes chants divins je me suis souvenu.

. . . .

Eh bien! bon ou mauvais, inflexible ou fragile,
Humble ou fier, triste ou gai, mais toujours gémissant,
Cet homme, tel qu'il est, cet être fait d'argile,
Tu l'as vu, Lamartine, et son sang est ton sang.
Son bonheur est le tien, sa douleur est la tienne;
Et des maux qu'ici-bas il lui faut endurer,
Pas un qui ne te touche et qui ne t'appartienne.
Puisque tu sais chanter, ami, tu sais pleurer.
Dis-moi, qu'en penses-tu dans tes jours de tristesse?
Que t'a dit le malheur, quand tu l'as consulté?
Trompé par tes amis, trahi par ta maîtresse,
Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté?
Non, Alphonse, jamais. La triste expérience
Nous apporte la cendre, et n'éteint pas le feu.
Tu respectes le mal fait par la Providence,
Tu le laisses passer, et tu crois à ton Dieu.
Quel qu'il soit, c'est le mien; il n'est pas deux croyances.
Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux.
Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses,
Et que l'immensité ne peut pas être à deux.
J'ai connu, jeune encor, de sévères souffrances;
J'ai vu verdir les bois, et j'ai tenté d'aimer.
Je sais ce que la terre engloutit d'espérances,
Et, pour y recueillir, ce qu'il y faut semer.

XV

L'épître finit par un hymne en strophes de piété et d'apaisement dignes de ce sublime récitatif.

Eh bien! croira-t-on que de tels vers restèrent sans réponse? Croira-t-on que ce frère en sensibilité et en poésie qui passait à côté de moi dans la foule du siècle ne fut ni aperçu, ni reconnu, ni entendu par moi dans le tumulte de ma vie d'alors? J'en pleure aujourd'hui; mais ce n'est plus le temps de se retourner et de lui dire : Donne-moi

la main, nous sommes de la même famille ! Il ne donne la main maintenant qu'aux esprits immortels qui ont trébuché quelquefois sur cette poussière glissante de la vie, mais qui ont lavé les taches de leurs genoux dans les larmes de leurs yeux et dans les rosées du ciel. Voici par quel hasard je ne connus pas ces vers, je n'y répondis pas et je parus dur de cœur, quand je n'étais qu'emporté et distrait par le tourbillon des affaires.

Je vivais peu en France pendant les belles années de 1828 à 1840 que Musset remplissait de ses pages presque toujours détachées et jetées au vent. J'étais en Italie, en Angleterre, au fond de l'Orient, ou voguant d'une rive à l'autre de la mer d'Homère. Plus tard, j'étais absorbé par la politique, passion sérieuse, obstinée et malheureuse de ma vie, bien qu'elle ne fût en réalité, pour moi, que la passion d'un devoir civil. (Et plût à Dieu, pour mon bonheur, que je n'eusse jamais eu d'autres passions que celles des beaux vers, de l'ombre des bois, du silence des solitudes, des horizons de la mer et du désert ! Plût à Dieu que je n'eusse jamais touché comme Musset à ce fer chaud de la politique qui brûle la main des orateurs et des hommes d'État ! *Omnia vanitas*, dit le Sage. Mais de toutes les vanités, la plus vaine, n'est-elle pas de vouloir semer sur le rocher, au vent d'un peuple qui ne laisse à rien le temps de germer et de mûrir !)

Bref, je lisais peu de vers alors, excepté ceux d'Hugo, de Vigny, des deux Deschamps, dont l'un avait le gazouillement des oiseaux chanteurs, dont l'autre avait, par fragments, la rauque voix du Dante ; j'entendais bien de temps en temps parler de Musset par des jeunes gens de son humeur ; mais ces vers badins, les seuls vers de lui qu'on me citait à cette époque, me paraissaient des jeux d'esprit, des *jets d'eau de verve* peu d'accord avec le sérieux de mes sentiments et avec la maturité de mon âge.

J'écoutais, je souriais, mais je ne lisais pas. Une seule fois, je lus jusqu'au bout, parce que la page était politique et parce que j'avais chanté moi-même une ode patriotique sur le même sujet. Voici en quelle occasion :

XVI

C'était en 1840, au moment où la politique agitatrice et guerroyante du ministère français, qu'on appelait le ministère de la *coalition*, menaçait, sans vouloir frapper, tous les peuples de l'Europe, pour soutenir, sans aucun intérêt pour la France, un pacha d'Égypte révolté contre son souverain, le plus étrange caprice de guerre universelle sur lequel on ait jamais soufflé pour incendier l'Europe. L'Allemagne, menacée comme le reste du continent, sentait raviver, non sans cause, ses vieilles animosités nationales contre nous. Un de ses poëtes, nommé Becker, venait de publier un chant populaire et patriotique qui retentissait dans tous les cœurs et dans toutes les bouches sur les deux rives du Rhin.

« Ils ne l'auront pas, notre Rhin allemand, tant que « les ossements du dernier des Germains ne seront pas « ensevelis dans ses vagues. »

Musset répondit à ces strophes brûlantes et fières par des strophes railleuses et prosaïques auxquelles l'esprit national (dirai-je esprit, dirai-je bêtise?) répondit par un de ces immenses applaudissements que l'engouement prodigue à ses favoris d'un jour, engouement qui ne prouve qu'une chose : c'est que le patriotisme n'était pas plus poétique qu'il n'était politique en France en ce temps-là.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Il a tenu dans notre verre.

Nous l'avons eu votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire ;
Elles nous ont versé votre petit vin blanc, etc.

. . . .
. . . .

J'avoue que ces strophes me parurent au-dessous de la dignité comme du génie de la France.

Les ailes de l'aigle ne seyaient pas à ce rossignol. Je combattais alors de toutes mes forces à la tribune la coalition soi-disant parlementaire, et la guerre universelle pour la cause d'un pacha parvenu. J'écrivis dans une heure d'inspiration la *Marseillaise de la paix*, seule réponse à faire, selon moi, à l'Allemagne justement offensée par nos menaces.

Roule libre et paisible entre tes larges rives,
Rhin, Nil de l'Occident, coupe des nations,
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives
Emporte les défis et les ambitions.

Il ne tachera plus le cristal de ton onde
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain ;
Ils ne crouleront plus sous le caisson qui gronde,
Ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main ;
Les bombes, et l'obus arc-en-ciel des batailles,
Ne viendront plus s'éteindre en sifflant sur tes bords ;
L'enfant ne verra plus du haut de tes murailles
Flotter ces poitrails blonds qui perdent leurs entrailles
Ni sortir des flots ces bras morts.

Ce ne sont plus des mers, des Alpes, des rivières
Qui bornent l'héritage entre l'humanité :
Les bornes des esprits sont leurs seules frontières ;
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.

Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où son génie éclate aux regards éblouis;
Chacun est du climat de son intelligence.
Je suis concitoyen de tout homme qui pense;
La vérité c'est mon pays.

. . . .

Amis! voyez là-bas! — la terre est grande et plane,
L'Orient dépeuplé s'y déroule au soleil,
L'espace y lasse en vain la lente caravane,
La solitude y dort son immense sommeil!
Là des peuples taris ont laissé leurs lits vides;
Là d'empires poudreux les sillons sont couverts;
Là, comme un stylet d'or, l'ombre des Pyramides
Mesure l'heure morte à des sables arides
Sur le cadran nu du désert!
Allez-y, etc. . . . .
. . . .

Ces vers que je relis aujourd'hui avec plus de satisfaction d'artiste qu'aucun des vers politiques que j'aie écrits, pâlirent complétement devant le *petit verre* et le *petit vin blanc* des strophes de Musset. Je fus déclaré un rêveur et lui un poëte national : la *Marseillaise de la paix* ne se releva qu'après la chute de la coalition parlementaire. On voulait un refrain de caserne, on bafoua la note de paix.

Ces vers de Musset, les seuls que je connusse de lui, me confirmèrent malheureusement dans le préjugé que j'avais de la médiocrité lyrique de ce jeune homme.

Ce fut quelques années après, qu'étant seul et de loisir, un soir d'été, sous un chêne de ma retraite champêtre de Saint-Point, un petit berger qui me cherchait dans les bois, pour m'apporter le courrier de Paris, me remit dans la main un numéro de Revue littéraire. Ce numéro con-

tenait l'*épître de Musset à Lamartine.* Je la lus non-seulement avec ravissement, mais avec tendresse ; je pris un crayon dans ma poche, j'écrivis, sans quitter l'ombre du chêne, les premiers vers de la réponse que je comptais adresser à cet aimable et sensible interlocuteur. Ces vers les voici :

A M. DE MUSSET

— 1840 —

Maintenant qu'abrité des monts de mon enfance,
Je n'entends plus Paris, ni son murmure immense
Qui, semblable à la mer, sur un cap écumant
Répand loin de ses murs son retentissement ;
Maintenant que mes jours et mes heures limpides
Résonnent sous la main comme des urnes vides,
Et que je puis en paix les combler à plaisir
De contemplations, de chants et de loisir ;
Qu'entre le firmament et mon œil qui s'y lève
Aucun plafond jaloux n'intercepte mon rêve,
Et que j'y vois surgir ses feux sur les coteaux,
Comme de blanches nefs de l'horizon des eaux ;
Rassasié de paix, de silence et d'extase,
Le limon de mon cœur descend au fond du vase ;
J'entends chanter en moi les brises d'autrefois,
Et je me sens tenté d'essayer si mes doigts
Pourront, donnant au rhythme une âme cadencée,
Tendre cet arc sonore où vibrait ma pensée.
S'ils ne le peuvent plus, que ces vers oubliés
Aillent au moins frémir et tomber à tes pieds !

Enfant aux blonds cheveux, jeune homme au cœur de cire,
Dont la lèvre a le pli des larmes ou du rire,
Selon que la beauté qui règne sur tes yeux
Eut un regard hier sévère ou gracieux ;

Poétique jouet de molle poésie,
Qui prends pour passion ta vague fantaisie,
Bulle d'air coloré dans une bulle d'eau
Que l'enfant fait jaillir du bout d'un chalumeau,
Que la beauté rieuse avec sa folle haleine
Élève vers le ciel, y suspend, y promène,
Pour y voir un moment son image flotter,
Et qui, lorsqu'en vapeur elle vient d'éclater,
Ne sait pas si cette eau dont elle est arrosée
Est le sang de son cœur ou l'eau de la rosée;
Émule de Byron, au sourire moqueur,
D'où vient ce cri plaintif arraché de ton cœur?
Quelle main, de ton luth en parcourant la gamme,
A changé tout à coup la clef de ta jeune âme,
Et fait rendre à l'esprit le son du cœur humain?
Est-ce qu'un pli de rose aurait froissé ta main?
Est-ce que ce poignard d'Alep ou de Grenade,
Poétique hochet des douleurs de parade,
Dont la lame au soleil ruisselle comme l'eau,
En effleurant ton sein t'aurait percé la peau,
Et, distillant ton sang de sa pointe rougie,
Mêlé la pourpre humaine au nectar de l'orgie?
Ou n'est-ce pas plutôt que cet ennui profond
Que contient chaque coupe et qu'on savoure au fond
Des ivresses du cœur, amère et fade lie,
Fit détourner ta lèvre avec mélancolie.....

J'en étais là, quand le son de la corne du pâtre qui rassemble les vaches pour les ramener à l'étable se fit entendre dans la prairie au bas des chênes, et me rappela moi-même au foyer où j'étais attendu. Je jetai ces vers ébauchés dans un tiroir de ma table pour les achever le lendemain; mais il n'y eut point de lendemain : un événement politique inattendu me rappela soudainement à Paris; le courant des affaires et des discussions de tribune emporta ces pensées avec mille autres; les beaux vers

d'Alfred de Musset restèrent sans réponse et s'effacèrent de ma mémoire. Ce ne fut que cinq ou six ans après que, rouvrant par hasard à Saint-Point un tiroir longtemps fermé, je relus ce commencement de réponse, et que, me repentant de mon impolitesse involontaire, je résolus de la compléter. Mais il y avait apparemment ce qu'on appelle un guignon entre Musset et moi, car un nouvel incident m'arracha encore la plume de la main, et dans mon impatience d'être ainsi interrompu, je me hâtai de coudre à ce commencement un mauvais lambeau de fin, sans qu'il y eût ni milieu, ni corps, ni âme à ces vers : aussi restèrent-ils ce qu'ils sont dans mes œuvres, aussi médiocres et aussi indignes de lui que de moi-même. Je rougis en les relisant de les avoir laissé publier.

XVII

Je me souviens parfaitement aujourd'hui de l'air poétique et tendre que je me proposais de chanter à demi-voix dans cette réponse à Alfred de Musset. Mon intention était de lui montrer, par mon propre exemple, la supériorité, même en jouissance, de l'amour spiritualiste sur l'amour sensuel.

Et moi aussi, voulais-je lui dire, j'ai aimé à l'âge de l'amour, et moi aussi j'ai cherché, dans l'enthousiasme qu'allume la beauté, l'étincelle qui allume tous les autres enthousiasmes de l'âme. Cet amour, bien qu'il aspire à la possession de la Béatrice visible à laquelle on a voué un culte pur, n'a pas besoin pour être heureux de ces plaisirs doux et amers dans lesquels tu cherchas jusqu'ici la sensualité plutôt que l'immortelle volupté des Pétrarque, des Tasse, des Dante, seule aspiration digne de celui

qui a une âme à satisfaire dans le plus divin sentiment de sa nature. Je lui racontais ici deux circonstances de ma vie, circonstances bien dégagées de toute sensualité, et dans lesquelles cependant j'avais goûté plus de saveur du véritable amour que, ni lui, ni moi, nous ne pourrions en goûter jamais dans les possessions et dans les jouissances où il plaçait si faussement sa félicité de voluptueux.

Dans l'une de ces circonstances, je me rappelais trois longs mois d'hiver passés à Paris dans la première fleur de mes années. J'aimais avec la pure ferveur de l'innocence passionnée une personne angélique d'âme et de forme, qui me semblait descendue du ciel pour m'y faire lever à jamais les yeux quand elle y remonterait avant moi. Sa vie, atteinte par une maladie qui ne pardonne pas aux êtres trop parfaits pour respirer l'air de la terre, n'était qu'un souffle; son beau visage n'était qu'un tissu pâle et transparent que le premier coup d'aile de la mort allait déchirer comme le vent d'automne déchire ces fils lumineux qu'on appelle les fils de la Vierge. Sa famille habitait une sombre maison du bord de la Seine, dont l'ombre se réfléchissait au clair de lune dans le courant du fleuve. Les convenances m'empêchaient d'y être admis aussi souvent que mon cœur m'y portait et que le sien m'y appelait par son affection avouée de sœur. Pendant ces trois mois de la saison la plus rigoureuse, je ne manquai pas une seule soirée de sortir de ma chambre très-éloignée de là, à la nuit tombante, et d'aller me placer en contemplation, le front sous les frimas, les pieds dans la neige, sur le quai de la rive droite, en face de la noire maison où battait mon cœur plus qu'il ne battait dans ma poitrine.

La rivière large et trouble d'hiver roulait entre nous; j'entendais pour tout bruit gronder les flots de la Seine ou tinter les réverbères des deux quais aux rafales des

nuits. Une petite lueur de lampe nocturne qui filtrait entre deux volets entr'ouverts m'indiquait seule la place où mon âme cherchait son étoile. Cette petite étoile de ma vie, je la confondais dans ma pensée avec une véritable étoile du firmament; je passais des heures délicieuses à la regarder poindre et scintiller dans les ténèbres, et ces heures, cruelles sans doute pour mes sens, étaient si enivrantes pour mon âme, qu'aucune des heures sensuelles de ma vie ne m'a jamais fait éprouver des félicités de présence comparables à ces félicités de la privation. Voilà, disais-je à Musset, les bonheurs de l'âme qui aime; préfère-leur, si tu l'oses, les bonheurs des sens qui jouissent!

Cette belle personne, poursuivais-je, mourut au printemps. Je n'étais pas à Paris, j'y revins deux ans après. Je parvins avec bien de la peine à me faire indiquer sa tombe sans nom dans un cimetière de village loin de Paris. J'allais seul à pied, inconnu au pays, m'agenouiller sur le gazon qui avait eu le temps déjà d'épaissir et de verdir sur sa dépouille mortelle. L'église était isolée sur un tertre au-dessus du hameau, le prêtre était absent, le sonneur de cloches était dans ses champs, les villageois fanaient leur foin dans les prairies : il n'y avait dans le cimetière que des chevreaux qui paissaient les ronces et des pigeons bleus qui roucoulaient au soleil comme des âmes découplées par la mort. J'étendis mes bras en croix sur le gazon, pleurant, appelant, rêvant, priant, invoquant, dans le sentiment d'une union surnaturelle qui ne laissait plus à mon âme la crainte de la séparation ou la douleur de l'absence. L'éternité me semblait avoir commencé pour nous deux, et, quoique mes yeux fussent en larmes, la plénitude de mon amour, désormais éternel comme son repos, était tellement sensible en moi pendant cette demi-journée de prosternation sur une tombe, qu'au-

cune heure de mon existence n'a coulé dans plus d'extase et dans plus de piété.

Voilà, lui disais-je, encore une fois ce que c'est que l'amour de l'âme en comparaison de tes amours des yeux; celui-là trouve plus de véritables délices sur un cercueil qui ne se rouvrira pas, que tes amours à toi n'en trouvent sur lès roses et sur les myrtes d'Horace, d'Anacréon ou d'Hafiz.

XVIII

Mais je ne lui dis rien, en effet, de ce que je voulais ainsi lui dire dans mes vers. Musset mourut lui-même avant qu'un seul mot de moi à lui ou de lui à moi eût expliqué ce malentendu du hasard entre nous.

Le dirai-je? ce n'est que depuis sa mort prématurée, ce n'est qu'en ce moment où j'écris, que j'ai ouvert ses volumes fermés pour moi et que j'ai lu enfin ses poésies. Ah! combien, en les lisant, ai-je accusé le sort qui m'a privé d'apprécier et d'aimer, pendant qu'il respirait, un homme pour lequel je me sens tant d'analogie, tant d'attrait, et, oserai-je le dire? tant de tendresse après sa mort! Oh! que ne l'ai-je connu plus tôt! Je me fais de cruels reproches à moi-même quand je me dis : Il n'y a pas deux mois que j'ai coudoyé ce beau et triste jeune homme en entrant ensemble dans un lieu public; il n'y a pas deux mois que je me suis assis silencieux et froid à côté de lui dans une foule. Je l'ai regardé, il m'a regardé, et nous ne nous sommes rien dit, comme si nous étions deux étrangers parlant des langues diverses et n'ayant de commun que l'air qu'ils respirent.

O Musset! pardonne-moi du sein de ton Élysée actuel! Je ne t'avais pas lu alors. Ah! si je t'avais lu, je t'aurais adressé la parole, je t'aurais touché la main, je t'aurais

demandé ton amitié! je me serais attaché à toi par cette chaîne sympathique qui relie entre elles les sensibilités isolées et maladives pour lesquelles la température d'ici-bas est trop froide, et qui ne peuvent vivre que de l'air tiède de l'idéal de a poésie et de l'amour, cette poésie du cœur! Les juvénilités de ta vie et de tes vers, les gracieuses mollesses de ta nature ne m'auraient pas écarté de toi, au contraire : il y a des faiblesses qui sont un attrait de plus, parce qu'elles mêlent quelque chose de tendre, de compatissant et d'indulgent à l'amitié, et qu'elles semblent inviter notre main à soutenir ce qui chancelle et à relever ce qui tombe. Je t'aurais compris, et j'aurais compati à toi vivant, comme je te comprends et comme je te compatis dans la tombe. Et qu'as-tu donc fait de ta jeunesse et de ton talent, que nous n'ayons plus ou moins fait nous-même, quand nous commencions à trébucher comme des enfants sans lisière sur tous les achoppements de la jeunesse, de la beauté, de la sensibilité et du génie?

Tu t'es laissé prendre par les yeux aux apparences séduisantes du plaisir, au lieu de rechercher les saintes fidélités du sentiment; qui est-ce qui en a souffert, si ce n'est ton cœur? Il a poursuivi des feux follets dans la nuit putride des lagunes de Paris, au lieu de suivre dans le ciel l'étoile immortelle d'une Laure ou d'une Béatrice digne de toi. Et nous donc, si nous avons été plus heureux, avons-nous donc été plus sage?

Tu as chanté sur une guitare italienne ou espagnole les tarentelles enivrantes des nuits de Séville ou de Naples, au lieu de rejeter cet instrument aviné des orgies nocturnes, de saisir l'instrument sacré de Pétrarque, et de confondre, dans des hymnes rivaux des siens, les deux notes du cœur humain qui s'immortalisent l'une par l'autre, l'amour et la piété? Et nous donc, n'avons-nous pas brûlé au feu qui purifie tout deux volumes de poésies

juvéniles que des amis mûrs et sévères nous conseillèrent d'anéantir, pour ne pas jeter derrière nous, sur la route de la vie, de ces pierres de scandale qu'on retrouve avec honte au retour, et qui font rougir le front sous ses rides. Que t'a-t-il manqué? un ami, pour t'arracher aussi d'une main impitoyable quelques pages qui sont du talent, mais qui ne sont pas de la gloire?

Tu as été trop indifférent aux causes publiques de ta patrie et du monde, et le choc des verres t'a empêché d'entendre le choc des idées, des opinions, des partis, qui germaient, combattaient, mouraient pour la cause du bonheur ou du progrès du peuple? — Hélas! puisque tu n'avais pas la foi politique, qui pourrait t'accuser de n'avoir pas eu le zèle? Et ce zèle qui nous a dévoré, nous, et qui nous dévore encore, à quoi, grand Dieu! nous a-t-il servi? et à quoi a-t-il servi à nos frères? Regarde d'en haut ce bas monde : qu'y a-t-il de changé ici, que des noms?

Tu fus sceptique avant l'expérience, voilà tout ton crime! Ce scepticisme te porta à te détourner de la mêlée, comme tu t'étais, au premier déboire, détourné de l'amour; tu cherchas dans ta tristesse à savourer la vie sans la sentir, et à goûter dans un opium assoupissant les sommeils et les rêves d'un autre Orient? — Et nous donc, n'avons-nous pas cherché de même l'oubli de la terre dans les platonismes calmants des philosophies spiritualistes, et dans l'opium divin des espérances infinies, qui donnent dès ici-bas les songes éternels?

Enfin, tu as changé de temps en temps de corde et de note sur ton instrument de joie; tu lui as fait rendre, au soir de tes années assombries, des accents inattendus d'inspiration, de douleur, de piété, de pathétique, d'enthousiasme pour la nature, d'invocation à son auteur, qui ont fait frémir à l'unisson d'abord, puis taire d'admiration

ensuite nos propres lyres étonnées que les musiciens du temple fussent tout à coup surpassés par un ménétrier du plaisir !

Puis, tu t'es endormi avec tes refrains moitié sacrés, moitié profanes sur les lèvres, et nous t'accuserions ? — Non, je n'aurais eu le droit de t'accuser de rien dont je ne sois moi-même coupable ; mais j'aurais eu le droit de t'aimer, de te consoler, de te dire d'avance le goût de tes larmes, d'entendre le premier les confidences de tes chants, et, puisque tu devais mourir avant moi, d'en recueillir peut-être pieusement le difficile héritage, afin d'augmenter ta gloire en diminuant tes œuvres de tes fautes !

Oui, si j'étais ton frère de sang, aussi bien que je me sens ton frère de cœur, je voudrais anéantir d'abord toutes tes juvénilités en prose, idylles de mansardes, pastorales de tabagies où la finesse et la grâce du style ne rachètent pas même la monotone trivialité du sujet commençant par une orgie pour finir par un suicide. J'arracherais ensuite avec douleur, mais avec une douleur sans pitié, la moitié des pages de tes deux volumes en vers ! Je ne ferais grâce qu'aux divins fragments enchâssés çà et là dans tes poëmes comme des tronçons de statues de marbre de Paros dans la muraille d'une taverne de Chio. J'encadrerais dans le vélin le plus pur et dans l'or tes *Nuits*, incomparables rivales de celles d'Hervey, de Novalis, de Young, et je composerais avec le tout deux petits volumes que j'intitulerais *Sourires* et *Soupirs*, l'un les plus frais sourires de la jeunesse, l'autre les plus pathétiques soupirs de l'humanité. Ce serait mon hommage et ton épitaphe, ô poëte endormi dans nos larmes !

XXVIII

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

I

En 1848, pendant que j'étais submergé par des masses de citoyens agités, tantôt à l'Hôtel de ville de Paris, tantôt dans les rues ou sur les places publiques, tantôt à la tribune de la Chambre des députés ou de l'Assemblée constituante : 24 février, 27 février, 28 février, journée du drapeau rouge ; 16 avril, journée des grands assauts des factions combinées contre les hommes d'ordre ; 15 mai, journée où la chambre nouvelle violée est dissoute un moment par les Polonais, ferment éternel de l'Europe ; journées décisives de juin où nous combattîmes contre les insensés frénétiques de la démagogie, et où nous donnâmes du sang au lieu de paroles à notre pays, je fus frappé par la physionomie belle, grande, honnête et intrépide d'un homme de bien et de vertu, que je ne connaissais pas, mais que j'avais eu le temps de remarquer autour de moi aux éclairs de son regard. Ce regard d'honnête homme, en tombant calme et serein sur les foules, semblait les contenir, les éclairer et les calmer, comme un beau rayon de soleil sur les vagues écumeuses d'une mer d'équinoxe. Je lui parlais, il me parlait, nous nous entendions à demi-mot ; mais je n'osais pas lui demander son nom, de peur de paraître ignorer ce qu'on

devait supposer que je connaissais. Ce ne fut que longtemps après que je demandai tout bas à l'un des témoins de ces scènes, qui était cet homme si dévoué et si calme, et qu'on me répondit : « C'est Barthélemy Saint-Hilaire, le traducteur d'Aristote. — Cela ne me surprend pas », dis-je à mon tour : « il y a du grec dans cette intelligence, et de la philosophie dans ce courage. »

II

Nous nous perdîmes de vue pendant quelque temps ; je m'informai avec anxiété de lui. J'appris que, retiré dans un petit jardin de légumes au milieu d'un faubourg de la banlieue de Meaux, résidence de Bossuet, Barthélemy Saint-Hilaire, après avoir refusé ce qu'on le conjurait d'accepter comme gage de son silence, vivait à Meaux du travail de ses mains dans une hutte de son jardin, et nourrissait sa vieille tante de quatre-vingt-six ans des carottes et des pommes de terre cultivées par lui. Il se réservait quelques heures du milieu du jour pour continuer religieusement sa traduction d'Aristote, commencée en 1832. Cette traduction était l'âme de sa vie. Il venait me voir de temps en temps pendant ses courses à Paris. Bientôt il fut nommé à une place honorable et lucrative d'administrateur libre dans la Compagnie de l'isthme de Suez. Il ne l'occupa qu'un moment. Son extrême délicatesse ayant cru voir dans les conditions de l'entreprise des éventualités compromettantes pour la Compagnie ou pour le pacha d'Égypte, auquel elle lui paraissait devoir de la reconnaissance au lieu d'un procès, il envoya à la Compagnie sa démission, préférant son indigente indépendance à une situation ambiguë. Il reprit avec plus d'assiduité sa traduction d'Aristote. Il avait les quatre conditions

nécessaires pour donner à l'Europe ce chef-d'œuvre si longtemps inconnu : la philosophie pratique, la passion de son modèle, la connaissance du grec et la vertu antique, cette condition supérieure qui force l'homme de ressembler à ce qu'il admire. Voilà le traducteur d'Aristote. Heureux, dans sa médiocrité, de n'avoir point à hésiter entre deux devoirs également impératifs : — la liberté de son travail et le remboursement d'immenses dettes dont la responsabilité pèserait sur sa plume, — il est libre, donc il est heureux. La dignité de son travail est entière, et il n'a rien à demander à ses amis que leur amitié. Quel trésor vaut celui-là ? Il l'a mérité.

Quand j'ai songé à étudier pièce à pièce cet homme encyclopédique, qui a laissé à lui tout seul d'Athènes un monument homogène plus complet et plus divin mille fois que cette encyclopédie de plusieurs mains inspirée en France par Voltaire, Diderot et leurs amis, travaillant sans plan à détruire plus qu'à édifier, je suis allé d'abord chercher dans sa retraite Barthélemy Saint-Hilaire. Qu'il y avait loin de cette commotion révolutionnaire de trois mois où nous nous étions rencontrés, et j'oserai dire aimés pour la première fois, au branle de la roue du temps ! Qu'il y avait loin des orages incessants du mont Aventin de Paris en 1848, à ce cabinet recueilli, dans une rue éloignée du centre, sans autres ornements que ses livres et ses dictionnaires, comme la tente d'un guerrier qui n'a de parure que ses armes ! Il était là, travaillant une partie du jour à sa traduction d'Aristote ou à ses autres œuvres scientifiques, dans la joie d'un homme de vertu. Pendant l'été, il empruntait un asile champêtre à quelqu'un de ses amis, fiers de garder sous leur toit un représentant du désintéressement antique.

XXIX

ALFRED DE VIGNY

I

J'ai toujours été l'ami et l'admirateur de cet homme de bien et de talent que la France vient de perdre [1], et, quand la maladie est venue lentement l'atteindre, je me suis toujours promis, si j'avais le malheur de lui survivre, de payer mon faible hommage à son modeste génie, à son caractère, à ses vertus. Fussé-je mort avant lui, comme c'était mon droit, à coup sûr il aurait fait de même envers ma mémoire ; il aurait taillé sa pierre et l'aurait incrustée dans un monument d'amitié pour me faire honorer et excuser par la postérité. Je dirai mieux, il l'aurait cimentée d'une de ses larmes, car il avait trop de grandeur pour être envieux, trop de justice pour être exigeant, trop de tendresse pour garder rancune, même à ce qu'il considérait comme une faiblesse humaine.

Cet homme était M. de Vigny.

II

Il était, comme moi, de race militaire. Son père, gentilhomme comme le mien, habitait dans la Touraine, jardin de la France, un petit fief pastoral et agricole, où il

[1] 1863.

s'était retiré après avoir été persécuté en 1792 et 1793, et forcé de briser son épée de capitaine d'infanterie pour ne pas fausser son serment de fidélité au roi martyrisé par le peuple.

Alfred de Vigny y naquit neuf ans après cette date : c'était le moment où la nature, décimée par la révolution, se vengeait des meurtres et des proscriptions qu'on lui avait fait subir, en produisant de doubles moissons d'épis. Une foule d'hommes éminents dans les lettres naissaient pour combler les vides que Roucher et André Chénier avaient faits en livrant leurs têtes à l'échafaud. C'est ainsi qu'après Marius, Sylla, Antoine et les proscriptions sanguinaires des triumvirs dans l'île du Reno, auprès de Modène, Rome livra jusqu'à Cicéron au poignard des délateurs, et qu'Horace, Virgile, Ovide, Tibulle et une foule d'autres hommes de génie se hâtèrent autour du trône d'Auguste, pour qu'il n'y eût point de vide dans la gloire romaine, point d'interrègne dans la famille de Romulus.

III

Commençons par son portrait à vingt-cinq ans, car peu de ses contemporains l'ont connu, tant c'était un solitaire de la foule : il passait seul dans les rues, sur les promenades, le long de nos quais ; on le remarquait à l'élégance de son costume, à la noblesse sans affectation de son attitude, à la sérénité de son beau visage, à la douceur affable de son regard; on se disait : « C'est quelqu'un « au-dessus du vulgaire, c'est un diplomate étranger, « c'est un jeune homme sur le front duquel la Providence « a écrit une grandeur future. » On s'arrêtait, mais on ne savait pas son nom.

IV

Je vais vous faire son portrait exact, la moyenne de son apparence, tel qu'il était dans son brillant uniforme de mousquetaire en 1822, tel qu'il était en 1825, enfin tel qu'il était en 1863, quelques mois avant sa mort ; toujours jeune et agréable d'esprit, sans que le temps eût presque rien changé à sa taille et à son visage, excepté quelques légères nuances imperceptibles de transition, entre les cheveux qui menaçaient de blanchir et les ondes molles et blondes de sa chevelure qu'il laissait flotter sur le collet de son habit. Cheveux de sa mère sans doute, qu'il soignait en souvenir d'elle, ne voulant rien livrer aux ciseaux de ce qui lui rappelait une image adorée de femme et de mère ! Cette coquetterie de costume, qu'on aurait pu prendre pour une affectation, n'était qu'un pieux sentiment filial, une relique vivante qui se renouvelait sur sa tête, et qui donnait à sa physionomie pensive et souriante quelque chose de la pudeur, de la grâce et de l'abandon de la femme. Cela lui donnait aussi un peu de la douce majesté de Platon ou de la candide et éternelle enfance de Bernardin de Saint-Pierre ; cheveux fins, luisants, ruisselants d'inspiration, autour desquels avaient flotté sous les bananiers les immortelles images de *Paul et Virginie*.

V

Le front d'Alfred de Vigny, dégagé de ses cheveux rejetés en arrière, était moulé comme celui d'un philosophe essénien de la Judée pour une pensée sensible mais toujours sereine. Poli et légèrement teinté de blanc et de

carmin, il était modelé pour réfléchir au dehors la pensée qui luisait au dedans ; une gracieuse dépression des tempes l'infléchissait en se rapprochant des yeux. On voyait qu'il y avait, non pas effort, mais attention continue dans les nerfs et dans les muscles qui formaient l'encadrement des regards ; bien que cette attention intérieure et tournée en dedans produisît involontairement une certaine tension des paupières qui rétrécissait le globe de l'œil, la couleur bleu de mer, de ce liquide qu'aucune ombre ne tachait, et la franchise amicale de son coup d'œil qui ne cherchait jamais à pénétrer dans le regard d'autrui, mais qui s'étalait jusqu'au fond de l'âme chez lui, inspirait à l'instant confiance absolue dans cet homme. C'était limpide comme un firmament. Qu'aurait-il eu à cacher ? Il n'avait jamais conçu la pensée de tromper personne ; feindre lui aurait paru une demi-duplicité. Il n'y avait, grâce à ce regard en complète sécurité, ni matin, ni soir, ni nuit, sur cette physionomie ; tout y était plein soleil de l'âme. Il laissait regarder et il regardait lui-même sans épier quoi que ce fût dans le regard de son interlocuteur ; ce qu'il n'éprouvait pas, il ne le soupçonnait pas. La lumière éblouit d'elle-même, on ne voit pas l'ombre.

VI

Son nez fin et mince cependant descendait en ligne droite sur sa bouche ; ses lèvres, rarement fermées, avaient le pli habituel d'un sourire en songe ; son menton solide était carrément dessiné ; il portait bien l'ovale, ni trop fermé, ni trop ouvert, de sa figure. Son teint avait conservé jusque sous l'impression de sa maladie, douce quoique mortelle, la fraîcheur et la blancheur rose de celui d'une vierge. Il y avait plus en lui d'un immortel que d'un malade. Sa voix

avait le timbre grave et égal d'un esprit qui parle de haut aux hommes ; je n'ai jamais entendu la plus légère altération dans cette voix : il eût été l'orateur d'un autre monde, parlant à celui-ci. Sa main était très-belle ; ses dix doigts, réunis et collés ensemble, s'étendaient avec un mouvement régulier et calme vers son interlocuteur, comme dans la démonstration la plus pacifique. Ce geste de vieillard portait la persuasion, jamais la colère, dans l'âme de ceux qui l'écoutaient : c'était le geste de la conviction. Il écoutait peu la réponse ; s'il n'avait pas convaincu, il se retirait modestement du groupe et il se taisait. Sa taille n'était ni petite ni haute, mais admirablement proportionnée ; telle à vingt ans, telle à cinquante : le temps n'y touchait pas ; ni gras, ni maigre, la matière n'avait rien à faire avec cette nature éthérée et immuable ; tempérament du bonheur inaltérable aux passions. Il en avait cependant, mais il les contenait par le sang-froid de son caractère ; elles n'étaient pour lui que les tentations de la vie éprouvées en silence, parce qu'elles ne demandaient rien à la vanité, mais qu'elles étaient toutes discrètes comme l'amitié, mystérieuses comme l'amour.

Tel était l'homme presque parfait avec lequel j'ai eu le bonheur d'être lié, depuis le jour où il répandit son nom dans le monde, jusqu'à aujourd'hui où je le pleure. Notre liaison n'a jamais eu ni une ivresse ni une déception, même aux jours les plus orageux de mon existence, parce qu'il a compris mes faiblesses comme j'ai compris sa raison. Mes passions m'ont toujours laissé la justice, et à lui son indulgence. Entre cette raison d'un côté et cette indulgence de l'autre, quelle place pouvait-il y avoir que pour l'estime réciproque et la mutuelle amitié ?

VII

Le père d'Alfred de Vigny avait émigré. Il ne rentra en France avec les Bourbons qu'en 1814 ; il était, comme son fils unique le fut plus tard, officier d'infanterie et chevalier de Saint-Louis. Il se logea à Paris, dans une modeste maison, rue du Faubourg-Saint-Honoré, en face du palais actuel de l'Élysée, où j'ai eu moi-même mon appartement en 1848. Homme d'un esprit littéraire, il s'y lia avec Émile Deschamps et avec son frère, également lettrés, qui logeaient dans le voisinage. Il mourut en 1821, dans ce même appartement qui avait servi d'asile à son retour des pays étrangers. Les rudes fatigues et la guerre de l'émigration, qui lui avaient infligé leurs traces et qui l'avaient courbé en deux avant l'âge, n'enlevaient rien, non plus que la modicité de ses ressources, à la bonté, à l'enjouement, à la grâce de son humeur. Il avait épousé, vers la fin de la Révolution, une jeune personne d'une haute distinction, fille de l'amiral marquis de Baraudin, cousin de l'illustre Bougainville.

Cette mère, aussi ferme d'esprit que tendre de cœur, se dévoua tout entière à son fils unique, après la mort de son mari. Ce n'était pas seulement son enfant, c'était son image. M. de Vigny ne la quitta jamais. C'est d'elle qu'il prit, avec ses beaux cheveux blonds, cette angélique douceur, cette fierté chevaleresque et ce dégoût du cynisme démocratique qui faisait de lui un aristocrate. « Nous avons élevé cet enfant pour le roi », écrivait Mme la comtesse de Vigny, en 1814, au ministre de la guerre, en lui demandant la faveur d'admettre son fils dans les gendarmes de la maison rouge, corps de noblesse qui, avec

les gardes du corps et les mousquetaires, donnait le rang d'officier aux fils de l'aristocratie déshéritée et un appointement de sous-lieutenant dans l'armée. Ce fut la même année et le même mois où j'entrai, aux mêmes conditions et au même titre, dans les gardes du corps. Fils de la guerre et de la fidélité, Vigny aimait d'origine l'une et l'autre. Il se conduisit, le 20 mars 1815, comme aurait fait son père. Il accompagna, à cheval, le roi et les princes jusqu'à Béthune ; fut licencié avec nous, le 31 décembre de la même année, après le retour du roi, qui fit le sacrifice de ces corps privilégiés à sa réconciliation avec l'armée de Bonaparte ; il entra, comme sous-lieutenant d'abord, dans la légion de Seine-et-Oise, et un an après avec le même grade dans la garde royale, au 5ᵉ régiment d'infanterie : devenu capitaine après treize ans de service, sa faible constitution le fit mettre au traitement de réforme. Ses camarades et le ministre de la guerre le regrettèrent comme un officier de grande espérance, qui serait parvenu, avec le temps et la guerre, aux premiers emplois de l'armée.

VIII

L'amour filial qu'il portait à sa mère, les premiers vers qu'il avait composés dans ses loisirs militaires et qui lui faisaient justement espérer une autre grandeur, le consolèrent de cette interruption de sa carrière naturelle. Les Turcs ont une expression historique par laquelle ils définissent vaguement, mais heureusement, certaines natures et certains hommes qui ne trouvent pas leur définition juste dans les catégories de la vie sociale, et qui donnent cependant une dénomination très-honorable et très-distincte aux individualités éminentes de leur civilisation.

Cette dénomination est celle de *tchilibi*. J'ai souvent demandé aux Orientaux le sens vrai de ce mot : « *Tchilibi*, « me répondaient-ils, ne signifie officiellement aucune « dignité positive, aucun emploi précis dans l'empire ; « mais il signifie plus : cette expression représente une « dignité intellectuelle et morale, une distinction qui n'est « point accordée par le sultan, mais par le concours « libre, spontané, incontestable et inaliénable de l'opinion « publique. On est *tchilibi* comme on est chez vous un « *honnête homme* par excellence : un homme distingué, « éminent, un homme à part. C'est la charge de ceux qui « n'en ont pas d'autres que leur propre respectabilité, « respectabilité célèbre, qui, lorsqu'elle se multiplie de « père en fils dans une famille, finit par former un sur- « nom de la race. »

Or c'était précisément, comme celui de gentilhomme par excellence, le seul titre ambitionné par M. de Vigny, le type de sa vie, le signe distinctif de son caractère, l'aristocratie de sa nature, le rôle innommé de sa vie. Il ne voulait rien que ce qu'il portait en lui-même : le parfait gentilhomme. C'était un rôle difficile à une époque où la noblesse inverse était odieuse, et où la démocratie mal comprise haïssait le gentilhomme et se vengeait de ses prétentions par une chanson de Béranger. Mais cela ne le troublait pas ; il avait en lui du sang d'émigré et le dédain inné pour les faveurs plébéiennes souvent aussi mal acquises que les faveurs de cour. Ce rôle s'associait très-bien avec une certaine célébrité littéraire, modeste et à demi-jour, qui ne demandait rien à personne, mais qui se créait elle-même, et qui savait attendre sa sanction de la postérité.

M. de Vigny se fit donc *tchilibi* français, se renferma en lui-même avec sa mère et quelques amis, et laissa de temps en temps s'échapper quelques vers qui ne ressem-

blaient à rien de ce qui avait paru jusque-là. Il était particulièrement sensible à ce mérite. Il convenait que l'originalité de cette poésie fût en rapport avec l'originalité de l'écrivain.

Ce fut l'époque où je le connus. Le connaître et l'aimer, c'était une même chose. Je l'ai aimé jusqu'à son dernier jour.

IX

Les premiers vers qu'il laissa transpirer furent, selon moi, les plus parfaits de ses vers [1]. Toutes les oreilles capables de les supporter en restèrent retentissantes. Quant à moi, je ne pus jamais les oublier. Byron n'avait rien de plus désespéré ; Hugo, rien de plus stoïque ; Moïse semblait avoir ressuscité pour se plaindre de sa grandeur. Vigny laissa se prolonger pendant toute sa vie ce retentissement de sa grande âme. Sa mère se réjouit d'avoir porté, dans l'exil de Babylone, l'enfant qui réveillait sa patrie par des accents si sacrés.

X

Elle vivait alors une partie considérable de l'année dans son petit château du *Manoir-Giraud*, du pays d'Anjou. Elle y avait élevé son fils; il lui était cher et sacré comme son berceau. C'était une maison à tourelles gothiques, encadrée dans de beaux ombrages; il la dessinait souvent avec goût et talent. Il aimait à montrer ses dessins domestiques à ses amis. Il composait ses dessins avec cette poésie du cœur' et de la main qui attachait un souvenir

[1] *Moïse*, poëme.

à chaque fenêtre et une intention à chaque branchage. C'est ainsi que de Maistre, l'auteur du *Voyage autour de ma chambre*, relégué et marié en Russie, peignait son petit manoir de Bissy, dans la belle vallée de Chambéry, qu'il m'apportait à Paris en 1842, et qui décore aujourd'hui seul ma chambre. La petite terre de M. de Vigny consistait surtout en vignoble comme celle d'Horace dans la pittoresque Sabine; il transformait son vin en eau-de-vie pour en augmenter un peu le produit. Ces soins domestiques lui laissaient le loisir non-seulement de méditer et de polir des vers, mais encore de se livrer comme Frédéric II à son goût pour la musique, et en particulier pour la flûte, le plus doux et le plus pastoral des instruments, celui qui s'allie le mieux avec la solitude et la campagne; il y retrouvait l'âme de Théocrite de Sicile, et il excellait dans cet instrument. C'était le seul bruit qu'on entendît sortir de sa demeure à travers les silencieux ombrages de l'Anjou. L'amour de l'étude, les tendres soins qu'il rendait à sa mère, qui était en même temps son univers, des promenades dans la campagne, des lectures, les semences et les récoltes de ses champs, remplissaient le reste; de grandes espérances de célébrité littéraire occupaient ses rêves. Il se sentait trop de talent pour envier personne. Il se croyait une destinée à lui seul, qui lui donnait la sécurité de son avenir sans empiéter sur aucun de ses contemporains. Pour devenir grand il n'avait besoin de rapetisser personne. Il aimait tous ses rivaux; l'éther, selon lui, était assez vaste pour contenir, sans les froisser, toutes les étoiles. Comme il n'y avait aucun orgueil offensif dans ce pressentiment de lui-même, il n'y avait aussi aucun dédain; toute la littérature en France lui rendait en amitié son indulgence.

La poésie était son premier goût.

En ce temps-là il en écrivait beaucoup, mais lentement,

comme on doit écrire pour la postérité. Le temps présent lui importait peu; il visait longtemps et très-haut.

Indépendamment de quelques poëmes très-courts, mais très-parfaits d'exécution, tels que *le Cor*, où l'on retrouve l'instinct musical de son âme, et qu'il écrivit pendant un voyage dans les Pyrénées avec sa mère, il méditait un poëme plus étendu sur le mode amer et mystérieux de lord Byron : *Dolorida*. C'est une beauté trahie qui empoisonne par jalousie son amant, qui jouit de ses tortures dont il ignore la cause, et qui, au moment de son dernier soupir, lui révèle son crime par un vers qui éclate comme la lueur d'un poignard tiré du fourreau :

Le reste du poison qu'hier je t'ai versé!

Cette imitation eut un grand succès. Elle en aurait moins aujourd'hui. L'imagination française était alors byronienne. Un mystère d'honneur paraissait nécessaire à l'effet de toute œuvre poétique.

Mais une autre imitation plus étudiée tentait déjà l'âme douce et tendre de Vigny.

Thomas Moore, Irlandais d'un grand talent aussi, venait de publier les *Amours des anges* et *Lalla Rookh*, poëmes indiens. Il était alors à Paris, jouissant dans un applaudissement universel de la fleur et de la primeur de son talent. Je le voyais souvent chez Mme la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël, et femme dont la beauté, la vertu, l'enivrement mystique et la piété céleste, devaient ravir le poëte irlandais et faire croire à la *sœur des anges* que Vigny voulait créer pour type idéal des amours sacrés. Cela répondait au temps où la piété de Chateaubriand et d'autres poëtes confondaient le ciel et la terre dans les mêmes adorations. Moi aussi, je rêvais alors un grand poëme ébauché seulement depuis, *la Chute d'un*

ange, qui devait former un épisode d'une œuvre en vingt-quatre chants, pendant que Vigny, moins ambitieux, mais plus heureux, donnait au public son *Éloa* sous le titre de mystère.

XI

Éloa confirma sa renommée de grand poëte parmi la jeunesse de Paris. La conception, malgré son défaut d'afféterie et de mignardise, la méritait en effet; mais c'était une conception, cela sortait de l'esprit, cela n'était pas une explosion du cœur. On ne fait pas la poésie, on la trouve dans son cœur. Le temps de ces poëmes ou de ces opuscules épiques était passé.

Le reste du volume, à *Moïse* près, parut empreint des mêmes qualités et des mêmes défauts. Vigny se fit un nom, mais ce nom, concentré dans quelques salons, ne fut pas suffisamment populaire. Cette célébrité sourde et à demi-voix ne répondait pas assez à ses désirs de gloire.

Mais en 1827 Walter Scott, l'Arioste sérieux, mais l'Arioste en prose, de l'Écosse, remplissait l'Europe entière de ses romans historiques. M. de Vigny les lisait comme nous; la nature un peu féminine de son talent le portait naturellement à l'imitation. Il chercha un sujet dans l'histoire de sa province; il le trouva dans le fils charmant, ingrat et tragique du maréchal d'Effiat, ce Cinq-Mars tour à tour favori de Louis XIII, rival à la fois et jouet du cardinal de Richelieu; — son jouet et bientôt sa victime. — Le sujet était très-riche, la politique s'y mêlait à l'amour. M. de Vigny le traita en grand maître de l'art. Treize éditions en peu d'années lui révélèrent son immense succès. Si l'on veut en connaître tout l'intérêt, il faut le lire en entier; si l'on veut en déguster le

style, lisez seulement les parties purement descriptives le ce bel ouvrage. Le drame, qu'on a accusé de ne pas se rapprocher assez de l'exactitude de l'histoire dans les scènes secondaires, n'a qu'un défaut : c'est celui du genre, c'est celui de Walter Scott lui-même. C'est un roman ; du moment que vous quittez le terrain solide et précis de l'histoire, il ne faut pas prétendre à y rentrer. Le roman historique est un mensonge, et le plus dangereux de tous, puisque l'histoire ici ne sert que de faux témoin à l'invention ; c'est mentir avec vraisemblance, c'est tromper avec autorité. Ce m'a toujours paru l'extrême danger de ce genre de composition littéraire, inventé par Mme de Genlis, idéalisé par Walter Scott, popularisé en France par M. de Vigny. En bonne police littéraire, ce devrait être interdit : Dieu et les hommes n'ont pas livré la vérité historique, héritage du genre humain, au caprice adultère de l'imagination des hommes. C'est un texte, il est par cela même sacré ! L'excellent esprit de M. de Vigny était de sa nature propre à comprendre cette vérité. Mais le talent a ses licences, il les justifie en les couvrant de fleurs. Les chefs-d'œuvre portent avec eux leur pardon. *Cinq-Mars* est un chef-d'œuvre.

XII

Stello avait paru : quelque chose qui rappelait Sterne, inconséquent, décousu, fragmentaire, doux, fort, sensible, ému et plaisant tour à tour ; livre multicolore où perçait la philosophie stoïque à travers la raillerie gauloise. Le succès en fut remarquable et dure encore parmi les sectaires de ce bon cœur et de ce beau génie. Mais cela n'atteignait pas la foule, c'était encore un volume

d'élite : il fallait à M. de Vigny descendre à cette foule pour remonter. Il songea au théâtre.

Il y songeait. Mais la révolution de 1830, qu'il vit avec déplaisir et qui lui enlevait le roi de sa jeunesse et les salons de sa gloire naissante, le confirma dans l'idée d'écrire pour ce public anonyme qui ne donne pas la gloire, mais l'engouement. Il écrivit le drame révolutionnaire ou plutôt socialiste de *Chatterton*.

XIII

Un amour était caché sous cet amour de Chatterton pour Kitty Bell... Mme Dorval était l'idéal de M. de Vigny et du public. Cet amour avait vraisemblablement ajouté son pathétique au pathétique de la situation. Tout fut complet, excepté la morale, dans cette œuvre. On aurait en vain parlé raison à ce public; on aurait en vain représenté à cet enthousiasme socialiste que la société ne doit à personne, et surtout à un enfant de dix-huit ans comme Chatterton, que le prix réel de ses services, et non le prix auquel il évalue ses rêves; qu'il n'y a rien d'humiliant dans un emploi servile bien rétribué, quand cet emploi, qui est celui des dix-neuf vingtièmes de la population, est honorable; que le cri de haine contre la société étayée ainsi est le cri d'un fou qui veut avoir raison contre la nature des choses, et que le suicide à dix-huit ans par impatience est l'acte d'un frénétique. Tout cela fût tombé à froid devant la chaleureuse émotion de M. de Vigny. Ah ! combien depuis ne s'est-il pas accusé d'avoir plaidé cette cause absurde contre laquelle il s'est armé avec moi et les bons esprits en 1848 ! Il avait senti, il n'avait pas pensé. La pensée et le sentiment ne se mirent d'accord en lui qu'à l'épreuve ; et il ne se pardonna cette

glorieuse faute qu'après l'avoir courageusement expiée. Les grands poëtes doivent surveiller leur sujet. *Werther* avait fait des suicides de fantaisie, *Chatterton* fit des suicides de scepticisme.

XIV

Ainsi, poëte lyrique du premier ordre dans *Moïse*, poëte dramatique de première sensibilité dans *Chatterton*, romancier de première conception dans *Cinq-Mars*, il ne manquait à M. de Vigny qu'un sujet fécond pour être philosophe de première vérité. Il le chercha, et il le trouva dans notre civilisation française de la dernière année de nos révolutions. Le sujet était neuf et prodigieusement difficile. Le titre seul l'exprimait, mais l'exprimait mal : *Servitude et Grandeur militaires*. C'était le sujet de l'*armée*. Servitude! il n'y en a point dans le dévouement nécessaire à son pays ou à son roi. Grandeur! il n'y en a point dans l'obéissance volontaire aux crimes d'un peuple ou d'un homme. *Discipline et Honneur*, c'était le véritable titre. M. de Vigny le sentit à la fin de son livre, mais c'était trop précis et trop étroit pour le grandiose de sa conception. Il s'arrêta au premier.

XV

L'armée française est un mystère pour un pays qui doit être fort et qui veut être libre. Fort, c'est être *un*. Libre, c'est être délibérant : entre ces deux mots qui expriment la France, il y a opposition organique. On ne peut être à la fois discipliné comme un couvent et libre comme un sénat. Il faut un terme qui concilie ces deux nécessités de notre territoire et de notre caractère.

Nécessité d'être fort, prêt à tout, dans une nation *méditerranéenne*, circonscrite par *trois millions* de soldats ou de matelots, aux ordres absolus des huit puissances militaires qui nous menacent en Europe, à toute heure : qui peut nier cette évidence ? C'est un fait ; nous n'y pouvons rien. Dieu et la force des choses nous ont donné la France ainsi constituée. Toutes les constitutions, toutes les déclamations, n'y changent rien ; nous changerons cent fois de gouvernement, nous ne changerons point de nature. Les pays les plus libres subiront toujours la dictature de leur situation géographique ; de là la nécessité d'être *un*, pour prendre les armes à propos et vite, et pour agir et réagir, soit pour la guerre offensive, soit pour la guerre défensive, avec l'ensemble et la vigueur d'un seul homme. La loi exceptionnelle à toutes les lois, la loi militaire ou la *discipline*, est donc la loi, la loi la plus sacrée parce qu'elle est la loi vitale de la France. Or, c'est la loi qui fait la *servitude* volontaire, selon l'expression de M. de Vigny. Ce n'est pas la loi qui fait les hommes délibérants et libres. Cette loi du caractère français ne vient qu'après, si elle peut venir. Le secret de nos oscillations perpétuelles entre la *servitude* nécessaire et la liberté impossible n'est que dans cette balance incessante entre la discipline de l'armée et l'âme révolutionnaire de la nation.

Je pourrais ajouter ici ce qui a échappé à M. de Vigny, c'est que l'armée forte et dictatoriale de la France lui est aussi énergiquement commandée, depuis quelques années, pour les garanties intérieures de la société industrielle au dedans, que par ses ennemis au dehors. Une nation qui compte dans sa population active sept millions d'ouvriers, trois cent mille seulement dans sa capitale ; une nation où deux ou trois millions de ces ouvriers, jeunes, vigoureux, impressionnables, facilement émus,

ou séditieux, peuvent être tous les jours, par l'industrie nouvelle des chemins de fer, transportés en masse désordonnée dans cette capitale ou sur un point quelconque du territoire, pour y imposer leur volonté indisciplinée, souveraine, irresponsable, a besoin, sous peine de mort, d'une armée nombreuse, puissante, obéissante, pour contre-balancer cette foule du *mont Aventin.* Autrement, la servitude militaire serait bien promptement déplacée, et, pour n'avoir pas voulu de l'esclavage momentané et discipliné de l'armée, nous aurions à perpétuité l'esclavage cent fois pire du prolétaire, l'armée des factions, des passions, des insurrections, le mal sans remède, la fin turbulente des sociétés, le désordre à domicile.

C'est ce que le bon sens français a merveilleusement compris en 1793, en 1830, en 1848 surtout.

Aussi remarquez avec quel ensemble et quelle promptitude l'armée et ses généraux se sont ralliés comme un seul homme à la république qui leur répugnait, et aux hommes de ce gouvernement qu'ils ne connaissaient pas, même de nom. L'armée d'Alger, de *quatre-vingt mille hommes*, sous les ordres directs des princes de la maison d'Orléans, n'a pas même eu une hésitation d'une heure. Elle a remis son épée au premier commissaire nommé par nous, et a laissé partir avec regret, mais avec dignité, ses princes. Elle avait cependant beau jeu pour leur rester fidèle ; réunie en masses, debout sur un sol séparé de nous par la mer, elle n'avait qu'à se grouper sous son drapeau et défier, l'arme à la main, nos envoyés et nos escadres : c'était la longue impunité de la sédition militaire !

En France, avant que la fumée du coup de feu du matin entre l'armée du roi et les combattants du peuple fût dissipée, le général Bugeaud, déjà soumis par la discipline et le patriotisme à la cause qu'il combattait quelques

heures plus tôt, m'écrivait pour me dire qu'il se retirait dans ses foyers, mais que, le jour où l'on aurait besoin de lui pour la patrie, il était à la république. Je lui répondais que je comptais sur lui pour commander l'armée du Rhin. Le général Cavaignac, influencé par une lettre de sa mère, inspirée par moi, qui l'avait sollicité au nom du pays, partait trois mois après d'Alger, et venait accepter de nos mains le commandement de l'armée que nous avions un moment écartée de Paris pour éviter la corruption ou les rixes, mais que nous faisions rentrer bataillon par bataillon pour défendre la société menacée. Le général Subervie, brave soldat et brave citoyen mal récompensé et calomnié par des ambitions obscures, prenait le ministère de la guerre; Lamoricière, le bras en écharpe d'une balle du peuple, venait à l'Hôtel de ville quatre heures après le combat et prenait le commandement de Paris; le général Pélissier, le commandement des vingt mille hommes de *garde mobile*, évoqués dans la nuit par moi-même pour opposer en eux à la force désordonnée de la révolution la force infaillible de la discipline; Bedeau, de même. Vous n'auriez pas trouvé dans l'état-major de la république, armée ou flotte, un nom qui ne fût pas la veille dans l'état-major de la royauté; pas un chef, pas un régiment, ne firent défaut à la patrie. Le gouvernement n'eut qu'un souci, leur assigner les postes les plus périlleux; ils étaient la France. Notre désir était la paix d'abord pour ne pas donner deux accès de fièvre à l'Europe à la fois. Mais, grâce à l'armée, reportée par nous à cinq cent mille hommes, nous étions prêts à la guerre comme à la paix. L'honneur en revient à M. Garnier-Pagès et à M. Duclerc, ces deux économes de la patrie, ces Colbert et ces Louvois de la république, qui surent réveiller courageusement le patriotisme de l'argent pour sauver l'argent lui-même en le forçant à acheter du fer.

En trois mois, l'armée, entraînée par la nation, couvrait la France à Paris et partout. Voilà l'instinct des peuples, voilà la loi des lois, l'unité de l'armée et sa discipline.

On me dira avec raison : « Mais cette loi, en sauvant le sol de l'étranger, compromit la liberté des citoyens à l'intérieur. » C'est vrai ; je n'ai rien à répondre, de tristes événements confirmeraient l'objection. Un avantage est toujours balancé par un danger, ce danger est aussi évident que cet avantage ; choisissons le moindre. Vaut-il mieux que le sol soit perdu avec la grande race qu'il porte ? Vaut-il mieux que cette race s'expose de temps en temps à perdre sa liberté par une dictature de son armée ? En d'autres termes, vaut-il mieux vivre désarmés devant l'Europe ou désarmés devant soi-même ? Que le patriotisme, la première vertu des nations, réponde.

D'ailleurs, le joug de l'armée se brise et rend la liberté relative au peuple après une éclipse d'une certaine durée ; rien n'est éternel, surtout en France. Le pays se retrouvera libre, grâce à l'armée. Il n'y a donc pas à hésiter entre les services et les dangers de l'armée en France. S'il faut que quelque chose soit exposé, il vaut indubitablement mieux que ce soit un mode de gouvernement de la France que la France elle-même.

XVI

Pendant que je me suis trouvé, malgré moi, presque dictateur en France, et chargé de fonder de bonne foi le gouvernement républicain de mon pays, je me suis presque tous les jours posé cette redoutable question : « Faut-« il dissoudre l'armée (ce qui nous était impossible) ?

« et, une fois dissoute, comment la recomposer pour « qu'elle préserve à la fois le territoire et la liberté ? »

Ma première pensée fut, non pas de la réduire, c'eût été trahir la patrie, mais de la faire plus départementale que nationale, c'est-à-dire de la diviser organiquement en quelques grands corps recrutés dans certaines zones départementales du pays, y résidant toujours sous l'influence de l'opinion locale et sous le commandement de généraux pris, autant que possible, dans les mêmes provinces, de peur que l'ascendant naturel d'un *Auguste* popularisé par le nom de *César* ne pût disposer de l'armée entière et rétablir l'empire, œuvre des soldats, au lieu de la république ou de la monarchie tempérée, œuvre des citoyens. — Les raisons que je me donnais à moi-même pour cette organisation de nos forces étaient puissantes. Une considération m'arrêta : je savais bien que le parti républicain extrême, tout-puissant alors, me seconderait, et que nous l'emporterions aisément dans les conseils. Mais, que devenait l'unité de l'armée ? Et sans l'unité, que devenaient la force et la discipline ? — J'y renonçai avec regret, et je préférai consciencieusement laisser courir à la France les *hasards césariens*, qui, de trois choses, en sauvaient deux, le sol et l'armée, et qui ne laissaient qu'une troisième chose en souffrance, la liberté intérieure. Ai-je bien ou mal raisonné ? Le temps nous le dira.

XVII

C'est là la question que M. de Vigny, homme de lettres, résolut de traiter à fond par le sentiment dans son beau livre de *Servitude et Grandeur militaires*. Il ne se déguise rien de l'abaissement des caractères individuels de l'armée, d'un côté ; de la beauté des dévouements, de

l'autre. Mais, en homme d'État français, il finit par se prononcer comme moi pour le dévouement, c'est-à-dire pour l'armée. Il le fit épiquement, c'est-à-dire en récits successifs et dramatiques.

XVIII

Là s'arrêtent les œuvres imprimées de M. de Vigny.

Il en reçut la récompense en 1845, par sa nomination à l'Académie française. Cette journée fut empoisonnée pour lui par le discours ironique, railleur, malveillant, d'un homme illustre, chargé par l'Académie de lui répondre.

Ce discours ressemble aux sifflets de l'insulteur public des Romains, qui perçaient à travers les acclamations du triomphe. Je n'y étais pas; mais, en le lisant, je ne reconnus ni l'insulteur ni l'insulté. La seule réponse de M. de Vigny fut le silence. Je fus révolté en le lisant : eût-on à se plaindre d'un collègue, il y a des jours de bonheur et de joie qu'il ne faut pas corrompre d'une injure, surtout quand on ne peut pas être relevé. Mais M. de Vigny n'avait certainement donné à personne le droit d'une vengeance, pas même d'une rancune. Je n'ai jamais su de quoi pouvait venir ce caprice d'acrimonie qui donnait le droit de douter de la bonté de cœur de ce vieillard. « Vous êtes un homme de bien que j'ai toujours « voulu prendre pour un homme d'État, parce que la « fortune, maîtresse des destinées, vous a fait naître « illustre, riche et beau. Vous n'avez jamais rien écrit « que quelques pages à vingt ans, pour flatter le despo- « tisme dont la faveur donnait des emplois et de l'or. « Mais, académiquement, vous êtes trop fier de votre « néant, pour que je puisse vous répondre par des criti- « ques. Où les prendrais-je? Le néant n'a pas de rival,

« et la critique ne mord pas sur rien. Je suis réduit au « silence! Ce n'est pas tout d'avoir la physionomie d'un « homme agréable, il faut encore avoir l'âme d'un héros « ou la parole d'un orateur : sans cela, il faut être poli « si l'on ne tient pas à être juste! »

M. le directeur ne fut ni poli ni juste. Il a dû se repentir bien des fois avant sa mort de ce mauvais coup de langue à deux tranchants envers un homme d'honneur d'autant plus facile à asphyxier de faux éloges qu'il était incapable de comprendre deux sens dans une parole. C'était la loyauté même, poussée jusqu'à la naïveté. Il se serait cru déshonoré de comprendre ce qu'il se sentait incapable de dire.

XIX

Il perdit son admirable mère vers 1837. Elle était souffrante et infirme depuis plusieurs années; il ne quittait ni sa maison ni son chevet, dans la rue des Écuries-d'Artois, où il est mort lui-même. Elle était sa société et son souci, comme si, au lieu d'être sa mère, elle eût été son enfant. Aucun soin ne lui coûtait pour elle; il était jaloux de ceux qu'il ne lui rendait pas. Elle mourut en le bénissant.

XX

Quelques années avant cette perte, il avait épousé, à Pau, M[lle] Lydia Bunbury. C'était une jeune Anglaise, d'une candeur et d'une bonté modestes, qui lui assurait le bonheur; elle lui promettait aussi un jour une immense fortune.

Il jouit assez longtemps de cette fortune en espérance. Ses rêves d'or lui permettaient toutes les illusions de la

bienfaisance. La perte irréparable d'un procès lui enleva tout. Il ne s'occupa qu'à consoler lui-même sa jeune femme.

Son angélique bonté, qui l'attacha à elle, lui tint lieu de tout. Il n'avait point de dettes qui l'obligeassent à se dévouer à des créanciers; il avait des amis. Il avait l'estime et la gloire modeste de ses travaux auprès d'une épouse digne de son cœur; il fut pour elle ce qu'il avait été pour sa mère. Il la soigna malade jusqu'à la veille de sa propre mort. Elle connaissait toutes ses vertus, elle l'adorait : il l'aimait lui-même comme un enfant infirme. Il n'avait qu'une crainte, en se sentant atteint lui-même dans son principe de vie, c'était de mourir avant elle, et de la léguer à des mains étrangères. C'était comme une lutte de cœur à qui mourrait le premier. Quand elle fut morte, il y a quelques mois, il se sentit soulagé de son principal souci. Il attendit patiemment sa propre fin, qui ne pouvait tarder beaucoup.

J'ai compris par moi-même ce soulagement du cœur, quand Dieu daigne se charger du dépôt sacré que vous craignez de laisser après vous, sans affection et sans providence, ici-bas.

Que les âmes railleuses fassent une ironie de cette consolation du désespéré. Dieu qui la donne les juge : il suffit.

XXI

On a dit (et je le crois vrai) que M. de Vigny, libre désormais de ses préférences politiques, avait nourri l'espérance d'être appelé au rôle de gouverneur du Prince impérial. On a attribué à cette arrière-pensée sa présence à Compiègne pendant les fêtes de l'empire. L'année dernière, il n'était pas courtisan, mais il pouvait aspirer tout

bas à un rôle historique. Je lui en parlai un jour chez moi, tête à tête, sans approbation ni blâme. Il ne nia ni ne confirma ce bruit; il me jura seulement qu'on ne lui avait jamais fait à ce sujet aucune ouverture. J'ignore sa pensée secrète à cet égard; le rôle était grand, et il était libre.

Ses opinions politiques étaient au fond monarchiques, mais ses mœurs aristocratiques avant tout. La monarchie légitime pour le pays, pour lui une belle carrière militaire couronnée par une haute dignité et un grade illustre sous une maison royale de son choix, c'était l'idéal de sa vie. 1830 avait tout renversé en lui. Il m'avait su gré de m'être retiré alors et d'avoir sacrifié toute ambition à l'honneur de mes affections.

Quand 1848 m'appela sur une autre scène inattendue, il ne me blâma pas, il me calomnia encore moins; il ne cessa pas d'être à mes côtés pour me donner applaudissement, courage et conseil. — « Vous faites, me disait-il « souvent, ce qu'il y a de mieux à faire : la république « actuellement peut seule nous réunir et nous sauver. « Marchez et combattez les excès, la France est avec « vous! »

XXII

Quand j'eus fini mon rôle, il quitta lui-même Paris et se retira quatre ans de suite dans sa retraite féodale de Touraine, mettant les forêts entre lui et le tumulte menaçant des élections, des ambitions, des dissensions civiles qui nous menacèrent tous. Il ne revint à Paris qu'après le coup d'État, qu'il ne m'appartient pas de caractériser aujourd'hui. La monarchie de ses pères écartée, il ne lui restait que l'empire. Il était trop honnête homme et trop patriote pour chercher dans le socialisme un appui ou une

vengeance. Il se repentait de l'avoir flatté et encouragé littérairement dans *Chatterton*, *ce toast de vin de Champagne, au dessert, d'une utopie mal conçue et malfaisante;* il le redoutait pour la société comme la mort. République comme moi, empire comme Napoléon, celui qui le délivrerait de ce cauchemar des prolétaires était son idole. Il voulait un sauveur à tout prix, même au prix du parlementarisme, qu'il n'estimait pas plus que moi. Son honneur ne lui imposait pas les mêmes réserves. Il ne cacha point ses inclinations vers l'empire.

Il avait connu à Londres le jeune Napoléon sans lui donner ni encouragement ni promesses. Il ne voulait pas lui-même placer un obstacle de plus sur la route d'une restauration que son père avait ramenée de l'exil. Il se conduisit en homme d'honneur, et resta neutre entre la fortune possible et sa fortune arriérée. A son retour, le coup d'État avait prononcé; il se décida pour Napoléon. C'était le sauveur pour lui : il ne protesta pas contre ce qu'il appelait le salut. Il se déclara impérialiste modéré; cela ne l'empêcha pas de me voir, et cela ne m'empêcha pas de l'aimer. J'avais vu d'assez haut les choses pour ne pas accuser légèrement les hommes. Nous avions été amis depuis le premier jour, nous devions l'être jusqu'au dernier! Nous le fûmes. De grandes catastrophes venant de me frapper, je quittai Paris en m'informant de lui et en lui envoyant mes adieux. J'appris qu'il était mieux, et peu de jours après je lus la nouvelle de sa belle et douce mort dans les journaux. *Nulli flebilior!*

Que la France se souvienne qu'elle a perdu en lui un grand écrivain, un grand homme de bien, mais surtout le plus galant homme du siècle.

Adieu, mon cher Vigny! vous voilà arrivé, quoique plus jeune que moi, devant Celui qui nous crée et qui nous juge, dans ce monde où toutes nos petites passions

meurent avant nous, où nous ne serons appréciés ni par nos amis ni par nos ennemis, mais sur le type éternel du bien ou du mal que nous avons fait! Vous n'avez fait que du bien! Je vous tends la main d'ici-bas, tendez-moi la vôtre de là-haut. Il n'y a plus d'hommes où vous êtes, il n'y a que l'Être infiniment bon. Vous êtes bon, allez à lui!

XX

TRADUCTEURS ET COMMENTATEURS DU DANTE

I

Il n'y a pas très-longtemps que le poëme du Dante a commencé à retentir au delà des Alpes. Boileau n'en parle pas dans son *Art poétique*, ou, s'il en parle, dans le passage où il réprouve le merveilleux chrétien en poésie, c'est avec dédain. Voltaire en parle dans quelques lettres à des savants italiens, mais il ne l'avait évidemment pas lu tout entier (chose difficile), et il en parle comme d'une *monstruosité* poétique.

Les premières traductions qu'on en donna en France, à la fin du dernier siècle, ne sont que des paraphrases enluminées ou affadies; il est impossible d'y trouver trace de l'original : ce sont des dentelles sur le corps d'Hercule. La première traduction sérieuse et les premiers commentaires compétents sont la traduction et les notes explicatives du chevalier Artaud. M. Artaud était un diplomate et un savant français, résidant tantôt à Florence, tantôt à Rome. Je l'ai beaucoup connu dans ma jeunesse; j'ai été son disciple en diplomatie italienne et en intelligence des poëtes de cette terre de toute poésie. C'est lui qui m'a fait épeler le Dante, c'est à lui que je dois le droit de le com-

prendre et d'en parler aujourd'hui. J'aime à lui rendre ce tribut de reconnaissance sur sa tombe ; il y est descendu tard ; il s'y repose d'une vie honorable et laborieuse dans un champ des morts de Paris. Il était digne de dormir avec les illustres Toscans sur sa couche de gloire dans le champ des morts (*Campo Santo*) de Pise, ou dans l'église de Santa-Croce à Florence, ou bien à Ravenne, à l'ombre du sépulcre du Dante ! Les Italiens devraient revendiquer sa dépouille comme ils devraient revendiquer un jour la mienne, si l'homme doit dormir en effet dans la terre qu'il a le plus aimée.

II

La destinée de M. Artaud était bizarre. Entré dans la diplomatie française sous les derniers ministères de Louis XVI, il y était resté sous la Convention, sous le Directoire, sous le Consulat, sous l'Empire, jusqu'au jour où il n'y eut plus d'autre diplomate à Rome que le général Miollis, homme de même moelle et de mêmes os antiques que M. Artaud. Il avait passé alors à Florence de longues années dans la société d'Alfieri et de la comtesse d'Albany. Puis il était revenu à Rome avec l'Église ; il avait été l'ami de Pie VI, le plus doux des papes, et du cardinal Consalvi, le plus séduisant des ministres. Il y avait été à lui seul la tradition de la diplomatie française en permanence depuis le cardinal de Bernis jusqu'au duc de Montmorency-Laval, en passant par le général Duphot et par M. de Canclaux. Il était à Rome et à Florence inamovible comme la tradition, à peu près semblable à ces premiers drogmans que les puissances européennes entretiennent dans les cours d'Asie auprès de leurs ambassadeurs pour leur enseigner la langue du pays et la politique de ces

cours. Un tel homme est indispensable à Rome, où il y a une politique permanente et traditionnelle à côté de souverains électifs et transitoires.

M. Artaud remplissait merveilleusement ce rôle près de la cour romaine. Lié avec tous les membres distingués de cette aristocratie élective qu'on appelle le *Sacré Collége*, il les avait vus arriver à Rome, y remplir successivement les divers degrés des fonctions de l'Église et de l'administration au Vatican, puis s'élever de dignités en dignités jusqu'à ces épiscopats, à ces cardinalats, à ces principautés, à cette papauté qui les rendaient arbitres de la politique sacrée ou profane du monde catholique. Les rapports qu'il avait eus avec eux dans leur jeunesse, dans leurs revers, dans leurs légations, le rendaient éminemment propre à traiter avec eux presque familièrement les grandes affaires.

Ses liaisons avec le monde savant et lettré de Rome n'étaient pas moins intimes. Nulle part il n'existe en Europe une caste savante et lettrée comparable à ces abbés romains, vivant pour ainsi dire dans les catacombes des bibliothèques, et s'enivrant depuis l'enfance jusqu'à la mort de la poussière des livres.

M. Artaud avait contracté auprès d'eux cette même passion des antiquités et des curiosités bibliographiques de l'Italie. Le matin, c'était un diplomate habile et consommé, traitant avec une autorité polie les intérêts de la France à Rome; le soir, c'était un érudit presque monastique, élucidant avec des religieux et des bibliothécaires le texte d'un vers du Dante ou le sens d'une allusion obscure de ce poëte aux hommes et aux événements de son temps. C'est pendant quarante ans d'une pareille vie que la traduction et les notes de M. Artaud furent, pour ainsi dire, filtrées goutte d'encre à goutte d'encre. Il avait transfusé son sang dans l'ombre du poëte toscan. La figure même

de M. Artaud avait pris quelque chose de la physionomie anguleuse, plombée, ascétique, que les peintres donnent au visage du Dante, allongé et amaigri sous son laurier.

III

A mon premier voyage à Rome j'avais des lettres de recommandation pour ce savant diplomate. Il m'accueillit avec cette bonté un peu supérieure d'un homme fait envers un adolescent. Ma passion précoce pour l'Italie poétique l'intéressa à moi; il m'ouvrit le sanctuaire du Dante; il m'apprit à épeler vers à vers ce grand poëme ou cette grande énigme dont il était le sphinx depuis tant d'années. Il m'initia en même temps, par une immense variété d'anecdotes dont il était le recueil vivant, à la diplomatie consommée de la vieille cour de Rome et à l'histoire de cette capitale ecclésiastique depuis la révolution française jusqu'à la captivité de Pie VI à Savone.

Je goûtais beaucoup ces entretiens avec un homme supérieur en âge, en érudition et en politique. Je n'ai jamais perdu le souvenir de ces heures agréables passées dans son cabinet de traducteur ou dans sa chancellerie de diplomate. Ce souvenir m'a peut-être rendu partial pour sa traduction et pour ses commentaires; mais j'avoue que jusqu'ici je n'ai pu lire avec une complète sécurité de sens le poëme du Dante que dans l'édition en deux langues de M. Artaud, et en contrôlant à chaque instant le texte par le commentaire. M. Artaud n'était pas poëte, j'en conviens; mais il était savant. Dante était assez poëte pour deux; ce qu'il lui fallait, c'était un interprète. Il n'en pouvait pas avoir un, selon moi, plus pénétrant, plus consciencieux et plus fidèle que le secrétaire d'ambassade de

France à Rome et à Florence. Depuis ce temps ce livre ne m'a pas quitté.

IV

Il y a une autre traduction en français et en prose, qu'on dit excellente et que je n'ai lue que par fragments; c'est celle d'un homme de lettres italien. M. Fiorentino s'est naturalisé Français par la pureté de son style dans notre langue. C'est un légitime préjugé en faveur du sens de cette traduction que d'avoir été écrite par un compatriote du Dante. Le sens de la *Divine Comédie* coule, pour ainsi dire, dans les veines des Italiens. *Barbarus hic ego sum*, devons-nous dire à M. Fiorentino, nous autres Barbares. Il vient de me lancer à ce titre une indulgente épigramme dans un article de journal; nous l'avons acceptée en toute humilité. Un traducteur qui venge son poëte est respectable dans sa piété filiale. Le droit des traducteurs est de confondre tellement leur personne avec la personne de leur modèle, que les critiques adressées à l'un blessent l'autre, et que, si l'on évoque le Dante, M. Fiorentino a le droit de répondre : « Me voilà ! »

Nous admettons cette identité sans doute très-légitime entre le poëte et l'interprète : c'est l'identité de la voix et de l'écho. M. Fiorentino a été un bel écho de l'Italie en France. Sa petite épigramme imméritée (car nous ne nous sommes jamais mis, comme poëte, au niveau seulement d'un vers du Dante) ne nous empêchera pas de remercier cet écrivain de son excellente interprétation.

Après lui M. Mongis, en vers, M. Brizeux, digne de lutter corps à corps, et plusieurs autres traducteurs sérieux ont tenté l'œuvre.

V

M. de Lamennais, c'est-à-dire un souverain ouvrier de style, a consacré ses dernières années à une traduction littérale et mot à mot de la *Divine Comédie*. M. de Chateaubriand avait consacré ainsi ses dernières veilles d'écrivain à une traduction de Milton.

Il est glorieux sans doute pour l'Italie comme pour l'Angleterre que les deux plus grands prosateurs français de ce siècle n'aient pas jugé au-dessous de leur talent de copier ces deux modèles étrangers et d'écrire leurs noms sur les piédestaux éternels de Milton et de Dante; mais le système de traduction qu'ils ont adopté l'un et l'autre est, selon nous, un faux système, un jeu de plume plutôt qu'une fidélité de traducteur. Ils ont voulu, par une copie servile plutôt que fidèle, rendre le mot par le mot, la phrase par la phrase, la syllabe par la syllabe. Erreur! ils ont montré en cela qu'ils ne s'étaient pas rendu compte du génie des langues.

Que vous demande, en effet, le lecteur? Ce ne sont pas des mots qu'il demande, c'est du sens. Or deux langues différentes n'expriment pas le même sens dans les mêmes mots, ni même dans le même nombre de mots. Si vous vous astreignez à rendre puérilement le vers par le vers, le mot par le mot, le tercet par le tercet, l'octave par l'octave, que faites-vous? Vous faussez par l'effort votre propre langue sans parvenir à lui faire rendre ni la forme ni le sens de la langue que vous traduisez. L'instrument n'est pas le même; vous ne le manierez pas avec la même mesure et avec le même doigté. Vous faites ce que voudrait faire un musicien qui prétendrait imiter le violon avec la

cymbale ou la flûte avec le tambourin. Encore une fois, ce n'est pas l'expression qu'il faut traduire, c'est le sentiment. Pour transvaser ce sentiment, cette poésie, cette harmonie, cette image, d'un dialecte dans un autre, vous n'avez pas trop de toute la liberté, de toute la souplesse, de toute la richesse de votre langue. Ne vous entravez donc pas vous-même en vous liant comme un bœuf servile au joug parallèle du mot à mot. C'est ce qu'avait fait M. de Chateaubriand pour Milton, c'est ce qu'a voulu faire M. de Lamennais pour le Dante; œuvre estimable, mais malheureuse, où la servilité détruit la fidélité.

VI

Un autre jeune traducteur de la *Divine Comédie* tente en ce moment une œuvre mille fois plus difficile, et, chose plus étonnante encore, il y réussit.

Nous voulons parler de la traduction de la *Divine Comédie* en vers français par M. Louis Ratisbonne.

Malgré le prodigieux effort de talent et de langue nécessaire pour traduire un poëte en vers, M. Louis Ratisbonne n'a pas seulement rendu le sens, il a rendu la forme, la couleur, l'accent, le son. Il a communiqué au mètre français la vibration du mètre toscan; il a transformé, à force d'art, la période poétique française en tercets du Dante. Ce chef-d'œuvre de vigueur et d'adresse dans le jeune écrivain est tout à la fois un chef-d'œuvre d'intelligence de son modèle. M. Louis Ratisbonne rappelle la traduction, jusqu'ici inimitable, des *Géorgiques* de Virgile par l'abbé Delille; mais le Dante, poëte abrupte, étrange, sauvage et mystique tout ensemble, est mille fois plus inaccessible à la traduction que Virgile. La lumière se réfléchit mieux que les ténèbres dans le miroir de l'esprit

humain comme dans le miroir de l'Océan. Le vers de M. Ratisbonne roule, avec un bruit latin, dans la langue française, les blocs, les rochers et jusqu'au limon de ce torrent de l'Apennin toscan qu'on entend bruire dans les vers du Dante.

VII

D'autres écrivains de notre âge, parmi lesquels on doit citer M. de Saint-Mauris, qui a consacré dix années d'étude patiente et forte à cette reproduction de la *Divine Comédie;* d'autres aussi, qu'on annonce et qu'on nomme déjà avec espérance, ont vulgarisé ou vulgarisent de plus en plus le Dante parmi nous. Il y a dans ce culte une révélation de l'esprit de ce siècle; c'est le symptôme d'une renaissance de la poésie grave et philosophique chez une nation qui a trop longtemps confondu la poésie et la futilité. Le fleuve poétique remonte à sa source pour y retrouver ces eaux qui coulent des hauts lieux. Le Dante, malgré ses défauts, est certainement pour notre époque un de ces glaciers inabordables d'où ces eaux fécondes coulent sous les nuées et sous les ténèbres du moyen âge. On n'a pas voulu le traduire seulement, on a voulu le comprendre, et cet effort a produit le bel ouvrage de M. Ozanam intitulé : *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle.*

Hélas! nous avons aimé comme ami et pleuré ce studieux et pieux jeune homme. Il ressemblait par la physionomie, par l'âme, par la sérénité du regard, par le timbre même monotone, affectueux et voilé de sa voix, à un brahme chrétien venu des Indes en Europe pour y prêcher l'Évangile de la science calme, de la contemplation mystique et de l'adoration extatique à notre monde de discorde et de contention.

Ozanam croyait, comme nous, que la vérité était à plus grande dose dans le cœur que dans l'esprit. Ses dogmes ruisselaient d'onction, comme les soleils d'Orient ruissellent le matin et le soir de rosée. Bien que ma philosophie ne fût plus la sienne, dans tous les articles de ce grand symbole qui unit les esprits à la base et qui les sépare quelquefois au sommet, ces différences également respectées, parce qu'elles étaient également sincères, n'établissaient aucune divergence d'âme et aucune froideur de sentiment entre nous. Son orthodoxie parfaite pour lui-même était une charité d'esprit parfaite aussi pour les autres. Il y avait autour de lui comme une atmosphère de tendresse pour les hommes. Cette atmosphère cordiale adoucissait toutes les aspérités entre les idées. Il respirait et il aspirait je ne sais quel air balsamique qui avait traversé le vieil Éden. Chacune de ces respirations et de ces aspirations vous prenait le cœur et vous donnait le sien. On pouvait différer, on ne pouvait pas disputer avec cet homme sans fiel. Sa tolérance n'était pas une concession, c'était un respect. Ozanam était le saint Jean de la philosophie platonicienne et monastique de la Renaissance. Il s'endormait sur le sein de son maître, Dante, et il y faisait de divins songes.

Un de ces songes mêlés de nuages et de lumière, de merveilleux et de vérité, est son livre intitulé : *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle.*

L'italien avait été la langue de son berceau, de graves études l'avaient initié depuis à tous les arcanes du moyen âge. Il avait pris ce crépuscule pour le grand jour. En cela nous ne partagions pas ses illusions ; c'est la raison qui fait le jour dans les siècles, ce n'est pas la crédulité. Mais il faut respecter la lumière jusque dans son aurore. Le moyen âge était une aurore. Dante, semblable au Lucifer

du tableau du Guide, déchirait les ombres et secouait le flambeau devant ses pas.

VIII

Ozanam fut enlevé au paradis de son poëte favori en laissant sur la terre la *Béatrice* de ses inspirations et de son amour. Un esprit tel que le sien eût été bien nécessaire à ce temps de contention pénible, où la philosophie redevenue religieuse, et où l'orthodoxie redevenue platonicienne, si elles ne peuvent pas se confondre, cherchent néanmoins à s'avancer dans une concorde divine sur la double voie que la raison et le cœur cherchent vers le même but : la science est le service de Dieu. Homme de paix et non de dispute, si Ozanam n'avait pas conquis les esprits à ses doctrines, que de cœurs n'aurait-il pas conquis à la paix ! Or la dispute est-elle plus favorable que la paix aux progrès de la vérité dans les deux ordres d'esprits qui s'occupent des choses surnaturelles? C'est encore un vers du Dante qui répond :

. . . . Esser conviene
Amor sementa in voi d'ogni virtute.
(Chant XVII[e] du *Purgatoire*.)

« Que l'amour soit en vous la semence de toute vertu. »

La plus belle des œuvres d'Ozanam, la société fondée pour l'assistance des misères du peuple, sous les auspices du saint de la charité moderne, Vincent de Paul, ne fut-elle pas une œuvre d'amour impartial qu'on s'efforcerait vainement de méconnaître ou de rétrécir aujourd'hui ?

Toujours attaché à la grande figure symbolique du Dante, Ozanam méditait, dans ses derniers jours, une histoire complète de la littérature, depuis le cinquième

siècle jusqu'au treizième. On ne peut lire sans attendrissement le prologue inachevé de son œuvre.

« Nous sommes tous des serviteurs inutiles », écrit-il en sentant déjà défaillir sa vie, « mais nous servons un Maître souverainement économe et qui ne laisse rien perdre, pas plus une goutte de nos sueurs qu'une goutte de ses rosées. Je ne sais quel sort attend ce livre, ni s'il s'achèvera, ni si j'atteindrai la fin de cette page qui fuit sous ma plume; mais j'en sais assez pour y mettre le reste, quel qu'il soit, de mon ardeur et de mes jours. Je le commence dans une heure solennelle. Le vendredi saint du grand jubilé de 1300, Dante, arrivé, comme il le dit, au milieu du chemin de sa vie, désabusé de ses passions et de ses erreurs, commença son pèlerinage en enfer, en purgatoire et en paradis. Au seuil de la carrière, le cœur un moment lui manqua; mais trois femmes bénies veillaient sur lui dans la cour du ciel. Virgile conduisait ses pas, et, sur la foi de ce guide, il s'enfonça courageusement dans ce chemin ténébreux. Comme lui je veux faire le pèlerinage des trois mondes... Mais, tandis que Virgile abandonne son disciple avant la fin de sa course, Dante, lui, m'accompagnera jusqu'aux dernières hauteurs du moyen âge, où il a marqué sa place, et celle qui est pour moi Béatrice m'a été laissée sur cette terre pour me soutenir d'un sourire et d'un regard, pour m'arracher à nos découragements, et pour me montrer sous sa plus touchante image la puissance de l'amour chrétien dont je vais raconter les œuvres.... »

IX

Bientôt après, chassé par la langueur croissante de la maladie de place en place pour retremper sa vie dans un

rayon de soleil, Ozanam écrivait de Pise cette page en marbre, ces lignes du 23 avril 1853, véritable psaume d'agonie chanté sur les tombes du *Campo Santo*.

« J'ai dit au milieu de mes jours : J'irai aux portes de la mort.

« Ma vie est repliée derrière moi comme la tente des « pasteurs.

« Le fil qui s'ourdissait encore est coupé comme sous « le ciseau du tisserand. Entre le matin et le soir vous « m'avez conduit à ma fin.

« Mes yeux se sont fatigués à force de s'élever au ciel.

« J'accomplis aujourd'hui ma quarantième année, plus que la moitié du chemin ordinaire de la vie. Je sais que j'ai une femme jeune et bien aimée, une charmante enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable, des travaux conduits précisément au point où ils pouvaient servir de fondement à un ouvrage longtemps rêvé. Laquelle faut-il que je vous immole de mes affections mondaines ? Si je vendais mes livres pour en donner le prix aux pauvres ; si je consacrais le reste de ma vie à visiter les indigents ; seriez-vous satisfait, Seigneur, et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'élever mon enfant ? Peut-être n'accepterez-vous point cet holocauste ? C'est moi que vous voulez ! Me voici, Seigneur, je viens !

« Je viens ! Si vous m'appelez, je n'ai pas le droit de me plaindre. Vous avez donné quarante ans de vie à une créature qui est arrivée sur la terre maladive, frêle, destinée à mourir dix fois sans les tendresses d'un père et d'une mère qui l'avaient seuls sauvée. Mais peut-être, Seigneur, exaucerez-vous ma prière d'une autre manière ? Vous me donnerez le courage de la résignation, vous me ferez trouver dans la maladie une source de mérites et de

bénédictions, et ces bénédictions vous les ferez retomber sur ma femme, sur mon enfant. »

X

Ozanam allait, à la fin de l'automne, s'embarquer pour la France. En quittant la maison qu'il avait habitée au bord de la mer, dans ces tièdes maremmes de Toscane où l'on respire une atmosphère d'Élysée antique, dit M. Lacordaire, son ami, dans un récit véritablement virgilien de sa mort, il ôta son chapeau pour saluer le soleil et le firmament. Sa femme, son enfant, ses frères, étaient là. Il éleva ses mains au ciel et dit à haute voix : « Je vous « remercie, mon Dieu, des souffrances et des afflictions « que vous m'avez envoyées dans cette demeure que je « quitte. Acceptez-les en rémission de mes faiblesses. » Puis, se tournant vers sa femme : « Je veux, ajouta-t-il, « qu'avec moi tu bénisses Dieu de mes douleurs. » Et en l'embrassant : « Je le bénis aussi des consolations qu'il « m'a données ! » en révélant à cette Béatrice, par un regard et par un triste sourire, que ces bonheurs et ces consolations avaient été pour lui personnifiés en elle. Il expira en touchant le rivage de la France.

Voilà le traducteur qu'il fallait au poëte mystique de la philosophie des trois mondes. M. de Lamennais, écrivain plus consommé dans le maniement de la langue, avait dans l'esprit l'énergique âpreté du Dante. Ozanam en avait l'onction : le rocher est imposant, mais il n'est beau que quand il ruisselle pour désaltérer un peuple ; sous la main d'Ozanam il aurait ruisselé des larmes épiques des abondances du cœur.

Quant aux commentaires sur le sens obscur de l'histoire et de la philosophie du poëme, Ozanam n'aurait pas

mieux réussi que M. de Lamennais à répandre une complète lumière sur ce chaos. Tous ces commentaires ne sont au fond que de la nuit délayée avec des ténèbres. C'est la poésie qu'il faut chercher dans ce livre; ce ne sont pas des opinions posthumes ou des allusions mortes.

XXXI

LOUIS DE RONCHAUD

---

15 août 1861.

I

Causons à l'ombre de ce dernier bouquet de chênes de la colline de Saint-Point, puisqu'un véritable soleil d'Athènes luit aujourd'hui sur cette vallée des Gaules, fait grincer la cigale d'Attique dans les joncs desséchés des bords de la Valouze, comme je l'ai entendue autrefois dans les lits poudreux du Céphise, et puisque la lumière ardente du midi répercutée et rejaillissante de ces roches grises, en faisant nager et onduler dans l'éther les cimes dentelées de ces montagnes, me fait songer, autant que ce livre ouvert sur mes genoux, à cette lumière dorée de la Grèce. Il n'y manque que les lignes architecturales du temple blanc de Minerve, sur lesquelles semblent se mouvoir, aux différentes heures du jour, les groupes éternellement vivants, quoique mutilés, de Phidias sur le fronton du Parthénon.

II

Un si beau jour, dans un si beau lieu, est admirablement choisi pour parler du beau dans la littérature et dans l'art. Mais avant de l'analyser en lui-même cet art, disons un mot de cette passion sereine et impersonnelle du beau qui possède certaines âmes d'élite venant en ce monde, qui les séquestre, pour ainsi dire, des vulgarités de notre vie à nous, active mais triviale, et qui les nourrit sans aliments visibles (excepté peut-être quelque amour sans récompense, voilé et innomé dans le rêve du cœur).

III

Il y a, dit Hérodote, dans les oasis et sur les rocs calcinés de la haute Égypte un oiseau qui ne mange aucun fruit d'arbre, aucun grain d'herbe, qui ne traverse jamais le désert pour aller se désaltérer aux flots du Nil, mais qui boit la rosée et qui se nourrit exclusivement des splendeurs et des rayons vitaux du soleil.

Admirable symbole de ces âmes sobres d'ici-bas, qui ne vivent que du beau et pour le beau. Nous ne les comprenons pas, nous autres vulgaires, mais nous ne pouvons pas les nier.

IV

Il m'a été donné d'en connaître deux ou trois dans ma vie : Mme Malibran, la séraphique INSPIRÉE de ce siècle, en était une ; Louis de Ronchaud, l'auteur de ce livre de *Phidias* que j'ai sous la main, en est une autre. Laissez-

moi vous en parler à mon aise pendant cette matinée d'été, à l'ombre, où l'on n'a rien de mieux à faire qu'à causer en ouvrant nonchalamment son âme à toutes les brises qui traversent capricieusement le ciel, et qui font frissonner et miroiter les feuilles au-dessus de nos têtes.

V

Je suis sûr que vous avez rencontré souvent, soit à Paris sur vos boulevards ou dans vos théâtres, soit parmi la foule dans vos expositions de tableaux et de sculptures, soit en Italie au pied du Colisée ou de Saint-Pierre de Rome, soit à Londres dans les salles du musée Britannique, soit en Grèce sur les marches du temple de Thésée, ou sur les sentiers pierreux de l'Acropole, un jeune homme dont vous n'avez jamais su le nom, mais dont la physionomie, semblable à une pensée ambulante, vous a frappé à votre insu d'une sorte d'empreinte indélébile, et vous le reconnaîtriez entre mille si vous veniez à le rencontrer une seconde fois.

Quoique encore dans l'âge où rien ne décline dans l'homme, sa tête intelligente a déjà perdu quelques-uns de ces cheveux blonds qui, comme des feuilles inutiles, se dispersent avant l'été pour mieux laisser mûrir dans le front découvert ce fruit précoce, la pensée, dans les hommes qui le portent.

Ce front est plane et limpide comme le marbre qu'il aime tant à décrire; l'harmonie de ses facultés n'y souffre ni plis, ni creux, ni saillies, signes de prédominance ou de vide dans les dispositions de l'intelligence. Son œil bleu, très-doux, mais très-éclairé d'arrière-lueurs, regarde timidement la foule et hardiment le ciel; ses joues sont fraîches, de la fraîcheur du lait des montagnes où il

est né et où il habite; le frisson des Alpes court sur sa peau et la rend tour à tour, au souffle de l'inspiration, pâle ou vermeille. Sa bouche, habituellement fermée, retient des foules d'idées sur ses lèvres ; sa démarche est tantôt précipitée comme une ardeur qui se hâte, tantôt hésitante et saccadée comme un homme qui hésite entre plusieurs sentiers. Son costume est négligé, mais gracieux de coupe ; on voit qu'il a le sentiment du beau dans la draperie du buste, que peu lui importe l'étoffe, mais que le pli a de l'art involontaire dans sa tenue.

Personne ne l'arrête pour lui tendre une main banale dans la foule, il parle à peu de passants; mais quand il en rencontre par hasard un qu'il goûte ou qu'il aime, il revient sur ses pas, et il l'accompagne en sens contraire de sa route, comme quelqu'un à qui il est égal d'aller ici ou là, et de perdre des pas ou du temps, pourvu qu'il ne perde rien de son cœur, de son esprit et de son goût pour ceux qui lui plaisent.

VI

Ce sont là ses seules affaires, à lui ; une bonne rencontre, c'est une bonne fortune. Et de quoi parle-t-il avec cette vive et douce animation qui colore les joues et qui enflamme le regard ?

Du dernier livre de poésie, ou de philosophie, ou d'histoire qui vient de paraître; du dernier tableau qui vient de déceler un pinceau puissant, une touche neuve à l'exposition ; du dernier marbre qui palpite encore du coup de ciseau, ou qui sent encore la caresse de la main de son sculpteur, dans la galerie ou dans le jardin statuaire des Champs-Élysées.

VII

Les passants s'arrêtent pour saisir au vol quelques phrases tronquées de ce dialogue entre le survenant et ce jeune homme communicatif de l'enthousiasme qu'il rapporte à la maison avec son livret sous le bras. Ils se disent à eux-mêmes : Voilà quelqu'un qui n'a pas les mêmes objets que nous en vue dans ses sorties à travers nos rues et nos places publiques ; voilà un étranger à nos intérêts d'ici-bas, voilà le feu sacré qui passe et qui nous coudoie sans nous voir. D'où vient-il ? où va-t-il ? de quoi brûle-t-il ? Et ils le regardent longtemps filer dans la foule comme les bergers de nos montagnes en ramenant leurs moutons bien comptés au village, les soirs d'un mois d'été, regardent tout ébahis glisser une étoile filante qui vient du ciel s'éteindre dans un étang, sans savoir ce qu'elle a à faire dans la vallée et quel message elle apporte ou elle remporte parmi eux.

Or, ce feu sacré cherche son élément : le beau.

VIII

Nous le savons, nous qui connaissons depuis son adolescence ce passant dans la vie ; nous désirons vous le faire connaître aussi. Écoutez : quand on en a le temps comme aujourd'hui, il ne faut jamais passer à côté d'un phénomène sans l'étudier. L'amateur du beau est un de ces phénomènes que la Bruyère aurait placé dans sa galerie des caractères et des curiosités morales, s'il l'avait rencontré sur sa route. Mais on ne le rencontre guère à la cour que fréquentait le Théophraste français ; on y

est occupé d'intérêts plus terrestres et plus personnels. Il faut les chercher dans la solitude ; c'est là que naissent ces grandes passions, entre ciel et terre, telles que celles que nous avons à vous signaler dans cette âme appelée je ne sais comment dans la langue des purs esprits, appelée ici-bas Louis de Ronchaud.

IX

Le Jura est sa patrie. Le Jura est un groupe de montagnes qui s'élève jusqu'à la région des neiges presque éternelles entre les lacs de Genève et de Neuchâtel en Suisse, le Rhin, les Vosges et les plaines de la Bresse et du Mâconnais engraissées du limon de la Saône.

Entre les racines de ces hautes montagnes circulent des vallées et des plateaux qui furent la Franche-Comté, pays militaire de nature parce qu'il est pays frontière, pays républicain de caractère parce qu'il est à lui tout seul un peuple indépendant, le canton libre d'une Suisse française. Les Huns le peuplèrent au temps où les migrations orientales, puis germaniques, franchirent le Danube et le Rhin, cherchant de l'espace à l'occident pour leurs troupeaux, et de la liberté dans des sites forts.

X

Les savants ont beau disserter, il suffit à un voyageur comme moi d'avoir vu, dans les steppes du Danube, le noble pasteur équestre hongrois, au front élevé, à l'œil rêveur, à la taille lapidaire, au maintien ferme et immobile comme la statue de bronze, enveloppé de sa pelisse noire de poil de mouton, appuyé sur sa houlette de cou-

drier armée au bout d'un fer de lance, soldat, chevalier, pasteur à la fois; il suffit de l'avoir vu à pied dans les steppes, la bride de son cheval passée autour du bras, promener pendant des journées entières le regard de ses larges yeux bleus sur l'horizon des monts Crapacks tacheté de pins noirs et de neiges roses, pour reconnaître à la charpente haute et solide du corps, à la dimension du front, au vague pensif du regard, à l'ovale effilé de la tête, à la gravité des lèvres, à l'attitude à la fois virile et un peu inclinée par la féodalité des membres, la consanguinité évidente des Huns et des Francs-Comtois :

Deux races nobles, deux filiations du Caucase, deux peuples à héros dans les ancêtres, deux civilisations disciplinées où la fierté et l'obéissance s'accordent sur un visage pastoral, guerrier et poétique.

XI

Longtemps réunis à l'Allemagne sous la maison d'Autriche, gouvernés par les vice-rois espagnols de Charles-Quint et de Philippe II, le régime et le caractère espagnols y sont restés fortement empreints dans des mœurs et dans des familles castillanes ; la gravité catholique et la loyauté chevaleresque sont des traits du visage comme du caractère franc-comtois. On peut se fier à la main tendue et ouverte du gentilhomme comme du paysan. Voltaire a dit d'eux :

« Et dans cette Comté, franche aujourd'hui de nom, « on peut ajouter plus franche encore de cœur.

« Excepté la Bretagne, il n'y a pas de race française « qui ait plus de vertus civiles et militaires innées que « ce Jura. »

XII

Le *paysan du Danube* était un ancêtre des Francs-Comtois ; l'esprit, sous une apparence de naïveté rurale, est chez eux aussi poétique que la montagne, et il y a de l'Ossian dans ses cimes et dans ses nuées. Les poëtes populaires, qui sont en général les tailleurs d'habits ou les ménétriers de village, y remplissent leurs *veillées* de légendes orientales ou d'idylles siciliennes ; la religion, l'amour et la guerre, les trois passions nobles des châteaux et de la chaumière, en sont les sujets. La chevalerie vient du Thibet et les montagnes sont sa patrie. Ce qu'on appelle l'originalité, c'est-à-dire ce sens du terroir qui donne une séve étrangère aux esprits d'une race peu mêlée aux autres races, est le cachet des écrivains, des publicistes, des poëtes francs-comtois. Beaucoup de bon sens mêlé à beaucoup de rêves, voilà ce qui les distingue, même de nos jours.

XIII

Hugo, qu'il faut toujours nommer le premier dans ces nomenclatures des belles imaginations, nous dit qu'il est par la moitié de son sang Franc-Comtois. Rouget de Lisle, qui eut le rare bonheur d'être un jour le chant héroïque de la patrie menacée, le tocsin des cœurs, le *sursum corda* des baïonnettes, était Franc-Comtois. Charles Nodier, le plus aimable des hommes, le plus fantaisiste des poëtes, le plus Romain et le plus Français à la fois des ennemis de la terreur démagogique et de la tyrannie soldatesque, était Franc-Comtois. Fourier, Considerant, Proudhon, tous ces esprits spéculatifs qui écrivent

leur poésie en chiffres et qui jettent leur imagination par-dessus l'ordre social, aimant mieux inventer l'impossible que de ne rien inventer du tout, sont Francs-Comtois.

XIV

Et moi aussi j'ai puisé la moitié de mon sang à cette source des montagnes; j'ai la moitié de mes aïeux dans ces forêts, dans ces torrents, dans ces donjons de la vallée de Saint-Claude, et jusque dans cette ville aujourd'hui si riche, si industrielle et si pastorale de Morez. Le premier chalet et la première usine de cette colonie y portent encore le nom de ma famille qui les a fondés; les habitants d'aujourd'hui gardent dans leurs souvenirs la reconnaissance qu'ils m'ont plusieurs fois témoignée pour les pères de leur cité qui furent mes pères.

Aussi, du haut des collines de la Saône, que j'habite encore pour quelques jours (hélas! comptés), je ne jette jamais mes regards sur la chaîne lointaine du Jura, nivelé à l'horizon comme une falaise de l'éther au-dessous de la pyramide de granit rose du mont Blanc, sans me reporter en esprit dans la vallée de Saint-Claude, dans la forêt du Fresnoy vendue pour un morceau de pain par mon père, et qui fait aujourd'hui l'opulence de cinq ou six familles à millions de capital; dans les décombres des châteaux de Prat, de Villars, des Amorandes, et dans les nombreuses fermes de ces montagnes, où le lait des vaches coule comme des rigoles d'écume dans les fromageries des Sapins, sans me dire avec amertume : Pourquoi ma famille est-elle descendue dans la plaine? Pourquoi a-t-elle quitté ces solitudes du Jura pour cette fourmillante Bourgogne, et le sapin de Hongrie pour la vigne de la Saône? Pourquoi ai-je quitté moi-même les coteaux

vineux de mon pays, comme la poussière quitte le sillon, pour aller chercher du bruit, de la vanité, de la popularité plus venteuse que le vent sur la mer ondoyante des opinions humaines, à Paris, à Londres, à Stamboul, à Rome, à Athènes, et pour errer, à la fin de mes jours, exilé par ma faute de la porte fermée de mon propre foyer natal ?

Heureux ceux qui meurent dans le lit de leurs pères! dit quelque part Chateaubriand, mort lui-même dans un lit d'emprunt, loin des grèves de sa Bretagne et des tourelles de Combourg.

XV

Cet amour amer des lieux abandonnés et des noms toujours chers de ces lieux, autrefois habités par la famille, m'a ramené une fois (il y a longtemps) seul, à pied, un sac de voyage sur le dos, sur ces plateaux et dans ces vallées de la Franche-Comté, pour y voir de mes yeux ces châteaux démantelés, ces usines retentissantes du bruit des marteaux, ces torrents blanchissant de leur écume la roue des moulins qui font tourner les cylindres sous lesquels s'aplatissent les barres de fer; ces forêts de pins qui gravissent de rocher en rocher les montagnes escarpées de Saint-Claude comme des armées végétales de géants montant à l'assaut des nuages; ces fromageries, noircies par la fumée des chaudières, bâties de planches dans les clairières de ces forêts, autour desquelles les vaches aux clochettes sonores se groupent le soir pour livrer aux femmes leurs pis gonflés, comme des outres vivantes, de ce lait qui va se convertir en gruyère doré et percé de trous comme un rayon de miel avec ses alvéoles.

XVI

Les anciens fermiers de la famille, toujours attachés au nom, propriété morale que rien ne peut acheter et vendre, étaient avertis de ma visite, et m'attendaient pour me donner l'hospitalité des chalets. M. Christin, fils de l'ancien et spirituel correspondant de Voltaire, ami aussi de mon grand-père et de mes oncles, m'avait écrit pour se réclamer de ses souvenirs de famille et pour me prodiguer de bons offices.

Hommes d'élite, très-respectés dans la contrée, ces Christin avaient été très-liés du temps de Voltaire, leur voisin de Ferney, avec mon grand-père paternel et surtout avec l'aîné de mes oncles, grand propriétaire à Saint-Claude. Cet oncle, M. de Lamartine de Monceau, était, par son esprit, par son érudition attique et par ses opinions libérales, quoique royaliste, très-digne de correspondre avec ces correspondants de Voltaire; c'est à lui que je dois, non ma poésie, mais ma prose. L'âpre bon sens aiguisé d'esprit et rendu tranchant comme l'acier par l'expression originale, était le caractère de style de cet oncle, ami des Christin de Ferney. Tout Mâcon, tout Saint-Claude, tout Besançon s'en souviennent encore. On cite les mots pleins de sens de cet oncle devenus proverbes dans ces provinces.

Le premier Napoléon, quand il s'arrêta quelques jours à Mâcon avec sa cour en 1805, en allant se faire couronner à Milan roi d'Italie, le fit appeler comme il avait fait appeler M. Necker à Lausanne en allant à Marengo.

Napoléon remarqua beaucoup, mais goûta peu la liberté acérée de son interlocuteur. La liberté du discours est une blessure à la tyrannie des esprits absolus; ils veulent régner sur la logique comme sur les faits. Cet entretien,

qui fut publié, courut toute la France. Ce gentilhomme du Danube déplut aux bords de la Saône. Napoléon lui offrit le sénat : « Je désire rester simple citoyen et ne « rien engager volontairement de ce que Votre Majesté « laisse de liberté à ses sujets, celle de cultiver mes terres « en payant mes impôts. — Vous êtes frondeur, dit en « riant amèrement Napoléon. — Non, sire, je suis im- « partial, et je craindrais de cesser de l'être en appro- « chant trop souvent de Votre Majesté. »

Cette délicate tournure d'éluder la servitude en éludant la faveur n'échappa pas à Napoléon; il sourit, mais il garda rancune à la ville qui lui montrait de telles fiertés d'esprit dans un de ses principaux habitants.

XVII

Pardon de cette réminiscence de famille, hors-d'œuvre de notre entretien sur Phidias. Plutarque en a beaucoup de ce genre, et on les lui pardonne; car si l'esprit du lecteur aime à marcher quand il se promène, il aime aussi à s'asseoir et à divaguer pour reprendre haleine.

Revenons à Louis de Ronchaud, ce Plutarque franc-comtois de Phidias, et disons comment je connus le nom de ce voisin de terre et de cœur que je devais beaucoup goûter et beaucoup aimer plus tard parmi ces illustres esprits de Franche-Comté, voisins de mon père et de mes oncles dans cette Arcadie de la France : *et in Arcadia ego!*

XVIII

Quand on chemine à pied de Mâcon à Saint-Claude, on trouve d'abord la Bresse, bocagère et plane comme

la grasse Attique, ruisselante d'huile, entre le Pirée et Athènes.

L'olivier de la Bresse, c'est le pâle saule qui ne verse que l'ombre légère aux vaches blanches des prairies, et qui, tondu tous les trois ans par la serpette de l'émondeur, penche son tronc chauve sur les mares ou sur les étangs.

On croit lire une églogue de Virgile : « *O utinam!* et « plût aux Dieux que je n'eusse été qu'un pauvre émon-« deur de saules sur les rives du lac ou du Mincio, dans « cette laiteuse Lombardie, Bresse de l'Italie! »

A l'extrémité de cette plaine virgilienne de la Bresse, on rencontre tout à coup, au lieu de l'eau stagnante et fiévreuse des prairies de la Dombe, une rivière bleue comme le firmament de la Suisse italienne, joueuse comme des enfants sur des cailloux, écumante comme l'eau de savon battue par le battoir de la lessiveuse, gazouillante comme une volée de tourterelles bleues et blanches abattues sur un champ de lin en fleur, jetant ses petits flocons d'écume çà et là sur son cours comme ces oiseaux éparpillant leurs plumes en se peignant du bec sur les touffes du lin. On s'arrête tout étonné sur la grève des cailloux arrondis par le roulis éternel de cette rivière de montagne, débouchant, tout étonnée elle-même, dans la plaine. On demande son nom au premier batelier qui passe et qui rattache son petit bateau de pêche à un tronc de saule pour verser son filet frétillant de truites sur le sable. — C'est la rivière d'Ain, vous dit-il avec un air de fierté locale, la rivière qui descend de Saint-Claude et qui donne son nom à toutes ces plaines.

Si, comme moi, vous avez chevauché dans les déserts et dans les vallées des deux Arabies, vous reconnaîtrez tout de suite que les hommes descendus de Tartarie en Arabie, d'Arabie en Scythie, de Scythie en Hongrie, de

Hongrie en Franche-Comté et en Bresse, ont passé par là, ont colonisé ces contrées et ont imposé au plus beau fleuve du pays ce nom arabe et générique d'*Aïn* (l'eau par excellence) dont, en perdant l'accent *Aïn*, nos pères, moins euphoniques que les Arabes, ont fait *Ain*, nom rendu guttural et trivial comme le balbutiement à bouche ouverte d'un enfant hébété. C'est le progrès selon la doctrine des *progressistes indéfinis*, ces adorateurs obstinés du temps qui les dément dans les langues comme dans les choses; ces adorateurs du présent qui les dévore eux-mêmes et qui anéantit tout autant de choses humaines qu'il en crée.

XIX

Non, le temps n'est pas Dieu, il n'est que son ouvrier, souvent maladroit, qui pervertit autant de civilisations et de langues qu'il en façonne. Quand on sait toutes les œuvres du temps et qu'on en voit les débris sur toute la terre, on l'appelle de son vrai nom, le grand créateur, mais aussi le grand destructeur du monde, ou plutôt le grand changeur, le grand rénovateur de tout. Mais le grand progressiste, c'est un contre-sens à son nom, car il démolit sans cesse tout ce que sans cesse il construit, à commencer par l'homme lui-même qu'il sème et qu'il fauche sans en oublier un seul sur la terre, pour lui apprendre qui est le grand *ensevelisseur* de la création et le *fossoyeur* des mondes!

Mais pardon encore de cette digression déplacée à propos de la rivière d'*Ain*, à laquelle les Arabes avaient donné un nom sonore comme l'écho des rochers d'où il tombe en cascades de saphir, et que les Gaulois ont rendu muet comme leur langue de corne et de caoutchouc.

XX

Après s'être rafraîchie et enivrée comme l'Arabe lui-même au vent de cette rivière, femelle du Rhône, elle se précipite vers lui dans les plaines du Dauphiné.

On s'engorge comme elle dans les premiers défilés de roches grises qui tracent son cours, à droite vers les montagnes du Bugey, à gauche vers les collines du Revers-Mont et de la basse Franche-Comté. Cette route est serpentante comme la couleuvre d'eau bleue qui se glisse à vos pieds à travers les prairies étroites et les petits caps de rocher qui servent de lit à la rivière. L'écume et la fraîcheur de sa course, le cliquetis des cailloux qu'elle remue en courant, vous inspirent le frisson voluptueux d'un bain frais.

Des groupes de jolies pêcheuses, trempant leurs jambes nues dans l'eau transparente, et se jetant, avec de joyeux rires, les gouttelettes de l'eau de leurs filets au visage, forment à chaque tournant sous vos yeux de vrais paysages du Poussin.

On se croirait dans les gorges de la Sabine d'Horace, sur les rives du *præceps Anio;* tout a un caractère de grâce et de gaieté terrestres qui rappellent l'Arcadie, ses bergers, ses pêcheurs, ses nymphes, ses radeaux chargés d'herbes odorantes qui traversent le fleuve au chant des faneuses pour porter d'une rive à l'autre les foins du pré penchant à la meule ou à l'étable des troupeaux.

C'est ainsi que de scène en scène pastorale on arrive à la hauteur de la vallée de Nantua, sans y entrer et en la laissant à sa droite.

XXI

Le lac de Nantu, comme celui de Némi, remplit tous les creux de cette vallée, encaissée dans de sombres falaises de sapins. L'éclat du soleil d'été qui s'y répercute dans sa nappe éblouit la vallée entière d'une fumée de lumière, d'une sorte de brouillard de rayons qui double tout à coup le jour de la surface de la vallée, comme une glace double la clarté dans une chambre obscure. On ne voit pas encore le lac qu'on voit déjà sa lueur monter dans le ciel comme un incendie des eaux ; on regrette de ne pas pénétrer dans cette gorge éblouissante, qui mène le voyageur par une avenue d'eau et de forêts à Genève ; mais la route de Franche-Comté continue à suivre la rivière d'Ain, et on la côtoie de village en village sur des collines qui s'élèvent insensiblement et par une vallée qui se rétrécit toujours.

A mesure qu'elle se rétrécit et qu'elle s'élève, on découvre au fond une perspective tout à fait alpestre, qu'on était loin de prévoir en s'y engageant pour remonter le cours de la rivière. C'est une accumulation de hautes cimes noires qui semblent se défier les unes les autres à qui s'élèvera le plus haut et le plus abruptement dans l'éther, et qui ferment d'une barrière infranchissable à l'œil l'horizon jusque-là ouvert devant vous.

Ces montagnes, comme entassées confusément par la main du Créateur, sont en général arrondies en forme de dômes, les unes noires des forêts de pins qui les tapissent de leurs ombres, les autres vertes des pâturages qui les veloutent ; celles-ci nues et grisâtres parce que leur pente plus rapide en a laissé glisser l'humus, que le soleil du soir en s'y répercutant à nu les fait blanches à l'œil comme des

falaises lointaines au bord de la mer ; quelques-unes, derrière les autres, sont tachées au nord de quelques flaques de neige, restes de l'hiver dernier qui attendent un autre hiver, phares de montagnes que les bergers regardent s'allumer ou s'éteindre selon que le soleil levant les frappe, ou que le soleil couchant leur retire ses derniers rayons en descendant du ciel.

XXII

On est saisi tout à coup d'une certaine terreur inattendue en se voyant si près de ces cimes du haut Jura ; elles semblent former devant vous un rempart confus de hauteurs inaccessibles, à travers lesquelles il faut s'engager, sans apercevoir par quelle brèche ou par quelle poterne on pourra les aborder et les franchir. La *sainte horreur* de poëte qui habite les bords de l'Océan sur le rivage habite aussi les pieds des montagnes sans issues ; c'est l'impression du Jura vertigineux au moment où il vous apparaît, s'élevant toujours plus à mesure que vous vous élevez vous-même sur ses premiers plans, pour vous en présenter d'autres plus infranchissables en apparence.

Vous les franchissez, cependant, par des routes qui se déroulent aussi à mesure, tantôt en les contournant par le flanc arrondi de la montagne, tantôt sur des plateaux élevés, aussi rocheux, mais aussi planes que les grèves d'une mer desséchée ; tantôt descendant dans les gorges tracées par les torrents entre les racines, et en suivant aux bords de ces eaux courantes les sombres avenues, gouttières de ces dômes en été.

XXIII

Des usines de fer fument, brillent, tournent, frappent, retentissent, bouillonnent, bourdonnent, écument à tous les tournants de ces rivières où l'industrie de l'habitant a voulu utiliser une cascade ou une chute plus escarpée de l'eau sur la roue grinçante qui fait mouvoir l'axe métallique des leviers.

Les scieries reçoivent, par des ornières gigantesques, les cadavres encore verts des sapins; ils glissent avec des bonds de tangage jusque sur le bord des cataractes où la dent de l'acier va les démembrer; d'autres, lancés tout entiers sur l'eau courante, vont flotter jusqu'à la rivière d'Ain, et jusqu'au Rhône, pour servir de mâts aux navires et pour plier sans rompre sous les voilures, de même qu'ils ont plié et se sont redressés sur la montagne, sous leurs feuilles et sous le vent, comme pour s'exercer à porter le poids des tempêtes.

XXIV

On remonte de ces entonnoirs des gorges du Jura sur d'autres plateaux d'où l'on redescend de nouveau pour admirer des scènes semblables et pour remonter encore à d'autres plateaux, jusqu'au nœud principal et culminant de ces montagnes aux trois grandes et profondes vallées, divergeant et serpentant, comme des rayons de roue divergent du moyeu, en courant vers la plaine.

Le vallon de Saint-Claude surtout, dont la ville se confond au fond d'une gorge avec les falaises grises de ses rochers, a une profondeur, des tournants, des anfractuosités, des abîmes, des vertiges qui fascinent les yeux du

haut de ces divers plateaux qui la dominent de si haut et de si loin. Je n'ai vu de pareils effets de perspective dans les profondeurs que dans le Liban, quand au pied des cèdres on plonge de l'œil sur la petite ville industrielle de *Zharklé*, pleine de couvents et de fabriques d'armes, sur les deux marches d'un ravin, dans une anse, entre deux parois perpendiculaires de rochers crénelés de sapins.

XXV

Saint-Claude, ville aussi toute sacerdotale et toute laborieuse des petites industries du fer et du buis ciselé, est la *Zharklé* du Jura : ses cloches retentissent et ses cheminées fument ; ses silences dorment et ses cours d'eau, et ses scieries, et ses enclumes, et ses tours où l'on façonne le buis, bruissent comme une ville fantastique qui apparaît hors de la portée des sens, au fond d'un des cercles du Dante, à travers le brouillard des eaux pulvérisées par leur chute et des rayons du soir répercutés par les parois de ces montagnes.

Une pente rapide vous y conduit en longs circuits et en lacets situés sur les corniches de ces pentes ; de temps en temps un village suspendu apparaît avec ses vergers en déclivité. Sur la route, au-dessus de la chaussée, les filets d'eau, gouttières des neiges, suintent à travers les gros blocs de roches, remparts cyclopéens de ces métairies.

XXVI

C'est sur le flanc d'un de ces hauts plateaux, au milieu des noyers, des houx, des noisetiers, des vignes sauvages

qui serpentent entre les haies d'épines noires et de buis parfumé, que se trouve le petit village alpestre de Saint-Lupicin, nom sauvage comme le site.

Sa vieille église, remarquée des voyageurs par son caractère oriental et par ses découpures de pierre, porte l'hiver son linceul de neige, comme une morte attendant le fossoyeur sur la grille du cimetière. Des maisons de paysans isolées ou groupées, une auberge peinte s'ouvrent sur la principale rue; sa porte est obstruée par une file de ces chariots comtois, attelés d'un seul cheval au collier garni de sonnettes, caravane de montagnes tout à fait semblable aux interminables caravanes de chameaux de Mésopotamie qu'on rencontre dans les défilés de Damas; de petits champs pierreux ou quelques grasses chènevières, de noir humus tombé des rochers et retenu par des murs de pierres sèches autour de l'étable, voilà Saint-Lupicin.

Une seule maison, haute et isolée du reste du hameau par une cour, un jardin potager, une longue charmille taillée en muraille, domine le village. Cette maison, moitié seigneuriale, moitié bourgeoise, ressemble au donjon d'un vieux manoir féodal dont le temps a emporté les deux ailes, et qui est resté debout comme un vestige et comme un asile de l'antique famille dont elle abrite encore les débris.

Elle est haute, carrée, percée d'un perron sur une terrasse au premier étage, de cinq fenêtres et d'un large balcon au second; un toit construit en pyramide aiguë la surmonte, afin de laisser glisser les neiges trop pesantes en hiver.

Ce toit ne brille pas, comme en Savoie ou en Suisse, d'ardoises luisantes, livrée d'opulence sur les maisons du riche; il est recouvert de petites plaques minces de sapin qui simulent mal les feuilles d'ardoise, et qui sont clouées

par leur extrémité supérieure aux chevrons de la charpente ; la pluie et la neige les salissent, la mousse jaunie les tapisse, le vent les emporte ; et quand l'incendie les approche, elles s'envolent en brandons de flammes et en étincelles crépitantes portant au loin dans les villages la terreur et la pluie de feu tombant du ciel sur les autres toits.

XXVII

Les diverses terrasses sur lesquelles le donjon grisâtre est élevé ou auxquelles il est adossé, ou dont il est flanqué d'un côté, donnent des places diverses aux chambres : de plain-pied d'un côté, avec les jardins, on est de l'autre au premier étage. Cette disposition de terrain sur les pentes de montagnes donne du mouvement, du pittoresque, des escaliers, des paliers], des rampes extérieures et intérieures aux maisons ; elles semblent, comme un manteau pétrifié, suivre en rampant dans leur inflexion au sol les ondulations de la roche ou du gazon qui les porte. Ces accidents de construction font les charmes des paysagistes. Le donjon de Saint-Lupicin, avec ses terrasses, ses jardins encaissés dans des décombres, ses cours de fermes pleines du vagissement des vaches, du chant des coqs, du roucoulement des pigeons qui blanchissent les rebords du toit des puits rustiques où la corde arrondie repose sur les auges dans des troncs d'arbres creusés pour abreuver les étables, arrête l'œil du passant.

Si l'on entre dans la cour, on voit d'un côté une allée de marronniers, luxe rare de végétation dans ces contrées déjà froides ; de l'autre, à l'extrémité de carrés du jardin, un pavillon de repos du style architectural de Louis XV, rappelant prétentieusement Versailles dans cette sauvagerie des lieux et des mœurs.

Des fenêtres de ce pavillon, on plonge à gauche sur la profonde gorge descendant vers la ville de Saint-Claude, de l'autre sur le château de Prat, dont mon père a porté quelque temps le nom et qui était un des domaines de mon grand-père dans cette contrée. Plus bas, on voit reluire et l'on entend gronder au fond d'un ravin inaccessible le torrent du Lizon, qui court, en circuitant autour des collines abruptes, rejoindre la Bienne, rivière de Saint-Claude dans la vallée de Molinge.

XXVIII

C'est là le village et le manoir de Saint-Lupicin. De gros noyers disséminés dans les champs en pente les signalent au voyageur.

Il y a loin de là à Athènes, avec le Parthénon pour diadème, le ciel transparent de l'Attique pour dais, l'olivier pour ceinture, la mer étincelante pour horizon; et c'est là pourtant que l'adorateur d'Athènes, l'idolâtre de Phidias, le Winckelmann français, le lapidaire du beau dans la nature, dans la poésie, dans l'architecture, dans la statue, dans la pierre, dans la femme, dans toutes les réalités et dans tous les rêves, habite seul, jeune et grave comme un solitaire du mont Athos, dans son couvent tapissé de lambris de planches de sapin, ces lambris étant sculptés par les artistes autrefois si justement renommés de Saint-Claude pour leurs bustes de Voltaire taillés au couteau dans la racine de buis.

Des chambres dont le plancher est couvert de livres et de gravures, la vaste cheminée où petillent les copeaux de sapin, reste de la hache des bûcherons, une vieille nourrice devenue servante et reine des cuisines, des laboureurs et des bergers gardiens de ces belles vaches

du Jura, quelques fermiers des hautes métairies qui lui payent leurs redevances sur la fin de l'automne, en fromages et en rayons de miel de leurs ruches, voilà tout le luxe, tout le mouvement, toute l'opulence du gentilhomme du Jura.

XXIX

Celui-là n'est pas né à Saint-Lupicin; la principale habitation de sa famille était dans la plaine vineuse du Jura, riche et grasse, et dans les environs de Lons-le-Saulnier, capitale de ces montagnes.

C'est là qu'est né Louis de Ronchaud. Son père, gentilhomme franc-comtois, attaché aux Bourbons par leurs droits traditionnels, et surtout par leurs malheurs, fut élu par le peuple à la chambre des députés en 1816, pour représenter le pays. La loyauté de sentiment, jointe à la modération et au patriotisme de race, donna à sa candidature une unanimité de convenances aristocratiques et de confiance populaire qui fut justifiée par ses votes ; il fut royaliste sans cesser d'être national. Sa mort précoce affligea du même deuil les royalistes et les libéraux. Il laissait une veuve encore jeune et trois enfants, deux fils et une fille; ils furent bientôt après orphelins. Louis de Ronchaud, qui était l'aîné, n'usa de ses droits que pour prodiguer à son frère et à sa sœur les sacrifices que son père aurait faits à ses enfants.

Son frère eut en partage la terre et l'habitation principale de la maison ; sa sœur, aujourd'hui veuve, fut mariée à un gentilhomme de Montauban. Elle a apporté, dans ce Midi presque espagnol, cette limpidité sereine du caractère du Nord, beauté des étoiles dans nos nuits d'hiver : ses yeux couleur d'eau du lac d'Antre sur le plus

haut sommet de Saint-Lupicin, et ses cheveux blonds, soyeux et touffus comme une poignée de lin du Jura, rappellent aux climats méridionaux qu'elle habite l'image d'une Velléda des Gaules, les pieds dans les neiges, la tête dans l'auréole de l'inspiration grecque ou romaine.

XXX

Son frère, Louis de Ronchaud, lui ressemble beaucoup par cette physionomie étrange de l'enthousiasme qui se possède dans le calme, et de la réflexion qui s'enflamme dans le mouvement.

La mort de cette mère, le mariage de cette charmante sœur, l'éducation de son frère achevée, le partage des biens de la maison, livrèrent ce jeune sage prématuré à la solitude et à lui-même.

Il était né poëte, sa vie fut sa poésie ; il laissa tomber seulement, comme ses noyers de Saint-Lupicin livrent l'huile de leurs noix sous le vent d'automne, quelques pages succulentes de poésies intimes, recueillies par des amis et qui lui firent une de ces réputations de demi-jour plus douce, plus inviolable et plus durable que les gloires d'engouement, parce que ce sont les gloires du cœur.

C'est ainsi que je connus son nom, son talent et sa personne, et qu'à première vue je devins, à son insu, son ami. Il vint ensuite me visiter à Saint-Point comme compatriote des rochers communs à nos deux familles du Jura. Nous pensâmes tout haut ou tout bas ensemble, car il y revint tous les ans à la chute des feuilles, jusqu'aux jours où les événements de 1848 me ravirent printemps, été et automne, et me précipitèrent dans le tourbillon où il n'y a plus de halte ni de repos dans

la vie. On est comme le rocher précipité des montagnes, on ne marche plus, on roule.

XXXI

Quoique fort jeune en 1848, le poëte de Saint-Lupicin, bien qu'issu comme moi de souche royaliste, fut convoqué par le peuple de son pays à venir au secours de la France sous la forme, alors la seule possible, d'une république de droit commun, sans privilége, sans dictature, et par conséquent sans proscriptions et sans échafauds.

Il ne s'en fallut que de quelques voix pour qu'il fût le représentant de la jeunesse de la Franche-Comté, comme son père l'avait été de l'âge mûr.

La république était l'idéal du beau platonique en matière de gouvernement; elle était de plus, alors, l'apothéose de la liberté sans tache, l'épreuve à faire de la raison d'un grand peuple voulant se gouverner par lui-même, puisque tous ses gouvernements tombaient d'eux-mêmes sous leur propre poids.

Le poëte, ce chercheur du beau dans l'histoire comme dans la nature et dans l'art, devenait donc républicain par naissance comme par nécessité.

L'ermite de Saint-Lupicin s'enflamma pour elle d'une passion grecque, romaine, française, puisée dans Thucydide, dans Tacite, dans les *Girondins*. Il aurait été éloquent, il était sage de caractère, il serait mort en souriant pour son idéal, sûr de le retrouver réalisé au delà de l'échafaud de Mme Roland, de Vergniaud, d'André Chénier. Il y a de ces trois natures dans la sienne : une femme, un poëte, un orateur à la langue d'or, au cœur de citoyen.

Le sort de ces trois victimes de la liberté n'aurait pas contristé son dévouement. Hélas! il y a des sorts plus

tristes qui font bien envier ces nobles trépas. J'en connais de tels : la vie aussi est un pilori, si elle n'est pas un échafaud. Lequel vaut mieux, d'une agonie d'esprit de vingt ans ou d'un coup de hache d'une seconde? Je le sais bien, moi, je ne dois pas le dire, de peur de tenter le désespoir des hommes qui savent plus aisément mourir que souffrir; ce ne sont pas les plus magnanimes.

XXXII

Écarté de l'arène politique avant d'avoir combattu, Louis de Ronchaud s'ensevelit dans la solitude de son cœur et de ses pensées; il ne se laissa connaître que par quelques rares amis, à qui la grâce de son caractère n'en cachait pas la force, comme une femme d'Orient qui voile sa taille et son visage pour la foule, d'un blanc linceul, et qui ne le dépouille qu'en rentrant à la maison, derrière les jalousies et les grilles de sa chasteté.

Il jeta un voile sur sa vie : il se consacra exclusivement au *beau* métaphysique, à cette divinité de la beauté morale, artistique et virginale, qui n'apparaît que dans la spéculation de ses adorateurs, et dont la réalité toujours incomplète, agitée, décevante, ne dérange jamais ni un trait de visage, ni un pli de la robe sur la statue idéale de l'idéale beauté.

Il se plongea dans les mâles études de l'antiquité grecque et de l'Allemagne, toujours antique; études sur la philosophie, sur la poésie, sur l'architecture, sur la musique, sur la sculpture, sur la peinture, ces cinq formes extérieures par lesquelles le beau, caché dans les langues, dans les sons, dans les lignes, dans les nombres, dans le marbre, dans les couleurs, se révèle avec plus ou moins d'évidence et de splendeur dans tous les temps et dans

tous les lieux où Dieu suscite le génie pour dévoiler la beauté. Il faut que Pygmalion adore le premier la Divinité qu'il veut faire adorer aux hommes.

Pygmalion, en effet, dont on a fait le symbole de l'amour profane, n'est que le symbole du génie; il n'adore pas seulement le beau, il le crée.

Louis de Ronchaud est un Pygmalion sauvage qui n'adore pas son propre ouvrage, mais l'ouvrage du génie humain dans toute l'antiquité artiste à Athènes, et dans toute la renaissance chrétienne à Rome. Il nous dévoilera bientôt Michel-Ange, Raphaël, comme il vient de nous dévoiler Praxitèle et Phidias.

XXXIII

C'est pour cette fouille savante et silencieuse, œuvre de sa vie mystérieusement active, quoique d'une activité sans bruit, comme celle des monastères contemplatifs du mont Athos ou du mont Jura, qu'il s'enferme pendant la moitié des années dans le donjon aux fenêtres fermées de Saint-Lupicin; qu'il voyage modestement le sac sur le dos en Attique, en Thessalie, en Arcadie, en Italie, en Angleterre; qu'il a recueilli et emporté les os de marbre de Phidias, et qu'il vient passer ses mois de loisir et d'hiver à Paris, caché non loin de moi et de ceux qu'il aime, dans une mansarde à grand horizon de l'avenue de Saint-Cloud, près de l'arc de l'Étoile; mansarde élégante quoique modeste, véritable cellule d'un chartreux de l'art, toute tapissée de plâtres et de dessins, toute jonchée, sur les tapis, de livres de poésies et de sciences, toute poudreuse de poussière antique des fragments de marbre qu'il a recueillis.

XXXIV

C'est dans un musée domestique tout semblable à cette chambre à coucher, où le lit sans rideau trouve à peine assez de place pour ses quatre pieds de bois blanc, que j'ai visité, jadis, l'enthousiaste et heureux vieillard de Smyrne, M. Fauvel, le restaurateur de l'Athènes antique, retiré avec ses larcins pieux dans son jardin de Smyrne et dans sa maisonnette de la ville d'Homère. M. de Choiseul et M. de Chateaubriand, mon ami M. de Marcellus, l'avaient visité avant moi. Pendant que M. Fauvel ramassait ses pierres à Athènes, il me parlait souvent d'eux; mais il levait les épaules au nom de M. de Chateaubriand visitant le Parthénon avec un chaudronnier de Smyrne qui lui servait de guide à quinze sous par jour. « Ne m'en « parlez pas, me disait-il, celui-là n'est qu'un faux prêtre « de notre culte pour le marbre; il fouille du bout de sa « canne à pomme d'or, qu'il appelle son bâton blanc, les « cendres du foyer des terres dans l'Acropole; mais il n'y « cherche que des mots, des images, de la gloire, et non « des collections sacrées comme ces vestiges. Pèlerin de « la gloire, il ne veut faire adorer que son nom. Qu'on « l'adore à Paris, mais non à Smyrne. »

Et les jolies filles grecques, nièces de M. Fauvel, qui embellissaient de deux visages animés ce musée de beautés mortes, riaient aux éclats de cette puérile humeur du vieillard.

XXXV

C'est ainsi que le poëte Béranger, le plus dépoétisant des hommes, parce qu'il faut être dénigrant pour complaire à la foule, me parlait, il y a peu d'années, de ses deux amis

Chateaubriand et Lamennais, amis de situation plus que de cœur; il me rappelait de son vivant M. Fauvel, à qui il ressemblait beaucoup de figure; bon, spirituel et narquois, il aimait à trouver des petitesses dans les grandes choses, et des ridicules dans les respects.

Les jeunes hommes sérieux tels que Louis de Ronchaud n'ont point de ces irrévérences : pour eux, ce qui est beau est dieu; ils ne profanent ni une pierre ni un homme, de peur d'y profaner une divinité cachée dans l'art ou dans l'artiste. Un ridicule qui s'adresse si haut leur fait peur comme une impiété.

XXXVI

Telle était là vie de ce solitaire, se nourrissant à l'ombre du toit de Saint-Lupicin de sa propre substance admirative, et trouvant d'ineffables délices d'esprit dans cette contemplation savante de tout ce que l'homme a fait de grand ou de beau sur ce globe, afin de se donner à lui-même et de pouvoir donner un jour aux autres un *sursum corda* scientifique, capable d'élever l'âme de son siècle et de la soutenir, au-dessus du plain-pied de la vie vulgaire, à la hauteur des plus sublimes manifestations du beau dans la morale, dans la politique et dans l'art.

Telle est la vie recueillie et cénobitique de ces heureux et rares esprits, jouissant de tout, cultivant tout, divinisant tout, qu'on appelle de ce doux nom : les *dilettanti* en Italie, les *amateurs* en France. C'est un même nom : CEUX QUI AIMENT; ceux qui aiment sans intérêt ce qui mérite le plus d'être aimé ici-bas, le bien, le beau, la vertu, le génie, le rayon divin transperçant à travers toutes choses humaines, âme ou marbre! Ces hommes sont le chœur chantant de l'humanité; ils regardent d'en haut ou d'en

bas le drame que le siècle ou les siècles jouent sur la terre, et ils s'y associent par le regard et par la voix seulement, tantôt pleurant sur la chute de l'homme, tantôt le relevant de ses déchéances, tantôt le célébrant dans ses triomphes, prêtres de l'enthousiasme portant jusqu'au ciel, sur leurs strophes lyriques, l'apothéose du génie humain.

XXXVII

Il n'y a rien de plus grand que l'admiration; elle est plus grande même que le génie, car elle est le génie désintéressé de soi-même, l'amour pour l'amour, le quiétisme de Fénelon, la charité parfaite transportée du christianisme dans l'art, le beau pour le beau.

Aussi ces hommes, quand ils ont seulement, comme M. Fauvel, un creux habitable dans une ruine d'Athènes, une chambre basse sous un oranger et un figuier dans un jardin de Smyrne, ou, comme M. de Ronchaud, un vieux donjon de leurs pères sur un plateau pierreux au bord d'un torrent, en face de l'horizon *præceps* et dentelé du sauvage Jura, sont-ils au fond les plus heureux des hommes : leur caractère se ressent du calme des tombeaux qu'ils visitent, de la sérénité du désert qu'ils parcourent, de la splendeur limpide des cieux; car l'antiquité grecque, romaine, asiatique, a laissé dans les Pyramides, dans les Thèbes, dans les Panthéon, dans les Palmyre, dans les Balbeck, dans les Colisée, les vestiges de ses grandeurs, les cadavres de ses monuments mutilés.

Le poëte et l'antiquaire contractent sur leur physionomie cette impression d'éternité qui méprise la terre fugitive, parce qu'elle vit dans tous les âges. Que leur fait le présent? ce présent n'a qu'un jour. Ils habitent, dans la permanence de leurs pensées, avec les immortels de l'his-

toire et de l'art; ils sont contemporains de tous les passés et de tous les avenirs; ils sont les abstractions supérieures de notre infime personnalité. Ce qu'ils habitent le moins, c'est notre terre : leur conversation, comme dit l'Apôtre, est avec les esprits invisibles; purs esprits eux-mêmes, ils sont imperméables à nos misères de fortune ou de vanité. Voilà les *dilettanti* ou les *amateurs;* race dont je suis un peu moi-même, que j'ai beaucoup recherchée et souvent enviée, dans ma vie active. Leur nourrice, en les recevant des bras de leur mère, leur a dit : Laisse travailler les autres; toi, jouis, souris et repose-toi! Et le sourire est resté avec le lait de leur nourrice sur leurs lèvres.

XXXVIII

Mais est-il possible, cependant, qu'un jeune poëte à l'âme ardente et expansive, tel que celui dont nous parlons, ait passé toute sa jeunesse dans un manoir du Jura sans autre passion que ses dessins, ses manuscrits, ses poussières de marbres antiques, ses voyages d'antiquaire, le compas à la main, avec ses contemplations de tableaux ou de statues? Non, cela n'est pas possible, parce que cela n'est pas naturel : le beau n'est pas seulement dans les choses mortes, il est aussi dans les choses vivantes, dans les femmes surtout, ce résumé palpitant de toutes les idéalités qui se révèle et qui sourit comme la poésie sourit au poëte. Le feu du volcan universel est un cœur de femme. Quelle main peut se poser sur la neige même du Jura, sans la sentir attiédie par le feu qui couve sous l'enveloppe glacée de ces collines? C'est évidemment cette chaleur d'âme, d'autant plus ardente qu'elle est plus contenue, qui a inspiré à ce contemplateur recueilli dans sa chambre haute, sur sa

montagne, ces poésies étranges, nocturnes, à demi-voix, mais à plein vol, qu'il s'est chantées à lui-même, il y a quelques années.

Ses amis les ont emportées çà et là, à mesure que les feuilles tombaient de la presse, pour les disputer aux profanes. Nous les avons lues une fois nous-même, d'emprunt, sans pouvoir jamais, depuis, retrouver cette délicieuse cassette, pour en extraire un des bijoux ciselés patiemment sur les hauts lieux du Jura natal, et pour les faire admirer à ceux qui goûtent encore les beaux vers, ces médailles d'une monnaie d'or qui n'a plus cours dans le monde actuel, mais qui a toujours son prix dans le monde du *beau*.

Ce volume perdu ou égaré se retrouvera un jour, je n'en doute pas; il se retrouvera grossi de poésies plus mûres et plus humaines. Il dira combien le donjon sans fumée de Saint-Lupicin et combien son toit blanchi de neiges ont caché de flammes et d'ardeurs sous la cendre de cette jeunesse évaporée en mélodieux soupirs qui ne montaient qu'au ciel, où montent tous les rêves et tous les encens. Je pourrais en citer quelques-uns de mémoire, encore aujourd'hui, de ces vers orphéiques du Jura, mais je craindrais de les dénaturer d'accent en les répétant. Les secrets doivent rester sur les lèvres de ceux qui ont entendu ces confidences. Ce qui est dit pour une oreille n'est pas dit pour toute la foule.

XXXIX

De plus, cela je puis le dire, car on ne me l'a jamais dit, mais je crois l'avoir deviné, comme tout le monde devine ce qui est dans l'air, il y a un mystère sur la vie de ce poëte, mystère qui, s'il était jamais révélé, donne-

rait peut-être la clef de l'âme fermée et de la vie à demi-jour de ce *stylite* du Jura.

On murmure à voix basse que la beauté, le talent, la célébrité d'une femme d'exception, qui cache son nom comme il convient aux femmes de porter un voile dans la foule, où aux Clorindes de revêtir une armure d'homme en combattant; on murmure, disons-nous, que l'attrait d'esprit, le nom voilé, le rayonnement de célébrité de cette femme, ont fasciné d'un éblouissement désintéressé les yeux et l'âme de ce Platon de la solitude; que, semblable aux anciens chevaliers, il a senti le besoin de porter dans le cloître ou dans les combats une *dame de ses pensées*, et qu'il lui a voué ce qu'on appelle un culte, un servage, une foi chevaleresque, épurée de tout, hors de la joie de se dévouer! Est-ce vrai? est-ce faux? Est-ce une histoire? est-ce une légende? Je n'en sais rien; mais, histoire ou légende, il n'y aurait rien, dans un tel servage, qui ne fût de nature à dignifier la personne qui sut l'inspirer et le poëte qui sut le subir. Ce servage volontaire et avoué d'une âme enthousiaste à la femme suzeraine ne fut-il pas, dans le moyen âge de l'Italie, de l'Espagne et de la France, un des caractères de la chevalerie des sentiments? chevalerie affichée, parce qu'elle portait au grand jour les couleurs de la reine innommée du champ clos?

Que furent donc *Béatrice* pour le Dante? *Éléonore d'Este* pour le Tasse? *Vittoria Colonna* pour Michel-Ange? la *Fornarina* elle-même pour Raphaël, si ce n'est *les dames de leurs pensées?* les unes pures comme l'idéal, les autres descendant comme des étoiles trop près de terre, qui filent en s'éteignant dans nos horizons!

XL

C'était là, sans doute, la lampe voilée de l'imagination, qui éclairait, dans ses longues nuits, la petite fenêtre du donjon de Saint-Lupicin, pendant que notre jeune poëte écrivait ses poésies cachées, et qu'il étudiait le *beau* dans l'art devant les débris des statues de son Phidias. C'est la lueur de cette lampe nocturne, aperçue des villageois et des bergers de la montagne, qui faisait dire à ces pauvres gens, dans leurs veillées, ce que disent les paysans d'Allemagne allant à l'église pendant la nuit de Noël, en passant sous la tour de Faust : « Que fait donc notre jeune maître à cette heure dans sa chambre haute, seul ainsi toute la nuit avec les esprits, pendant que la cloche sonne et que le peuple chante en chœur à l'église : LE CHRIST EST RESSUSCITÉ ? »

XLI

Et en effet, le jeune maître faisait en silence deux choses mystérieuses et presque sataniques pour le pauvre ignorant de nos campagnes et de nos villes : il ressuscitait la chevalerie par la poésie dans ses chants, et il ressuscitait le grand art dans ses veilles en écrivant son *Phidias;* Phidias, l'art incarné, le créateur des marbres, le dieu de la sculpture et de l'architecture, le révélateur du *beau* dans la pierre, le créateur enfin du Parthénon, cette cathédrale d'une religion qui allait mourir dans un temple qui ne mourra pas !

C'est là l'œuvre que nous donne M. Louis de Ronchaud. Ouvrez et lisez : jamais la science ne se révéla en plus beau style. Il semble que des rayons du pur soleil d'Attique pé-

nètrent de toute part ce style, comme il pénètre, au lever du jour, les marbres translucides du Parthénon pour les faire descendre dans l'œil fasciné du voyageur ignorant comme moi, et pour le faire exclamer d'enthousiasme : Voilà le vrai, voilà le beau, voilà la divinité des lignes, voilà l'habitation des dieux sur la terre!

XLII

D'un coup de plume M. de Ronchaud a effacé pour moi vingt années de vicissitudes et de ténèbres; il m'a reporté à une belle aurore d'une journée de voyage, couché sur le pont de mon navire, et poussé par la main des Néréides, du cap Sunium au Pirée, où, par un vent de terre tiède et frais qui faisait frissonner ma voile, je regardais le blanc mausolée du Parthénon monter et se découper sur le firmament bleu de l'Attique, semblable plutôt à un autel s'élevant vers le ciel pour y faire monter l'encens du matin..

Puis, il me rappelait mon ascension du lendemain du débarquement à l'Acropole, et ma longue station sous les Propylées, au milieu d'un groupe prisonnier de soldats turcs qui faisaient leur feu de myrte au pied d'une colonne, foyer auquel deux jambes de déesses séparées des bustes servaient de chenets.

Les décombres d'Athènes, où il ne restait pas pierre sur pierre, blanchissaient et poudroyaient au bas dans la plaine comme une carrière abandonnée ; nous étions dans la maison des divinités d'Athènes. Le génie de Phidias, qui l'avait bâtie et meublée du céleste mobilier de l'Olympe, nous protégeait seul et devait seul ressusciter cette Athènes toute cadavéreuse à nos pieds. Car, il ne faut pas s'y tromper, c'est Phidias qui a ressuscité la Grèce; ce

sont ses ouvrages que l'Europe a voulu délivrer des Turcs : la Grèce, pour elle, ne fut qu'un musée captif. L'Europe s'arma pour une croisade de statues. Navarin délivra des pierres et des ombres. Hélas! voilà tout! Les hommes vont-ils renaître pour l'habiter?

XXXII

MISTRAL

I

Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle!. Un grand poëte épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours : il y a une vertu dans le soleil.

Un vrai poëte homérique en ce temps-ci; un poëte né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau; un poëte primitif dans notre âge de décadence; un poëte grec à Avignon; un poëte qui crée une langue d'un idiome comme Pétrarque a créé l'italien; un poëte qui, d'un patois vulgaire, fait un langage classique d'images et d'harmonie ravissant l'imagination et l'oreille; un poëte qui joue sur la *guimbarde* de son village des symphonies de Mozart et de Beethoven; un poëte de vingt-cinq ans qui, du premier jet, laisse couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste où les scènes descriptives de l'*Odyssée* et les scènes innocemment passionnées du *Daphnis et Chloé*, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme, sont chantées avec la grâce de Longus et avec la majestueuse simplicité

de l'aveugle de Chio, est-ce là un miracle? Eh bien! ce miracle est dans ma main; que dis-je? il est déjà dans ma mémoire, il sera bientôt sur les lèvres de toute la Provence. J'ai reçu le volume il y a deux jours, et les pages en sont aussi froissées par mes doigts, avides de fermer et de rouvrir le volume, que les blonds cheveux d'un enfant sont froissés par la main d'une mère, qui ne se lasse pas de passer et de repasser ses doigts dans les boucles pour en palper le soyeux duvet et pour les voir dorés au rayon du soleil.

Or voici comment j'eus, par hasard, connaissance de la bonne nouvelle.

II

Adolphe Dumas, non pas le Dumas encyclopédique dont chaque pas fait retentir la terre de bruit sous son pied; non pas le jeune Dumas son fils, silencieux et méditatif, qui se recueille autant que son père se répand, et qui ne sort, après trois cent soixante-cinq jours, de son repos, qu'avec un chef-d'œuvre de nouveauté, d'invention et de goût dans la main; mais le Dumas poétique, le Dumas prophétique, le Dumas de la Durance, celui qui jette de temps en temps des cris d'aigle sur les rochers de Provence, comme Isaïe en jetait aux flots du Jourdain, sur les rochers du Carmel; Adolphe Dumas enfin, que je respecte à cause de son éternelle inspiration, et que j'aime à cause de sa rigoureuse sincérité, vint un soir du printemps dernier frapper à la porte de ma retraite dans un coin de Paris.

Sa tête hébraïque fumait plus qu'à l'ordinaire de ce feu d'enthousiasme qui s'évapore perpétuellement du foyer sacré de son front. « Qu'avez-vous? lui dis-je. — Ce que j'ai? répondit-il; j'ai un secret, un secret qui sera bientôt

un prodige. Un enfant de mon pays, un jeune homme qui boit comme moi les eaux de la Durance et du Rhône, est ici, chez moi, en ce moment. Depuis huit jours qu'il a pris gîte sous mon humble toit, il m'a enivré de poésie natale, mais tellement enivré, que j'en trébuche en marchant, comme un buveur, et que j'ai senti le besoin de décharger mon cœur avec vous. Ce jeune homme repart demain soir pour son champ d'oliviers, à Maillane, village des environs d'Avignon. Avant de partir il désire vous voir, parce que la Saône se jette dans le Rhône, et qu'il a reconnu, en buvant dans le creux de sa main l'eau de nos grands fleuves, quelques-unes des gouttes que vous avez laissées tomber de votre coupe dans votre Saône.

« — Bien, lui dis-je ; amenez-le demain à la fin du jour : je lui souhaiterai bon voyage au pays de Pétrarque, de l'amour et de la gloire, maintenant que les vers, l'amour et la gloire sont devenus une pincée de cendre trempée d'eau amère entre mes doigts.

« — Merci, dit-il. » Et il me serra la main dans sa main nerveuse, qui tremble, qui étreint et qui brise les doigts de ses amis comme une serre d'aigle concasse et broie les barreaux de sa cage.

III

Le lendemain, au soleil couchant, je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poëte villageois destiné à devenir, comme Burns, le laboureur écossais, l'Homère de Provence.

Sa physionomie, simple, modeste et douce, n'avait rien

de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette évaporation des yeux qui caractérise trop souvent ces hommes de vanité, plus que de génie, qu'on appelle les poëtes populaires : ce que la nature a donné, on le possède sans prétention et sans jactance. Le jeune Provençal était à l'aise dans son talent comme dans ses habits; rien ne le gênait, parce qu'il ne cherchait ni à s'enfler, ni à s'élever plus haut que nature. La parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les conditions, qui donne aux bergers, comme aux rois, la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, gouvernait toute sa personne. Il avait la bienséance de la vérité; il plaisait, il intéressait, il émouvait : on sentait dans sa mâle beauté le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce qui palpitent dans notre Midi.

Mistral s'assit sans façon à ma table d'acajou de Paris, selon les lois de l'hospitalité antique, comme je me serais assis à la table de noyer de sa mère, dans son *mas de Maillane*. Le dîner fut sobre, l'entretien à cœur ouvert, la soirée courte et causeuse, à la fraîcheur du soir et au gazouillement des merles, dans mon petit jardin grand comme le mouchoir de Mireille.

Le jeune homme nous récita quelques vers, dans ce doux et nerveux idiome provençal qui rappelle tantôt l'accent latin, tantôt la grâce attique, tantôt l'âpreté toscane. Mon habitude des patois latins parlés uniquement par moi jusqu'à l'âge de douze ans, dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible. C'étaient quelques vers lyriques; ils me plurent, mais sans m'enivrer : le génie du jeune homme n'était pas là. Le cadre était trop étroit pour son âme; il lui fallait. comme à Jasmin, cet autre chanteur sans langue, son épopée pour se répandre. Il retournait dans son village pour y recueillir, auprès de sa mère et à côté de ses troupeaux,

ses dernières inspirations. Il me promit de m'envoyer un des premiers exemplaires de son poëme; il sortit.

IV

Quand il fut dans la rue, je demandai à Adolphe Dumas quelques détails sur ce jeune homme; Dumas pouvait d'autant mieux les donner, qu'il est lui-même un enfant d'Eyragues (Eyragues est un village à deux pas de Maillane, patrie de Frédéric Mistral). Mais Dumas est un déserteur de la langue de ses pères, qui a préféré l'idiome châtré et léché de la Seine à l'idiome sauvage et libre du Rhône. Il en a des remords cuisants dans le cœur, et il pleure quand il entend un écho provençal à travers les oliviers de son hameau.

Cet enfant, me dit-il, est né à Maillane, village situé à trois lieues d'Avignon, entre le lit de la Durance, ce torrent de Provence, et la chaîne de montagnes qu'on appelle les Alpines; la grande route romaine qui menait à Arles courait au pied des Alpines et traversait Maillane. Cette vallée est d'un aspect à la fois grec et romain : c'est un cirque comme celui d'Arles, dont les monticules dégradés des Alpines sont les gradins. Le ciel azuré du Midi est coupé crûment par ces rochers; ce firmament a ses tristesses splendides qui sont le caractère de la Sabine ou des Abruzzes. Cet horizon trempe les hommes dans la lumière et dans la rêverie. L'inspiration plane comme les aigles au-dessus des rochers dans le ciel.

La maison paternelle de ce jeune homme, maison de paysan riche, entourée d'étables pleines, de vignes, de figuiers, d'oliviers, de champs de courges et de maïs, est adossée au village, et regarde par ses fenêtres basses les grises montagnes des Alpines, où paissent ses chèvres et

ses moutons. Son père, comme tous les riches cultivateurs de campagne qui rêvent follement pour leur fils une condition supérieure, selon leur vanité, à la vie rurale, fit étudier son fils à Aix et à Avignon pour en faire un avocat de village. C'était une idée fausse, quoique paternelle; heureusement la Providence la trompa : le jeune homme étudiait le grec, le latin, le grimoire de jurisprudence par obéissance; mais la veste de velours du paysan provençal et ses guêtres de cuir tanné lui paraissaient aussi nobles que la toge râpée du trafiquant de paroles, et, de plus, le souvenir mordant de sa jeune mère, qui l'adorait et qui pleurait son absence, le rappelait sans cesse à ses oliviers de Maillane.

Son père mourut avant l'âge. Le jeune homme se hâta de revenir à la maison pour aider sa mère et son frère à gouverner les étables, à faire les huiles et à cultiver les champs. Il se hâta aussi d'oublier les langues savantes et importunes dont on avait obsédé sa mémoire et la chicane dont on avait sophistiqué son esprit. Comme un jeune olivier sauvage dont les enfants ont barbouillé en passant le tronc d'ocre et de chaux, Mistral rejeta cette mauvaise écorce; il reprit sa teinte naturelle, et il éclata dans son tronc et dans ses branches de toute sa séve et de toute sa liberté, en pleine terre, en plein soleil, en pleine nature. Il se sentait poëte sans savoir ce que c'était que la poésie; il avait une langue harmonieuse sur les lèvres sans savoir si c'était un patois : cette langue de sa mère était, à son gré, la plus délicieuse, car c'était celle où il avait été béni, bercé, aimé, caressé par cette mère. Il avait le loisir du poëte dans les longues soirées de l'étable, après les bœufs rattachés à la crèche ou sous l'ombre des maigres buissons de chênes verts, en gardant de l'œil les taureaux et les chèvres; il était de plus encouragé à chanter je ne sais quoi, dans cette langue adorée de Provence,

par quelques amis plus lettrés que lui, qui l'avaient connu et pressenti à Aix ou à Avignon pendant ses études, et qui venaient quelquefois le visiter chez sa mère pendant la vendange des raisins ou des olives. De ce nombre était Romanille, d'Avignon, poëte provençal d'un haut atticisme dans sa langue; de ce nombre aussi était Adolphe Dumas, qui était né dans les ruines d'un couvent de chartreux, sous un rocher de la Durance, et qui en avait respiré l'ascétisme d'anachorète chrétien du temps de saint Jérôme.

La mère de Mistral, me racontait Adolphe Dumas, nous servait à table, son fils et moi, debout, comme c'est la coutume des riches matrones de Provence en présence de leurs maris et de leurs fils. Je vois encore d'ici ses belles longues mains blanches, sortant d'une manche de toile fine retroussée jusqu'aux coudes, pour nous tendre les mets qu'elle avait elle-même préparés ou pour remplacer les cruches de vin quand elles étaient vides.

« — Asseyez-vous donc avec nous, madame Mistral », lui disais-je, tout honteux d'être servi par cette belle veuve arlésienne, semblable à une reine de la Bible ou de l'Odyssée. « — Oh ! non, monsieur, répondait-elle en rougissant, ce n'est pas la coutume à Maillane; nous savons que nous sommes les femmes de nos maris et les mères de nos fils, mais aussi les servantes de la maison. Ne prenez pas garde ! »

Et elle s'en allait modestement manger debout un morceau de pain et d'agneau sur le coin du dressoir, où brillaient, comme de l'acier fin, ses grands plats d'étain, polis chaque samedi par ses servantes.

Cette mère vit encore; elle n'a que quelques rares cheveux blancs comme une frange de fil de la Vierge rapportée du verger sous sa coiffe; elle n'aspire qu'à trouver bientôt une Rébecca au puits pour son cher enfant.

Voilà toute l'histoire du jeune villageois de Maillane; cette histoire était nécessaire pour comprendre son poëme. Son poëme, c'est lui, c'est son pays, c'est la Provence aride et rocheuse, c'est le Rhône jaune, c'est la Durance bleue; c'est cette plaine basse, moitié cailloux, moitié fange, qui surmonte à peine de quelques pouces de glaise et de quelques arbres aquatiques les sept embouchures marécageuses par lesquelles le Rhône, frère du Danube, serpente, troublé et silencieux, vers la mer, comme un reptile dont les écailles se sont recouvertes de boue en traversant un marais; c'est son soleil d'une splendeur d'étain calcinant les herbes de la Camargue; ce sont ses grands troupeaux de chevaux sauvages et de bœufs maigres, dont les têtes curieuses apparaissent au-dessus des roseaux du fleuve, et dont les mugissements et les hennissements de chaleur interrompent seuls les mornes silences de l'été. C'est ce pays qui a fait le poëme : on peint mal ce qu'on imagine, on ne chante bien que ce que l'on respire. La Provence a passé tout entière dans l'âme de son poëte : *Mireille*, c'est la transfiguration de la nature et du cœur humain en poésie dans toute cette partie de la basse Provence comprise entre les Alpines, Avignon, Arles, Salon et la mer de Marseille. Cette lagune est désormais impérissable : un Homère champêtre a passé par là. Un pays est devenu un livre.

V

Donc, il y a six jours que la poste du soir m'apporta un gros et fort volume intitulé *Mireïo* : c'est le nom provençal de *Mireille*. Ce livre était le tribut de souvenir que le poëte découvert par Adolphe Dumas m'avait promis l'été dernier. J'ouvris nonchalamment le volume, je vis

des vers. J'ai l'âme peu poétique en ce moment; je lutte dans une fièvre continuelle avec une catastrophe domestique qui, si elle s'achève, entraînera malheureusement bien d'autres que moi. Mon devoir consciencieux est de lutter à mort contre les iniquités, les humiliations, les calomnies, les avanies de toute nature dont la France me déshonore et me travestit en retour de quelques erreurs peut-être, mais d'un dévouement, corps, âme et fortune, qui ne lui a pas manqué dans ses jours de crise, à elle. Chaque soir je me couche en désirant que ce jour honteux soit le dernier; chaque matin je me réveille en me disant à moi-même : Reprends cœur, bois ton amertume; lutte encore, car, si tu faiblis un moment ou si tu quittes ta patrie en abandonnant à tes créanciers des terres que nul n'ose acheter, ta lâcheté perdra ceux que tu dois sauver; tu es leur otage, ne t'enfuis pas : sois le Régulus de leur salut. La France, qui te raille et qui t'outrage aujourd'hui, t'entendra peut-être demain. Encore un jour!

Voilà mes jours.

VI

Je rejetai donc le volume sur la cheminée, et je me dis : Je n'ai pas le cœur aux vers : à un autre temps!

Cependant, quand l'heure du sommeil ou de l'insomnie fut venue, je pris, par distraction, le volume sur la tablette de la cheminée, et je l'emportai sous le bras dans ma chambre. Je le jetai sur mon lit, j'allumai ma lampe, et, comme je n'arrive plus jamais à quelques heures de sommeil que par la fatigue des yeux sur un livre, je rouvris le livre et je lus.

Cette nuit-là je ne dormis pas une minute.

Je lus les douze chants d'une haleine, comme un homme essoufflé que ses jambes fatiguées emportent malgré lui

d'une pierre milliaire à l'autre, qui voudrait se reposer, mais qui ne peut s'asseoir. Je pourrais retourner le vers célèbre de Dante dans l'épisode de *Françoise de Rimini*, et dire comme Francesca : « A ce passage nous fermâmes le livre et nous ne lûmes pas plus avant! » Moi, j'en lus jusqu'à l'aurore; je relus encore le lendemain et les jours suivants!

VII

Nous n'analyserons pas *Mireille*, nous enlèverions aux lecteurs futurs de ce poëte des chaumières l'intérêt qui s'attache à tout dénoûment. Laissons-leur la curiosité, ce viatique des longues routes dans la lecture comme dans le drame. Le dénoûment est triste comme deux lis couchés dans la même vase après un débordement du Rhône dans les jardins de la Crau.

En ceci le poëte nous semble manquer de cette habileté manuelle de composition qui a manqué à Virgile dans l'*Enéide*, et qui n'a manqué jamais ni au Tasse ni à l'Arioste. Mais, si la composition pouvait être plus riche de combinaisons dramatiques, la poésie ne pouvait pas être plus neuve, plus pathétique, plus colorée, plus saisissante de détails. Cela est écrit dans le cœur avec des larmes, comme dans l'oreille avec des sons, comme dans les yeux avec des images. A chaque stance le souffle s'arrête dans la poitrine, et l'esprit se repose par un point d'admiration! L'écho de ces stances est un perpétuel applaudissement de l'âme et de l'imagination qui vous suit de la première jusqu'à la dernière stance, comme, en marchant dans la grotte sonore de Vaucluse, chaque pas est renvoyé par un écho, chaque goutte d'eau qui tombe est une mélodie.

Ah! nous avons lu, depuis que nos cheveux blanchissent

sur des pages, bien des poëtes de toutes les langues et de tous les siècles. Bien des génies littéraires morts ou vivants ont évoqué dans leurs œuvres leur âme ou leur imagination devant nos yeux pendant des nuits de pensive insomnie sur leurs livres; nous avons ressenti, en les lisant, des voluptés inénarrables, bien des fêtes solitaires de l'imagination. Parmi ces grands esprits, morts ou vivants, il y en a dont le génie est aussi élevé que la voûte du ciel, aussi profond que l'abîme du cœur humain, aussi étendu que la pensée humaine; mais, nous l'avouons hautement, à l'exception d'Homère, nous n'en avons lu aucun qui ait eu pour nous un charme plus inattendu, plus naïf, plus émané de la pure nature, que le poëte villageois de Maillane.

Nous ne sommes pas fanatique cependant de la soi-disant démocratie dans l'art; nous ne croyons à la nature que quand elle est cultivée par l'éducation. Nous n'avons jamais goûté avec un faux enthousiasme ces médiocrités rimées sur lesquelles des artisans dépaysés dans les lettres tentent trop souvent, sans génie ou sans outils, de faire extasier leur siècle : excepté Jasmin, un grand épique, mais qui a trop bu l'eau de la Garonne au lieu de l'eau du Mélès; excepté Reboul, de Nîmes, qui est né classique et qui semble avoir été baptisé dans l'eau du Jourdain, le fleuve des prophètes, au lieu du Rhône, le fleuve des trouvères, nous n'avons vu, en général, que des avortements dans cette poésie des ateliers. Que chantent-ils, ceux qui ne voient la nature que dans la guinguette? Il pourrait en sortir des Bérangers; mais des Homères et des Théocrites, non! Ces génies ne poussent qu'en plein air, ou en plein champ, ou en pleine mer : Vénus était fille de l'onde. La grande poésie est de même race que la grande beauté : elle sort de la mer.

VIII

Or pourquoi aucune des œuvres achevées cependant de nos poëtes européens actuels (y compris, bien entendu, mes faibles essais), pourquoi ces œuvres du travail et de la méditation n'ont-elles pas pour moi autant de charme que cette œuvre spontanée d'un jeune laboureur de Provence? Pourquoi chez nous (et je comprends dans ce mot *nous* les plus grands poëtes métaphysiques français, anglais ou allemands du siècle, Byron, Gœthe, Klopstock, Schiller, et leurs émules), pourquoi, dans les œuvres de ces grands écrivains consommés, la séve est-elle moins limpide, le style moins naïf, les images moins primitives, les couleurs moins printanières, les clartés moins sereines, les impressions enfin qu'on reçoit à la lecture de leurs œuvres méditées, moins inattendues, moins fraîches, moins originales, moins personnelles, que les impressions qui jaillissent des pages incultes de ces poëtes des veillées de la Provence? Ah! c'est que nous sommes l'art et qu'ils sont la nature; c'est que nous sommes métaphysiciens et qu'ils sont sensitifs; c'est que notre poésie est retournée en dedans et que la leur est déployée en dehors; c'est que nous nous contemplons nous-mêmes et qu'ils ne contemplent que Dieu dans son œuvre; c'est que nous pensons entre des murs et qu'ils pensent dans la campagne; c'est que nous procédons de la lampe et qu'ils procèdent du soleil. Oui : IL Y A UNE VERTU DANS LE SOLEIL! Sur chaque page de ce livre de lumière il y a une goutte de rosée de l'aube qui se lève, il y a une haleine du matin qui souffle, il y a une jeunesse de l'année qui respire, il y a un rayon qui jaillit, qui échauffe, qui égaye jusque dans la tristesse

de quelques parties du récit. Ces poëtes du soleil ne pleurent même pas comme nous; leurs larmes brillent comme des ondées pleines de lumière, pleines d'espérance, parce qu'elles sont pleines de religion. Voyez Reboul dans son *Enfant mort au berceau!* Voyez Jasmin dans son *Fils de maçon tué à l'ouvrage* ou dans son *Aveugle!* Voyez Mistral dans sa mort des deux amants!

« Et, pendant qu'aux lieux où Mireille vivait ils se frapperont leurs fronts sur la terre de regrets et de remords, elle et moi, enveloppés d'un serein azur sous les eaux tremblotantes; oui, moi et toi, ma toute belle, dans une étreinte enivrée, à jamais et sans fin nous confondrons, dans un éternel embrassement, nos deux pauvres âmes! »

« Et le cantique de la mort résonnait là-bas dans la vieille église, etc., etc. »

IX

Voilà la littérature villageoise trouvée, grâce et gloire à la Provence! Voilà des livres tels qu'il en faudrait au peuple de nos campagnes pour lire à la veillée après les sueurs du jour, au bruit du rouet qui dévide la soie du Midi, ou du peigne à dents de fer qui démêle le chanvre ou la laine du Nord! Voilà de ces livres qui bénissent et qui édifient l'humble foyer où ils entrent! Voilà de ces épopées sur lesquelles les grossières imaginations du peuple inculte se façonnent, se modèlent, se polissent, et font passer avec des récits enchanteurs, de l'aïeul à l'enfant, de la mère à la fille, du fiancé à l'amante, toutes les bontés de l'âme, toutes les beautés de la pensée, toutes les saintetés de tous les amours qui font un sanctuaire du foyer du pauvre! Ah! qu'il y a loin d'un peuple nourri par de telles épopées villageoises à ce pauvre peuple sub-

urbain de nos villes, assis les coudes sur la table avinée des guinguettes, et répétant à voix fausse, ou un refrain grivois de Béranger (digne d'un meilleur sort), ou un couplet équivoque de Musset (digne de meilleure œuvre), ou un gros rire cynique d'Heine, ce Diogène de la lyre, ricaneur et corrupteur de ce qui mérite le plus de respect ici-bas, le travail et la misère!

Quant à nous, si nous étions riche, si nous étions ministre de l'instruction publique, ou si nous étions seulement membre influent d'une de ces associations qui se donnent charitablement la mission de répandre ce qu'on appelle les bons livres dans les mansardes et dans les chaumières, nous ferions imprimer à six millions d'exemplaires le petit poëme épique de *Mireille*, et nous l'enverrions gratuitement, par une nuée de facteurs ruraux, à toutes les portes où il y a une mère de famille, un fils, un vieillard, un enfant capable d'épeler ce catéchisme de sentiment, de poésie et de vertu, que le paysan de Maillane vient de donner à la Provence, à la France et bientôt à l'Europe. Les Hébreux recevaient la manne d'en haut, cette manne nous vient d'en bas : c'est le peuple qui doit sauver le peuple.

X

Quant à toi, ô poëte de Maillane, inconnu il y a quelques jours aux autres et peut-être inconnu à toi-même, rentre humble et oublié dans la maison de ta mère; attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la charrue comme tu faisais hier; bêche avec ta houe le pied de tes oliviers; rapporte pour tes vers à soie, à leur réveil, les brassées de feuilles de tes mûriers; lave tes moutons au printemps dans la Durance ou dans la

Sorgue; jette là la plume et ne la reprends que l'hiver, à de rares intervalles de loisir, pendant que la Mireille que le Ciel te destine sans doute étendra la nappe blanche et coupera les tranches du pain blond sur la table où tu as choqué ton verre avec Adolphe Dumas, ton voisin et ton précurseur. On ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une vie; tu en as fait un : rends grâce au Ciel et ne reste pas parmi nous : tu manquerais le chef-d'œuvre de ta vie, le bonheur dans la simplicité. VIVRE DE PEU! Est-ce donc peu que le nécessaire, la paix, la poésie et l'amour? Oui, ton poëme épique est un chef-d'œuvre; je dirai plus, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient : on dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésigènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel! Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es : *Tu Marcellus eris!*

Un été j'étais à Hyères, cette langue de terre de ta Provence que la mer et le soleil caressent de leurs flots et de leurs rayons, comme un cap avancé de Chio ou de Rhodes; là les palmiers et les aloès d'Idumée se trompent de ciel et de terre : ils se croient, pour fleurir, dans leur oasis natale. Le soir, mon ami M. Messonnier, poëte, écrivain et philosophe retiré sous sa treille et sous son figuier dans la petite maison de Massillon, un des prophètes de Louis XIV, me fit faire le tour de la ville. Il me conduisit au soleil couchant dans un jardin bien exposé au midi et à la brise de mer; les aloès et les palmiers y germent et y fructifient en pleine terre. Je me crus transporté dans une oasis de Libye. On sait que l'aloès ne fleurit

que tous les vingt-cinq ans et qu'il meurt après avoir répandu dans un effort suprême son âme embaumée dans les airs; il y en avait un dans ce petit jardin dont on attendait la floraison d'un moment à l'autre.

Or, par une heureuse coïncidence, ce rare phénomène végétal semblait nous avoir attendus pour s'accomplir sous nos yeux. Au moment où le soleil touchait la mer, la tige de l'arbre, dont la séve est de l'encens, sortit tout à coup de ses nœuds gonflés de vie comme un glaive qu'une main robuste tire du fourreau pour le faire reluire au soleil, et la fleur d'un quart de siècle éclata au sommet de la tige dans un bruyant épanouissement semblable à l'explosion végétale d'un obus qui sort du mortier. Les oiseaux couchés sur les arbustes voisins s'envolèrent d'épouvante, et le parfum, cette âme de la fleur, embauma longtemps tout le golfe.

O poëte de Maillane, tu es l'aloès de la Provence! Tu as grandi de trois coudées en un jour, tu as fleuri à vingt-cinq ans : ton âme poétique parfume Avignon, Arles, Marseille, Toulon; Hyères et bientôt la France; mais, plus heureux que l'arbre d'Hyères, le parfum de ton livre ne s'évaporera pas en mille ans.

XXXIII

ADOLPHE DUMAS

I

Et toi aussi, Adolphe Dumas! ô second Gilbert français! plus fécond, plus ardent, et moins acerbe que le premier, tu n'es plus !

Peu de jours après avoir quitté Paris, j'appris, en ouvrant un journal, qu'il était mort au bord de cet Océan dont il avait la grandeur, les orages, l'infini dans le cœur! Titan plus qu'homme ! Titan enchaîné, révolté, non contre Dieu, mais contre les hommes. Tu n'étais plus ! Je versai des larmes : j'en versai de plus amères un mois après, quand je lus dans le feuilleton du *Journal des Débats* cette héroïque et pathétique élégie de Jules Janin, intitulée : *La Mort d'Adolphe Dumas.*

Jules Janin, cet homme qui a autant d'esprit que Voltaire, autant d'érudition littéraire que Fontenelle, autant de bon sens que Boileau, autant de cœur qu'une jeune fille quand elle verse ses premières larmes dans le sein de sa mère..., Jules Janin, ce véritable homme de lettres, en action perpétuelle depuis trente ans, qui a tout vu, tout su, tout retenu, tout raconté, et dont le sentiment

est éternellement jeune parce qu'il est sans cesse renouvelé par la verve aimable de ce cœur qui ne s'est jamais racorni sous la mauvaise humeur.

Voulez-vous le connaître, si vous ne le connaissez pas? Souvenez-vous de Sterne débarqué à Calais, et causant avec le pauvre moine qu'il a l'intention de railler un peu sur sa robe, sur son oisiveté, sur sa mendicité volontaire: le pauvre moine ne l'entend pas, ou fait semblant de ne pas le comprendre par bonhomie et par humilité; il s'incline, et, ouvrant sa tabatière de buis, il offre à son caustique étranger une prise de son tabac. Sterne y plonge ses deux doigts, et s'étonne de trouver sous ses paupières deux larmes, de ces larmes du critique attendri.

C'est M. Jules Janin, non pas seulement le plus lettré, mais le plus tendre des hommes! Oh! que le véritable esprit est bon à tout, même à pleurer!

II

Qui pouvait se douter que Jules Janin savait par cœur son Adolphe Dumas, et qu'il me ferait sangloter en me le racontant à moi-même, à moi qui venais, il y a si peu de jours, de passer trois heures avec ce Descartes exalté, avec ce mystique résigné, avec ce Tasse méconnu, avec ce sublime estropié de notre terre, avec ce Job sur son grabat de notre France, et que ce n'était pas sur lui, mais sur moi, qu'il rugissait contre le sort, et qu'il m'adressait des vers d'airain contre l'impitoyable légèreté de ceux qui rient de ce qui ferait pleurer les anges.

Voici comment.

J'ai toujours aimé ceux qui aiment, ceux qui souffrent, ceux qui gémissent et qui s'indignent en silence, ceux qui se sauvent d'un monde moqueur; ceux qui s'envelop-

pent, quand ils sortent, de leur manteau troué par la misère, de peur d'être reconnus dans la rue par ces persifleurs spirituels ou bêtes qui vendent des ricanements aux passants pour insulter toute grandeur : ces pauvres honteux de la gloire, qui sentent en eux leur noblesse innée, qui se cachent de peur qu'on ne se moque, non d'eux-mêmes, mais du don divin qu'ils portent en eux.

Que voulez-vous? c'est une faiblesse. Je méprise le rire méchant, cet antipode de ce qui est sérieux et sacré chez les hommes, le génie et le malheur.

Je n'ai jamais pu m'empêcher de mal espérer d'un pays qui a fait du rire une institution dans ses journaux ; cela n'avait lieu à Rome que dans les triomphes, pour rappeler aux heureux qu'ils étaient hommes.

Mais se figure-t-on le rire sur la perte du misérable dont un huissier vend le grabat par autorité de justice, ou qui vient de se suicider par peur du ridicule? Eh bien, cela s'est vu deux fois de nos jours, à Paris, pour deux grands artistes.

Le Gaulois a dépassé le Romain! Le Romain ne riait que des heureux, le Gaulois rit et fait rire pour de l'argent, de l'infortune et du désespoir.

III

Au milieu de la rue qui porte aujourd'hui le nom de rue *Lamartine*, nom qui s'inscrivit de lui-même le lendemain de la victoire de la République conservatrice, en juin 1848, sur les factions liberticides qui voulaient tuer à la fois l'ordre et la liberté, nom qui me fait penser toutes les fois que je passe, même dans ce quartier de petits trafics, au bon sens et au courage du vrai peuple de Paris, s'ouvre une petite rue annexe, montante, tortueuse,

mal bâtie, mal pavée, et à laquelle on a laissé par oubli le vieux nom de rue Neuve-Coquenard. Cela ressemble, à s'y méprendre, à une rue des quartiers déserts de Rome qui montent du Vatican aux fontaines monumentales de la villa Albani ; tout y est silence, solitude, petits métiers, revendeurs, encadreurs, marchands de légumes avariés ou de pommes ridées pour les petits ménages, étalées sur des devantures aux vitres cassées.

De distance en distance des portes d'*allées*, souvent solitaires et silencieuses, sur des cours tortueuses au fond desquelles on entrevoit de vieilles portes grillées comme des restes d'anciens couvents ; de longues files d'enfants et d'habitants y entrent et en sortent muets, sous la garde sévère d'un homme en robe noire, pauvre troupeau qui se disperse de seuil en seuil, à mesure qu'il s'éloigne de l'école. L'homme noir, ou le chien de garde, regarde alors derrière lui, et, ne voyant plus personne, regagne seul son domicile, referme la porte de la cour, et remonte, un livre à la main, dans sa chambre haute.

On devine aisément que les loyers n'y sont pas à grand prix ; mais ce qu'on ne devine pas, c'est qu'au fond de ces allées et de ces cours qui semblent aboutir à des cloaques, s'étendent, sur le derrière de ces maisons, des espaces inconnus, enceints de murs peu élevés, ou des maisons proprettes, toutes semblables à des villages rustiques, dont les petits jardinets palissadés et les fenêtres tapissées de cordes étalent au soleil le linge blanc des ménages pour le sécher au vent.

Ces espaces irréguliers, coupés de sentiers qui s'entrecroisent pour aller chercher chaque porte, sont pleins d'ombre et resplendissants de soleil ; on y entend sur les sureaux, cet arbuste du pauvre, chanter les oiseaux, qui découvrent partout une feuille pour se nicher, une tuile pour se chauffer, une miette pour se nourrir.

Ces mendiants ailés, mais gais parce qu'ils ont des ailes, égayent tout le jour le silence de ces quartiers dépeuplés.

IV

Çà et là, dans le dédale de ces sentiers, de ces jardins et de ces cours, on découvre de petites habitations de hasard, à un seul rez-de-chaussée, bâties de planches de rebut des démolitions, encore peintes des diverses couleurs des lambris auxquels elles ont appartenu dans les palais ; là vivaient, dans une retraite définitive ou provisoire, quelques solitaires estropiés qui ont acquis à bas prix ce petit coin d'espace entouré d'arbustes ou de gazons. Quelques familles dépaysées, pleines d'enfants, y jouent au soleil avec la misère, tandis que l'aînée des sœurs, qui garde la famille en l'absence du père et de la mère, belle quoique pâle et maigre sous ses haillons, regarde, adossée à la porte, le jeu des enfants, et suit de l'œil avec curiosité l'étranger qui lui demande l'adresse et la clef de ces labyrinthes.

Le dirai-je ? Oui, car je le sais, et j'y ai visité deux fois des proscrits intéressants de la littérature : là vivent aussi quelques hommes de lettres vagabonds, innomés, cachés comme dans des antres, d'où ils effrayent de leur aspect les pauvres et honnêtes familles de leurs voisins. Ils végètent du salaire de quelques articles empoisonnés qu'ils envoient à des journaux avides de scandale ; et si vous avez eu le malheur de répondre à leurs lettres et de céder à votre cœur en leur portant secours, une autre fois ils vous menacent, en sifflant comme la vipère sous la pierre où elle est cachée, de vous dénoncer ou de vous mordre, espérant arracher à la peur ce que la main vide ne peut plus leur apporter.

Le voisinage malfaisant de ces hommes de proie est la seule ombre de ces oasis de la pauvreté honnête ; immondice morale qui attriste un peu la sérénité de ces lieux. Du reste, on se croirait à mille lieues du vice ou de la perversité ; le bruit de la ville n'y pénètre pas, le vent y souffle librement par-dessus les toits ces bouffées tièdes et sonores qui viennent on ne sait d'où, comme des souffles d'esprits invisibles, secouer les arbustes, faire tomber les feuilles mortes, et siffler à travers les vitres cassées des fenêtres, et rappeler au poëte malade sur sa couche que la nature chante et que la terre prie pour lui.

Les volets battent contre les murs ; un soleil pâle entre dans les enclos par-dessus les haies ; les enfants jouent sur l'herbe au seuil de l'habitation de leurs mères : tout présente à l'œil des visiteurs étonnés l'aspect d'une guinguette morte des environs de Paris, enclavée par hasard dans une enceinte, et où le silence et le recueillement d'un couvent ont succédé tout à coup au tumulte des fêtes, au cliquetis des verres et au bruit des instruments et des danses du peuple.

V

C'est dans une des maisonnettes les plus propres, qui forment au midi l'enceinte monastique de ce cloître, qu'une jolie petite fille de douze ans m'indiqua la porte du poëte. On voyait, à l'empressement et à la complaisance de l'enfant, qu'elle était connue et aimée dans le voisinage ; des blanchisseuses occupaient le rez-de-chaussée.

Je montai un petit escalier de bois qui ouvrait sur une antichambre propre, bien éclairée d'un beau rayon. J'appelai ; le silence me répondit. J'entrai dans un petit salon très-rangé aussi, mais presque sans meubles ; j'ap-

pelai encore : silence aussi profond. Enfin, une voix creuse, sépulcrale, venant de loin, me cria de la chambre voisine : « Entrez, je ne puis ouvrir ! »

J'entrai en effet. Il était sur son lit, au fond de la chambre. La pleine clarté d'un beau jour pénétrait dans sa chambre par la fenêtre ouverte, avec les bouffées de vent du printemps, qui jouait avec les rideaux, se concentrant sur sa mâle et athlétique figure.

Il me reconnut, et joignant ses deux fortes mains maigres, mais aux longs doigts et aux nœuds de chêne, sur son front : « Ah ! c'est Lamartine ! s'écria-t-il. Eh quoi ! mon cher ami, dévoré du temps comme vous êtes, et préoccupé jusqu'à la mort de vos soucis, il vous reste encore de ce temps assez pour venir consoler un misérable, et assez de ces soucis pour en donner aux autres ? Ah ! venez, que je vous serre dans mes bras. » Et il me serra en effet d'une étreinte vigoureuse et convulsive qui fit craquer les os de ma maigre charpente.

« Certainement, lui dis-je, en m'asseyant sur son fauteuil, en face de son petit feu de cendre, il me reste toujours du temps pour aimer ceux qui m'aiment, et des soucis pour oublier les miens en pensant aux soucis de mes amis ! Il y a près d'un mois que je ne vous ai vu, je me suis dit : Il faut qu'il soit malade, allons-y ; et portons-lui le cœur, la main, la bourse, et tout ce que l'amitié peut partager, et tout ce que l'amitié peut accepter.

« — Non, non, me dit-il tout de suite, en me montrant sur le coin de sa cheminée sa bourse de cuir entr'ouverte ; je n'ai aucun besoin ni de soins ni d'argent, grâce à mon excellent frère, qui remplace mon père, et à ma bonne sœur qui me tient lieu de mère. Je suis riche, très-riche, ajouta-t-il : regardez, j'ai plus de cent écus dans cette bourse ; j'ai ma pension de poëte à toucher incessamment par quartiers. C'est vous qui êtes pauvre, puisque vous

avez employé vingt ans de politique à vous appauvrir, et que vous devez vos jours et vos nuits à vos créanciers, que le travail ne solde pas assez vite. Ah ! combien je pense à vous, et que d'insomnies votre situation me coûte !

« Tenez, me dit-il, en essayant de se lever et en me montrant sa table d'inspiration à l'autre côté de la chambre ; tenez, prenez ce papier sur cette table et donnez-le-moi, que je vous lise les derniers vers que j'ai écrits, ces jours-ci, en réponse à ces hommes de pierre qui vous insultent pour votre misère, et qui rient de vous, les misérables, parce que vous n'avez pas voulu être le tyran de leurs bassesses ! Vous n'avez eu qu'un tort, ajouta-t-il, et c'est celui-là.

« — Non, lui dis-je, je sais très-bien que je pouvais prendre la fortune avec la dictature et la garder ; mais il fallait pour cela cinq ou six têtes des leurs en tout pour intimider le reste. Un crime, c'est trop pour un pouvoir qui ne dure que quelques années, et qui souille éternellement la conscience en pervertissant la liberté par un mauvais exemple. J'aime mieux l'innocence que le pouvoir ; je me suis repenti souvent de m'être mêlé des affaires des hommes, mais jamais de leur avoir donné le bon exemple de l'abnégation et de l'humiliation volontaire au lieu du crime. Il y a des ingrats et des moqueurs du bien ici-bas, mais n'y a-t-il donc pas un Dieu là-haut ? lui dis-je en lui montrant par la fenêtre la vaste et sereine profondeur de l'azur céleste.

« — Oui, souffrons avec patience et avec résignation l'un et l'autre », reprit-il, comme un Job quand il se repent d'avoir mal parlé. Puis, ouvrant le papier que je lui avais tendu sur son lit, il se prit à me lire la dernière ode que je lui avais inspirée !

Je la possède; je l'ai sous la main, mais je me garderai de la donner à mes lecteurs, c'est trop poignant!

C'est la joyeuse ironie lyrique d'un grand poëte qui s'adresse aux heureux sycophantes de son pays et de son temps; qui leur peint en traits de Tacite et de Juvénal les angoisses d'un poëte agonisant, qui s'épuise de travail, et qui, ne se trouvant pas assez de sang dans les veines pour désaltérer ses créanciers, entreprend de vendre ses vers pour un peu d'argent, et ne trouve pas assez d'acheteurs pour payer sa vie et pour racheter son honneur avant de mourir.

Le refrain est gai, d'une gaieté folle comme une orgie; l'indifférence y danse et y chansonne comme dans une guinguette : c'est du Rabelais goguenardant au chevet du lit de Gilbert.

Cette détonation inattendue de gaieté cruelle et d'agonie mêlées ensemble fait frissonner la peau et peint le siècle.

« Donnez-moi cela, lui dis-je, et ne le publiez jamais : les poëtes aussi doivent jeter leur manteau sur les nudités de leur temps. »

Il me tendit l'ode mouillée d'une de ses larmes. Cette larme ne me fit pas pleurer, mais elle me fera éternellement souvenir.

VI

Adolphe Dumas se dressa alors sur son séant et passa son pantalon et ses pantoufles pour aller jusqu'à sa table de travail chercher dans un tiroir d'autres poésies; je lui offris mon bras. « Non, me dit-il, vous ne m'aideriez qu'à tomber, et je vous entraînerais dans ma chute. Vous allez voir; j'ai calculé et disposé les appuis que ma douloureuse infirmité me rend nécessaires pour aller en sûreté de ce grabat

à ma table, et de ma table à mon lit, sans assistance : il n'y a pas si loin du travail à la mort d'un pauvre poëte estropié, pour qu'il ne puisse passer, avec l'aide de Dieu, du dernier labeur au dernier sommeil, et encore en rencontrant son Dieu en chemin », me dit-il en se tenant contre ses meubles devant un christ d'ivoire donné par sa mère.

« Voyez mes bras nerveux, ils me servent de jambes. » Et s'appuyant en effet tout tremblant et tout chancelant sur le bois de son lit, de son lit sur le dossier d'un lourd fauteuil, du dossier du vieux meuble sur le marbre de la cheminée, et de la cheminée sur sa table, il arriva tout essoufflé sur un autre fauteuil, et s'attabla. Son front ruisselait de sueur devant le tiroir qui contenait ses papiers. « M'y voilà, dit-il, et causons ! »

Et nous causâmes.

Quand il était assis et causant, sa belle tête inspirée n'indiquait aucune fatigue; sa voix vibrait comme celle d'un Jérémie moderne. Il me dit que son frère était venu le chercher à Paris pour le mener en Normandie, dans sa famille, où le bon air des champs et les jeux de ses enfants lui rafraîchiraient la tête et lui rendraient les forces. Il me pria, pendant son absence de Paris, de m'informer du prix d'un logement pour lui à l'hospice volontaire de Sainte-Périne.

Je m'en chargeai ; mais je n'eus pas le temps d'accomplir ma commission : son frère entra avec le visage joyeux, affectueux et tendre d'un homme qui se réjouit d'emmener bientôt un frère aimé et glorieux sous son toit, à sa femme et à ses petits enfants qui l'attendent.

VII

Adolphe Dumas me présenta son frère, et nous nous entretînmes longtemps des délices d'amitié et de bien-être qui l'attendaient à la campagne.

Ma visite ne finissait pas; je n'ai guère le temps d'en faire d'inutiles, mais cela me paraissait donner tant de plaisir à trois personnes, que j'attendis pour sortir qu'il fît presque nuit dans la cour. J'oubliais de vous dire qu'un gros livre in-quarto à deux colonnes était ouvert sur sa table, et qu'un chapelet grossier, dont les grains luisants témoignaient qu'ils avaient glissé longtemps dans les doigts (celui de sa mère), était négligemment jeté sur les pages.

« Il ne faut pas que cela vous étonne, me dit-il; nous autres Provençaux, nous mêlons Dieu à tout, surtout à nos passions et à nos tendresses. J'ai été sceptique dans ma jeunesse, un grand amour m'a ramené à une grande foi; je me suis lavé avec les larmes de saint Augustin, ce fils converti par sa mère. Ah! c'est un beau livre que celui-là; Schæffer a fait un beau tableau de ce fils qui écoute et qui voit le ciel à travers les yeux bleus de sa mère.

« Et moi aussi, c'est à travers le souvenir de la mienne que je vois la vie et la mort. Quelles délices solitaires et nocturnes j'éprouve dans mes tristesses et dans mes infirmités à relire ces confessions d'un Rousseau chrétien, et à rouler entre mes doigts distraits ces grains dont chacun a emporté les saintes prières de la pauvre femme d'Eyragues (c'était le nom de son village, au bord de la Durance). Ah! mon cher Lamartine, je ne sais pas ce que vous croyez avec votre esprit, peu m'importe! mais je sais bien

ce que vous aimez avec votre âme ; et j'ai toujours prié Dieu pour qu'il daigne mettre un peu de foi dans tant d'amour.

« Hélas ! que prierais-je, moi, dans mes nuits terribles, sans la consolation des affligés, sans ce confident divin qui veille à mon chevet, qui ne s'endort jamais, et qui entend tout ! L'amour malheureux m'a fait un être désespéré, la douleur me fait chrétien !

« Croyez-moi, mon cher ami, il y a quelque grand secret dans les larmes : vous êtes digne de l'apprendre un jour ! Ne me méprisez pas, j'ai besoin de prier, ou bien donnez-moi une autre langue que celle de ma mère ou de l'Évangile !

« — Moi ? lui dis-je, mépriser ou railler la douleur pieuse !

« Ah ! toutes les croix sont saintes, toutes les douleurs sont sacrées, toutes les consolations sont vraies pour qui les éprouve. J'aimerais autant mépriser la main du pauvre enfant qui conduit l'aveugle, ou briser le bâton qui soutient le boiteux ! Ne m'accusez pas d'une telle cruauté, mon cher Dumas. Dieu se révèle aux forts par la force, aux tendres par l'amour, aux malheureux par la douleur ; quand le cœur est comblé d'amertume, il en monte une larme aux yeux, et quand le vent la sèche, cette larme, je ne demande pas d'où vient le vent.

« Tout ce qui soulage vient de Dieu. Vous êtes très-fort, mon ami, vous êtes héroïque dans vos tortures comme Philoctète à Lemnos. Vous rempliriez le ciel de vos rugissements contre les dieux et contre les hommes, si ce chapelet de votre mère ne vous soulevait pas, la nuit, au-dessus de votre couche de douleur, et ne vous rattachait pas au ciel, où elle vous entend ; vous tomberiez dans l'abîme sans fond du désespoir. Et vous voudriez que je méprisasse ce fil qui retient le naufragé du cœur au ri-

vage! Non, non, mon cher, je ne méprise pas le surnaturel, je l'envie.

« Adieu, je vous laisse à votre excellent frère, et je vous confie aux souffles du printemps, que vous allez respirer sur le seuil de sa porte avec ses petits enfants. »

Il avait une grosse larme dans les yeux, et me serra la main à la briser, et je sortis pour regagner, le cœur resserré, mon ermitage.

VIII

Quelques jours après ce jour, le soir, à l'heure où quelques rares amis, que la mort décime d'année en année, viennent causer un moment de la journée, et savoir si la sentinelle oubliée n'a pas été relevée de son poste, on annonça Adolphe Dumas et son frère.

Il entra en boitant, le visage gai, le front ruisselant de sueur, et retomba essoufflé sur le canapé.

« Je vous croyais parti? lui dis-je.

« — Non, me répondit-il, je pars demain, et je n'ai pas voulu vous laisser ici sans vous dire adieu, et vous souhaiter un doux automne, ainsi qu'à M[me] de Lamartine et à cette nièce qui s'oublie auprès de vous pour vous faire oublier ce qu'on ne peut oublier », ajouta-t-il en passant le revers de sa large main sur ses yeux.

« — A moins qu'on ne le remplace », lui dis-je.

Puis nous causâmes des tendresses et des amusements de la campagne. Mes chiens semblaient l'entendre, et se dressaient sur leurs pattes pour lui lécher amicalement les mains. Sa forte voix, où vibrait la franchise de son cœur, les excitait. Les animaux aiment ce qui est fort et doux; la franchise de l'accent les étonne et les émeut : ils ont le tympan sensible et juste. Il en était importuné, je les éloignai.

« Non, dit-il, laissez-les faire, ils savent ce qu'ils font; ils comprennent plus vite que nous qui nous sommes et qui nous aimons! Car les animaux, madame, dit-il à ma femme, c'est un grand et doux mystère!... » Ses yeux se mouillèrent. « Il n'y a que les hommes solitaires, malheureux, attentifs et bons qui le devinent. Voyez le chien du *Lépreux* dans Xavier de Maistre, votre ami, comme c'est vrai, comme c'est compris, comme c'est senti! comme ces méchants enfants, quand ils le poursuivent et le lapident, lorsqu'il franchit malheureusement le mur de la léproserie et qu'il revient mourir aux pieds de son maître, font honte à l'homme! Comme le lépreux est deux fois lépreux après avoir perdu sa compagnie dans son enclos! »

Et il sanglota tout bas, comme un homme fort qui ne veut pas pleurer et que le sanglot étrangle.

Nous fîmes silence un moment; il reprit, en s'adressant à ma femme :

« Et moi aussi, madame, et moi aussi; après ma mère, mes frères, ma sœur, mes amis, ce que j'ai le plus aimé, le plus regretté, le plus pleuré sur la terre, c'est un pauvre oiseau, c'est ma tourterelle; c'est l'amie, c'est la compagne du solitaire. Vous l'avez connue, Lamartine, vous l'avez caressée sur ma fenêtre, sur le bout de mon lit, à mon chevet, sur le dossier de mon fauteuil, sur mon épaule, sur mes cheveux, sur ma main, quand j'écrivais. Hélas! dit-il, en s'attendrissant, vous ne la reverrez plus! Elle a péri, comme tout ce qui m'aime, par la pierre d'un enfant méchant, d'un de ces enfants de Paris qui ne sentent la vie qu'en donnant la mort à tout ce qui vit inoffensif, de charmant, d'aimant auprès d'eux!

« Oh! l'homme », ajoutait-il en élevant ses deux longs bras au niveau de sa belle tête, « c'est bien méchant, cela vit de meurtre; mais l'enfant, c'est bien plus cruel, puisque cela a tous les instincts méchants de l'homme, toutes

ses passions féroces sans avoir encore la raison qui les modère ou les éclaire.

« Cela éteindrait les étoiles, si ses mains malfaisantes pouvaient atteindre jusque-là !...

« — Je ne dis pas non, répondis-je. Aussi, voyez comme les animaux les redoutent. Si mon petit chien voit passer un régiment dans la rue, il me suit sans y faire attention ; mais s'il aperçoit de loin un groupe d'enfants sur le trottoir, il se jette à toute course de l'autre côté de la rue, il se range, et il évite les ennemis naturels de tout ce qui est bon et faible, et il va m'attendre bien loin au delà du danger.

« L'homme veut des opprimés ; l'enfant veut des victimes. C'est un enfant qui s'amusa à tordre le cou à la tourterelle amie de Dumas.

« — Oh ! lisez-nous les vers que vous avez faits sur ce pauvre oiseau », lui dirent ma femme et ma nièce, émues d'avance de son émotion.

« — Je le veux bien, reprit-il, mais pardonnez-moi si ma voix s'altère et tremble un peu à chaque strophe, madame. Hélas ! on pleure quand on peut dans cette triste vie, ajouta-t-il : je n'avais que cette amie à pleurer. Voilà ! »

Et il récita, au lieu de lire, ces strophes dont Jules Janin a dit, en parlant des grands auteurs sauvés par une élégie immortelle :

« Peut-être un jour Adolphe Dumas, quand on le connaîtra mieux, quand on voudra le relire, avec la bonne volonté de tirer son nom de l'abîme, sera sauvé par son élégie *à sa Colombe !* »

Jugez-en vous-mêmes, âmes tendres, pour qui nulle tendresse de l'âme n'est perdue, quelle que soit la chose qui vous aime. Ce n'est pas un badinage que de perdre cruellement ce qui vous a aimé !

MA COLOMBE

SA VIE

Quand Flora reniait jusqu'à la Providence,
Et qu'après l'impudeur vint l'âge d'impudence
Et des amants qu'elle a trahis,
Il lui restait encor, tout meurtri de sa cage,
Un oiseau de boudoir, regrettant le bocage,
Et qui meurt du mal du pays.

Elle ne l'aimait plus, c'était gênant pour elle,
D'avoir à son oreille un cri de tourterelle
Et d'entendre la nuit, le jour,
Les reproches que font aux femmes inconstantes
Les oiseaux amoureux, dont les voix haletantes
Se plaignent des torts de l'Amour.

Alors on m'apporta l'amour de tous les âges,
La colombe des saints, des vierges et des sages,
Messager providentiel
Qui de tout temps, oiseau plus sacré que les autres.
Va, du front de Jésus aux lèvres des apôtres,
Porter les messages du ciel.

La colombe, malade et les paupières closes,
Posa sur mes deux doigts ses deux petits pieds roses.
Eh! d'où viens-tu, pour m'enchanter,
Bel oiseau d'Orient, lui dis-je, et de l'Aurore?
Et, du dernier soupir qui lui restait encore,
Le mourant se mit à chanter.

Depuis ce jour et tous les jours que Dieu fait naître
Elle n'a plus quitté ma chambre ou ma fenêtre.
Tous les matins à son réveil,
Esclave de son cœur, mais libre de ses ailes,
Les ouvre comme deux éventails de dentelles
Et les étend à son soleil.

Son parc a quatre murs, et sa verte prairie
Fleurit depuis dix ans sur ma tapisserie.
Sans volière et sans pigeonnier,
N'ayant rien et pas même une cage où la mettre,
Je lui dis : Vole, et prends chez moi comme ton maître,
La liberté d'un prisonnier.

Chaste, elle entend gémir les tendres hirondelles,
Les passereaux légers, les ramiers infidèles,
Mais en repousse les aveux.
Elle sait que je l'aime, et, pour ma récompense,
Elle vient sur mon front, comme un oiseau qui pense,
Faire son nid dans mes cheveux.

On redevient enfant, dit-on, quand on est père,
On passerait sa vie à faire sa prière
A genoux devant un berceau.
Ayez une colombe, et n'importe laquelle,
En vivant avec elle, en jouant avec elle,
Avec elle on devient oiseau.

Ainsi quand je suis seul, ainsi quand je m'attriste
Des misères de l'art et du métier artiste,
Écrire alors m'est odieux.
Elle vient sur ma page et m'empêche d'écrire,
Et bat de l'aile, et part d'un long éclat de rire
Qui nous fait rire tous les deux.

Elle se dit : Voilà mon ami qui travaille.
Et vole sur les toits chercher un brin de paille,

Ou bien quelque autre chose ailleurs,
Et vient le déposer au milieu d'un poëme,
Sur les vers que je lis d'un poëte que j'aime,
Et souvent ce sont les meilleurs.

Son luxe, c'est d'avoir sans cesse, toujours pleine,
Sa baignoire, et plein d'eau son plat de porcelaine,
Elle y plonge, et me fait soudain
Son lac au fond des bois, dont la source remonte
Aux jardins de Paphos, de Gnide et d'Amathonte,
Du Nil, du Gange et du Jourdain.

Agitez un mouchoir, le blanc c'est son symbole,
Elle décrit dans l'air la même parabole,
Et vient chanter sur votre main.
Un bouquet dans un vase ou sur la cheminée,
Le matin elle y fait son lit de la journée,
Et le soir, jusqu'au lendemain.

Comme un ruisseau limpide, Ève amoureuse d'Ève
Son amour idéal, l'autre amour qu'elle rêve
Elle l'a vu dans un miroir,
Et donne à son image, inquiète et jalouse,
Tous les baisers d'amante et jamais ceux d'épouse,
Comme l'amour qui vit d'espoir.

Elle est devant sa gloire et devant son image,
Elle la trouve belle, elle lui rend hommage,
Mais elle garde son honneur.
Et douze fois par-jour, sur son trône de reine,
Elle écoute à ses pieds ma pendule d'ébène
Sonner douze heures de bonheur.

Mais quel nom te donner, bel oiseau sans mélange,
Pur comme les esprits, ailé comme les anges ?
Je ne sais comment te nommer.
Pour l'homme de prière et pour l'homme d'étude

La colombe au désert, Dieu dans la solitude,
Leur nom? C'est le besoin d'aimer.

A moins qu'un noir vautour, ou quelque oiseau d'Asie,
Ou l'oubli de son maître, ou de la poésie,
Ou les romans qu'elle aura lus,
Ne l'enlèvent aussi pour être malheureuse,
Et passer de l'amour à la vie amoureuse
Jusqu'à ce qu'elle n'aime plus,

Je te garde, et je dis ce que disent les mères
Aux ramiers pétulants des amours éphémères :
Allez, allez, mes beaux ramiers,
Outre l'oiseau perdu, je crains encore l'épreuve,
Qui me la prendrait vierge et me la rendrait veuve,
Cherchant son grain sur vos fumiers!

A celui qui mourra le premier! si c'est elle,
Je voudrais lui promettre une gloire immortelle,
Comme son immortel amour;
Si c'est moi, qu'elle pleure une nuit sur ma tombe,
Et qu'on dise : On a vu son âme et sa colombe
Qui s'envolaient au point du jour.

MA COLOMBE

SA MORT

Si quelqu'un me disait, de ceux qui l'ont connue,
Elle s'en est allée et n'est pas revenue,
Elle a changé, tu changeras...

Et tout ce que fait dire une femme infidèle,
Je pourrais l'oublier et ne plus parler d'elle,
Et l'oubli venge des ingrats.

Mais non, de jour en jour, de plus en plus charmante,
Plus tendre que jamais, plus que jamais aimante,
Elle venait pour se nourrir,
Elle venait manger et boire sur mes lèvres;
Ses baisers plus ardents avaient toutes les fièvres;
Il semblait qu'elle allait mourir.

Hier, et ce matin, toute la matinée
Elle m'avait suivi, pauvre prédestinée!
Sur la prairie, au bord des eaux,
Rien ne la tentait plus : à tout indifférente,
Ni la prairie en fleurs, ni l'onde transparente,
Ni le chant des autres oiseaux.

Elle suivait son maître, et jamais que son maître.
Nous avions une voix pour mieux nous reconnaître,
Et quand l'appelait cette voix,
Elle aurait tout quitté, ma blanche tourterelle,
Et les amours d'avril, et le nid fait pour elle,
Et sa couvée au fond des bois.

Nos penchants étaient nés de notre solitude,
Et notre amour venait de cinq ans d'habitude,
Cinq ans de travail et d'ennuis.
Le malheur se ressemble, et le malheur s'assemble,
Ensemble nous chantions, ou nous pleurions ensemble
Tous les jours et toutes les nuits.

Mes amis le disaient, je puis bien le redire;
Elle avait tout d'humain, excepté le sourire.
Nous la regardions en tremblant,
Et plus on regardait ses yeux pleins de lumière,
Plus on me demandait si l'âme de ma mère
N'était pas dans cet oiseau blanc.

Elle avait le souci d'une femme amoureuse
Qui soupire sans cesse et n'est jamais heureuse ;
Et je la portais dans mon sein.
Et je disais souvent, le soir dans la campagne :
Dieu, qui me savait seul, m'a donné pour compagne
L'image de son Esprit-Saint !

Eh bien ! ce don de Dieu, qui chantait tout à l'heure,
Je pleure et je l'attends, je l'appelle et je pleure.
Et dites-moi si j'ai raison :
Mon miracle d'amour, ma colombe adorée,
Un chien de boucherie, un chien l'a dévorée
A la porte de ma maison.

Comment ? je n'en sais rien, Dieu seul en sait la cause.
Sitôt que nous aimons quelqu'un ou quelque chose,
La Mort dit : Pourquoi l'aimes-tu ?
Et notre Ève est partout, partout le mauvais ange.
Un bel oiseau qui chante, un chien fou qui le mange,
Voilà le sort de la vertu.

Oh ! loi, cruelle loi, si tu n'étais pas sainte !
Faut-il ne rien aimer, ou n'aimer rien sans crainte ?
Pas même sa mère ou sa sœur,
Ni la fleur, ni l'oiseau, ni l'enfant, ni la femme ?
Alors, mon Dieu, pourquoi nous donnez-vous une âme ?
Pourquoi me donniez-vous un cœur ?

Elle est morte à présent et votre loi m'accable,
Qui veut que l'innocent meure pour le coupable.
Mais n'importe, je m'y soumets.
Vingt fois depuis vingt ans, ô ma belle colombe,
J'aurai fermé les yeux pour adorer la tombe
Où j'ai mis tout ce que j'aimais !

A Paris, je dirai, car il faudra tout dire,
Que les petits enfants ont pleuré ton martyre,
Et, vieux, te pleureront longtemps.

Elle est morte, dirai-je, un jour d'imprévoyance,
Mais elle est morte aimée, elle est morte en Provence;
Elle est morte un jour de printemps.

Morte parmi les fleurs, morte comme une rose
Qui demandait d'éclore et qui n'est pas éclose,
Et c'est ainsi qu'elle finit.
Vierge comme une vierge au jour de sa naissance,
Elle a fait de l'amour son rêve d'innocence,
Elle n'a jamais fait son nid!

Et toi, dans ma douleur demeure ensevelie,
Je ne t'oublîrai pas, si le monde t'oublie.
Adieu donc, ma compagne, adieu!
Et pour ne plus mourir, ma colombe chrétienne,
Tu n'as pas d'âme? Prends la moitié de la mienne,
Et recommande l'autre à Dieu.

On n'applaudit pas, car on pleurait; il avait les yeux mouillés lui-même. Il se leva péniblement, comme en sursaut, avec l'aide du bras de son frère, qui l'emporta à travers ma cour jusqu'à son fiacre.

Et je ne le reverrai plus.

IX

Et qu'est-ce donc qu'Adolphe Dumas, cet estropié sublime? demanderont les hommes qui ne sont pas familiers avec ces noms à qui le bruit a manqué ici-bas, mais à qui la mémoire intime des grandes âmes et des grands talents dans le dernier jour ne manqua jamais.

Vous savez que sur les hauteurs, où l'air trop raréfié et trop pur ne retentit pas, il n'y a pas d'écho. Les régions

qu'habitait Dumas étaient trop hautes pour que son nom y fît ce bruit que nous autres habitants des collines et des plaines nous appelons gloire.

Je me souviens du temps où l'on me demandait : Qu'est-ce donc que Xavier de Maistre qui a écrit le *Lépreux* ou le *Voyage autour de ma chambre?* ou M. Sainte-Beuve qui a écrit des *Consolations*, ou M. de Guérin qui a écrit le *Centaure*, ou Ugo Foscolo qui a écrit les *Lettres de Jacopo Ortiz*, ou M. de Surville qui a écrit les *Poésies de Clotilde?...*

Ce sont des solitaires de la littérature, des ermites du génie, des cénobites de la poésie, vivant sur les hauteurs, et ne fréquentant que les sommets, où ils conversent à voix basse et à cœur ouvert avec les esprits intimes de la terre. Ce sont, si vous aimez mieux, des oiseaux de nuit, des rossignols, qui nichent très-haut dans les flèches des cathédrales, qui chantent pour eux-mêmes pendant que l'homme dort, ou qui se révèlent par des notes étranges et sublimes à ceux que l'insomnie tient éveillés, qui, comme des mystères inattendus en bas, traversent l'air d'une plainte ou d'un cri dont l'oreille ne perd jamais la mémoire.

Adolphe Dumas était de cette famille de penseurs solitaires, et de chanteurs de nuit, rossignols de ténèbres! — Aérolithes plaintifs des jours d'été.

Mais le jour vient une fois pour ces grands esprits solitaires, et ils descendent de leurs niches aériennes, et le grand jour les éblouit. Ils sont faits pour les derniers jours!

X

Adolphe Dumas était évidemment un de ces esprits tentés par le grand jour et aveuglés par lui. Il battait

d'une aile forte et vaste les murs éblouissants des grandes cités. On le regardait, et l'on disait : Qu'est-ce que cela? c'est trop grand pour nous; jamais cet homme, qui sait monter, ne pourra descendre! Hélas! on avait raison, il n'était pas proportionné à notre taille, il était géant, il n'était pas homme : ce fut son seul défaut.

Il était né dans cette Provence où semble s'être réfugiée aujourd'hui, dans un patois hellénique et latin, toute la poésie qui reste en France; il était du village d'Eyragues, voisin, presque contemporain, ami et tuteur de ce Mistral qui nous apporta un beau poëme, le seul poëme pastoral qui ait été comparé à Homère depuis tant de siècles, le plus grand éloge qu'on ait jamais fait d'un poëme depuis trois mille ans!

Lui-même avait commencé aussi, dans la langue provençale, à chanter avec ces Mélibées de son cher pays. Il m'adressa une fois une très-belle épître en français, et j'y répondis comme un écho qui se souvient d'avoir été une voix dans sa jeunesse. On peut voir cette réponse dans mes œuvres poétiques.

XI

Ce fut ainsi que commença notre connaissance et notre affection : il en avait pour moi, j'en avais pour lui. Nous nous perdîmes dans la foule pendant mes années politiques et troublées de tribun sur la place publique. Nous nous retrouvâmes toujours amis après les orages et les revers.

Lui aussi, il était malheureux.

J'ignorais ce qui lui était arrivé; il n'en parlait pas : il n'était pas obligé par devoir, comme moi, de rappeler l'attention sur lui pour sauver les autres. Il pouvait se

cacher dans la foule, vivre et mourir *incognito;* bonheur qui, par punition du ciel, m'est refusé. Tu as recueilli le bruit, meurs de bruit!

Tu n'auras pas une heure pour te recueillir entre la vie et la mort : c'est ton expiation!

> Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
> Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

XII

D'après Jules Janin, et d'après certaines rumeurs plus près de lui, il paraît qu'il vint à Paris, dans son printemps, pour tenter le théâtre, mais qu'il était, comme moi, trop lyrique pour le théâtre, qui exige plus de bon sens que de verve, et qu'il échoua; que, pendant ces essais, il s'éprit d'une jeune et grande actrice, interprète de ses beaux vers, écho de ses grands sentiments, et qu'il espéra l'épouser. Il était très-beau; seulement, comme lord Byron son modèle, il n'avait que le buste d'admirable, il était disgracié de la nature par les jambes : son pied droit, estropié par un accident de naissance, était retourné en arrière, il boitait désagréablement.

C'était le temps où la chirurgie avait inventé un moyen orthopédique et facile de rectifier les membres disloqués; l'amour décida Dumas à subir, à tous risques, cette torture, afin d'être beau de la tête aux pieds aux yeux de celle qu'il aimait. Il ne dit rien à ses amis, ni à sa fiancée; il disparut pendant plus d'un an du monde. Quand il y reparut, son supplice l'avait amaigri et pâli.

Son pied était en effet retourné, mais il boitait toujours, et il éprouvait par intervalles des douleurs telles, qu'elles touchaient à la frénésie.

L'actrice qu'il espérait épouser ne l'aimait plus; il avait affronté pour elle la mort et le théâtre. Il était plus estropié que jamais; ses pièces, trop hautes pour le parterre, ne lui avaient valu que les applaudissements des poëtes et le dédain du vulgaire : il était abandonné de sa maîtresse.

Ce fut alors qu'il disparut dix ans du monde, réfugié dans une cellule du couvent hospitalier des frères de Saint-Jean de Dieu, dans la rue Plumet, entre les pensées de Dieu et les désillusions de la terre.

Le désespoir, la solitude, l'exemple des frères qui lui prêtaient asile, le ramenèrent à la religion de sa mère. Il se plongea dans les Pères de l'Église, et devint mystique comme eux; il retrouva la paix dans le mysticisme. Son âme se rasséréna en Dieu, âme immense à laquelle l'infini seul pouvait suffire.

« Il est vrai, nous dit Jules Janin, que sous ce tiède abri de sa pauvreté vaillante dans ce couvent, Adolphe Dumas avait amené une amie, une compagne au cœur chagrin, aux fidèles amours, sa tourterelle, qu'il avait ramassée un jour à demi morte de fatigue et de froid. Ils s'étaient adoptés l'un et l'autre, ils ne se quittaient ni la nuit ni le jour; elle le suivait paisible et roucoulante, et si triste, et si tendre! Et les frères hospitaliers forcèrent leur consigne en acceptant cette aimable compagnie! »

(Comme l'esprit sent tout, quand c'est l'esprit d'un homme de cœur!)

XIII

Quand les années turbulentes de 1848 sonnèrent comme un tocsin d'espérance jusqu'au fond des monastères, elles étonnèrent d'abord, puis elles éblouirent de grands mirages le cœur d'Adolphe Dumas. Je le vis réapparaître

plein de piété populaire et d'extase mystique à côté de moi, crédule aux saintes idées d'un grand pas fait en avant vers Dieu par les peuples, confiant dans la lune de miel de la liberté, sans crime et sans tache ; somnambule de la liberté, il levait les bras en haut et cherchait l'horizon de la République !

Je n'espérais pas tant de la constance du peuple, et cependant je ne craignais pas tant de son inconstance. Je tâchais de tempérer son ivresse mystique, de peur que l'excès d'illusion n'amenât l'excès de découragement. Il combattait héroïquement les factieux de l'inconnu qui ne savaient ce qu'ils voulaient, et qui, ne se contentant pas de la liberté, précipitaient la République dans le délire et dans la guerre.

Les factieux furent vaincus par la République ; mais ils fournirent aux faibles et aux ambitieux un prétexte de la maudire, elle qui les avait couverts de son courage et de sa vie !

Il fut faible, et chercha le salut de sa patrie dans un nom qui représentait la force des soldats, cette raison suprême des peuples à qui la raison manque. Son enthousiasme changea d'objet, il vit le dieu des armées dans ces choses ; mais il n'abandonna jamais ceux de ses amis qui avaient combattu sous le drapeau de la République conservatrice, et il ne cessa ni de les aimer, ni de les honorer dans ses regrets.

Ce fut ainsi que nous restâmes unis, moi, réfugié dans le travail, lui, abrité dans son hospice. Il n'y avait point d'intérêt et par conséquent point de bassesse dans son sentiment pour l'Empire. Il ne voyait plus dans les peuples qu'un troupeau qui veut que la raison s'impose par l'épée, au lieu de se soumettre à la houlette de ses pasteurs.

Que lui répondre, après cette grande abdication de la

France? Nous ne parlions plus politique, nous parlions littérature, poésie, amitié, choses éternelles.

XIV

C'est ainsi qu'il arriva à ses derniers moments, résigné, pieux, plein de cette joie intérieure que l'homme étendu sur le fumier de Job trouve dans l'entretien perpétuel et solitaire avec son invisible ami.

Relisons ici les derniers mots de Jules Janin, qui paraît l'avoir connu et aimé autant que nous.

« Disons hardiment que c'était là une belle et douce nature, un esprit bienveillant, un vrai courage, habile à supporter la mauvaise fortune, un laborieux, rude à la peine et fécond à ses risques et périls. L'an passé encore, en allant de son lit à sa table de travail, il était tombé et s'était brisé l'autre jambe. Et maintenant le voilà mort, sans récompense et sans bruit, non loin de cette ville de Dieppe qu'il aimait, au pied d'une grande falaise, au bruit de l'Océan solitaire qui murmure autour de son cercueil.

« Ce qui nous revient de ses derniers moments, dans une cabane de pêcheur, sur un lit d'emprunt, sous la misère de l'abandon, serait chose lamentable. On dirait que cet infortuné avait voulu pousser à bout, par son exemple, un témoignage inouï des douleurs de la poésie abandonnée à ses propres forces. Pauvre, errant, oublié, négligé, sans doute il a manqué de confiance en ses amis, en sa famille qui lui fut toujours bonne et propice... Il n'a pas manqué de confiance, à coup sûr, dans le Père qui est aux cieux!

« Nous, cependant, avertis par ces défaillances, par ces muets désespoirs, par cette ambition inavouée, honorons ce courage, et, remplaçant par nos meilleures sympathies

ces tristes funérailles d'un poëte si malheureux, prions pour lui, veillons sur nous. »

XV

Comme c'est senti, comme c'est dit, comme c'est écrit avec des larmes de pitié indulgente sur la plume! et quel retour touchant et pieux dans ce : *veillons sur nous!* nous qui avons moins bien mérité que lui de la Providence, et qui côtoyons les précipices où il est tombé!

Mais il n'y est pas tombé sans soutien et sans amis pour le soutenir, et pour retourner sa tête sur son chevet à sa dernière heure, comme on l'a écrit par erreur ou par prétention à l'effet dans certains récits.

Rien n'est plus faux. Le hasard me rendit témoin des tendresses vraiment paternelles de son frère et de ses amis, quand ils vinrent eux-mêmes à Paris le chercher, Benjamin de la famille, dans sa retraite de la rue Neuve-Coquenard, pour l'emmener sous le bras respirer chez eux, en Normandie, l'air vivifiant de l'été, et des loisirs, et du jardin de famille.

Ce fut encore le bras de son frère qui l'amena chez moi la veille de son départ, et qui l'emporta à travers la cour de ma petite maison dans sa voiture : ils partaient le lendemain. Les soins pieux et féminins de ce frère, qui le soutenait de l'argent de sa bourse comme de son bras, nous touchèrent tous jusqu'aux larmes. La dernière providence d'un malheureux, c'est la famille. La sienne était adorée de lui, et voyait en lui non-seulement son pupille, mais son orgueil.

XVI

Voici la vérité vraie; elle est assez pathétique pour qu'on n'y ajoute pas une mise en scène contre laquelle il s'élèverait du tombeau pour protester.

Les deux frères partirent le lendemain de leur visite chez moi, ensemble, pour Rouen, le 2 juin dernier. Son frère le conduisit lui-même chez sa fille, mariée à Elbeuf, nièce accoutumée à chérir et à soigner cet oncle, amour et orgueil de la famille. Il y vécut pendant six semaines, les plus douces peut-être de sa vie, en pleine paix, en plein amour dans la maison, en pleine ombre, en plein soleil dans le jardin, comme ces haltes du voyageur, quand le jour va tomber et qu'il aperçoit déjà les clochers de la ville où le sommeil l'attend, après les lassitudes de la route.

Une idée fatale le saisit : « Le ciel est beau, la température tiède, l'été des tropiques doit avoir réchauffé les flots qui nous viennent de là; je voudrais me rajeunir en me retrempant dans la mer. »

On craignait que l'énergie saline de la mer ne fût contraire à l'apaisement des douleurs névralgiques dont il avait toujours été affecté. On lui représenta qu'il était à craindre qu'arrivé à l'âge où tout se calme, ces bains amers ne lui donnassent des secousses qu'il convient d'éviter, quand la nature elle-même se traite par la résignation et par le temps. Il était, comme tout le monde, impatient d'accélérer la nature, ce grand médecin que nous portons en nous.

Il insistait; on le conduisit à Puy, petit hameau de pêcheurs dans le voisinage de Dieppe.

Il paraît qu'une première hospitalité dans une maison

banale de bains ne convenait pas, par son prix, à la modicité de ses ressources. Il la quitta volontairement et précipitamment, et alla demander asile, économie et paix, dans une chaumière de pêcheur, plus modique et plus rapprochée de la grève.

Singulier jeu de la Providence, qui ramène à la fin de sa vie le poëte, ami de la nature, dans l'humble chaumière où il a passé ses premières années, et devant ce grand spectacle de l'Océan, pour chanter ou gémir sous sa fenêtre les grands adieux à la terre de l'homme! Il en jouit à son lit de mort comme il en avait joui dans son berceau : Dieu lui parlait seul à seul avec plus d'intimité et de majesté que dans sa retraite de Paris. Il fut heureux quelques jours.

XVII

Le 4 août, cependant, il sentit que la vague qui l'avait délicieusement caressé les premières semaines, secouait trop fortement sa charpente. Il écrivit à son frère qu'il désirait revenir à Paris, et le priait de venir le prendre à la gare de Trouville, en lui marquant le jour et l'heure du rendez-vous.

Ce bon frère se préparait à sa rencontre, lorsqu'une dépêche télégraphique lui annonça qu'il n'avait plus de frère.

Il arriva trop tard pour recevoir son dernier soupir ; il l'avait rendu quelques heures auparavant, serein, confiant, résigné, entre les mains du curé du pays, chargé de bénir sa famille. Un étouffement pulmonaire l'avait asphyxié en peu de minutes et sans agonie. Un spasme l'avait emporté.

Il savait où il allait ; les hommes n'avaient voulu comprendre ni son âme immense, ni sa poésie, il les quittait sans peine pour la patrie des méconnus. Mais, méconnu

par la foule, il laissait ici-bas ce qui console de vivre, une famille du sang, et des amis, famille de cœur.

Je suis le dernier qui lui serra la main ; il me l'a laissée toute chaude encore de sa suprême et convulsive empreinte, et il a emporté toute chaude aussi dans le ciel l'impression de la mienne.

J'ai donné une larme à son souvenir.

Son frère lui ferma les yeux et l'ensevelit à Rouen, dans le cercueil d'une sœur adorée, qui avait été la providence de ses mauvais jours; là ils dorment ensemble dans une terre étrangère : mais j'aimerais qu'une main charitable remportât ces deux enfants du Midi aux bords tièdes et poétiques de la Durance, comme j'aimerais qu'on ramenât mes dépouilles mortelles près de ceux et de celles que j'y ai déposés moi-même dans un sol qui ne m'appartient déjà plus, à Saint-Point!

Et maintenant, grande âme dépaysée dans un corps infirme et dans la région des faux jugements, des fausses gloires et des faux mépris de ce bas monde, tu as secoué vigoureusement ce vil tissu de matière, ce manteau de plomb qui t'embarrassait dans ton essor, et que tu soulevais à chaque pas comme une lourde chaîne dont les anneaux te retenaient au sol!

Là tu estimes à son prix la vaine renommée que donnent les hommes à ceux qui, dans le langage terrestre, cadencent le mieux leur pensée, ou qui, se sentant plus forts que le vulgaire, parlent en images fortes comme eux, et s'expriment en images pénétrantes et neuves, au lieu de balbutier des pensées communes dans un jargon tout fait!

Tu ris de ceux que le siècle exalte, parce qu'ils répètent les banalités et les sophismes convenus de leur époque; tu plains ceux qui, comme toi, pensent leurs pensées à part de la foule, qui les écrivent ou qui les chantent, ou

qui les convertissent en actions, et qui, de leurs chants et de leurs actes, ne recueillent que l'envie ou le dédain.

Tu vois tout à la vraie lumière, tu nages dans la vérité! Tu t'abreuves de la divinité des choses idéales, cette divinité du monde supérieur où tu vis!

Triomphe, âme sublime et tendre! prie pour les amis que tu as laissés ici-bas, et entre dans ta vraie place, dans le ciel des poëtes, des martyrs, pour chanter et combattre avec eux; et entre aussi dans le ciel des colombes, où tu as trouvé la tienne qui t'attendait : symbole de tendresse et d'inspiration, pour t'aider à aimer ton Dieu dans l'éternité, communion de ceux qui s'aimèrent dans la région des larmes!

XXXIV

MADEMOISELLE EUGÉNIE DE GUÉRIN

I

Dans cette région méridionale de la vieille France, située à peu près à égale distance entre l'Océan et la Méditerranée, s'étend un pays d'habitudes, de traditions, de pauvres cultures, de familles incrustées comme le grès dans la terre, nobles par consentement commun, parce que le château n'est que la première masure du village, et que tout le monde y vient, comme chez soi, chercher ce qui lui manque : bonne amitié, vieilles idées, semailles, aliments, soins, outils, conseils, médicaments. Là s'élève le château du Cayla, capitale d'un domaine de deux ou trois mille livres de rente.

C'est l'opulence de la contrée; cela suffit pour vivre dans l'aisance relative, en y surajoutant le produit en nature du petit jardin, du champ réservé, de la vigne, du moulin, du verger en pente, qui donnent le blé de l'année, les pommes de terre, le maïs, les châtaignes conservées, les noix cassées par les maîtres et les serviteurs pendant les veillées d'hiver sur la table solide de la cuisine; le vin, les légumes, les fruits, cueillis par la servante et les

enfants, et soigneusement encaissés et visités dans le fruitier; tout ce qui est strictement nécessaire, en un mot, pour vivre largement et pour donner libéralement aux malades, aux infirmes, aux pauvres du village, aux mendiants errants et réguliers des villages voisins.

II

Le château du Cayla était de père en fils possédé et habité par la famille de M. de Guérin, dont la jeune femme était née dans le bourg de Cahuzac. Mlle de Cahuzac, d'une maison assez riche pour le pays, avait apporté en dot à M. de Guérin quelques petites terres, et, après la mort de ses grands parents, une assez grande maison meublée dans la petite ville de Cahuzac. Cette alliance donnait aux Guérin une aisance et une parenté plus larges dans le rayon du Cayla.

Le château du Cayla se composait d'une cour, autrefois pavée, et dont les eaux des écuries avaient défoncé les larges dalles. Les fumiers des chevaux, des vaches et des moutons, entassés immémorialement aux portes, tapissaient les murailles de ces bâtiments, et servaient partout de clôture.

Les cuisines ouvraient, par un perron élevé de quelques marches, sur ce vaste cloaque; quelques sureaux et quelques houx, dont la forte racine ne craint pas le sol des bergeries, croissaient dans les angles des murs.

Les portes, ou les barrières à claire-voie, étaient sans cesse ouvertes, et permettaient nuit et jour aux passants de monter les degrés de pierre pour venir demander le morceau de pain, le coup d'eau à puiser au seau suspendu derrière la porte, et aux paysans du hameau d'Andillac de vivre, pour ainsi dire, en commun avec les habitants de la maison.

III

Une cheminée à cintre très-élevé, à large tuyau, au sommet duquel on voyait le jour, à chaînes noircies par la fumée et la suie, à chenet unique, qui portait jour et nuit un arbre tout entier, brûlant par un bout, formait à son sommet une couronne ou plutôt une corbeille d'acier, poli par les mains des bergers.

Deux bancs de pierre, incrustés à demi dans la muraille, servaient de siéges aux domestiques et aux hôtes. Quelques grosses chaises et fauteuils de noyer, entre la table de cuisine et la cheminée, se prêtaient aux maîtres de la maison, quand ils venaient s'asseoir en commun avec les gens, soit pour prendre le repas banal dans l'écuelle de lourde faïence, soit pour leur faire la prière, soit pour causer des travaux du jour ou du lendemain.

Une batterie de cuisine, composée de bassins de cuivre luisant comme l'or, de vastes soupières grossièrement peintes, et de grands plateaux à mettre le poisson quand on pêchait tous les trois ans l'étang du moulin, complétaient cet ameublement, objet d'admiration et d'envie pour toutes les ménagères du village.

IV

On sortait de la cuisine par un long corridor enfumé qui conduisait à la salle à manger, où la nappe n'était guère mise que les jours de cérémonie et quand on avait des hôtes à la maison ; les autres jours, on prenait les repas avec les domestiques, qui dînaient debout ou à l'extrémité de la nappe écrue.

Au delà de la salle à manger, on montait, par un esca-

lier tournant de quelques marches, dans la chambre qui servait de salon à la famille, et dont une grande fenêtre cintrée ouvrait sur les jardins, en plein midi, un peu plus élevée que le côté des cuisines. Du salon on passait dans la chambre conjugale, où couchait M. de Guérin le père, ouvrant aussi sur le jardin.

On reconnaissait à un papier encore propre sur les murs, à quelques meubles élégants et aux rideaux du vaste lit à colonnes, les réparations que le maître de la maison avait fait faire à l'époque de son mariage pour y recevoir sa charmante femme. Hélas! elle y était morte jeune encore, à son quatrième enfant, et entre le lit et la cheminée un portrait d'un peintre ambulant y avait laissé sa douce et mélancolique image. Le père et les enfants, à chaque anniversaire du mariage ou de la mort, ornaient ce cadre unique, et pour ainsi dire vivant, de branches de myrte, d'immortelles, et de quelques grappes de houx tressées en couronnes.

M. de Guérin habitait seul cette chambre sanctifiée par son souvenir; un prie-Dieu de noyer, recouvert de tapisserie sous les genoux et sous les coudes par Mme de Guérin, gisait devant son portrait et servait maintenant à M. de Guérin et aux enfants pour prier en se remémorant leur épouse et leur mère.

Une table couverte de poussière, et des fauteuils surchargés de livres et de papiers, entouraient la chambre. On voyait que le père de famille ne s'établissait pas d'une manière permanente dans le domicile où la mort était venue lui ravir la meilleure moitié de lui-même, mais qu'il se tenait prêt à partir aussitôt qu'il plairait à Dieu, et que ses enfants, dont il était tout à la fois le père et la mère, pourraient se passer de lui; son vrai séjour était au cimetière d'Andillac, où il allait entendre la messe tous les matins, les genoux sur la pierre de sa femme.

V

Le salon dans lequel il passait la soirée avec ses enfants, et quelquefois avec ses hôtes, ses parents, ou ceux de sa femme, et le vieux curé d'Andillac, conservait aussi quelques traces d'élégance de l'ancienne cour : une cheminée antique, une glace, une pendule, un canapé, des fauteuils et des chaises de tapisserie. Une large fenêtre, presque toujours ouverte sur les jardins; le soleil qui y entrait par les beaux jours; la vue assez étendue des carrés de légumes encerclés d'arbres à fruits; plus loin les cimes grêles, mais vertes, des vergers; puis les prés en pente, puis le ruisseau, l'écluse, le moulin; puis enfin les collines, qui fermaient la vallée d'un rideau de cultures, de champs et de châtaigniers, y répandaient plus de jour, de lointain et de gaieté que dans le reste de la demeure. La famille y passait une partie du jour.

Il y avait des livres sur la cheminée et sur la table à jeu du milieu : on n'y jouait jamais, mais on y lisait beaucoup. La nature des ouvrages rappelait les occupations sérieuses du père, du fils, et surtout de la fille aînée, Mlle Eugénie de Guérin, qui remplaçait la mère par nécessité, par vertu et par goût, auprès de son frère Maurice et de sa plus jeune sœur. C'étaient presque tous des livres de dévotion ou d'histoire, et çà et là quelques romans choisis de Walter Scott, le barde posthume des Stuarts, auteur justement adoré des légitimistes français.

VI

M. de Guérin, émigré dès son enfance et rentré tout jeune de l'émigration, en avait rapporté au Cayla cette

foi antique et robuste de caste et de famille, qui était plus enfoncée dans son cœur que les fondements de son ancien manoir dans le rocher d'Andillac.

En continuant de monter l'escalier sombre et à spirale du Cayla, on rencontrait çà et là de petits paliers de quelques marches détachées du grand escalier, qui formaient un angle rentrant sous une porte en rosace, donnant entrée à quelques séries de petits appartements, et enfin, très-haut, aux chambres des domestiques.

Le premier de ces repos ouvrait sur trois chambres, au-dessus du salon, qu'habitaient Mlle Eugénie de Guérin et sa petite sœur.

La chambre de Mlle de Guérin était un peu plus ornée que celle d'une servante. Le lit était sans rideaux, cependant une petite table sans tapis était entre les deux fenêtres; des livres pareils à ceux du salon, et quelques feuilles de papier à moitié écrites d'une fine écriture, étaient épars çà et là sur la table et sur les fauteuils. Deux ou trois petits cadres de portraits, cloués contre les murailles, attestaient ses amitiés ou ses préférences en hommes ou en femmes. Des ouvrages de contemplation, et le livre des livres pour les âmes qui aiment à s'entretenir avec Dieu, le livre qui s'appelle d'abord *Consolations*, l'*Imitation* était en permanence sur la table de nuit, comme une fleur séchée et effeuillée dont on a respiré mille fois tous les parfums, mais qu'on garde pour les respirer encore. Un crucifix d'ivoire, héritage de sa mère, reposait sur la cheminée; un chapelet, rarement oisif, était enroulé autour du cou et pendait jusqu'aux pieds du Christ. On voyait qu'en rentrant de la petite église d'Andillac on l'avait déposé là le matin, pour le reprendre le soir, à l'heure où le soleil baissant fait sentir le besoin de prier.

VII

Voilà le château pour le dedans. Quant à son aspect contemplé du dehors, rien n'annonçait ni prétention ni orgueil dans le style ou dans la construction du Cayla; il ne se distinguait des grosses fermes du pays que par un porche à moitié démoli avançant sur le perron, par les deux rainures d'un pont-levis sur le milieu desquelles le marteau symbolique de 1793 avait effacé les vieilles armoiries de la famille des Guérin, et par un large pan de toit qui recouvrait le principal corps de bâtiment entre les constructions inégales et successives des derniers siècles.

VIII

Tel apparaissait le château du Cayla, vieux nid démantelé, qu'habitaient encore les jeunes rejetons de l'ancienne famille, heureux et riches tant qu'ils ne le quittaient pas, pauvres et réduits aux dernières conditions de la société aussitôt qu'ils en sortaient pour chercher dans le monde leur ancienne place.

Ce monde n'était plus fait à leur mesure. Les filles n'avaient point de dot; le fils, aucun moyen d'éducation ni d'avancement. Il fallait vivre là, ou s'abaisser aux plus vulgaires occupations de la vie pour végéter ailleurs.

On conçoit quelle mélancolie incurable devait être le fond des pensées de ces quatre ou cinq solitaires, riches de passé, dénués d'avenir; condamnés à languir dans ce petit domaine, ou à être submergés par la loi de la société en en sortant.

Les filles pouvaient attendre un hasard heureux de mariage sans dot avec quelque gentilhomme veuf ou su-

ranné des environs, ou se vouer généreusement au célibat pour laisser à leur frère leur petite fortune après la mort de leurs parents. C'est le parti que Mlle Eugénie de Guérin prit de bonne heure, martyre obscure de deux abnégations volontaires, l'une pour remplacer l'épouse morte dans la maison et dans le cœur de son père, l'autre pour remplacer la mère absente auprès de son frère enfant.

Voilà quelle était la vie habituelle des habitants du Cayla, avec les modifications que l'âge, les circonstances, les petits événements intérieurs apportaient dans ces habitudes.

IX

Le père de Mlle de Guérin avait émigré tout jeune, mais son extrême jeunesse même avait empêché que la petite fortune de la famille ne fût confisquée. Il était rentré inaperçu, et non dénoncé par les bons paysans d'Andillac, peu de temps avant son mariage.

Il avait rapporté dans le domaine paternel les sentiments d'affection pour les Bourbons, et surtout les sentiments religieux dont il avait trouvé le germe dans sa famille et les habitudes parmi ses camarades d'émigration.

Chez lui, ces affections et ces habitudes étaient sincères; il en avait conservé l'exercice pratique sous l'influence de sa famille à son retour. Cette religion pratique, son seul refuge après la mort précoce de sa femme, avait redoublé en lui par l'isolement de son cœur. Ses enfants ici-bas, et Dieu au ciel avec l'ombre de sa femme comme rayonnement attractif autour de l'Être infini, étaient devenus sa seule pensée. D'un caractère tendre, d'une humeur très-douce, d'une abnégation complète en ce qui

ne concernait que lui, il s'était consacré exclusivement, par devoir et par affection, à l'éducation de ses chers enfants.

Sa fille aînée, Eugénie de Guérin, avait été naturellement sa première élève; il lui avait appris tout ce qu'il savait : l'adoration de sa mère absente, le culte quotidien de sa mémoire à l'église et au cimetière d'Andillac, les soins assidus des pauvres, des vieillards, des enfants orphelins dans les maisons du voisinage. La lecture, l'écriture, un peu de latin pour qu'elle pût suivre plus tard les études domestiques de son jeune frère; l'intelligence et le goût des livres classiques français qui étaient le fond de la bibliothèque de la vieille maison; quelques-uns des modernes, tels que Chatêaubriand et Lamennais, qui venaient de revernir le catholicisme; enfin un petit nombre de livres tout à fait nouveaux, venus de Paris par des amis qui les prêtaient au Cayla : voilà l'éducation de Mlle de Guérin, éducation toute passée d'abord par l'âme du père, comme l'eau suspecte filtrée par le crible. Quand le père trouvait dans ces volumes certains passages qui pouvaient être dangereux à l'imagination d'une jeune personne, il lui suffisait d'y mettre une marque pour en interdire la lecture : l'épée de l'ange exterminateur n'aurait pas été plus sûre d'être obéie; la jeune fille s'arrêtait et passait aux pages non interdites.

Mais cette éducation, dont le père remettait avec confiance les rênes dans les mains de sa fille, finit par produire dans Mlle de Guérin une puissance de réflexion et de pureté qui l'égala à son insu aux plus hautes personnalités littéraires de son siècle. Née d'elle-même, elle grandit à la hauteur d'elle-même, et elle devint insensiblement une femme phénoménale, qui ne se mesurait plus qu'à sa propre taille, et sous l'œil de son père, et sous la mesure de Dieu.

Et, chose étonnante, son style, abandonné à lui-même, et qui n'avait de juge et de critique que son âme, ne resta comme forme au-dessous de rien, pendant que comme fond, ce style était au niveau de tout.

X

Mlle de Guérin n'était pas jolie, selon le vulgaire, bien que les yeux, où se reflète le génie, la bouche, où s'épanouit la bonté, le contour harmonieux et délicat du visage, qui encadre le caractère, les cheveux, grâce de la figure, la taille svelte et souple, qui fait ressortir les formes du corps, la vivacité de la démarche, qui transporte la personne avec la rapidité de la pensée, fissent de cet ensemble un aspect très-agréable, plus que suffisant au bonheur d'un époux.

Mais l'absence complète et volontaire de fortune ne lui laissait pas l'illusion d'être recherchée, et l'espèce de langueur désintéressée d'amour qui suit ces circonstances l'avait détachée de toutes ces espérances, sinon de tous ces désirs.

Elle pouvait aimer; il paraît même que la préférence qui l'entraînait à son insu vers un jeune ami de son frère se serait facilement changée en un sentiment dont cet ami était bien digne.

Ce goût avait ému son cœur, mais le doigt sur la bouche du silence et de la pureté virginale de cette âme n'avait rien laissé éclater, même en elle-même.

L'amour, pensait-elle, n'est pas fait pour moi; je ne dois pas même y songer. Ce songe ferait le malheur de deux êtres; jetons tous mes songes à Dieu.

Elle avait pour son père un amour filial plein de confiance, de pitié pour son isolement, de reconnaissance

pour tous les sacrifices qu'il s'imposait en faveur de ses enfants ; pour sa sœur Mimi une affection vraiment maternelle qui aimait à se tromper soi-même, en lui persuadant que cette jeune sœur était sa fille.

XI

Mais le plus fort attachement, après son attachement pour son père, était le sentiment passionné qui liait son âme à son frère, Maurice de Guérin.

Elle l'avait élevé, elle avait été témoin de ses progrès dans ses premières études ; elle avait conçu de lui une de ces grandes idées qui montrent un grand homme dans un enfant à des parents trop prévenus en faveur de leur sang. Ces illusions étaient devenues des espérances. Elle ne trouvait rien sur la terre de supérieur à ce qu'il méritait. Elle avait transvasé toute son ambition dans la sienne, son génie dans celui qu'elle lui supposait.

XII

Elle se trompait ; nous avons lu avec attention et intérêt les deux volumes d'essais et de correspondance de ce frère mort jeune, et dont ses amis ont imprimé les œuvres, sans doute par respect pour sa sœur.

Il n'y a, selon nous, rien de supérieur, rien même de digne d'une sérieuse attention dans tout cela.

Quelques lettres où l'on retrouve un peu de l'âme de sa sœur, et un *Essai* intitulé *le Centaure*, déclamation de rhétorique qui ne mérite pas le bruit qu'on en a fait, et qui est tombée vite de ce piédestal de complaisance dans

le juste oubli qui lui était dû : voilà tout, quant au prodigieux talent qu'on attribuait à ce jeune homme.

Nous ne savons pas ce qu'il serait devenu si Dieu l'avait laissé vivre jusqu'à pleine maturité d'esprit. Il a été fauché dans sa verdeur.

Mais sa jeunesse avait été très-intéressante par ce contraste entre sa naissance et sa condition à Paris.

XIII

A peine était-il sorti du séminaire de Cahuzac qu'il fut lancé à Paris, sans fortune, sans protecteur, pour faire ce qu'on appelle son chemin à travers la vie. Ce chemin fut hérissé d'obstacles et de ronces. Il fut obligé, pour vivre, de donner des leçons vulgaires à des enfants plus jeunes que lui; puis, les élèves manquant, il fut contraint de briguer un emploi de répétiteur mal rétribué dans un collége, et il y végéta ainsi quelques années, lui, l'idole de son père et le favori adoré de sa sœur, dans un château de gentilhomme, apparenté avec tout ce que sa province comptait de familles nobles ou distinguées!

On conçoit combien d'amertume devaient faire bouillonner dans cette âme le souvenir de cette première condition et le contraste avec cet humble métier de répétiteur de collége, dont le salaire était à peine une chambre haute dans un quartier de Paris et un morceau de pain trempé de fiel.

Sa sœur ne le perdait pas de vue; elle souffrait tout ce qu'il souffrait; elle espérait quand il désespérait, elle rêvait pour lui l'impossible.

Ces espérances le sauvèrent pourtant. Les Guérin avaient à l'île de France une parenté coloniale avec laquelle ils entretenaient une correspondance. Cette famille vint en

France. Une jeune fille, belle comme une créole et d'une dot suffisante, l'y suivit; Mlle de Guérin rêva la réhabilitation de son frère par un mariage.

Ce mariage fut conclu; il fit quelque temps le bonheur de son frère. Mais ce temps fut court, le malheur lui avait abrégé la vie : la poitrine était atteinte. On le fit venir au Cayla, il y arriva mourant; il s'y éteignit dans les bras de son père, de sa sœur et de sa jeune femme. Dès lors toute la terre s'évanouit pour Mlle de Guérin. Puis elle vit mourir son père, et, n'étant plus retenue par un amour, ni par un devoir, elle mourut.

Ses amis recueillirent son Journal et une partie de sa correspondance; c'était à peu près toute sa vie. Rien n'était mort d'elle que son apparence. Toute sa vie morale était sauve avec ces reliques écrites.

XIV

Vous qui vivez à la campagne, soit dans le château démantelé de vos pères, non loin de l'église du village et des pauvres du hameau, soit dans la maison modeste, château nivelé de l'honnête bourgeoisie du XIXe siècle, élevant là des fils, des filles, des sœurs étagées par rang d'âge dans la vie, qui vous demandent des livres à la fois intéressants et sains, où respirent dans un style enchanteur toutes les vertus que vous cherchez à nourrir dans votre jeune tribu; vous qui, après une existence laborieuse, vous êtes retirés à moitié de la vie active dans le verger de vos pères pour y soigner les plantes naissantes destinées à vous remplacer sur la terre, et qui voulez les saturer de bonne heure de ce bon air vital plein des délicieuses senteurs de l'air; enfin, vous qui, déjà vieillis et désintéressés de votre propre existence près de finir, vou-

lez cependant jeter un dernier regard consolant sur les péripéties intérieures de ceux qui traversent les sentiers que vous avez traversés, afin d'y retrouver vos propres traces et de vous dire : « Voilà ce que j'ai éprouvé, pensé, senti, prié dans mes moments de tristesse ou de consolation ici-bas; voilà la moisson en gerbes odorantes que j'emporte à l'autre vie... » mettez à part, ou plutôt gardez jour et nuit sur votre cheminée, comme un calendrier du cœur, non pas ce livre confus où l'on a entassé pêle-mêle les œuvres du frère et de la sœur pour que le génie de l'une fît passer sur la médiocrité de l'autre, mais le volume de Mlle de Guérin, cette sainte Thérèse de la famille, qui n'a écrit que pour elle seule, et dont une amitié longtemps distraite n'a recueilli que bien tard les chefs-d'œuvre involontaires qu'elle oublia de brûler au dernier moment.

Tout y est de cette vie et tout y est de la vie future; deux mondes entiers, le monde naturel et le monde surnaturel s'y déroulent par pages, notes, lettres, effusions secrètes, dans ce style qui n'est pas du talent, mais qui est la nature!

XXXV

TROIS HEUREUSES JOURNÉES LITTÉRAIRES

I

M. DE LAPRADE

I

J'ai sur ma table aujourd'hui deux livres que je viens de lire avec un grand charme, et qui me convient, par ce charme même, à me distraire un moment de l'antiquité pour donner un regard à la jeune France poétique d'aujourd'hui. Ces deux livres sont les poésies lyriques, philosophiques et religieuses de M. de Laprade, et un autre dont je vais vous parler après.

Mais avant de parler de ce dernier poëme que j'ai reçu hier, que j'ai lu d'une seule haleine cette nuit, rappelons-nous deux heureuses journées déjà loin de nous, qui nous feront connaître Laprade. La mémoire, c'est la lampe du soir de la vie : quand la nuit tombe autour de nous, quand les beaux soleils du printemps et de l'été se sont couchés

derrière un horizon chargé de nuages, l'homme rallume en lui cette lampe nocturne de la mémoire : il la porte d'une main tremblante tout autour des années aujourd'hui sombres qui composèrent son existence; il en promène pieusement la lueur sur tous les jours, sur tous les lieux, sur tous les objets qui furent les dates de ses félicités du cœur ou de l'esprit dans de meilleurs temps, et il se console de vivre encore par le bonheur d'avoir vécu.

II

On peut dire que cette résurrection des jours, des choses, des amitiés éteintes, à la lueur de cette lampe de la mémoire, est d'autant plus douce que le présent est plus amer. On se réfugie dans ses souvenirs pour échapper à ses angoisses. A quoi servirait la mémoire, si ce n'était qu'à pleurer? Elle sert aussi à jouir; par un don de la Providence, elle perpétue le plaisir comme elle éternise la douleur. Tant qu'un homme se souvient, il revit. C'est encore vivre.

III

Vous souvient-il de ces délicieuses pages de Boccace, un des esprits les plus optimistes, les plus souriants, les plus causeurs de toutes les littératures, pages dans lesquelles il raconte comment d'un désastre universel naquit le *Décaméron*, qui amusera le monde tant qu'il restera un sourire sur les lèvres de l'humanité?

La peste décimait Florence : les vivants ne suffisaient plus à ensevelir les morts; les cantiques funèbres qui accompagnent les cortéges aux *campo santo* se taisaient, faute de voix pour gémir; les tombereaux précédés d'une

clochette pour annoncer leur passage aux survivants s'arrêtaient le matin de porte en porte, pour emporter, comme des balayeuses, sans honneurs, tout ce que ce souffle de la mort avait fait tomber de tous les étages pendant la nuit. On ne se fiait pas même pour une heure à l'amitié ou à l'amour; on n'était pas sûr de retrouver en rentrant ceux qu'on laissait, encore jeunes et sains, à la maison, en gage à la contagion invisible; le moindre adieu était un éternel adieu : le lendemain n'existait plus, l'avenir était mort avec tant de morts.

IV

Cependant la jeunesse et l'amour florissaient et jouissaient jusque parmi ces tombes. Boccace raconte comment quelques jeunes hommes et quelques jeunes femmes, se rencontrant un matin sous les cloîtres lugubres de Santa Maria di Fiore, se groupèrent comme un essaim de colombes sous un coup de vent, s'entretinrent, se concertèrent, se convièrent à quitter ensemble la ville infestée, et à se réunir, en dépit de la mort, dans une de ces délicieuses *villas* qui blanchissent au milieu des pins, des oliviers, des cyprès et des cascades de marbre sur les collines de Florence. On sait la vie qu'ils y menèrent, et quels charmants contes pour rire et pour aimer naquirent de leurs loisirs d'été à l'ombre des arbres, au gazouillement des eaux et aux roucoulements des colombes. Je n'ai jamais pu lire ce ravissant exorde en récit du *Décaméron* de Boccace, sans y voir une fidèle image des bienfaits de la mémoire. Elle nous sépare des temps où nous vivons et nous reporte aux temps où nous voudrions revivre. Je veux me donner aujourd'hui cette délectation de cœur et d'esprit, en me rappelant minutieusement les lieux et les

jours où je connus pour la première fois ce poëte ami, Victor de Laprade, auteur digne d'être nommé à côté de Boccace et de Pétrarque, digne d'avoir vécu à Florence dans le temps des néo-platoniciens d'Italie, avec lesquels il a tant de ressemblance.

V

Permettez-moi d'imiter ici Boccace, et de décrire à plaisir le site où je rencontrai ce poëte. C'était dans l'été de l'année 1844, une de ces années pleines et triples de ma vie, où les hivers étaient remplis par la politique et la tribune, les printemps par la poésie et l'agriculture, les automnes par des voyages, beaux coups d'aile vers l'Orient, vers les Pyrénées, vers les Alpes, vers les îles de Naples, vers l'Adriatique et vers Venise. Mon imagination revenait s'abattre, aux approches de l'hiver, sur les tourelles natales et sur les prairies argentées de leur premier givre, à Saint-Point.

VI

Nous étions dans cette vallée de Saint-Point en nombreuse famille, prêts à partir pour Ischia et pour Venise; nous jouissions de ces journées splendides qui précèdent un prochain départ. Quel que soit le plaisir qu'on se promette d'un grand voyage, il y a toujours dans le paysage qu'on va quitter une voix prudente et un peu triste qui semble vous dire par chaque rayon de soleil, par chaque ombre d'arbre, par chaque rayon du soir qui se couche:
« Pourquoi me quitter? Est-ce que je ne brille pas bien
« dans ce ciel bleu? Est-ce que je ne répands pas bien
« mon ombre sur tes pas? Est-ce que je ne fleuris pas
« bien à ma place sous ta fenêtre? Est-ce que je n'em-

« baume pas bien l'air que tu respires en ouvrant tes « volets au lever du jour? Est-ce que je ne fais pas bien « chanter mes gouttes d'eau dans mon bassin de mousse, « pour attirer le rossignol nocturne, qui vient boire ses « mélodies dans ma source, sous les pervenches du « jardin? »

Le cœur se serre à ces justes et tendres reproches du paysage et de la maison qu'on va quitter, à ses plus beaux jours d'été, et l'on se dit avec une certaine hésitation intérieure : Trouverai-je mieux ailleurs? Et suis-je bien sage en effet d'aller chercher si loin ce que j'ai sous mes pas, et ce que j'ai avec ce bien inestimable que je n'aurai pas ailleurs : la douce habitude, l'ombre du toit paternel sur ma tête, les tendres souvenirs de l'enfance et de la famille autour de moi?

VII

Donc, c'était un de ces jours qui précèdent un départ volontaire, et où l'on savoure avec un certain remords intérieur, semblable à un reproche de la belle nature dans votre âme, les charmes d'un splendide paysage et d'un cher horizon. La vallée de Saint-Point était plus recueillie dans son ombre, plus caressante à l'œil qu'à l'ordinaire. Son aspect faisait monter les larmes de nos yeux en la regardant. Cette oasis d'été enfouie derrière les montagnes qui encadrent le bassin de la Saône, du Charolais jusqu'aux Alpes, mérite en été un coup de crayon d'un paysagiste.

Cette vallée se glisse, tantôt élargie par des golfes de prairies au confluent des ravines, tantôt rétrécie par des caps de roches teintées de violet sous leurs bruyères, entre deux chaînes de hautes montagnes. Au milieu de la vallée, un monticule, détaché des deux chaînes latérales, se renfle

pour porter le château et l'église. Le clocher, en flèche aiguë de granit bruni et moussu par les siècles, porte sa date de 1300 dans ses ogives. Les grosses tours décapitées du château, crénelées seulement de nids d'hirondelles, s'élèvent lourdement sous leurs tuiles plates aux deux extrémités d'un massif de murs surbaissés, percés de rares ouvertures à croisillons, inégales d'étages.

Une galerie extérieure de pierres de taille, bordée d'une balustrade à trèfles, unit les grosses tours entre elles et sert de communication aux appartements. Les lierres, les sureaux, les figuiers, les lilas, croissent en fouillis au pied de cette galerie, en cachent aux yeux les arcades, et débordent comme une écume de végétation sur les parapets. Les paons familiers, perchés dès l'aurore sur ces parapets pour attendre le réveil des habitants du château, jettent par intervalles leurs cris rauques et sauvages pour demander les miettes de pain qu'on leur jette du haut des fenêtres; les hennissements des poulains dans le pré, les gloussements des poules dans les basses-cours, les joyeux aboiements des chiens enchaînés dans leurs niches aux deux côtés du seuil, leur répondent. Le grincement des roues des charrues, qui fendent la glèbe fumante des champs au penchant des collines; les mugissements des troupeaux sortant des étables; le sifflet des bergers enfants, qui gazouille à l'orée des bois; la clochette qui tinte au cou des chèvres sur les rochers; les branles sonores de la cloche, qui appellent les femmes du hameau à l'église; le roulis des sabots de bois des paysannes sur la roche vive des sentiers qui descendent des deux flancs de montagnes vers le cimetière; la fumée du feu du matin, qui s'élève çà et là à travers les châtaigniers, comme autant de drapeaux bleuâtres arborés par les toits disséminés des chaumières; les ombres et les éclats du jour, qui se combattent, se déplient et se re-

plient alternativement, au gré des légers brouillards de rosée, depuis le faîte des sapins noyés dans l'aurore jusqu'au creux des prairies noyé dans la brume blanche du matin : voilà les bruits et les aspects qui tintent à l'oreille ou qui éclaboussent les yeux des hôtes, au réveil du château. On voit successivement s'ouvrir une fenêtre, puis une autre, comme pour entendre ces bruits et pour respirer cet air matinal embaumé par la nuit; on aperçoit, entre les rideaux blancs des fenêtres flottant au souffle des bois, quelques charmantes têtes de jeunes filles, ou de beaux enfants qui regardent les pigeons fuyards ou les hirondelles voleter autour des corniches, dans les rayons transparents du jour.

VIII

A l'exception d'un vieux portique de colonnettes accouplées en faisceaux, qui déborde le seuil de la galerie extérieure portée par des arcades massives, et d'une tourelle à flèche aiguë qui fend le ciel à un angle occidental du vieux château, rien n'y rappelle à l'œil une construction de luxe : c'est l'aspect d'une large ferme creusée pour des usages rustiques dans le bloc épais d'un manoir abandonné. La paille et le foin débordent çà et là des lucarnes pleines de fourrages ; les portes des étables, des fenils, des basses-cours, s'ouvrent sur le gazon autour du puits ; à côté de la porte des maîtres, les chars de récoltes se chargent et se déchargent sous les fenêtres des chambres hautes ; des sacs d'orge, de blé, de pommes de terre, se tassent sur les marches en spirale du large escalier aux dalles usées par les souliers ferrés des laboureurs ; les vaches paissent sous les groupes de vieux arbres écorcés dans les vergers ; on voit les jardiniers, les bergers, les jeunes vachères, tirer les seaux du puits, emporter

les arrosoirs, accoupler leurs bœufs, traire leurs vaches dans la cour qui sert de pelouse à l'habitation : on y est en pleine rusticité comme en pleine nature.

Le seul charme de ce séjour, c'est son site : de quelque côté qu'on porte ses regards, aux quatre horizons de ce monticule, on s'égare, depuis le fond de la vallée jusqu'au ciel, sur des flancs de montagnes à pentes ardues, entrecoupés de forêts, de clairières, de genêts dorés, de ravines creuses, de hameaux suspendus aux pentes, de châtaigniers, d'eaux écumantes, d'écluses, de moulins, de vignes jaunes, de prés verts, de maïs cuivrés, de blé noir, d'épis ondoyants, de huttes basses de bûcherons et de chevriers, à peine discernables du rocher au dernier sommet des montagnes, habitations qui ne se révèlent que par leur fumée. Les inflexions de la ligne des monts sur le bleu du ciel, les plis et les contre-plis du sol, les profondeurs des ravines, les saillies des caps, les lits des torrents; les plateaux arides, où la terre éboulée laisse percer le sable rouge; les maisonnettes ensevelies sous les feuilles de leurs vergers séculaires; les arbres penchés avec leurs grands bras en avant sur les abîmes, comme pour se parer contre leur chute : tous ces horizons variés, dont chaque nuage ou chaque rayon qui traverse le firmament diversifie l'aspect et la couleur, et semble faire onduler le paysage comme une peinture mobile, ne laissent pas un regard indifférent ou uniforme dans les yeux. Tout semble se mouvoir au mouvement de la pensée elle-même : c'est une terre en action, quoique en repos; on y assiste à une création quotidienne; toutes les heures du jour et de la nuit y donnent en passant un coup de pinceau, une teinte, un caractère, une physionomie. Dieu a dessiné : son soleil colore.

IX

A un millier de pas du château, on va ordinairement, après le repas du matin, chercher l'ombre d'un grand bois. Cette ombre tiède descend jusqu'à une vaste prairie en pente, où paissent les juments, les poulains et les vaches des étables. Un chemin rude, pavé de cailloux roulants, bordé d'épines, d'orties, de ronces, encaissé entre deux buissons, conduit à ce bois. En se confondant par petits bouquets avec les prairies à mi-côte, il forme une espèce de golfe herbeux, où la pente naturelle amène et recueille ses eaux. Une source intarissable y tombe, avec un suintement sonore et mélancolique, dans un bassin bordé de frênes et de coudriers.

On s'y arrête un moment pour respirer la fraîcheur humide du bassin, et pour contempler les belles images renversées des frênes qui se peignent dans son miroir noirâtre, et pour voir les beaux insectes ailés appelés dans le pays *demoiselles des lacs* patiner dans les rayons tremblotants de soleil sur la surface, semblable à l'acier, bleue et liquide, de l'étang.

Mais l'extrême fraîcheur de ces feuilles, éternellement trempées dans le froid et dans l'eau de cette grotte d'ombre, empêche de s'y arrêter longtemps; un petit sentier humide conduit en quelques pas à une halte, aussi ombragée, mais moins ténébreuse.

C'est un bouquet de chênes de haute futaie, épargnés jusqu'à ce jour par la hache des anciens propriétaires du domaine. Les arbres, clair-semés sur un gazon grisâtre perpétuellement tondu par les moutons, penchent leurs troncs maigres dans des attitudes diverses, comme des mâts de barques de pêcheurs battus des vents sur une mer

houleuse. Ce bois comptait alors trois cents pieds de chênes de cent ou de deux cents ans. J'espérais les respecter toujours et les réserver à d'autres générations pour la grâce du paysage : hélas! la nécessité cruelle en a abattu sous la cognée le plus grand nombre; ils sont tombés en gémissant, moins que mon cœur, de leur chute anticipée : un beau nuage d'ombre a été balayé avec eux de ce mamelon aux flancs de la vallée. En 1848, j'en avais conservé soixante des plus beaux, comme une réserve de paix et d'obscurité pour les jours d'été; cette année, j'ai été contraint de sacrifier le reste à la nécessité, plus exigeante encore. Je n'en ai conservé que treize, en mémoire des treize poiriers de Laërte dans Homère. Parmi ces treize chênes, se trouve celui qu'on appelle dans le pays l'arbre de Jocelyn, parce que c'est sous ses feuilles et assis sur ses racines que j'ai écrit ce poëme, au murmure du vent d'automne dans ses rameaux. Le chêne tombera encore, et le poëte aussi. La France est inexorable : « Tu t'es mis en servitude pour ton pays, « répond-elle à ceux qui lui palpent en vain le cœur; « tant mieux pour moi, tans pis pour toi ! Paye ta rançon « avec la séve de tes arbres et avec le sang de tes veines. « Que nous importe qu'il y ait une tuile sur ta tête, une « ombre sur ton front, un seuil sous tes pieds? Nous « n'avons besoin ni de civisme, ni de harangues, ni de « poëmes ; va où va la feuille morte de tes anciens chênes, « à tous les vents, chauds ou froids, que m'importe? Dieu « ne m'a pas chargé de tes loisirs ! »

Et c'est vrai. Je n'ai rien à y redire.

X

Mais alors ces beaux arbres existaient encore; et, quand le soleil de midi repliait l'ombre perpendiculaire sur leur

racine, c'est là que nous nous abritions du soleil pendant les heures brûlantes de la journée. On y portait ses livres, ses journaux, ses crayons, ses causeries; les enfants jouaient à distance sur la pelouse, rapportant de temps en temps à leurs jeunes mères les beaux insectes à cuirasse de bronze et de turquoise sur leur brin d'herbe, ou les nids vides tombés des branches avec leur duvet encore tout chaud du cœur de la mère et de la poitrine des petits envolés. Les chiens dormaient, leurs têtes sous nos pieds, leurs yeux dans nos yeux. C'étaient les plus douces heures muettes de la journée d'été.

Les chênes, membres vivants de ce salon en plein ciel, semblaient se prêter, par les diverses torsions de leurs racines et de leurs branches, à toutes les attitudes des hôtes des bois. Ils nous connaissaient; chacun d'eux portait le nom d'un des habitants familiers du château. La famille, en effet, s'étend bien plus loin que le seuil, pour qui sait comprendre les animaux, les arbres, les plantes, avec lesquels on cohabite depuis son enfance. Jamais je ne pardonnerai à mon pays de m'avoir forcé, par sa dureté de cœur, à vendre, en pleurant sur sa crinière, mon dernier cheval de selle, nourri, élevé, dressé par ma main, pour payer de quelques pièces d'or, or à mes yeux sacrilége, une dette que j'aurais préféré payer de quelques onces de mon sang! Pays de Shylocks, qui laisse vendre la chair de l'homme, que les malédictions de ceux qui aiment la nature animée retombent à jamais sur toi! Quand je vois ce cher et fier animal passer par hasard sous son possesseur inconnu dans l'avenue des Champs-Élysées, je détourne la tête, je pâlis; et, si l'on me dit : Qu'avez-vous? je réponds: « Ce que j'ai? Je viens de voir « passer une portion de mon cœur détachée de ma poi- « trine. Maudite soit la France, qui s'arrêterait tout en- « tière pour arracher une épine du pied nu d'un passant,

« mais qui ne se détournerait pas de son sentier pour « arracher une épine morale du cœur d'un homme sen-« sible, puni d'avoir trop aimé! »

Et toi aussi, tu seras punie; je le pressens, l'heure approche : mais tu seras punie pour avoir resserré ton cœur, comme je le suis pour avoir trop élargi le mien

XI

Mais alors il ne s'agissait pas de ces misères. Tout était serein dans mon horizon, comme dans le ciel d'été de cette belle vallée; je ne prévoyais pas que j'en serais bientôt déraciné par un coup de vent comme ces chênes paternels, et que les vils insectes de l'envie, de la malignité et de la haine, se réjouiraient en rampant sur mes débris, comme ces fourmis, en suçant la séve sur les troncs dépouillés d'écorce de ces rois de la forêt!

XII

Ce jour-là, nous reposions, paisiblement adossés aux arbres, la tête à l'ombre, les pieds au soleil, les cheveux au vent, dans les poses des jeunes poëtes et des jeunes femmes de Boccace, épars à l'abri des pins parasols et des cyprès de Florence dans les tableaux du *Décaméron*.

Par un heureux hasard, qui groupe de temps en temps les hommes comme les chênes, deux grands et charmants artistes dans des arts divers étaient en ce moment en visite ou plutôt en *villégiature* avec nous, sous ce même toit, sous ces mêmes chênes qui avaient abrité ensemble autrefois le génie adolescent de Victor Hugo et l'esprit péripatéticien et *discinctus* de Charles Nodier.

L'un de ces artistes était le jeune Allemand Listz, ce Beethoven du piano, pour qui la plume du premier Beethoven était trop lente, et qui jetait à plein doigté ses symphonies irréfléchies et surnaturelles au vent, comme un ciel des nuits sereines d'été jette ses éclairs d'électricité sans les avoir recueillis dans la moindre nuée.

La brise seule aurait pu écrire ses improvisations vagabondes, échevelées comme la belle tête blonde de l'Hoffmann de la musique. Mais ce télégraphe électrique de l'oreille qui fixera un jour ces fugitivités de l'inspiration des Listz ou des Paganini, n'était pas encore inventé; ces notes ne se fixaient qu'à l'état d'impression dans nos âmes, quand l'artiste improvisait pendant des heures sur le piano du salon, aux clartés de la lune, les fenêtres ouvertes, les rideaux flottants, les bougies éteintes, et que les bouffées des haleines nocturnes des prés emportaient ces mélodies aériennes aux échos étonnés des bois et des eaux.

Dans les cabanes émerveillées de la plus haute montagne, les jeunes garçons et les jeunes filles ouvraient les volets de leurs chambres, se penchaient en dehors, oubliaient de dormir, et croyaient que toute la vallée s'était transformée en un orgue d'église, où les anges jouaient des airs du paradis pendant le sommeil des vivants.

XIII

L'autre de ces artistes était le sensible et infortuné Decaisne, peintre digne de Rubens par ses aspirations à renouveler l'école de ce grand maître, son compatriote et son modèle. Hélas! ces aspirations l'ont tué avant l'âge; il est mort de la mort de Léopold Robert, *de la mort de ceux qui ont trop aspiré.* Decaisne était las de mesurer

l'infranchissable distance qui sépare la main de l'artiste de la réalisation de sa pensée; il était dégoûté d'un monde qui a pour les artistes des engouements ou des aversions, et point de jugement juste et impartial. Saisi d'une fièvre chaude, il a frappé avec colère la terre du pied; il s'est précipité dans l'éternité par dégoût du temps. Qu'il lui jette la première pierre, celui qui n'a jamais désespéré de ce triste monde, et qui n'a jamais replié son manteau pour partir avant l'heure, en emportant ailleurs son œuvre méconnue ici, et en disant à ses contemporains : « Je vous « méprise, adieu! voilà mon œuvre, jugez-moi! »

Cette humeur du talent méconnu, cette impatience de la justice, quand elles vont jusqu'à la mort, sont un crime sans doute; mais, dans le délire, où est le crime? Il n'est plus dans l'homme, il est dans la maladie. Son désespoir ne fut qu'un accès de souffrance : ce n'est pas lui, c'est la fièvre qui fut coupable. Il était bon, spirituel, lettré, tendre jusqu'au dévouement pour ceux qu'il aimait, courageux contre l'iniquité, laborieux comme la charité filiale qui gagne le pain d'autrui avec plus d'assiduité que son propre pain. Que le Dieu du pardon le rémunère! Si l'artiste ami regarde de là-haut ceux qui souffrent de leur génie, avec la compassion d'un homme qui a tant souffert du sien, qu'il jette un de ses regards sur cette demeure muette de Saint-Point, vide aujourd'hui de ceux qu'il aima tant, et qui ne cesseront de l'aimer eux-mêmes qu'en cessant de se souvenir.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

XIV

Un chien aboya tout à coup, et deux autres chiens, couchés à nos pieds, se levèrent en sursaut, et traversèrent à grands bonds le ravin sous le bois pour aller voir quel nouveau venu du château faisait aboyer leur chef de meute. Leurs voix firent résonner la voûte des chênes et frémir les feuilles sur nos fronts. Deux têtes d'hommes vêtus de noir apparurent derrière un rideau bas de noisetiers de l'autre côté du ravin. Ces visiteurs ne connaissaient pas les lieux; ils prirent, sur la piste des chiens, le sentier des chèvres qui descend dans le fond du pré, et qui remonte vers le bois où nous étions assis. Chacun de nous se releva un peu sur son coude, pour voir le nouvel hôte qu'un hôte déjà reconnu de nous amenait avec lui sous ces lambris de feuilles.

XV

Ce nouvel hôte montait d'un pas timide et hésitant vers notre groupe de famille.

Je me levai de ma racine pour aller au-devant de lui. Son compagnon me le nomma : c'était M. de Laprade.

Sa seule physionomie me l'aurait nommé; il était jeune, grand, élancé, la tête chargée de modestie, un peu inclinée en avant, le regard bleu et nuancé de blanches visions comme une eau de golfe traversée par beaucoup de voiles, le front plein, les traits mâles, quoique avec une expression générale mélancolique, le teint pâli par la lampe, la physionomie pieuse, si l'on peut se servir de cette expression, c'est-à-dire la physionomie d'un jeune solitaire qui écoute des voix célestes entendues de lui seul, et dont la

pensée, consumée du feu doux de l'encensoir, monte habituellement en haut plus qu'elle ne se répand sur les choses visibles d'ici-bas.

Ce visage inspirait tant de sécurité et tant de paix par sa franchise et par son recueillement qu'on se sentait en amitié dès la première parole. Cette voix lente, grave, timbrée d'émotion, résonnait comme le puits où le passant jette une pierre du chemin pour mesurer par la lenteur de l'écho la profondeur de l'abîme. Son accent remontait ainsi du fond de sa poitrine; il faisait involontairement penser : « Ce jeune homme a un grand abîme en lui; le creux de son âme ne peut être comblé par les pierres du chemin ; il y faudra jeter l'infini, Dieu, l'amour, la poésie, ces trois choses sans mesure ! »

XVI

Après les quelques mots d'accueil rapidement échangés, tout fut dit entre nous; on ne pouvait être longtemps banal avec ce jeune homme. Nous nous serrâmes les deux mains, qui ne se desserrèrent jamais plus. Laprade, désormais fils et frère de la maison, s'assit avec nous ; et la conversation familière continua, tant que le soleil nous fit rechercher l'ombre, comme si un convive seulement de plus était venu serrer les rangs autour de la table.

Laprade connaissait Listz; ces deux génies se convenaient par le goût du surnaturel. Car Listz est un musicien métaphysique, semblable à ses compatriotes Mozart et Beethoven ; il chante plus de symphonies du ciel que de mélodies de la terre; il n'a point de rapport avec Rossini. Rossini chante des sensations et des ivresses; il a plus de verve que de sensibilité ; c'est le Boccace de la musique. Laprade est en poésie ce que Beethoven et Listz

sont en musique; ce sont des esprits aériens. Rossini est plus homme : ils sont plus anges.

XVII

Longue fut la journée par les heures, brève par les entretiens à cœur ouvert qui nous l'abrégèrent.

Je connaissais, par des fragments recueillis déjà dans des recueils ou dans la mémoire des amis communs, beaucoup des vers de Laprade. Ces vers, pensés dans le ciel et écrits sur la terre, m'avaient transporté en idée au cap Sunium. C'est là que Platon méditait à haute voix, en prose, sur la nature, sur l'immortalité, sur le Dieu unique, incarné en esprit et en vérité, dont les divinités sensuelles et successives de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce, n'étaient que les symboles adorés par les sens, ces trompeurs de la raison humaine.

Les vers de Laprade m'avaient semblé avoir la transparence sereine, profonde, étoilée, des songes de Platon. Ils m'avaient rappelé aussi Phidias, le sculpteur en marbre de Paros de la frise du Parthénon; ces vers, solides et splendides comme le bloc taillé et poli par le ciseau de Phidias, avaient à mes yeux la forme et l'éclat des marbres du Pentélique, et un peu aussi de l'immobilité et de la majesté de ces marbres. La muse de Laprade était la plus divine des statues, mais une statue; le poëte était le grand statuaire de notre siècle, un Canova en vers, taillant la pensée en strophes, un sculpteur d'idées. C'était un assez beau partage dans un siècle où tant de poëtes avaient voulu chercher la perfection dans l'*art*, au lieu de la chercher dans son élément éternel, le BEAU! Il s'est bien animé depuis.

XVIII

Nous causâmes longtemps, avec l'abandon d'une amitié préexistante dans nos deux natures, de ces qualités admirables et de ces défauts inhérents à la poésie philosophique. Laprade rougissait des enthousiasmes ; il ne s'offensait pas des réserves. Je cherchais à lui faire comprendre cette vérité, difficile à admettre pour un poëte penseur comme lui : c'est que le rôle de poëte penseur était un rôle ingrat, que la poésie était faite pour exprimer des sentiments et non des idées, et que, le cœur étant le foyer de toute chaleur dans l'homme, de même que l'esprit était le foyer de toute lumière, le poëte de sentiment incendiait le monde, tandis que le poëte penseur ne pouvait que l'illuminer et l'éblouir.

« Que voulez-vous ! me disait-il, c'est ma nature. Je ne cherche ni à incendier ni à éblouir ; je cherche à adorer, à travers la nature et la foi (car je suis chrétien par le lait de ma mère), je cherche à adorer l'Auteur infini de cette nature ; ma poésie n'est que ma prière, mon enthousiasme n'est que mon encens.

— Je l'ai compris dès vos premiers vers, lui dis-je ; vous n'êtes pas un poëte comme nous ; vous êtes plus que poëte, vous êtes un prêtre de la parole chantée. Vous n'avez pas assez d'humain en vous pour la foule, vous serez mieux compris des anges que des hommes, vous sacrifiez sur les hauts lieux. La piété qui vous caractérise est le plus sublime des sentiments ; mais c'est un sentiment abstrait, c'est la confidence de l'âme à son Dieu. Qu'importe que la généralité des hommes soit distraite, pourvu que votre Dieu vous écoute ? C'est sa gloire que vous voulez, ce n'est pas la vôtre ; mais il y aura toujours

assez d'âmes mystiques autour du sanctuaire où vous chantez vos mélancolies et vos adorations pour les entendre à travers les murs, et pour les retenir dans leur mémoire comme des brises de l'âme, exhalant solitairement à l'oreille de Dieu les mélodies sans parole de la création. Et puis le cœur s'amollit avec l'âge; vous aimerez un père, une mère, une amante, une femme, des enfants. Ces amours, moins vagues et moins éthérés, quoique aussi purs, vous feront découvrir dans votre cœur des fibres plus émues et plus consonnantes au cœur humain; vous descendrez des généralités idéales aux personnalités passionnées de la vie humaine, et, après avoir été un poëte d'autel, vous deviendrez un poëte de foyer. La piété vous isolait : l'amour et la douleur vous populariseront. Voyez Hugo ! on lui reprochait, dans sa jeunesse, de n'avoir que des cordes de métal à son instrument lyrique; il a aimé, il a mûri, il a été amant, époux et père comme nous; il n'arrachait que des applaudissements, il arrache maintenant des larmes; l'émotion de son cœur, jusqu'alors trop impassible, a passé dans ses vers; l'artiste s'est fait homme, et l'homme a grandi l'artiste. Ainsi en sera-t-il plus tard de vous ! »

XIX

Listz, attentif à cette conversation entre deux poëtes, poëte lui-même autant et plus que nous, donnait son assentiment à ces paroles. Les jeunes femmes et les jeunes filles, assises en silence autour du groupe de chênes voisins, ne goûtaient pas ces froides dissertations; elles exprimaient, par des gestes d'impatience et par des chuchotements dont je comprenais le sens, le vif désir d'entendre, de la bouche de ce jeune et pâle poëte, quel-

ques-uns de ces vers qu'elles ne connaissaient encore que par mon admiration :

« Vous voyez ? dis-je à Laprade, on brûle du désir de vous entendre sous ces mêmes chênes; ils ont inspiré tant de vers, que leurs échos, s'ils pouvaient parler, parleraient en strophes et murmureraient en rhythmes.

— Eh bien, je n'ai rien à refuser, dit-il en rougissant, à un si charmant auditoire; moi aussi, j'aime les chênes et je les ai célébrés dans un saint enthousiasme pour leurs ombres inspiratrices. Les chênes de ce bouquet d'arbres de Saint-Point ne s'étonneront pas d'entendre les bénédictions d'un étranger sur leur tête et sur leurs racines. »

Comme pour lui répondre, les arbres frémirent par hasard d'un coup de vent du midi qui passait sur leurs feuilles. Les beaux cheveux du poëte s'agitèrent comme deux ailes d'inspiration sur son front. On eût dit d'un Ossian jeune, avant que l'âge eût blanchi sa barbe et aveuglé ses yeux inspirés. La voix du barde divin résonnait grave comme un souffle d'hiver à travers les troncs caverneux d'une forêt de Calédonie.

Laprade récita d'abord froidement, puis en s'animant peu à peu au son de sa propre voix, l'élégie sylvestre sur la mort d'un chêne :

Quand l'homme te frappa de sa lâche coignée,
O roi qu'hier le mont portait avec orgueil,
Mon âme, au premier coup, retentit indignée,
Et dans la forêt sainte il se fit un grand deuil.

Un murmure éclata sous ses ombres paisibles;
J'entendis des sanglots et des bruits menaçants;
Je vis errer des bois les hôtes invisibles,
Pour te défendre, hélas! contre l'homme impuissants.

Tout un peuple effrayé partit de ton feuillage,
Et mille oiseaux chanteurs, troublés dans leurs amours,
Planèrent sur ton front comme un pâle nuage,
Perçant de cris aigus tes gémissements sourds.

L'onde triste hésita dans l'urne des fontaines,
Le haut du mont trembla sous les pins chancelants,
Et l'aquilon roula dans les gorges lointaines
L'écho des grands soupirs arrachés à tes flancs.

Ta chute laboura, comme un coup de tonnerre,
Un arpent tout entier sur le sol paternel;
Et quand son sein meurtri reçut ton corps, la terre
Eut un rugissement terrible et solennel.

Car Cybèle t'aimait, toi, l'aîné de ses chênes,
Comme un premier enfant que sa mère a nourri;
Du plus pur de sa séve elle abreuvait tes veines,
Et son front se levait pour te faire un abri.

Elle entoura tes pieds d'un long tapis de mousse,
Où toujours, en avril, elle faisait germer
Pervenche et violette à l'odeur fraîche et douce,
Pour qu'on choisît ton ombre et qu'on y vînt aimer.

Toi, sur elle épanchant cette ombre et tes murmures,
Oh! tu lui payais bien ton tribut filial!
Et chaque automne à flots versait tes feuilles mûres,
Comme un manteau d'hiver, sur le coteau natal.

La terre s'enivrait de ta large harmonie;
Pour parler dans la brise, elle a créé les bois;
Quand elle veut gémir d'une plainte infinie,
Des chênes et des pins elle emprunte la voix.

Ainsi jusqu'à ses pieds l'homme t'a fait descendre;
Son fer a dépecé les rameaux et le tronc;
Cet être harmonieux sera fumée et cendre,
Et la terre et le vent se le partageront.

Mais n'est-il rien de toi qui subsiste et qui dure?
Où s'en vont ces esprits d'écorce recouverts?
Et n'est-il de vivant que l'immense nature,
Nue au fond mais s'ornant de mille aspects divers?

Quel qu'il soit, cependant, ma voix bénit ton être
Pour le divin repos qu'à tes pieds j'ai goûté.
Dans un jeune univers, si tu dois y renaître,
Puisses-tu retrouver la force et la beauté!

Car j'ai pour les forêts des amours fraternelles;
Poëte vêtu d'ombre et dans la paix rêvant,
Je vis avec lenteur, triste et calme, et comme elles,
Je porte haut ma tête et chante au moindre vent.

Il faudrait citer quatre cents vers exquis, si je citais ici les trois ou quatre élégies viriles et pensives que le poëte amant des forêts nous récita sur la mort et la renaissance de ces jalons de l'éternité sur la terre que l'on nomme les cèdres ou les chênes. Laprade professe, dans ces vers comme dans mille autres, la doctrine, antique et évidente, que le Créateur a doué d'une âme tous les êtres. Partout où Laprade voit la vie, il voit l'âme; partout où il voit l'action, il voit la pensée. Cette doctrine, qui ne contredit aucune de ses doctrines chrétiennes, et qui agrandit le Créateur en agrandissant son œuvre, est une vérité vieille comme le monde, et qui ressemble à une audace, tant le monde moderne semble l'avoir oubliée. Cette parenté de ol'hmme par l'âme, commune avec tous les êtres animés

de la nature, est une charité poétique qui caractérise ses poëmes et qui donne à ses descriptions la double vie du temps et de l'éternité. Elle lui donne ainsi le droit d'aimer tout ce qui respire, tout ce qui se meut, dans le firmament ou sur la terre. Élargir l'amour en élargissant la sphère de la nature, c'est sa religion, c'est la nôtre; ce sera la religion du ciel, où l'on verra tout du point de vue divin :

Plus il fait jour, mieux on voit Dieu !

. . . .
. . . .

II

CHARLES ALEXANDRE

I

C'est vers ce même arbre du ravin de Saint-Point que nous vîmes s'avancer, quelque temps après, un autre jeune poëte, encore inconnu à lui-même et aux autres. Il vient de publier il y a peu de jours un de ces timides aveux de talent qui ressemblent à une première confidence d'amour confessé en rougissant, à demi-voix et dans le demi-jour, à l'oreille de la première personne aimée. C'est ainsi que le modeste et mélancolique Xavier de Maistre, toujours doutant de lui et toujours ajournant sa gloire, publiait à un petit nombre d'exemplaires, pour quelques amis de régiment et pour quelques voisins de campagne, *le Lépreux de la cité d'Aoste*, cet évangile des infirmes, ce manuel des lits de douleur, la plus chaude larme qui soit tombée dans la nuit, du cœur désespéré et résigné d'un misérable, pour arracher des ruisseaux d'autres larmes sympathiques aux yeux des hommes sensibles dans ce siècle.

Nous avions entrevu, plusieurs années avant cette époque, ce jeune homme, qui n'était encore qu'un bel

adolescent, marqué au front de ce double cachet du génie futur : la tristesse et l'enthousiasme. Son père nous l'avait amené un jour à Paris ; bien que nous fussions resté plusieurs années sans le revoir, sa figure nous était demeurée gravée dans la mémoire de l'œil, comme un de ces songes qui passent devant notre esprit dans la nuit, et qu'on ne peut chasser de ses yeux après de longs jours écoulés.

Il avait dix-huit ans à peu près au calendrier de sa vie légale, mais il en avait soixante à la gravité des traits. On eût dit que cet enfant avait deviné le sérieux et les tristesses de l'existence, et que son ange gardien, comme on disait autrefois, ou son étoile, comme on dit aujourd'hui, lui avait déchiré dès le berceau le voile qui dérobe l'horizon humain à tout homme destiné à vivre dans ce monde fantastisque, en écartant des fantômes pour marcher à des ombres.

Il était grand et mince comme ceux qui ne tiennent au sol que par l'extrémité inférieure, les pieds, et qui semblent prêts à s'élever dans l'atmosphère ; il ne lui manquait de l'esprit pur que les ailes ; sa tête oblongue avait l'organe du spiritualisme pieux, une proéminence visible au sommet du crâne, cette coupole intérieure où les spiritualistes contemplent et adorent d'instinct la divinité de leur pensée.

Cette tête était ornée par derrière et voilée par devant d'une belle chevelure indécise entre le brun et le blond, qui ruisselait jusque sur ses épaules, et d'où sortait, au mouvement de sa main, un front limpide, mais déjà plein de je ne sais quoi, pensées ou rêves, poésie future ou sagesse prématurée.

Cette chevelure n'avait jamais senti, non plus que cette âme, la froide lame des ciseaux ou le froid tranchant des déceptions ; deux larges yeux bleus, comme la mer de la

Bretagne, sa patrie, rêvaient dans la sérénité sous l'ombre de ces cheveux. L'ovale des traits était sans inflexion irrégulière du moule ; la nature, sûre de ses lignes, avait modelé cette tête : le nez grec d'une statue de Phidias, la bouche aux lèvres gracieuses, mais un peu saillantes, comme celles des bustes éthiopiens dans le musée du Vatican à Rome ; le menton ferme et proéminent d'un des élèves studieux de Platon dans le tableau de l'*Ecole d'Athènes*, de Raphaël. C'est le signe de l'étude, donné par la nature ou par l'habitude, à tous ceux dont la vocation est de penser ; malheur à ceux dont le menton manque ou fuit en arrière ! la base manque à la main qui veut appuyer le visage. Ceux-là ont la légèreté de l'oiseau ; ils ne se posent pas, ils ne ruminent rien, ils effleurent tout avec les ailes, figures sans contre-poids, qui manquent de balancier pour se tenir en équilibre sur le vide de leurs facultés. La pensée a besoin de méditation pour mûrir ; le caractère a besoin de force pour résister ; où est la réflexion, où est le caractère, dans une tête qui ne peut s'appuyer sur la main ?

II

L'attitude de cet adolescent était conforme à cette stature et à ce visage ; un silence attentif, qui se laissait arracher des réponses justes et brèves, silence presque toujours révélateur de sérieuses puissances d'esprit ; les amphores les plus hermétiquement fermées ne sont-elles pas celles qui contiennent les plus précieux parfums ? Une convenance naturelle ; ce bon ton inné, qui n'est que le rapport juste de l'homme avec tout homme ou avec toute chose ; un langage sonore, cadencé et grave, quoique gracieux dans ses inflexions un peu lentes ; un recueille-

ment respectueux, mais nullement bas et servile, devant ceux qu'il écoutait; la dignité d'un cœur libre dans la déférence d'un disciple ou d'un fils; voilà ce rare jeune homme.

Il devait plus tard faire partie de notre intérieur de famille pendant quelques années; compagnon volontaire de mes travaux et de mes tribulations intimes à la ville et à la campagne, mais compagnon sans intérêt, auxiliaire sans solde, payé en amitié comme il assistait en tendresse, génie familier et serviable du foyer, *genius loci*, comme Cicéron l'écrit d'un de ses secrétaires à qui il enseignait l'éloquence, et qui polissait ses harangues à Tusculum.

Ce jeune homme, aussi heureusement doué des dons de la famille et de la fortune que des dons de la nature, s'appelait Alexandre. Il a donné, depuis, son nom et son cœur à une jeune femme accomplie de beauté, d'éducation et de vertu, fille d'une famille d'élite de mon voisinage en Mâconnais. Il y vit aimé, indépendant, studieux, dans ce délicieux loisir des jeunes années, repos d'une union formée par le cœur, *lune de miel* prolongée de l'existence, où la destinée bien rare verse du jour sans ombre, des joies sans lie et des douceurs sans mélange d'amertume à ses favoris. Puisse-t-il savourer jusqu'au terme une coupe qu'aucun coup du sort ne brise jamais entre ses lèvres! Il est doux, même pour les misérables, de contempler ces félicités complètes; elles leur prouvent que, si le bonheur est rare, au moins il est possible en ce triste monde, et que, parmi tant de mauvais rêves, il y a aussi de phénoménales réalités.

Cependant la pensée fait partie du bonheur. Même au sein des loisirs, de l'amour, de la famille, l'âme ne perd pas son activité; seulement son activité est volontaire. Le génie et la fantaisie se tiennent par la main pour rêver et

chanter ensemble à leur heure, ou bien pour (comme dit Virgile, connaisseur en indolence)

Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Dans un tel état de l'âme en équilibre sur son bonheur, on aimerait assez la gloire, autant qu'elle pourrait s'associer au repos et à l'amour; ce serait une décoration domestique qui ornerait le fronton du foyer, comme ces plantes grimpantes et aromatiques qui festonnent l'humble toit de chaume ou d'ardoise, qui font pénétrer leurs bouffées enivrantes par les fenêtres de la chambre à coucher et qui font envier au passant cette paix.

Mais si la gloire a quelques inconvénients inséparables des retentissements souvent importuns qu'elle donne au nom du poëte, alors on n'en veut plus, ou bien on n'en veut qu'à sa mesure, c'est-à-dire une gloire commode, silencieuse, intime, pour ainsi dire, chuchotée à l'oreille de quelques amis et qui fait dire au coin du feu de la famille : « Tenez, lisez, jugez, jouissez; mais ne faites pas « de bruit, de peur d'éveiller l'enfant et la mère, et surtout « de peur d'éveiller la jalousie des rivaux. Qu'il vous « suffise de savoir que, *moi aussi*, je serais célèbre si je « ne dédaignais pas la célébrité. Mais je ne veux être « qu'*amateur*, *dilettante*, selon le mot des Italiens; c'est le « meilleur rôle dans tous les arts, et même dans toutes les « carrières de la vie civile; on goûte, on jouit, on juge, « on s'essaye, et on ne se compromet pas; on a, en un « mot, des admirateurs, et on n'a point d'ennemis. »

III

C'est à ce double sentiment d'instinct de la gloire et de peur du bruit dans ces hommes délicats et exquis, appelés

amateurs ou *dilettanti*, qu'on doit ces petits volumes, diminutifs du génie, sourdines de la gloire, qui se publient de temps en temps à un si petit nombre de pages et à un si petit nombre d'exemplaires qu'on ne les affiche pas sur les étalages de libraires, mais qu'on les glisse seulement de la main à la main entre quelques amis discrets, comme une confidence du talent échappée à l'imprudence du poëte.

Mais il faut y prendre garde cependant; quand cette confidence mérite d'être divulguée par les lecteurs d'élite, étonnés et charmés de ce qu'ils découvrent d'inattendu dans ces pages, la confidence ne reste pas longtemps un secret entre l'auteur et ses amis; le public écoute aux portes, l'admiration passe du dedans au dehors par les trous de la serrure, et la France se dit avant qu'on y ait pensé : « J'ai un vrai poëte de plus. »

IV

J'ai subi moi-même cet inconvénient de publicité éclose en une nuit, dans ma jeunesse : complétement inconnu la veille, j'étais célèbre le lendemain. Voici comment cela m'arriva, je ne dirai pas sans le vouloir (l'amour-propre n'a pas de ces hypocrisies), mais je dirai sans m'y attendre.

J'avais remis à M. Gosselin, le premier de mes patrons typographiques, homme de cœur, de goût et d'initiative, quelques pages poétiques recueillies en une très-mince brochure, *fasciculus* relié en papier jaune et intitulé : *Méditations*.

Je n'y avais pas mis mon nom. Avant de l'inscrire, ce nom, il fallait le faire; il n'était pas fait.

Je ne désirais pas même que mon petit essai problématique de poésie nouvelle parût si tôt; je sollicitais ardem-

ment du gouvernement de la Restauration un emploi diplomatique qui m'ouvrît l'accès à la haute politique, ma véritable et constante passion.

C'était M. Pasquier, encore vivant et vivant tout entier aujourd'hui, qui distribuait alors ces faveurs en qualité de ministre des affaires étrangères de Louis XVIII; homme de goût, de cour, de tribune, de congrès, de grande société européenne. J'étais protégé auprès de lui par quelques-uns de ses amis, entre autres par les deux maîtres de notre diplomatie française, M. de Rayneval et M. d'Hauterive, l'un jurisconsulte, l'autre la tradition vivante et la science de notre cabinet national depuis Louis XVI jusqu'à Louis XVIII, en passant par la République, le Directoire et Napoléon.

M. Pasquier, alors ministre, n'avait pas peur de la poésie ni de l'éloquence, à supposer que je vinsse à développer un peu de ces avantages dans la diplomatie; mais j'avais dès lors, comme par instinct, la conviction du danger qu'il y a en France pour un homme à développer plus d'une faculté à la fois. Le préjugé français des *hommes spéciaux*, c'est-à-dire des hommes qui ne savent faire qu'une seule chose, ce préjugé, la plus grande bêtise nationale de ce temps-ci, ce préjugé inventé par la médiocrité pour s'en faire un rempart contre la concurrence du talent multiple, ce préjugé, émané de l'École polytechnique, qui produit d'excellents outils et peu d'hommes complets, ce préjugé, dis-je, qui m'était déjà connu, qui règne encore à l'heure où j'écris, et qui sera un jour relégué parmi les mémorables inepties de notre siècle, ce préjugé, je le répète, me faisait craindre qu'un peu de célébrité poétique, répandu mal à propos sur mon jeune nom, ne me fît rejeter comme un intrus de toute candidature diplomatique, carrière que je préférais mille fois à quelques battements de mains ou à quelques battements

de cœur des poëtes ou des femmes des salons de mon temps.

J'aurais donc désiré que les presses de M. Gosselin fussent plus lentes à jeter mes vers au public, et qu'ils ne parussent qu'après ma nomination, encore indécise, au poste que je sollicitais. J'avais bien raison; car, si je n'avais pas publié alors quelques vers passables, dont on s'est malheureusement souvenu toujours contre moi, ou si je n'en avais publié que de médiocres ou de ridicules, oubliés comme ceux de quelques grands hommes politiques de nos jours, j'aurais pu espérer, comme eux, de passer pour une capacité politique de second ou de troisième ordre dans les fastes de l'heureuse et prosaïque médiocrité.

V

Mais tant d'ambition ne me sera jamais permis dans mon pays, et j'y serai éternellement puni par l'ostracisme de Platon pour le crime impardonné et impardonnable d'avoir soupiré quelques bons vers, poëmes lyriques ou amoureux, dans le temps de la jeunesse, de l'enthousiasme et de l'amour.

Admirable logique de l'impuissance et de l'envie! — « Tu « as rêvé quelques beaux vers dans ta jeunesse, quand « tu n'avais rien autre chose à faire qu'à rêver, à prier, « à aimer; donc tu ne seras qu'un rêveur, un mystique et « un amant pendant tout le reste de ta vie. C'est la loi « du pays. Retire-toi de notre soleil, chante quand il faut « parler, cache-toi quand il faut combattre, et fais l'amour « en cheveux blancs! »

Non, je n'aurai jamais, comme les Romains et les Grecs, assez de mépris pour cette mutilation de l'homme, pour cette castration de mon pays, la SPÉCIALITÉ. L'anti-

quité disait, au contraire, comme dit la nature : *Timeo hominem unius libri!* De là viennent ces hommes qui n'ont qu'une faculté et qui ne voient les choses humaines que d'un seul point de vue. L'envie et l'impuissance s'étant accouplées, comme le Péché et la Mort dans Milton, il en est sorti ce monstre de décomposition humaine, ce Polyphème qui n'a qu'un œil et des mains, l'homme spécial. Je ne m'étonne pas que les tyrans s'en accommodent; ils ont besoin d'instruments ingénieux, architectes, mécaniciens, artilleurs, hommes de chiffres, machines à calculer, machines à bâtir, machines à tuer, machines à servitude. Le chiffre n'a pas d'âme; l'âme a une force à million de chevaux, comme on dit, qui soulèverait plus de poids que la vapeur; ils se défient de cette force, ils dévirilisent l'humanité pour la dompter; l'homme spécial ne leur refuse rien, l'homme universel leur fait peur; il sent et il pense; la conscience et la pensée sont les deux ennemies divines de la solitude, Némésis de la tyrannie; l'antiquité n'en avait qu'une, nous en avons deux.

Mais la colère contre ce préjugé de la *spécialité* m'emporte; revenons.

VI

Donc je craignais l'apparition de mon petit livre, quoique anonyme, de peur d'être écrasé dans l'œuf par une chute, et encore plus par un succès. Voilà cependant que la jolie fille de mon concierge, enfant de douze à quatorze ans, ouvre la porte de ma chambre au premier rayon d'un mois de printemps, avant l'heure ordinaire où elle m'apportait le journal matinal; elle jette sur mon lit en souriant une petite lettre cachetée d'un énorme sceau de cire rouge avec une empreinte d'armoiries qui devaient

être illustres, car elles étaient indéchiffrables. « Pourquoi riez-vous ainsi finement, Lucy? dis-je à l'enfant tout en rompant le cachet et en déchirant l'enveloppe. — C'est que maman m'a dit que la lettre avait été apportée de grand matin par un chasseur tout galonné d'or, avec un beau plumet à son chapeau, et qu'il avait bien recommandé de vous remettre ce billet à votre réveil, parce que sa princesse lui avait dit : Allez vite, il ne faut pas retarder la joie et peut-être la fortune de ce jeune homme. »

Et deux billets séparés, et d'écritures diverses, tombèrent de l'enveloppe sur mon lit.

Le premier billet, d'une main évidemment féminine, était de la princesse polonaise T..., sœur, je crois, du prince Poniatowski, le héros malheureux de la Pologne, noyé dans la déroute de Leipsick.

VII

Cette femme illustre et lettrée était l'amie de M. de Talleyrand. Je ne connaissais pas la princesse ; son billet ne m'était pas adressé ; elle l'avait écrit avant le jour à un de mes plus chers amis, M. Alain, médecin et commensal du prince de Talleyrand pendant dix ans, aussi tendre et aussi vertueux que savant.

Je le voyais tous les jours ; il donnait, par intérêt de cœur, à ma santé encore frêle les soins d'une mère plus que d'un médecin. Hélas ! je l'ai vu mourir avant son malade, à la fleur de ses années, d'une maladie de trois ans, tête à tête avec un crucifix d'ivoire suspendu par un chapelet de femme au bois de son lit. J'ai su le nom de la femme que lui rappelait le crucifix et le chapelet de noyaux d'olives ; je ne le dirai pas. Le pauvre malade mourait d'amour contenu, pour ne pas faillir à l'amitié

et à la vertu; que l'éternité lui soit douce ! Il avait ajourné son bonheur au ciel. C'était un de ces hommes qui donnent la certitude d'une autre vie; car, si Dieu trompait de telles espérances et de telles privations par un leurre éternel, ce ne serait pas seulement le monde interverti, ce serait la Divinité renversée. Le seul hommage dû à un tel Dieu serait le blasphème; il ne mériterait que cela.

VIII

Donc la princesse T... écrivait à M. Alain : « Le prince « de Talleyrand m'envoie à mon réveil le billet ci-joint; « je vous l'adresse pour votre jeune ami, afin que le « plaisir que cette impression du grand juge vous fera soit « double. Communiquez ce billet du prince au jeune « homme, et remerciez-moi du plaisir que je vous donne, « car je sais que votre seule joie est dans la joie de ceux « que vous aimez. »

J'ouvris le second billet; il était écrit d'une main évidemment précipitée et lasse d'insomnie, sur un chiffon de papier large comme cinq doigts et taché de gouttes d'encre. Ce billet disait en cinq ou six lignes : « Je vous ren« voie, Princesse, avant de m'endormir, le petit volume « que vous m'avez prêté hier soir. Qu'il vous suffise de « savoir que je n'ai pas dormi, et que j'ai lu jusqu'à « quatre heures du matin, pour relire encore. »

Le reste du billet était une prophétie de succès en termes brefs, mais si exagérés que je ne voudrais pas les transcrire ici. Cette âme de vieillard, qu'on disait de glace, avait brûlé toute une nuit d'un enthousiasme de vingt ans, et ce feu avait été rallumé par quelques pages de vers imparfaits, mais de vers d'amour.

IX

Je relus vingt fois le billet du prince de Talleyrand, et je dis à la jeune fille qui attendait, en me regardant lire et relire, toute rouge de l'émotion qu'elle lisait de même sur mon visage sans le comprendre : « Viens que je t'embrasse, ma petite Lucy! Tu ne porteras jamais un pareil message; à la loterie de la gloire, ce sont les enfants qui tirent les bons lots. Dis à ta mère que tu m'as apporté un *quine.* »

C'était alors le langage compris des concierges, institution du hasard qui tenait toujours ouverte à la fortune la loge du portier. C'est peut-être dommage de leur avoir enlevé, à ces honnêtes affranchis des grandes maisons, cette loterie, illusion renaissante de la semaine; ils rêvaient au moins de beaux rêves sur leur lit de servitude. La moitié de leur vie était heureuse; portiers le jour, ils étaient rois la nuit.

X

Je ne m'informai pas même, dans la matinée, du succès de mes vers. Le billet du prince de Talleyrand, ce grand flaireur infaillible de toutes les choses humaines, me suffisait pour augure. Je savais qu'un tel homme ne se trompait pas plus aux vers qu'à la prose. Quel intérêt avait-il à me flatter? Il était prince, il était puissant, il était l'oracle du monde politique, il avait été l'ami et le disciple de Mirabeau sans se tromper à son génie, le plus juste et le plus vaste du dix-huitième siècle. Et moi, qu'étais-je? un solliciteur inconnu sous un toit de Paris. Je me confiai donc à la fortune; elle s'appelait pour moi

du nom du prince de Talleyrand. Je raconterai comment ce même homme d'État, quinze ans plus tard, me prédit une autre fortune plus difficile à discerner dans mon avenir d'orateur, fortune alors très-lointaine et très-voilée pour tout le monde, excepté pour lui et pour moi. On verra l'œil du lynx sous cette lourde paupière du vieillard. Mais n'anticipons pas.

XI

Un quart d'heure après, la petite Lucy remonta dans ma chambre et m'apporta une autre lettre à grande enveloppe officielle et à large cachet; c'était ma nomination au poste diplomatique que j'ambitionnais, signée de M. Pasquier, ministre des affaires étrangères.

A la lecture de cette lettre, je sautai en bas de mon lit et j'éprouvai ce qu'éprouve le coursier entravé à qui on ouvre la carrière. J'avais peu de souci de la gloire des vers; j'en avais un immense de la politique. Je dévorais déjà de l'œil les longues années qui me séparaient encore de la tribune et des hautes affaires d'État, ma vraie et entière vocation, quoi que mes amis en pensent et que mes ennemis en disent. Je ne me sentais pas la puissante organisation créatrice qui fait les grands poëtes : tout mon talent n'était que du cœur. Mais je me sentais une justesse de bon sens, une éloquence de raison, une énergie d'honnêteté, qui font les hommes d'État; j'avais du Mirabeau dans l'arrière-pensée de ma vie. La fortune et la France en ont décidé autrement. Mais la nature en sait plus long que la fortune et la France; l'une est aveugle, l'autre est jalouse.

Je m'en console à présent que ma destinée n'est plus de

ce monde. Nous verrons ailleurs si nous sommes appelés à monter d'échelon en échelon dans une vie continue, jusqu'à une autre planète, la planète du bon sens.

XII

C'est ainsi que le jeune poëte dont je parle vient de faire sa modeste apparition dans le demi-jour. Ignoré la veille, on se demande aujourd'hui : Qui est-il? *Digito monstrari et dici hic est.*

Quel poëte est-il? Je n'en sais rien; qui peut dire où l'emportera le souffle qu'il a dans la poitrine, quand il aura pris confiance dans son talent et qu'il chantera à pleine haleine ce qu'il gazouille aujourd'hui à demi-voix? Avez-vous entendu un oiseau chanteur à peine emplumé, sur le barreau de sa cage, dans votre chambre, à l'aube de son premier printemps? L'avez-vous entendu à son réveil, ou plutôt dans son rêve d'oiseau, avant d'être tout à fait réveillé, essayer son instinct musical dans de courtes notes à demi-voix, si imperceptibles à l'oreille, qu'il faut se pencher vers son nid pour les entendre? On dirait qu'il écoute lui-même, en dedans de lui, un invisible musicien qui lui note l'air, et qu'il répète timidement, en s'effrayant, en se relevant, en se reprenant lui-même, le solfége que la nature lui fait épeler! J'ai été bien souvent témoin, dans les couvées de rossignols ou de fauvettes, de cet apprentissage mélodieux des petits, qui gazouillent à la sourdine le matin ce que les mères chantent à grande voix dans le plein soleil. Ce nouveau venu de la couvée de nos poëtes commence, comme ces oiseaux jaseurs, à chanter comme s'il avait peur de sa voix. Sur quel mode fera-t-il plus tard éclater sa voix? Dieu le sait; il n'est pas encore dans l'été de sa vie; mais, si mon jugement ne

me trompe pas, il sera ce que nous appelons de notre temps un *poëte intime*, c'est-à-dire un de ces poëtes rassasiés de la pompeuse déclamation rimée dont nos oreilles sont obsédées dans nos écoles classiques ou dans nos théâtres redondants et ronflants d'emphase ; il sera un de ces poëtes nés d'eux-mêmes, originaux parce qu'ils sont individuels ; un de ces poëtes qui n'ont pour *lyre* (comme on dit) que les cordes émues de leur propre cœur, et qui font, dans la poésie moderne, cette révolution que J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, ont faite dans la prose. Il sera de plus un poëte sérieux, ayant le respect de ceux qui l'écoutent, et non un de ces poëtes moqueurs et siffleurs, tels que nous venons d'en voir vivre et mourir deux ou trois, qui mêlent le *fifre* au concert des anges, et qui soufflent la froide ironie dans l'âme de la jeunesse, au lieu du saint enthousiasme, seul thème véritable des chants immortels !

XIII

Son petit livre rappelle au premier coup d'œil ces poëtes condensés en sonnets d'or et d'ivoire qui, tels que Pétrarque, Michel-Ange, Filicaja, Monti, incrustent une idée forte, un sentiment patriotique, une larme amoureuse dans un petit nombre de vers robustes, gracieux ou tendres, vers polis comme l'ivoire, que ces poëtes miniaturistes façonnent non pour le temps, mais pour l'éternité. Y a-t-il eu depuis Pétrarque un poëme plus immortel qu'un de ses sonnets? Heureux ce jeune homme, s'il peut un jour rendre un Pétrarque aux philosophes, aux poëtes, aux amants ! Ce serait un grand don en un petit volume. Nous le lui souhaitons, ce don, comme je me le serais sou-

haité à moi-même, à l'époque d'adolescence où j'aurais donné ma vie pour un sonnet de l'amant de Laure.

XIV

Ce jeune homme aura évidemment un autre don de la poésie moderne, le don de rendre en vers familiers, quoique expressifs, les choses et les sentiments que l'orgueil emphatique de la poésie du dix-huitième siècle avait relégués dans le domaine de la prose, comme si le vers était incapable de dire juste et vrai, comme si la poésie n'était pas, par excellence, le langage du cœur!

Assez d'autres, jusqu'ici, avaient fait marcher le vers sur des échasses académiques; il faut enfin le déchausser de son cothurne et de ses sandales à bandelettes d'or et de pourpre, de ses ailes aux talons; il faut le déshabituer de ses pas en trois temps sur des planches, comme les pas de nos tragédiennes sur le théâtre, pour le faire marcher pieds nus sur la terre nue, comme vous et moi, au pas naturel, *musa pedestris*, selon la définition si juste d'Horace.

Cette poésie qui marche à pied, qui ne se drape pas à l'antique, qui ne se met ni blanc ni rouge sur la joue, qui ne porte ni masque tragique ni masque comique à la main, mais qui a le visage véridique de ses sentiments, et qui parle la langue familière du foyer, cette poésie qui semble une nouveauté, parce qu'elle est la nature retrouvée de nos jours sous les oripeaux de la déclamation et de la rhétorique en vers, sera la poésie de ce nouveau venu dans la famille qui chante.

C'est surtout dans ce genre en dehors de tous les genres, puisqu'il est le naturel, que M. Alexandre nous paraît devoir exceller. Il écrit, à ce que disent ses amis, un poëme épique familier dont la vie privée, sans aven-

tures et sans merveilleux, sera le sujet, poëme qui ne prendra son intérêt que dans les lieux, les choses, les impressions qui nous enveloppent tous et tous les jours : l'épopée du coin du feu. Cela doit être d'autant plus poétique que la poésie a négligé davantage jusqu'ici ces trésors de descriptions, de sensibilité, de naturel, de passions douces, enfouis à notre insu sous la pierre du foyer domestique, dans le jardin, dans le verger, dans la prairie, dans la vigne, dans la montagne qui borne le court horizon, dans le coin de ciel en vue de la fenêtre où se couche le soleil, où se lève l'étoile, dans l'enfant à la mamelle, dans la mère souriante, dans le père sérieux, dans l'aïeul prévoyant, dans le fils docile, dans la jeune fille rêveuse, dans la servante attachée à l'âtre, seconde mère des enfants, et jusque dans le chien, nourri d'affection, qui cherche aussi souvent la tendresse dans les yeux que le pain sous la table. Ajoutez à cela les simples accidents ordinaires de la vie privée, la mort de l'aïeule, la naissance d'un nouveau-né, le départ du fils pour l'inconnu de sa destinée, hors du nid et du pays, les amours, le mariage de la sœur aînée, les fêtes du foyer, la religion introduisant l'infini des espérances et la sainteté des amours dans ce petit monde qui s'étend de la cheminée à la fenêtre, et du seuil au cimetière; voilà l'épopée de famille, sujet dont le drame s'agite sous quelques tuiles, et qui ne se dénoue que dans l'éternité, ce rendez-vous de tout ce qui s'aime; voilà ce qu'il se chante tout bas à lui-même, ce jeune Homère de l'*Iliade* du cœur! Quel sujet pour qui sait voir, sentir et aimer! « Ah! si je « n'avais que soixante-quinze ans, écrivait Voltaire à « quatre-vingts ans passés, je leur ferais voir ce que c'est « qu'un poëte! »

Je me dis, comme Voltaire, quand je contemple la fécondité d'un pareil sujet : « Ah! si je n'avais que qua-

rante ans, je voudrais consumer vingt ans de ma vie à ce poëme épique de la famille! » Mais je laisse avec confiance une si belle épopée à ce jeune espoir des poëtes. Il a le cœur, l'imagination et la main capables d'une telle œuvre; je n'en voudrais pour preuve qu'une promenade d'automne écrite, ou plutôt *causée* en vers, en montant, il y a quelques années, à Saint-Point, masure pittoresque que j'habite dans un pli de haute montagne boisée, à quelques lieues de la plaine habitée par le jeune poëte breton. Je demande pardon au lecteur de ces vers de les insérer pour son plaisir dans ces pages. Ces vers parlent malheureusement de moi; ils en parlent avec cette exagération d'affection qui exagère aussi démesurément le nom de l'hôte chez lequel on va souper le soir d'un beau jour; c'est la politesse des poëtes. Souvenez-vous d'Homère suspendant une guirlande fleurie au seuil de la demeure où il avait passé la nuit, et de l'hymne qu'il chantait devant la porte avant de la quitter. On a recueilli quelques-uns de ces hymnes, salut et adieu du poëte errant à ces hospitalités d'un soir. Cela n'est pas sérieux, mais cela est touchant. Qu'on oublie donc que ces vers parlent de moi; qu'au lieu de moi, retiré depuis longtemps de la lice, et qui n'ai fait que toucher superficiellement et avec distraction la lyre jalouse qui veut tout l'homme, on suppose un nom véritablement et légitimement immortel; qu'on se figure, par exemple, que Solon, poëte d'abord, et poëte élégiaque dans sa jeunesse, puis restaurateur, législateur et orateur de la république athénienne, puis banni de la république renversée par l'inconstance mobile des Athéniens, puis rentré obscurément dans sa patrie, par l'insouciance du maître, y végète pauvre et négligé du peuple sur une des montagnes de l'Attique; qu'on se représente en même temps un jeune poëte d'Athènes, moins oublieux que ses compatriotes, bou-

clant sa ceinture de voyage, chaussant ses sandales, et partant seul du Parthénon pour venir visiter bien loin son maître en poésie, relique vivante de la liberté civique; que Solon reçoive bien ce jeune homme, partage avec lui son miel d'Hymette, ses raisins de Corinthe, ses olives de l'Attique; que le disciple, revenu à Athènes après une si bonne réception, raconte en vers familiers à ses amis son voyage pédestre, ses entretiens intimes avec le vétéran évanoui de la scène et se survivant, mutilé, à lui-même et à tous dans un coin des montagnes natales.

XV

A l'aide de toutes ces suppositions, et avec ces conditions de grandeur, de vertu, d'ostracisme et d'infortune réunies, on aura un motif de poésie conforme à ce poëme. Mais, en ce qui me concerne moi-même (je le dis sans fausse modestie), on n'aura rien qu'un homme incomplet, un poëte tel quel, un citoyen honnête, trompé dans son ambition désintéressée pour son pays, une fortune en ruines, une vieillesse onéreuse, une âme sans regrets, mais sans illusion pour sa patrie.

Les beaux vers qu'on va lire ne me font donc aucune vanité en ce qui me touche; quiconque se juge est incapable de se glorifier. Mais, je le répète, mettez un autre nom à la place du mien : Washington dans la détresse, relégué à Mont-Vernon, par exemple, ou Jefferson, second président des États-Unis, forcé par la misère domestique à mettre en loterie le toit et le champ de ses pères, et mourant sans avoir pu placer ses lots parmi ses concitoyens; et alors qu'on lise le petit poëme lyrique intitulé :

LES VENDANGES.

A UN AMI.

Saint-Point, octobre 185...

Ami, je poursuis seul notre pèlerinage
Aux grands maîtres vivants ou morts que nous aimons;
Guidé par un poëte, un ami de mon âge,
J'ai pris l'âpre chemin des pâtres sur les monts.
C'est un des vrais amis de cette idole à terre,
Qui, de son vieux perron, aime à le voir venir,
Du fond de l'avenue aujourd'hui solitaire,
Dans l'abandon de tous porter son souvenir.

Nous gravîmes Milly, cet aride village,
Par un chemin à pic, de buis tout tacheté,
Sur des coteaux pierreux où, sous l'or du feuillage,
S'azuraient les raisins embrasés par l'été.
La vendange joyeuse enivrait la montagne;
Hommes, femmes, enfants, chantant dans la campagne,
Cueillaient les raisins mûrs sur les vieux ceps tordus,
Ou prenaient leurs repas, dans la vigne étendus.
Puis les bœufs lents traînaient les *chars* aux lourdes tonnes,
Et le sang des raisins ruisselait du pressoir;
Fêtes des derniers jours, allégresses d'automnes,
Vous êtes un adieu comme l'azur du soir!

La fête disparut derrière un cap de roche,
Comme soudain la vie au tournant de la mort.
Quelques chèvres en paix, sans craindre notre approche,
Rongeaient dans les ravins les broussailles du bord.
Nous montâmes plus haut faire aussi nos vendanges
De rêves purs à l'âme et d'air sain aux poumons;

C'est que la poésie est une vigne d'anges,
Qui mûrit et qu'on cueille à la cime des monts.

. . . .
. . . .

Il allait, il montait le chemin en spirale,
D'imprévus horizons en ravissant les yeux,
Des vignes aux sapins, sauvage cathédrale,
De la foule au désert, des abîmes aux cieux.
.es vendangeurs, épars dans les vignes fécondes,
vent de la montagne exhalaient leur gaieté;
les amis rêveurs montaient entre deux mondes,
En haut la solitude, en bas l'humanité...

Le poëte et son guide font halte au sommet, puis commencent à descendre vers la vallée du château.

Le sentier ruisselant de verdure et d'eau vive
Tournait autour des houx que l'eau froide ravive;
Leurs grains rouges semblaient des grappes de corail.
Le clair-obscur des bois aux teintes de vitrail
Recueillait le regard et baignait l'âme d'ombre.
Cet escalier tournant qui descendait plus sombre,
Les chants de ce bouvreuil dans ce bois effeuillé,
Les eaux vives courant sur le caillou mouillé,
Cette gorge sonore où la brise apaisée
Accompagnait si bien le rêve ou la pensée,
Cette marche en avant comme un pas aux combats,
Ce haut isolement des tumultes d'en bas,
Ce grand cloître des bois propice à la lecture,
Et la libre amitié dans la libre nature...

Ici le poëte change de ton, et, saisi de ces frissons lyriques qui sortent des sources et des bois sur les hauts lieux, il fait chanter un hymne à son cœur de philosophe de l'espérance. L'hymne évaporé, il descend plus bas,

d'un pied plus rapide, et il aperçoit de loin les tours démantelées du château de Saint-Point,

Où le barde muet, ce moderne brahmane,
Vit entouré d'oiseaux et de chiens pour amis.

Là finit le premier chant de ce poëme pédestre. Il reprend le lendemain, au lever du jour, aux sons du cor des jeunes chasseurs réveillés pour courir le renard ou le loup dans la forêt :

Aux aboiements des chiens, aux fanfares du cor,
Notre hôte aussi parut, à cheval, mâle encor.
L'automne est la saison de Saint-Point. L'eau qui pleure,
La cloche plus sonore au loin lançant mieux l'heure,
Le vent d'automne, humain aussi comme nos voix,
Les arbres nus pleurant leur jeunesse effeuillée,
Les sapins balançant leur deuil sur la vallée,
Les grands brouillards rêveurs flottant le long des bois,
Le ciel, bleuâtre ainsi que des veines pâlies,
Les feuilles gémissant sous le rhythme des pas,
Couvrent tout de mystère et de mélancolie ;
La vallée attendrit et ne désole pas.
Les chants du rouge-gorge errant dans l'avenue,
Des doux morts envolés adoucissent l'adieu,
Et le soleil, glissant des larmes de la nue,
Ouvre dans le nuage une échappée en Dieu.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Mais il n'écoutait plus la voix de son génie,
Ni l'ami, ni l'oiseau, ni le vent dans les bois ;
Il sonnait le tocsin de sa vie aux abois.

La saison et sa peine étaient en harmonie;
Sa demeure en débris et les feuilles tombaient;
Les bois tristes, les cœurs sans espoir, succombaient
Sur sa noire jument, à la tête étoilée,
Il allait, en causant, sous la nuit de l'allée,
Comme sa sombre vie au fond de l'inconnu;
Il n'avait plus d'étoile et son ciel était nu.
Au retour, un autre homme apparut; la nature,
Les amis revenus, les haltes ici, là,
La paix du soir, avaient apaisé sa torture.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Après une soirée consacrée à la lecture en commun, chacun se retira dans quelques recoins des vieilles tours du château, presque ouvert aux vents. Les livres et les tableaux ont suivi ceux de Walter-Scott à l'encan des commissaires-priseurs de Londres et de Paris. Avant le jour suivant, les deux pèlerins, à pas muets, font le tour du château pour découvrir la lueur mourante de la lampe de nuit, à travers les vitres, de leur hôte. Ils savent que je suis à l'étude avant le soleil; ils cherchent à me voir sans être vus. Lisez cet inventaire prosaïque, et pourtant poétique, de ma tour de travail :

Tout dort dans le château plein d'ombre et de silence.
Sous un cintre voûté, seul, un homme s'avance;
Au sillon de la plume, avant son laboureur,
Le poëte est debout et marche à son labeur.

L'antre de la sibylle a la nuit du mystère;
La grotte du poëte est sombre, nue, austère.
Sa mère et son enfant sont tous près, chers tombeaux,
Deux portraits devant lui, de son cœur deux flambeaux!

Il écrit, le front haut, sur des feuilles sans nombre,
Sans courber comme nous sa taille sous l'effort,
Dans l'œuvre de l'esprit attitude du fort.
La lune du foyer, la lampe, luit dans l'ombre;
La flamme du sarment l'enivre de chaleur,
Et le feu, la lumière, harmonieux mélange,
Éclairant le poëte élancé comme l'ange,
De leur chaude auréole enflamment sa pâleur;
D'un geste familier sa main gauche caresse
Ses deux blancs lévriers, amis et fils d'amis,
Dans l'épaisse fourrure à ses pieds endormis.
L'hôte est bon ; je l'ai vu veiller avec tendresse,
Nuit et jour, sur son lit, un pauvre chien mourant!
A qui sait compatir tout ce qui souffre est grand !

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Mais le phare du jour déchire les ténèbres
Qui dorment sous l'église et les arceaux funèbres
Où sont les morts, si chers qu'on ne les nomme pas !
A cette heure où tout vit, qu'est-ce que le trépas?
Chaque matin pour l'homme est une renaissance!
A l'appel du soleil on se lève soudain;
Le corps prend sa fraîcheur, l'âme son innocence,
Dans cet air transparent et vierge du jardin.
Oh! la fraîcheur de l'aube! oh! comme elle réveille
Et chasse de la nuit la lourde volupté!
Comme on rouvre son cœur oppressé par la veille,
A ce vent de jeunesse et d'immortalité!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Mais voici, du matin humant la fraîche haleine,
Comme un marin serré dans sa veste de laine,
Devant le cimetière et le sombre inconnu,
Debout sur son balcon, qu'un homme, le cou nu,
Jette aux oiseaux du pain ; ils viennent par volées,
Du faîte de la tour et du fond des allées.
Lui, fixe on ne sait quoi là-bas à l'horizon,
Comme pour voir au ciel l'enfant de sa maison.
La chapelle des morts, l'église du village
Montent devant ses yeux, au-dessus du feuillage.
Avec ses lévriers sur son balcon de bois,
Il me salue au loin du geste et de la voix ;
Et son salut sonore, envoyé dans l'espace,
Vient vibrer jusqu'à moi, puis se prolonge et passe.

Auprès des jeunes fleurs souriant aux vieux murs
Des beaux livres rangés ainsi que des fruits mûrs,
Des oiseaux voletant dans leur cage fleurie,
La femme du poëte aussi travaille et prie.
Artiste matinale, elle écrit du pinceau
Des poëmes de fleurs aù bruit des chants d'oiseau.
C'est charmant ! tu connais ces arches de corolles
Où le poëte, heureux aux jours de liberté,
Chantait, et pour ses vers trouvait des auréoles ;
La poésie et l'art enlaçaient leur beauté.

O vers, ô jeunes fleurs, qui mêlaient leur couronne !
Idéale union, pourquoi, pourquoi mourir ?
L'âme, comme la terre, a donc des vents d'automne
Qui l'effeuillent aussi, pour mieux la refleurir !

Les mains lourdes de dons, le poëte avec grâce
Descend vers les oiseaux et les chiens de la cour ;
Au pas aimé du maître alors la bande accourt,
Bondit, aboie, et vole, et chante sur sa trace.
Il porte sur le poing, comme un cheik du Liban,

Son perroquet splendide à l'amitié jalouse,
Et, près de lui, les paons errant sur la pelouse
Ouvrent leur arc-en-ciel et perchent sur le banc.
Poëte en action, il rassemble et convie
Autour de son foyer d'un éclat tout vermeil,
Tous les bruits, les rayons, la fête de la vie ;
Il aime la splendeur, comme un fils du soleil.

Il part pour la montagne, et son cheval l'enlève :
Vivent les monts ! l'esprit avec les pas s'élève.
Et le maître, emporté par des souffles divins,
S'en va, poëte équestre, au-dessus des ravins,
Au galop, dans le vent, selon sa fantaisie,
Humer à pleins poumons l'air et la poésie.

XVI

Ici le jeune pèlerin de Saint-Point se souvient d'une petite anecdote de village, dont il me fait ressouvenir aussi en souriant.

C'était en 1857. Le vieux manoir réunissait une nombreuse tribu de famille et d'amis de la famille, plusieurs jeunes nièces avec leurs petits enfants. Par un beau soir d'octobre, toute cette société, les jeunes gens à pied, les femmes à cheval, les enfants sur des ânes, partit pour visiter les plus hauts sommets des montagnes qui séparent le bassin de la Loire du bassin de la Saône. Cette chaîne, boisée d'épaisses bruyères et de rares châtaigniers, est un amphithéâtre d'où l'on a pour spectacle, d'un côté, les neiges dentelées des Alpes, de l'autre, la vallée creuse et verte de Saint-Point, avec ses tours dorées par le soleil des soirs; site solennel, quand on s'y assied en regardant le mont Blanc; site modeste et recueilli, quand on s'y

retourne pour regarder la vallée sombre et la vieille ruine du château.

XVII

Ce jour-là, j'avais eu affaire dans le Mâconnais; j'avais promis à mes hôtes de revenir par les sentiers de chèvres qui abrégent la distance et de les rencontrer au sommet de la chaîne sous des châtaigniers convenus.

Ces sites déserts ne sont fréquentés que par des bergers, enfants des chaumières isolées de la montagne, qui y mènent paître les chevreaux et les moutons. Ces enfants se réunissent par groupes de cinq ou six têtes blondes pour jouer ou pour cueillir les mûres ou les noisettes au bord des sentiers; ils sont tous petits, et se cachent au moindre bruit sous les taillis, parmi les fougères, jusqu'à ce que le bruit des passants disparus les laisse revenir à la place qu'ils ont quittée. Quelquefois ils sont si pressés de s'enfuir qu'ils n'ont pas le temps de reprendre leurs sabots, et qu'ils se sauvent pieds nus en abandonnant leur chaussure de bois sous le chemin.

Il en était arrivé ainsi ce soir-là. Un essaim de petits bergers, étonnés et effrayés du bruit des conversations animées entre tant de personnes qui s'exclamaient à chaque pas sur les beautés du site, s'était enfui bien loin et caché dans les hautes fougères, pour voir sans être vus. Ils avaient laissé huit ou dix paires de sabots très-petits sur la place; la petitesse des sabots disait l'âge des enfants par la mesure des pieds qu'ils avaient chaussés. Les visiteurs et les enfants du château s'ingéniaient à chercher des yeux, à appeler de la voix ces petits bergers invisibles, et qui se gardaient bien de se montrer, quand j'arrivai moi-même au rendez-vous par le sentier opposé de la montagne.

Je mis pied à terre, et j'attachai mon cheval à un noisetier, pour m'asseoir sur la mousse avec mes convives. Le jeune poëte se trouvait apparemment là, et voilà comment il raconte la petite niche que nous fîmes aux petits bergers de la montagne, plus enfants qu'eux sous des cheveux gris ou sous nos fronts chauves.

. . . . Le poëte,
En mettant pied à terre au sommet du plateau,
Aperçut des sabots près d'une cendre grise;
Les enfants avaient fui, saisis par la surprise,
Effrayés des grands yeux des dames du château,
Leurs chèvres mordillant en paix l'herbe des cimes.
Et là, comme au désert les Arabes conteurs,
Autour de notre ANTAR en rond nous nous assîmes.
Écoutez le beau conte éclos sur ces hauteurs :
ANTAR prend les sabots, sans rien dire; il y glisse
Un trésor, des gâteaux, de l'argent qui reluit;
Puis, les posant, sourit de l'heureuse malice.
Ces malices du cœur sont ses gaîtés, à lui!
Quand tu veux, quel fuseau de bonheur tu dévides,
O cœur! — Chacun joua le jeu de charité.
Quand on partit, riant de ce tour de bonté,
Les sabots étaient pleins, les bourses étaient vides.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Le lendemain venaient dans la cour du château
De frais petits enfants à la joue en fossettes,
Offrant ce qu'ils avaient, des paniers de noisettes;
C'était le tour aussi des bergers du plateau :
Ils avaient deviné la main dans le cadeau;
Leur mère, en leur mettant leur chemise des fêtes,
Leur avait dit : « Tu vas au clocher, fais-toi beau!

Quand on voit jusqu'ici monter les robes blanches,
Notre semaine, enfants, a toujours deux dimanches! »

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Un jour la parabole apparaîtra plus grande,
Au fond du clair-obscur doré d'une légende,
Des souvenirs confus dans le cœur des petits,
Comme au fond des ravins de bleus myosotis.
D'autres bergers peut-être, ainsi qu'au moyen âge,
Sur la montagne iront faire un pèlerinage,
Et quelque vieille femme, en indiquant le lieu,
Leur dira : C'est ici que le miracle eut lieu!
Le mort sera vivant dans toutes les mémoires.
Sous le nimbe doré des épis de maïs
On mettra son image au faîte des armoires,
On le priera le soir comme un saint du pays.
Un conte amusera la chaumière idolâtre;
Les enfants, dans l'espoir du don miraculeux,
Porteront leur sabot le soir au coin de l'âtre,
Dans leur berceau dès l'aube ouvriront leurs doux yeux,
Et, tout joyeux, croiront à ces douces chimères,
En trouvant les présents cachés là par leurs mères!

La poésie grecque des temps intermédiaires entre l'épopée et le chant klephte populaire a-t-elle rien de plus domestique, de plus gracieux, de plus paysanesque, de plus terre à terre et de plus aérien à la fois que ce petit poëme? L'hirondelle aussi rase quelquefois le sol, et c'est alors justement qu'elle montre le mieux qu'elle a des ailes!

III

MISS BLAKE

I

Nous eûmes aussi une de ces belles heures, oasis des vies inquiètes comme la nôtre, le jour où nous rencontrâmes à Marseille, prêt à repartir pour l'Orient, un autre homme dont nous vous entretiendrons bientôt avec l'admiration grave du poëte et avec la tendresse de l'amitié. C'est Joseph Autran, qui depuis a pris tant et de si larges et de si hautes places dans la littérature poétique de nos jours. Il me semble encore entendre sa voix de poitrine, résonnante comme une vague d'Ionie dans un creux de rocher des Phocéens, la première fois qu'il adressa, comme un vrai Horace à un faux Virgile, les adieux du poëte sédentaire au poëte errant! J'analyserai avant peu de mois sous les yeux du lecteur ces poëmes maritimes, ruraux et guerriers, où l'on retrouve tant d'échos d'Homère, de Théocrite ou de Tyrtée. Joseph Autran est un Grec mal francisé (heureusement pour lui et pour nous), qui, ayant abordé sur quelques débris de l'ancienne Phocée aux bords de la Provence, comme Reboul, Mistral, Méry, Barthélemy, et cent autres, n'a pas pu se défaire encore

de l'accent natal; il est de cette colonie grecque qui, avec des images grecques et une harmonie ionienne, reconstruit une poésié française plus colorée, plus harmonieuse et plus chaude surtout que la poésie du Nord! Nous les feuilleterons tous à leur heure. Quand on compose laborieusement le diadème littéraire de son siècle pour les princes de l'art en tout genre, il ne faut pas laisser de telles perles orientales éparses sur les rivages de notre mer du Midi, sans les ramasser et sans les enchâsser dans la mémoire.

II

Je parlerai surtout bientôt d'un autre hasard ou plutôt d'un autre bonheur de génie, dans une rencontre qui nous a donné et qui donnera probablement à l'Angleterre, à la France, à l'Europe, d'étranges étonnements et de vives admirations quand l'heure sera venue. Voici comment ce miracle de la nature nous fut révélé, comme il le sera à tout ce qui lit.

III

C'était par une sombre matinée de novembre, à Paris, quelques années après la révolution de 1848, qui m'avait rejeté seul, meurtri et nu, sur le rivage, après ce grand naufrage où j'avais été moi-même aussi naufragé que pilote.

Je travaillais, comme je fais aujourd'hui, d'un labeur mercenaire pour soutenir sur l'eau ceux qui périssaient de ma perte. J'écrivais *le Conseiller du peuple*, journal à cinquante mille abonnés, dans lequel je m'efforçais de modérer les esprits impatients à qui l'élan exagéré allait faire traverser la liberté; je le voyais, je le disais. La sueur du

travail et du patriotisme ruisselait dès l'aube du jour sur mon front.

On m'annonça une jeune fille parlant le français avec un accent étranger et demandant à m'entretenir; j'ordonnai de la faire entrer. Je passai une main dans mes cheveux, soulevés par l'inspiration, pour présenter un front décent à l'étrangère, et je jetai ma plume fatiguée sur le guéridon qui portait, à côté de moi, le monceau de pages écrites à la lampe et au soleil levant depuis cinq heures du matin. Je ne m'attendais pas à un rafraîchissement d'esprit si charmant, mais j'en avais besoin : « Ce n'était pas la saison des roses », comme dit le poëte persan Saadi.

IV

Je vis entrer une rose pourtant; mais une rose pâle, une rose du Nord, une jeune fille, presque une enfant, dont les traits, à peine indiqués par la nature, étaient plutôt, comme la Psyché de Gérard, une ébauche de la beauté, une esquisse de la grâce, qu'une beauté palpable, qu'une grâce éclose.

Elle grandissait encore; aucune de ses formes, presque aériennes, ne se dessinait sous le cachemire des Indes qui l'enveloppait des plis perpendiculaires de la statue. On eût dit que ce corps si léger n'aurait pas eu besoin de ses pieds pour le porter; ce n'était qu'une âme habillée. Je crus voir marcher, ou plutôt glisser sur le tapis, l'Inspiration.

Son visage, dont tous les délinéaments étaient nets, purs, minces, transparents comme un camée, avait la délicatesse d'une miniature; mais il était sévère comme une pensée. Avez-vous vu un buste de lord Byron adolescent? Cette jeune fille lui ressemblait, comme une sœur

plus jeune à son frère; elle, aussi belle que lui, lui, moins éthéré qu'elle, tant ce visage était d'un enfant; mais les yeux étaient d'un être qui a fini sa croissance. C'est que le cœur dormait encore dans cette jeune fille, et que la pensée était déjà tout éveillée; ou bien peut-être la pensée n'avait-elle jamais dormi en elle, et cette créature surnaturelle était née en pensant.

Quoi qu'il en soit, ses grands yeux, d'un bleu sombre où l'azur et la nuit luttaient, sous de très-longs cils, comme l'ombre du bord et le bleu du large sur la mer pour en nuancer l'éclat et la profondeur; ses grands yeux, dis-je, ne pouvaient plus rien acquérir de plus achevé par les années (que des larmes peut-être); ils luisaient comme deux étoiles de première eau sous l'arc d'un front proéminent; leur seule expression, c'était le génie. Or l'expression du génie, dans des yeux de femme, savez-vous ce que c'est? C'est ce qu'on appelle le *surnaturel*, autrement dit ce qu'on n'a jamais vu dans un autre regard, et par conséquent, ce qu'on n'a pu comparer à rien. Je renoncerai donc à vous définir ce regard.

V

J'étais, je le confesse, intimidé par cette véritable apparition de lumière dans mes ténèbres. Je l'interrogeai avec le respect presque tremblant d'un homme qui ne craint aucun homme, mais qui tremble devant tous les anges.

J'appris, dans une longue conversation, que cette jeune fille était une Irlandaise, d'une famille aristocratique et opulente dans l'île d'Émeraude; qu'elle était fille unique d'une mère veuve qui la faisait voyager pour que l'univers fût son livre d'éducation, et qu'elle épelât le monde

vivant et en relief sous ses yeux, au lieu d'épeler les alphabets morts des bibliothèques; qu'elle cherchait à connaître dans toutes les nations les hommes dont le nom, prononcé par hasard à ses oreilles, avait retenti un peu plus profond que les autres noms dans son âme d'enfant; que le mien, à tort ou à raison, était du nombre; que j'avais parlé, à mon insu, à son imagination naissante; qu'enfant, elle avait balbutié mes poëmes; que, plus tard, elle avait confondu mon nom avec les belles causes perdues des nations; que, debout sur les brèches de la société, elle avait adressé à Dieu des prières inconnues et inexaucées pour moi; que, renversé et foulé aux pieds, elle m'avait voué des larmes...., les larmes, seule justice du cœur qu'il soit donné à une femme de rendre à ce qu'elle ne peut venger; qu'elle était poëte malgré elle; que ses émotions coulaient de ses lèvres en rhythmes mélodieux et en images colorées. Elle m'en récita quelques-uns, dont j'étais moi-même l'objet. Ces vers semblaient avoir été pensés par Tacite et écrits par André Chénier; quoique composés par elle dans une langue étrangère (le français), ils n'avaient ni l'embarras de construction d'une main novice à nos rhythmes, ni la mollesse, ni la chair flasque des essais poétiques de l'enfance ou de l'imitation sous une jeune main; ils étaient tout nerfs, tout émotion, tout concert de fibres humaines; ils jaillissaient du cœur et des lèvres comme des flèches de l'arc intérieur allant au but d'un seul jet, et portant un coup droit au cœur sans se balancer sur un éther artificiellement sonore : *Je sonne en tombant, non parce qu'on m'a mis une cloche aux ailes, mais parce que je suis d'or.* Ces vers ne chantaient pas, ils frémissaient; leur seule musique était leur vibration en touchant l'âme. J'étais confondu d'entendre une voix plus virile que celle de Talma, plus tragique que celle de Rachel. Je méditais,

les yeux baissés, en silence, mon étonnement, bien plus étonné encore lorsqu'en relevant les yeux je me trouvais en face d'une enfant de seize ans, pâle comme un spasme, calme comme l'héroïsme, belle comme l'idéal traversant la sombre réalité du temps.

Je ne fis ni geste ni exclamation ; les compliments étaient hors de saison devant un miracle. Tout était sérieux dans ce génie, austère dans cette grâce ; je compris que j'étais en face d'une sœur du jeune Pic de la Mirandole, quand cette intelligence surnaturelle, incarnée dans un bel adolescent, comparut devant le pape, les cardinaux et le congrès de tous les érudits d'Italie, pour répondre sur toutes les matières et dans toutes les langues à ce cénacle de l'intelligence humaine. De question en question j'arrachai à cette jeune fille, modeste autant qu'universelle, le secret de tout ce qu'elle savait à l'âge où l'on ignore tout. Elle écrivait avec la même facilité en anglais, en allemand, en français, en italien, en grec, en hébreu, éloquente et poëte sur dix instruments antiques ou modernes, sans distinction et presque sans préférence ; musicienne qui joue avec tous les claviers. Un seul homme en Italie, Mezzofanti, un seul homme en France, le comte de Circourt, ont offert au monde ce phénomèné de l'universalité des langues et des connaissances humaines ; mais ces deux hommes étaient deux miracles d'organisation intellectuelle achevées par les années et par les études. La jeune fille avait seize ans, et de plus elle était un grand poëte. Tant de sciences chez elle n'étaient que les jouets de son enfance et les outils de son génie. Quel rayonnement ne sortira pas d'une telle étoile ? Le siècle le saura plus tard, et je vous le dirai moi-même bientôt.

Je la reconduisis tout ébloui d'intelligence jusque sur le palier de ma petite maison ; elle marchait devant moi dans le soleil, et j'avoue qu'au lieu d'une trace d'ombre

derrière elle, elle me semblait laisser une trace de lumière sur les dalles qu'elle avait foulées en se retirant.

Le monde l'appelait miss Blake; je ne sais quel nom lui donnera la poésie, mais elle en aura un.

VI

Et ce fut aussi un de mes beaux jours littéraires, les uns à Paris, les autres à Saint-Point.

Hélas! ils deviennent rares dans cette dernière et précaire demeure de nos bonnes années. Sur cette clairière jaunissante où Laprade et tant d'autres étaient venus se transfigurer depuis Hugo, comme sur un humble Thabor des poëtes, les chênes ont été abattus, pour convertir en une poignée d'or nécessaire les rêves mille fois plus dorés qui tombaient avec leur ombre de leurs cimes; les sentiers battus par les pieds d'amis s'effacent, le château est désert; le cheval SAPHIR, qui me portait, dans les grandes journées de feu dans Paris, à la défense des foyers et des familles, et que la popularité honnête soulevait quelquefois des pavés sur les bras du peuple, erre seul aujourd'hui dans le pré sous ma fenêtre, paissant en liberté l'herbe d'automne; de temps en temps, je le vois relever la tête, regarder par-dessus le buisson, écouter les chars lointains, et hennir au vent, croyant toujours que ce sont ses maîtres qui reviennent le seller et le monter pour le conduire à la victoire; puis, détrompé par l'attente vaine, il retourne tristement brouter près des bœufs roux et des vaches blanches, à la lisière des bois qui lui versent l'ombre!

Malédiction, ô cher compagnon de mes jours de fatigues, à ceux qui t'ont laissé dix ans brouter déferré sur cette herbe sèche, et moi languir inutile dans cette masure

presque démolie sur ma tête, pendant que le sang généreux de la force et de la liberté coulait encore, inutile, dans nos vieilles veines !

Rien n'est de ce qui devrait être, dit le proverbe des hommes ; *tout est bien,* dit la résignation, le proverbe de Dieu !

Ce n'est pas sur moi que je pleure, pauvre animal ! c'est sur toi. Qui sait si, demain, j'aurai encore le droit de te laisser tondre l'herbe dans ce pré, où je t'ai donné l'hospitalité à vie à côté de l'âne et des vaches, et si un dur acquéreur de Saint-Point ne trouvera pas que ce cheval invalide est un luxe de cœur qui dîme l'herbe, et ne t'enverra pas à l'équarisseur du village voisin pour avoir ta peau et ta corne, toi qui fus pourtant un jour le signe de ralliement d'une nation ! Si je demandais à ce peuple pour toi une botte de foin à vie, je ne l'aurais pas ! Honte et misère ! Finissons !

XXXVI

UNE REPRÉSENTATION

DES

NOCES DE FIGARO

I

Il semble qu'il y ait une Providence pour le plaisir, comme il y en a une pour toute autre chose. Pendant que nous écrivions sur Mozart, et que nous regrettions vivement de ne pas pouvoir nous rafraîchir l'oreille dans l'audition de ces délicieuses mélodies, entendues autrefois et restées en tronçons dans notre mémoire comme des échos de jeunesse et d'Italie, voilà que nous lisons par hasard, sur une affiche de théâtre, LES NOCES DE FIGARO, au Théâtre-Lyrique, sur le boulevard de Paris; et pour comble d'étonnement et de bonne fortune, voilà que nous recevons, sans nous y attendre, du spirituel et savant directeur de ce théâtre, M. Carvalho, un billet de loge pour la douzième représentation de ce chef-d'œuvre. Il semble que le hasard m'avait inspiré d'écrire sur Mozart à la même heure où ce même hasard inspirait aux artistes transcendants groupés dans ce petit sanctuaire du boulevard de faire chanter Mozart par leurs voix d'élite

devant ce peuple si peu musicien des quartiers tumultueux de Paris.

Je n'étais certes pas en ce moment dans cette disposition de l'âme qui fait rechercher ou savourer un plaisir théâtral; mais cette représentation n'était pas un plaisir pour moi, c'était un devoir de situation, une étude d'écrivain; ayant à parler ce jour-là du musicien de Salzbourg, il fallait, puisqu'une occasion si inespérée s'offrait à moi, me retremper dans cette musique dont j'avais à analyser le charme, et, pour ainsi dire, la divinité pour mes lecteurs. C'était là un à-propos que je ne pouvais méconnaître sans ingratitude envers le hasard et envers M. Carvalho. Je m'acheminai donc tristement par le long boulevard vers le Théâtre-Lyrique. Mon âme souffrait en moi de ce contraste forcé entre un homme qui entre au théâtre, pour y chercher l'ivresse d'une jouissance, et ce même homme qui, plongé dans une mer d'angoisses, voudrait ramener son manteau sur ses yeux pour que personne ne pût lire sa tristesse sur son visage.

II

N'importe, j'entrai; et, grâce aux bontés du directeur inconnu, je trouvai place à l'avant-scène dans une loge réservée, en face de la scène et derrière une colonne qui jetait son ombre entre la foule et moi.

L'ouverture faisait scintiller comme un prélude ses premières notes : une ouverture, c'est plus qu'une préface en musique, c'est une exposition; c'est plus qu'une exposition, c'est un résumé; c'est plus qu'un résumé, c'est comme un écho anticipé de toutes les mélodies éparses dans le poëme, et qui en jette çà et là d'avance dans l'oreille les souvenirs ou les pressentiments. En écoutant

une de ces ouvertures bien écrites par Mozart, par Rossini, par Meyerbeer ou par leurs émules, on dirait qu'un sylphe de l'air a entendu avant vous l'opéra que vous allez entendre, ou qu'il en a retenu seulement quelques *motifs*, et qu'il s'amuse comme un enfant en rêve à en balbutier, en se jouant, des notes éparses aussitôt interrompues par un autre souvenir qui brise son balbutiement sur ses lèvres pour lui en suggérer un autre. Pour une oreille très-intelligente de musique telle que la mienne, par exemple, quand on a bien écouté une ouverture, on sait l'opéra. L'ouverture des *Noces de Figaro* me fit apparaître d'avance toutes ces scènes badines, gaies, rieuses, amoureuses, semi-sérieuses, intriguées, nouées et dénouées comme des fils d'or et de soie qui s'entrecroisent, qu'on trouve, qu'on perd et qu'on retrouve dans la trame de la comédie de Beaumarchais. Aussi une ouverture est la dernière chose que doit écrire un compositeur. C'est une évocation : avant d'évoquer, il faut que les objets de l'évocation existent. Bien que les belles proportions de l'opéra de Mozart eussent été forcément tronquées pour entrer dans ce lit de Procruste d'une petite salle des boulevards de Paris; bien que la langue française, forcément employée aussi sur cette scène, semble mettre une sourdine à ces notes éclatantes écrites pour la langue sonore de l'Italie, la perfection avec laquelle cette musique était exécutée par les trois cantatrices, par les chanteurs et par l'orchestre, m'enleva pendant quelques heures au sentiment de mes afflictions pour m'enivrer tantôt de cette jeunesse et tantôt de cette amoureuse folie des notes de Mozart. Le duo roucoulé plutôt que chanté à la fois entre Mme Carvalho et Mlle Duprez est un de ces miracles d'exécution qu'on n'entend pas deux fois dans sa vie. On comprend, à de tels accents du beau page et de la comtesse, associant

leur talent prédestiné au génie du Chérubin de la musique, on comprend que les religions antiques et modernes aient fait des concerts divins une des éternelles béatitudes du ciel, sans doute parce qu'il n'y a que les anges dignes de les chanter.

Je sortis ivre de cette soirée, et je suis resté ivre de souvenir. La figure de Mme Carvalho, trop pure pour le rôle du page, chante dans les yeux comme sa voix chante dans l'oreille. Ce visage est un concert de deux sens!

XXXVII

IVAN TOURGUENEFF

I

Je connais légèrement Ivan Tourgueneff. Retenu seul à Paris, en 1861, pendant les chaleurs d'un brûlant été, j'ouvris par oisiveté un de ses volumes : *les Chasseurs russes*. Je passai beaucoup d'heures solitaires pendant l'ardeur du jour, étendu nonchalamment sur un canapé dans une chambre obscure, à attendre que le soleil baissât pour me permettre d'aller respirer la brise du soir dans les bois de Meudon. Je lisais ce premier ouvrage de Tourgueneff, et je faisais durer autant que possible le plaisir, en posant souvent le volume sur mes genoux et en m'enivrant des mœurs naïves et des charmantes images dont chacune de ces nouvelles était un recueil délicieux. Quand j'eus fini, je cherchai à me procurer tout ce que les traductions pouvaient me permettre de savourer du même écrivain. Je passai, avec lui et grâce à lui, tout un été dans ce même ravissement d'imagination.

J'appris qu'il habitait Paris. L'intervention d'une femme lettrée, cosmopolite, ravissante de figure et d'es-

prit, me valut le plaisir de le connaître. Il me donna tous ses ouvrages; je les emportai à la campagne : j'aurais voulu emporter l'auteur!

II

Le comte Ivan Tourgueneff touche à cet âge où l'homme précoce sort de la première jeunesse pour s'approcher de la maturité. Quelques filets de cheveux blancs, au-dessous des tempes, se mêlent aux touffes épaisses et noirâtres de sa vigoureuse chevelure légèrement bouclée. Son aspect tient du lion-homme de nos vieilles armoiries. Son front est plane, élevé, lumineux, comme une façade de temple antique, sous la lisière d'une sombre forêt. Ses yeux sereins et calmes, teintés de bleu, s'ouvrent à fleur de tête sous une vaste arcade frontale pour laisser entrer et sortir la pensée haute, fière et douce, sans obstacle; la bienveillance en tempère la clarté; ils regardent franchement et se laissent regarder jusqu'au fond, comme des yeux de jeunes filles qui n'ont rien à cacher. Son nez couvert et large prolonge la largeur du front; sa bouche, où la fermeté s'unit à la grâce, a la cordialité d'une nature ouverte qui sourit quelquefois à sa propre pensée. Sa taille est gigantesque, et ses membres robustes semblent plutôt faits pour manier la hache d'armes ou la lance que la plume. On sent dans son attitude, un peu indolente, l'énergique enfant d'une race croissante, qui amuse son oisiveté à des jeux littéraires, en attendant que son pays l'appelle aux combats. C'est le Russe, le Russe d'Alexandre, civilisé et discipliné par sa force même; croissant, comme un vaste chêne du Nord, sans changer de place, mais étouffant par sa croissance naturelle les plantes étiolées qui veulent faire obstacle à sa grandeur. Le droit divin de l'avenir respire en lui. Héritier du Scythe et du

Slave, il a la vigueur sauvage du premier et la flexibilité du second.

Tel est exactement Tourgueneff.

III

Il porte sa noblesse dans tout son extérieur. Il est né, en effet, d'une haute race aristocratique dans la Russie orientale, à Orel.

Sa famille, après l'avoir élevé dans les champs et dans les neiges du gouvernement de Toula, l'envoya achever son éducation à Pétersbourg et à Moscou, puis la raffiner à Berlin parmi ces Allemands distingués qui ont Gœthe pour poëte, Hegel pour philosophe. Il s'y polit, et revint en Russie, déjà poëte et philosophe, pour servir son empereur dans les corps de la noblesse.

La guerre ne secondant pas alors son ambition et son ardeur militaire, il franchit l'Allemagne et vint à Paris pour y soigner l'éducation d'une jeune enfant qu'il appelle sa fille. C'est là qu'il vit, entre sa fille, ses livres, ses amis très-choisis et ses rares compatriotes, allant de temps en temps en Russie visiter ses propriétés et raviver dans son cœur les souvenirs de son heureuse enfance; cosmopolite par sa résidence, Moscovite par son cœur, homme éminent par tout.

IV

Il avait débuté à Pétersbourg, dans un journal littéraire, par des *Essais* qui firent une vive impression pendant quelque temps, qui ne furent point contrariés ni interdits par le gouvernement, mais que leur tendance plus libérale que le climat lui fit néanmoins suspendre au

bout de quelques mois. Ces *Essais* en langue russe lui donnèrent la révélation de son talent. Il les poursuivit à Berlin, après avoir quitté le service militaire. Il vint enfin en France, pays auquel il s'attacha par l'attrait du cœur et des arts.

Voilà tout ce que je sais de Tourgueneff jusqu'à ce moment. C'est le parfait gentilhomme étranger, naturalisé par le génie dans la vraie patrie des lettres.

Je dis *génie*, et je ne le dis point par politesse.

V

Il y a beaucoup de talent dans notre pays; le génie y est rare comme partout ailleurs.

J'entends par *génie*, le caractère transcendant du talent, cette physionomie de l'esprit qui vous frappe au premier coup d'œil dans un homme de lettres, ou dans un homme politique, soit par la nouveauté inattendue, soit par la force de l'acte, de la pensée et du style, et qui vous fait dire : Voilà un homme de génie. L'originalité en tout est le caractère du génie; l'originalité en est le sceau.

Originalité, force, délicatesse, sont des signes évidents auxquels il est impossible de ne pas reconnaître le génie.

La force se révèle dans l'acte, l'originalité dans les mœurs, la sensibilité dans le pathétique.

La force ou l'héroïsme ne se trouve que dans l'acte. Cela ne regarde pas l'homme de lettres proprement dit. Bossuet a le style fort; mais qui peut savoir si Bossuet n'eût été très-timide hors de sa chaire? Sa complaisance envers le roi et son exigence envers le pape ne donnent pas une haute idée de sa magnanimité.

La sensibilité, au contraire, ne s'invente pas et ne se joue pas. Elle se révèle par l'expression dans le style.

comme le caractère dans la figure. Il est possible de feindre l'esprit, il est impossible de feindre les larmes. Le pathétique est inimitable. Voyez Racine et Fénelon ; voyez Virgile, voyez Pétrarque. La tendresse triste forme le fond de leur génie.

VI

Il est difficile de caractériser par aucun de ces grands noms séculaires la littérature russe. Elle n'est pas arrivée encore à l'âge fait, où les noms d'hommes servent à signifier les nations. Elle est jeune, timide, imitative, diverse, comme les enfants. Elle s'essaye et elle s'applaudit quand elle parvient à bien ressembler aux Allemands de l'époque de Gœthe et de Schiller, aux Anglais de l'époque de Shakspeare, de Byron, de Walter Scott, aux Français de l'époque de Voltaire, ou de l'époque indécise de l'émigration, des deux de Maistre.

Il est même impossible de méconnaître dans Tourgueneff une certaine ressemblance avec l'auteur du *Lépreux de la cité d'Aoste,* le plus jeune et le plus original des deux de Maistre, surtout dans la touchante histoire de *Mou-mou* et du *Sourd-muet.*

On ne peut dire quel est le plus pathétique des deux écrivains, dans la description et dans la mort de ce pauvre chien, seul ami et seul consolateur de l'homme. Les larmes qu'on répand ont le même goût, la sensibilité est la même, le récit est aussi parfait, la main aussi délicate. Deux frères ne se ressembleraient pas davantage : jumeaux du génie qui ont sucé le même lait.

Mais à cela près, Tourgueneff est très-supérieur à de Maistre, l'auteur du *Lépreux.* De Maistre est une source cachée dans un recoin des Alpes ; Tourgueneff est intarissable, grand, fécond, varié comme un fleuve de la

Moscovie roulant ses grandes eaux à la Crimée ou à la Baltique, à travers les plaines de la Russie. Son seul malheur est de n'avoir pas encore trouvé ou inventé, comme Balzac ou Mme Sand, un de ces vastes sujets humains où l'écrivain, réunissant à un centre commun tous les fils de son imagination, compose un tableau qui saisit tout l'homme, au lieu de faire des portraits à bordures trop étroites. Mais il est jeune; et le monde, qu'il voit maintenant d'un point de vue plus général, lui fournira peut-être des conceptions idéales, égales à son splendide talent. On ne sent nulle part chez lui les bornes de son imagination. On sent qu'il s'arrête parce qu'il veut s'arrêter, mais que sa brièveté vient de sa volonté et non de son impuissance.

VII

Le principal mérite de ces *Essais* russes de Tourgueneff est de nous faire connaître, classe par classe, homme par homme, les mœurs encore peu connues de l'immense population de l'empire. Depuis le seigneur du village jusqu'au *starost*, chargé par lui de la direction des cultures et du gouvernement des paysans; jusqu'à la dernière catégorie de ces paysans, hier esclaves, aujourd'hui libres, grâce à la courageuse initiative de l'empereur, tout entre dans le cadre, tout s'y meut, tout y parle, tout y agit avec la candeur de la nature. C'est le daguerréotype de la nature moscovite. On voyagerait dans tous les villages de l'empire, qu'on s'y reconnaîtrait comme dans son propre pays. Le paysan bon, doux, soumis; le domestique paresseux, fier, oppresseur; le maître indolent; sa femme et ses filles lentes et oisives, un peu vaniteuses; les jeunes gens du voisinage venant passer leurs semestres dans les familles amies, occupés à faire l'agrément des jeunes

filles, à danser, à monter à cheval, à chasser, à pêcher, à lire les livres nouveaux arrivés de Paris à Moscou, de Moscou dans leurs villages : en tout, des caractères extrêmement effacés, très-doux, très-tristes, plutôt féminins que sauvages.

Tel est l'ensemble des mœurs russes peintes à fresque par Tourgueneff. Cela est complétement d'accord avec ce que les voyageurs nous en rapportent. On y sent l'Asie molle et obéissante dans le Nord. Si le peintre n'était que peintre, cela serait facilement monotone et fastidieux; mais le peintre est poëte dans l'invention et dans la description de ses sujets. Il vit, il sent, il palpite, il invente ou il raconte avec naturel, sympathie, chaleur, finesse. C'est le romancier des steppes. On les parcourt avec lui sans lassitude et sans ennui. On les aime, on s'y passionne, on vit de leur vie, on pleure de leurs larmes. On y devient mélancolique de leur mélancolie, mais on n'en est jamais saturé. La parfaite vérité, la naïveté touchante des personnages, la simplicité vraisemblable et probablement vraie des aventures, vous retiennent et vous captivent fortement par le charme sans prétention de l'auteur.

Son talent, neuf, original et délicat, quoique précis, répand sur ses descriptions et sur ses récits des formes et des couleurs qu'aucun artifice de composition n'aurait pu inventer. Tout se tient, tout est logique, tout est calqué sur nature.

Ces livres ne pouvaient être écrits qu'en Russie et par un Russe. Il est l'aurore d'une littérature qui s'introduit par le roman dans le monde.

XXXVIII

VICTOR HUGO

UN SOUVENIR

I

J'ai toujours aimé Victor Hugo, et je crois qu'il m'a toujours aimé lui-même, malgré quelques sérieuses divergences de doctrines, de caractère, d'opinions fugitives, comme tout ce qui est humain dans l'homme; mais, par le côté divin de notre nature, nous nous sommes aimés quand même et nous nous aimerons jusqu'à la fin sincèrement, sans jalousie, malgré l'absurde rivalité que les hommes à esprit court de notre temps se sont plu à supposer entre nous.

Jalousie ridicule, puisque je ne fus jamais qu'un amateur désœuvré du beau, qui esquisse et qui chante au hasard, sans savoir le dessin ou la musique, et que Hugo fut un souverain artiste, qui força quelquefois la note ou le crayon, mais qui ne laissa guère une de ses pensées ou une de ses inspirations sans en avoir fait un immortel chef-d'œuvre : l'un ne demandant rien qu'au jour qui passe, comme un improvisateur sans lendemain; l'autre prétendant fortement à gagner et à payer par le travail le salaire

que la postérité doit au génie laborieux, un renom qui ne périt pas.

Et d'ailleurs l'ignoble jalousie de métier n'était pas dans notre nature.

L'envie n'est autre chose que le sentiment de quelque qualité qu'un autre possède et qui manque en nous. Ce vide fait souffrir, et de souffrir à haïr il n'y a pas loin. De quoi aurais-je souffert, puisque je me sentais plein de tout ce que je désirais contenir, en n'élevant jamais mes prétentions plus haut que ma stature? De quoi Hugo pouvait-il souffrir, puisqu'il se sentait vaste comme la nature? Il disait un jour (on m'a rapporté son mot) :

« J'ai un avantage sur Lamartine : c'est que je le comprends tout entier, et qu'il ne comprend pas la partie dramatique de mon talent. »

C'était juste et c'était vrai.

II

Je n'ai jamais compris les drames de son théâtre, et je m'en accuse. Je les ai applaudis quelquefois aux premières représentations; mais j'avoue que j'applaudissais de confiance, et, quand j'entendais le public les applaudir avec enthousiasme, je pensais que le public, seul juge en cette matière, avait raison, et que j'étais apparemment sourd de cette oreille. Je le pense encore et je n'en parle jamais, même à lui. Je ne nie pas mon incompétence pour un jugement; je ne prends pas ma taille pour mesure du génie dramatique; je ne dis pas : « Ce qui est plus haut que moi n'existe pas. »

III

Quoi qu'il en soit, c'est l'âge qui fait les idées, c'est la jeunesse qui fait les amitiés. J'aime Hugo, parce que je l'ai connu et aimé dans l'âge où le cœur se forme et grandit encore dans la poitrine; dans l'âge où les racines de notre vie, pleines encore de séve et de souplesse, s'attachent par leurs filaments les plus tendres à ce qui pousse, végète ou se rencontre seulement dans le même sol, et où, si ces racines viennent à se tordre, à se replier et à se nouer autour d'un caillou ou d'un bloc de granit, elles l'enserrent dans leurs nœuds, l'emportent en grandissant, et le font pour ainsi dire végéter et vivre avec elles de leur propre substance, comme si l'arbre et la pierre n'étaient qu'une seule vie!

Je me souviens comme d'hier du jour où le beau duc de Rohan, alors mousquetaire, depuis cardinal, me dit, en venant me prendre dans ma caserne du quai d'Orsay :

« Venez avec moi voir un phénomène qui promet un grand homme à la France : Chateaubriand l'a déjà surnommé enfant sublime. Vous serez fier aussi un jour d'avoir vu le chêne dans le gland. »

IV

Nous partîmes. J'entrai sur les pas du duc de Rohan dans une maison obscure de la rue du Pot-de-Fer, au fond d'une cour, au rez-de-chaussée. Un bourdonnement d'enfants qui répètent leurs leçons sortait des fenêtres basses, comme un bourdonnement de ruches qui font le miel au printemps. Un rayon oblique de soleil pénétrait dans la

ruche ; une mère, grave, triste, affairée, y faisait réciter des *devoirs* à des enfants de différents âges : c'étaient ses fils.

Elle nous ouvrit une salle basse, un peu isolée, au fond de laquelle un adolescent studieux, d'une belle tête lourde et sérieuse, écrivait ou lisait, loin du gai tumulte de la maison : c'était Victor Hugo, celui dont la plume aujourd'hui fait le charme ou l'effroi du monde.

Il avait déjà écrit cette élégie qui seyait si bien à un enfant roi sur la mort d'un roi-enfant, Louis XVII, cette victime innocente de la brutale démagogie d'un savetier, bourreau volontaire. L'enfant-roi, sortant du sépulcre où on l'a jeté à la fosse commune, secoue son linceul, et, rappelant ses souvenirs confus, s'écrie en revoyant la terre :

Où donc ai-je régné? demandait la jeune âme.

De telles inspirations étaient évidemment les pressentiments d'un grand poëte. Tout ce qui avait une âme sous un cœur quelconque en était ému.

V

Et puis une autre raison encore me fait aimer et respecter Victor Hugo : nous avons presque commencé ensemble cette longue traversée de la vie, où le hasard, qui est Dieu aussi, fait embarquer à la même date, sur la même nef, dans les mêmes circonstances et sur la même mer, ces passagers plus ou moins mémorables qu'on appelle des contemporains.

Nous avons navigué quarante ans ensemble à travers calme et tempêtes, orages et bonaces, vents contraires,

variables, alizés, pour atteindre ce même bord de ce même autre monde que nous sommes près d'atteindre tous les deux.

Nous avons fait tous deux d'illustres naufrages : l'un échoué sur un bel écueil, au milieu du libre Océan [1] ; l'autre sur la vase d'une ingrate patrie, la quille à sec, les voiles en lambeaux, les mâts brisés, le gouvernail aux mains du hasard : l'un plein d'espérances et de nobles illusions, ces mirages de la seconde jeunesse des hommes forts ; l'autre découragé, trouvant les hommes toujours les mêmes dans tous les siècles, et n'attendant d'eux dans l'avenir que l'éternelle vicissitude de leur nature, qui naît, qui se remue, qui se répète et qui meurt, pour se répéter encore jusqu'à satiété !

Lisez et comprenez l'histoire.

VI

Je n'ai pas renoncé à l'espérance pour le genre humain ; mais comme un avare plusieurs fois volé, je l'ai placée, comme mon trésor, dans un autre monde où les hommes ne seront plus des hommes, mais des êtres de lumière et de justice, sans inconstance, sans ignorance, sans passions, sans faiblesses, sans infirmités, sans misères, sans mort, c'est-à-dire le contraire de ce qu'ils sont ici-bas : le monde des utopistes, le paradis des belles imaginations, la société d'Hugo et de ses pareils !

Quand on a navigué ainsi ensemble un certain nombre d'années, on arrive à s'aimer par similitude de destinées, par sympathie de spectacles et de misères, par conformité de lieux, de temps, de cohabitation morale dans un même navire, voguant vers un rivage inconnu.

1. 1862.

Être contemporains, c'est presque être amis, si l'on est bons; la terre est un foyer de famille, la vie en commun est une parenté. On peut différer d'idées, de goûts, de convictions même, pendant qu'on flotte, mais on ne peut s'empêcher de sentir une secrète tendresse pour ce qui flotte avec vous.

Voilà mes sentiments pour Hugo; je crois que les siens sont identiques pour moi. Nous sommes divers, je ne dis pas égaux, mais nous nous aimons.

VII

Voici un souvenir qui me revient, et qui dit bien ce que nous sommes l'un à l'égard de l'autre.

Le lendemain de la répudiation du drapeau rouge, le dimanche qui suivit la révolution du 24 février 1848, le peuple bouillonnait encore sur la place de Grève, ce *mont Aventin* des insensés, où se proclamait la loi agraire de Paris.

Nous avions résolu, après la victoire symbolique du drapeau tricolore, de fixer la Révolution, qui reculait déjà dans le possible, en la passant en revue tout entière au milieu de la place de la Bastille, et de la rallier avec tous les citoyens et toute la garde nationale, cette raison et cette force irrésistibles, à la vraie France, en la montrant vaste, enthousiaste, unanime, aux démagogues et aux songe-creux de l'utopie.

Pendant que les derniers lambeaux de drapeaux rouges se détachaient des boutonnières et descendaient un à un des balcons et des fenêtres des maisons en face de l'Hôtel de ville, d'épaisses colonnes, débouchant du quai, fendaient les flots de la multitude, se dirigeaient vers les ortes comme un second débordement, et montaient à

l'assaut des escaliers et des salles, apportant pour *ultimatum* l'organisation du travail, ce rêve-cauchemar d'un autre dormeur éveillé.

« Ouvrez-leur les portes toutes larges, et laissez-les entrer, eux et leurs songes ! » criai-je du haut du balcon.

Ils inondèrent le palais.

Leur physionomie était honnête, mais tendue comme par une résolution sourde et décidée à ne rien modifier, par inintelligence de ses programmes.

J'allai au-devant d'eux dans une vaste enceinte, et, me plaçant devant une grande table qui rompait la colonne et qui m'empêchait d'en être submergé, j'attendis que la plénitude du lieu rendît la foule immobile, et, m'adressant aux premiers rangs, composés des chefs, au milieu desquels rayonnaient quelques belles figures d'artisans plus éclairées que les autres des rayons du bon sens qui transperce l'ignorance et la force brutale des masses :

« Que demandez-vous de nous ? » leur dis-je.

« Nous voulons, me répondirent-ils, l'organisation du travail ou rien ! » Et la salle entière retentit des vociférations approbatives de la résolution des chefs.

« Pouvez-vous me dire ce que c'est que l'organisation du travail? » leur répliquai-je.

Ils se regardèrent et se turent.

« Mais, c'est le travail organisé de manière que la concurrence soit détruite et n'avilisse pas nos produits et nos salaires.

« — Bien, dis-je. Mais, si la concurrence est détruite, que devient le droit le plus précieux du travailleur, la liberté du travail ? »

Ils s'embarrassèrent davantage, et firent un chaos de réponses confuses et contradictoires tellement absurdes et révoltantes, que des foules d'objections et de murmures s'élevèrent de leurs propres rangs contre les solutions

bizarres de ces métaphysiciens sur parole. Ce ne fut plus une discussion, ce fut un *pandémonium* d'absurdités.

Je demandai le silence.

« Écoutez-moi bien », leur dis-je alors en prenant résolûment la parole ; et bien m'en prit d'avoir profondément étudié trente ans l'économie politique pour leur classifier à eux-mêmes leurs tendances, et leur démontrer, dans une longue et cordiale improvisation, que ce qu'ils demandaient, c'était tout simplement la tyrannie la plus meurtrière des classes laborieuses, le monopole le plus insolent qui ait jamais abâtardi l'espèce humaine en masse, pour créer, par ce monopole, le privilége des classes renversées, de l'aristocratie de la main-d'œuvre contre la démocratie des producteurs et des consommateurs.

« Écoutez-moi bien, leur dis-je, je vais vous faire ma profession de foi d'ignorance. Je ne me crois ni plus ni moins d'intelligence que la généralité des hommes de mon siècle, et, à mon tour, je vous déclare que j'ai appliqué pendant la moitié de ma vie toute l'intelligence telle quelle dont Dieu m'a plus ou moins doué à comprendre ce que vos apôtres et vos faux prophètes vous promettent dans ce que vous appelez l'organisation du travail, et que, malgré toute mon application et tous mes efforts, il m'a été impossible d'y rien comprendre. Ce serait donc à moi à vous demander de me déchiffrer cette énigme, et de me révéler ce que vous croyez comprendre. Je vous donne encore une fois la parole. Voyons, essayez, j'écoute; puissé-je ratifier ce que vous aurez éclairci ! »

Ils se turent, en commençant à donner quelques signes d'étonnement et de doutes sur leurs figures.

« Eh bien, leur dis-je, je vais vous définir à mon tour le seul socialisme vrai qui vous travaille et qui vous pousse à votre insu ici, pour exiger ce que vous ne savez pas

définir, et dont vous croyez que nous avons le secret et la formule.

« Selon moi, le voici. »

VIII

Alors, usant largement de l'attention passionnée qu'ils accordaient à ma personne et à mes paroles, je leur démontrai avec une énergique sincérité que personne n'avait le secret de l'organisation du travail, ni d'une organisation de fond en comble, d'une organisation parfaite de la société, dite socialisme, où il n'y aurait plus ni inégalité, ni injustice, ni luxe, ni misère ; qu'une telle société ne serait plus la terre, mais le paradis ; que tout le monde s'y reposerait dans un repos si parfait et si doux, que le mouvement même y cesserait à l'instant, car personne n'aurait le désir de respirer seulement un peu plus d'air que son voisin ; que ce ne serait plus la vie, mais la mort ; que l'égalité des biens était un rêve tellement absurde dans notre condition humaine, que, lors même qu'on viendrait à partager à parts égales le matin, il faudrait recommencer le partage le soir, car les conditions auraient changé dans la journée par la vertu ou le vice, la maladie ou la santé, le nombre des vieillards ou des enfants survenus dans la famille, le talent ou l'ignorance, la diligence ou la paresse de chaque partageur dans la communauté, à moins qu'on n'adoptât l'égalité des salaires pour tous les salariés, laborieux ou paresseux, méritant ou ne méritant pas leur pain ; que le repos et la débauche vivraient aux dépens du travail et de la vertu, formule révoltante, quoique évangélique, de M. Louis Blanc, dont la seule énonciation faisait rire leur bon sens. A moins cependant, ajoutai-je encore, que le travail libre ne devînt travail

forcé pour toute la société ; que des répartiteurs du salaire, le fouet ou le glaive à la main, ne fussent chargés de faire travailler tout le monde, et que la société des blancs ne fût réduite à une horde d'esclaves, chassés chaque matin de leurs cases communes au travail uniforme par des conducteurs de nègres blancs !

« Quel perfectionnement social ! » m'écriai-je au milieu du rire de l'auditoire, « et combien la société de tels socialistes ferait envier aux hommes le sort de la brute ruminante, qui va du moins paître en liberté et en paix l'herbe qu'elle ne mesure qu'à sa faim ! Non, ce n'est pas l'organisation forcée du travail que vous pouvez demander.

« — Non ! non ! non ! » s'écrièrent-ils.

« — Eh bien ! il n'y en a pas d'autre ; je vous défie tous d'en trouver une autre. Donc il n'y a pas d'organisation du travail, de distribution des richesses forcée, autre que la distribution par la liberté, par la concurrence, par l'économie des travailleurs, et par les besoins des consommations libres, des capitalistes, etc.

« Savez-vous, encore une fois, ce que vous voulez ? Vous voulez que le capital, qui appartient à tous, et qui n'est que le réservoir du nécessaire et du superflu de tout le monde, soit libre comme le travail ; car, s'il n'est pas libre, il se cachera, il ne se montrera plus, il ne consommera plus, et par là même il fera mourir de faim le travailleur, en cessant de se répandre en salaires, et de s'accumuler en économies nouvelles, qui forment à leur tour des capitaux, et qui, en se dépensant, reforment des salaires, de manière que tout le monde jouisse et travaille à la fois pour jouir à son tour.

« — Oui ! oui ! c'est cela ! » murmura de toutes parts le bon sens de la foule, qui commençait à revenir à l'évidence.

« Mais vous ne voulez pas, » continuai-je, « et vous avez raison de ne pas vouloir qu'il y ait des misères incurables et imméritées, comme la société mal inspirée en est pleine. Vous ne voulez pas que le père et la mère malades, chargés de trop d'enfants en bas âge, et retenus par la maladie dans leur grenier, voïent périr sans soins, sans lait, sans pain, sans feu, sans asile, les fruits de leur union abandonnés au hasard. Vous ne voulez pas, etc. »

Je leur énumérai ici les misères innombrables et imméritées auxquelles la famille du prolétaire est sujette par le chômage, le veuvage, la caducité, l'abandon, le dénûment des orphelins, et tous les cas où la providence tutélaire d'une société bien inspirée doit s'étendre par l'œil et par la main d'un gouvernement sérieusement populaire, où elle doit intervenir afin de soulager et de rectifier des misères imméritées par des secours actifs et par la charité sociale.

Ils parurent satisfaits et reconnaissants de cette énumération, de ces bonnes volontés des gouvernants en faveur des misérables, et crièrent de toutes parts : « Oui ! oui ! c'est ce que nous voulons !

« — Eh bien ! ajoutai-je en concluant, vous reconnaissez donc qu'il n'y a qu'un seul socialisme pratique : c'est la fraternité volontaire et active de tous envers chacun, c'est une religion de la misère, c'est le cœur obligatoire du pays rédigé en lois d'assistance. Eh bien, c'est ce que l'intelligence de la nation vous donnera quand toutes les classes, tous les capitaux, tous les salaires, tous les droits, tous les devoirs, représentés dans la législation par le suffrage proportionné de tous, auront choisi le suffrage universel à plusieurs degrés pour l'harmonie sociale; mais c'est ce qu'aucun homme sensé et consciencieux ne consentira jamais à vous donner dans ce que vous appelez l'organisation du travail ou socialisme radical, qu'on vous

a amenés à vociférer ici sans en comprendre l'exécrable non-sens ! »

Tous applaudirent, et tous se déclarèrent éclairés et satisfaits, évacuèrent les escaliers et remplirent la place de Grève de cris de : *Vive Lamartine !* Ce ne fut pas là un triomphe de trois jours contre la démagogie du drapeau rouge, ce fut le triomphe du sens commun contre une idée fausse.

IX

Nous nous mîmes en marche à travers une foule innombrable vers la place de la Bastille ; deux millions d'hommes de Paris et des villes et villages nous y attendaient, les uns sous les armes, les autres désarmés. Nous venions sceller avec eux, fixer et borner la révolution encore débordante, et leur rendre compte de leur propre vertu. Le sage et courageux Dupont (de l'Eure), notre président, qui m'avait donné en secret, par écrit, sa survivance pendant les tempêtes du premier et du second jour, parla en notre nom à tous. On applaudit ses cheveux blanchis dans la vertu civique.

Le défilé commença ; il devait durer plus d'un jour.

X

D'autres devoirs, également urgents, m'appelaient à l'hôtel des affaires étrangères, envahi, depuis le 24 février, par des hommes inconnus et armés, qu'il fallait refouler et convertir en gardes volontaires, pour préserver les archives diplomatiques de l'État.

Je m'enveloppai de mon manteau, et je me glissai inaperçu et inconnu entre deux files de grenadiers avec les-

quels je marchai un moment. Puis, obliquant à gauche d'un mouvement insensible, je me lançai dans la mer d'hommes de toutes conditions qui couvrait la place de la Bastille, à l'embouchure de la rue Saint-Antoine. Je parvins à peu près au milieu sans avoir le malheur d'être reconnu, et j'allais entrer dans les rues à droite, pour m'évader par les rues vides parallèles aux boulevards, lorsqu'un froissement de la foule fit glisser mon manteau de mes épaules ; je me baissais pour le ramasser dans la boue, quand je fus reconnu par un artiste alors très-célèbre, Cellarius, le musicien de la danse, suivi de quelques-uns de ses élèves et de ses amis.

« C'est Lamartine ! » s'écria-t-il à demi-voix.

Mais il fut entendu par les spectateurs les plus rapprochés, qui, ne respectant pas mon incognito nécessaire, crièrent à l'instant : *Vive Lamartine !* et, se pressant en tumulte autour de moi et du groupe formé à l'instant par Cellarius et ses amis pour me protéger contre l'enthousiasme populaire, firent retourner peu à peu de la place encombrée la foule du côté opposé à la grande revue, et la précipitèrent sur mes pas avec une pression et des clameurs d'amour que m'avait values en ce moment ma résistance toute fraîche aux sommations armées et réitérées que m'avait adressées la démagogie à l'Hôtel de ville.

Je sentis que j'étais étouffé de tendresse et de délire si je ne parvenais pas à me glisser dans quelque rue étroite, dont l'embouchure, resserrée par les maisons et presque invisible, rompît la masse de mes poursuivants et me permît de leur échapper en diminuant forcément leur nombre.

« Y a-t-il près d'ici une telle rue ? » demandai-je à voix basse à Cellarius.

« Oui, me dit-il, nous y touchons.

« — Eh bien ! hâtons-nous, lui dis-je, de nous y jeter, et que quelques-uns de vos amis en disputent un moment l'entrée à la foule : pendant ce temps-là nous gagnerons plus facilement l'issue la plus voisine de la place Royale, et, une fois arrivés là, protégés par la galerie étroite et longue, j'atteindrai le n° 6, au fond de la voûte qu'habite Hugo, et j'irai lui demander asile contre cet assaut de l'enthousiasme. La porte, il m'en souvient, est ferrée, épaisse et forte comme la porte d'une citadelle : nous la refermerons sur moi, et le peuple, resté dehors, respectera la maison du grand poëte. »

XI

La manœuvre que j'avais indiquée à Cellarius réussit, et nous nous trouvâmes un moment isolés dans la petite rue de secours conduisant à la place Royale ; mais bientôt les fenêtres et les portes s'ouvrirent au bruit du tumulte qui s'élevait à mon nom devant et derrière moi, et la foule, quoique rétrécie par l'obstacle, déboucha avec nous sur la place, aux mêmes cris d'amour et de délire répétés de proche en proche par ceux qui avaient débouché des petites rues latérales.

Je craignais que cette émotion, toute de reconnaissance et de bonne intention au début, ne gagnât de rue en rue la ville, n'accumulât une armée entière sur nos pas et ne rallumât dans la multitude l'apparence des séditions que nous nous félicitions d'avoir apaisées.

Les arcades étroites de gauche, sous lesquelles nous nous étions engouffrés, avaient encore diminué et tronçonné la foule ; nous y marchions en groupe, à pas précipités, pour atteindre avant elle le n° 6. Déjà les premiers arrivés, qui me précédaient, y frappaient à grands

coups pour que la porte s'ouvrît à ma fuite; mais le concierge, entendant ce tumulte et ces clameurs sans en connaître la cause, et craignant un assaut de la maison de son maître, refusait d'ouvrir :

« Ouvrez avec confiance, lui criai-je à demi-voix, ne craignez rien; c'est un ami d'Hugo, c'est moi, c'est Lamartine! »

Il entr'ouvrit enfin, juste assez pour me laisser entrer avec deux ou trois personnes, puis referma, aidé de nos épaules contre la pression croissante de la foule à laquelle nous venions d'échapper. Mais le nombre, les cris, les coups contre le bois et le fer des battants descellés des gonds, faisaient craindre un assaut qui ébranlerait les murailles.

« N'y a-t-il point, dis-je au concierge, un moyen de sortir d'ici par quelque cour de service ouvrant sur une ruelle de derrière, et qui me permettrait d'atteindre inaperçu un quartier solitaire et vide? Quand je serai sorti, vous ouvrirez sans danger au peuple, et le peuple, ne me voyant plus, se retirera paisiblement sans aucune violence de curiosité.

« — Venez », me dit le concierge.

Et il me conduisit dans une petite cour d'écurie. Un tas de pierres, me servant d'échelle, me permit d'enjamber un mur de clôture, d'où je tombai dans une ruelle aussi silencieuse et aussi déserte qu'un cloître de chartreux pendant que les religieux sont au service.

Je la suivis quelque temps comme un oisif qui se promène, et je priai un obligeant inconnu, qui avait franchi avec moi la muraille, d'aller me chercher un cabriolet à la place la plus voisine où il pourrait en rencontrer un.

XII

Pendant qu'il accomplissait ma commission, j'entrai dans une boutique de fruitier obscure et presque souterraine; il n'y avait là que deux vieilles femmes parfaitement tranquilles, accoudées sur leur escabeau, autour d'une petite table, et qui mangeaient leur morceau de pain et de fromage, en s'entretenant de la révolution que tout le quartier était allé acclamer sur la place de la Bastille.

« Voulez-vous me permettre, leur dis-je, de me reposer un moment ici pendant qu'on me cherche une voiture, et de me rafraîchir, en payant, avec un peu de pain, de gruyère et un demi-doigt de vin?

« — Volontiers », me répondirent-elles sans soupçon.

Et, pendant que je retrempais mes forces à leur table, tout en les écoutant causer comme Périclès écoutait la marchande d'herbes d'Athènes, le cabriolet longtemps cherché se fit enfin entendre.

Je payai mon écot, je remerciai les deux bonnes femmes, et je montai à côté du cocher.

« Conduisez-moi, lui dis-je, de manière à éviter la rencontre des foules ou des colonnes de garde nationale qui sillonnent les grandes rues de Paris en ce moment. Je suis pressé; vous me déposerez à la hauteur de la rue des Capucines; il faut que je me rende au ministère des affaires étrangères.

« — Oui, mon bourgeois », me dit-il. Et il enfila des rues parallèles aux boulevards et à la rivière, dont j'ignorais même le nom.

Il tenait à la main une baguette de bois, cassée à l'extrémité, et dont il caressait, sans corde ni mèche, la croupe de son cheval harassé.

« Vous voyez bien ce fouet? me dit-il tout en causant, eh bien! je l'ai cassé, le 23 au soir, en conduisant dans la brume M. Guizot qui s'évadait du ministère des affaires étrangères, où je vous mène maintenant. Je ne vous demande pas de me le dire, mais, qui sait? vous êtes peut-être Lamartine, aujourd'hui? Ainsi va le monde : les plus beaux jours ont toujours un lendemain, et les choses roulent comme ma roue, tantôt dans l'ornière, tantôt sur le trottoir. Eh! allez donc », ajouta-t-il en parlant à son cheval, et en faisant le geste de faire claquer son fouet, qui ne claquait plus.

Voilà comment, poussé par la foule enthousiaste à la porte et dans l'escalier d'un pair de France destitué l'avant-veille par un décret de ma propre main, j'allais en aveugle chercher sous ses auspices un refuge contre l'enthousiasme populaire, et j'y échappais à l'ombre de son nom et de son mur!

N'était-ce pas un aruspice, un symbole, un augure? et ne pouvait-on pas y voir le génie égaré d'une révolution qui allait à son insu en chercher une autre?

Sibi lampada tradunt! Moquez-vous des poëtes, hommes de prose, mais craignez-les : ils ont le mot des destinées, et, sans le savoir, ils le prononcent!

XIII

Hugo, certes, était bien loin de songer alors à reprendre en sous-œuvre une révolution sociale, pendant que nous étions occupé, au risque de notre popularité, de notre fortune et de notre vie, à en restreindre et à en régulariser une autre.

Il publia, quelques semaines après, une profession de foi conservatrice, où le courage parlait la langue de la

raison au peuple. Ses fils travaillaient dans mon cabinet, aux affaires étrangères; j'étais fier du nom, et, en lisant dans les journaux ce programme de la république de propriété, d'ordre et de vraie liberté signé Hugo, je me félicitais qu'un si puissant esprit s'engageât dans l'armée où je servais moi-même la cause des améliorations populaires possibles, contre les démagogues de la rue, ces rêveurs de sang et de guerre, et contre les utopistes, ces démagogues de l'idée. Une telle éloquence était une grande force que Dieu nous prêtait pour imposer à la multitude.

On sait, ou l'on ne sait pas comment tout cela, si bon et si consolant sous l'Assemblée constituante, c'est-à-dire sous la France représentée, s'est brouillé sous l'Assemblée législative, représentation des partis qui ne sont plus la France, mais le fantôme de la France de 1793.

Puis le coup d'État, trop appelé par la panique de la France, est venu ; puis la confusion des langues, puis les exils, puis les amnisties ; puis des pamphlets que nous déplorons ; puis des poésies vengeresses, dont nous n'admirons que la verve, diatribes du génie qui stigmatisent des noms propres, que la colère peut écrire d'une main, mais que l'autre main doit raturer : car, en politique, on peut combattre, jamais insulter!

Puis les *Misérables*, critique excessive, radicale et quelquefois injuste d'une société qui porte l'homme à haïr ce qui le sauve, l'ordre social, et à délirer pour ce qui le perd : le rêve antisocial de l'*idéal indéfini!*

XIV

Mais tout cela, bien que cela m'eût quelquefois contristé et attristé, n'avait pas effleuré nos cœurs, ni altéré

notre amitié; les intentions étaient sauves, le prodigieux talent grandissait au lieu de décroître, et des vers où l'amitié s'immortalise, vers généreux que je retrouve aujourd'hui avec orgueil dans mon cœur, s'élevaient entre Hugo et moi comme une muraille de diamant contre toute division possible de nos cœurs, quels que fussent les dissentiments sociaux ou politiques.

Comment pourrais-je oublier jamais cette ode de 1825, à Lamartine, qui éleva mon nom plus haut cent fois que la réalité, sur le souffle d'un tourbillon d'amitié, vent d'équinoxe du printemps, qui prend une feuille et qui la porte aussi haut qu'un astre?

Ces vers, les voici : qu'on me permette d'ouvrir quelquefois mon écrin, comme un roi fugitif et découronné, et d'y contempler le plus beau joyau de ma couronne quand Hugo m'avait fait roi, maintenant que le sort m'a fait mendiant, mendiant non pour moi, mais pour mes frères!

Ces vers, lisez, encore une fois, les voici; j'oublie, en les transcrivant, celui pour qui ils furent écrits, mais jamais celui qui les écrivit :

ODE A M. DE LAMARTINE

PAR M. VICTOR HUGO

I

Pourtant je m'étais dit : « Abritons mon navire;
Ne livrons plus ma voile au vent qui la déchire;
Cachons ce luth. Mes chants peut-être auraient vécu!...

Soyons comme un soldat qui revient sans murmure
Suspendre à son chevet un vain reste d'armure.
Et s'endort, vainqueur ou vaincu! »

Je ne demandais plus à la muse que j'aime
Qu'un seul chant pour ma mort, solennel et suprême!
Le poëte avec joie au tombeau doit s'offrir;
S'il ne souriait pas au moment où l'on pleure,
Chacun lui dirait : « Voici l'heure!
Pourquoi ne pas chanter, puisque tu vas mourir? »

C'est que la mort n'est pas ce que la foule en pense!
C'est l'instant où notre âme obtient sa récompense,
Où le fils exilé rentre au sein paternel.
Quand nous penchons près d'elle une oreille inquiète,
La voix du trépassé, que nous croyons muette,
A commencé l'hymne éternel.

Plus tôt que je n'ai dû, je reviens dans la lice;
Mais tu le veux, ami! ta muse est ma complice;
Ton bras m'a réveillé; c'est toi qui m'as dit : « Va!
Dans la mêlée encor jetons ensemble un gage;
De plus en plus elle s'engage :
Marchons, et confessons le nom de Jéhova! »

J'unis donc à tes chants quelques chants téméraires.
Prends ton luth immortel : nous combattrons en frères
Pour les mêmes autels et les mêmes foyers.
Montés au même char, comme un couple homérique,
Nous tiendrons, pour lutter dans l'arène lyrique,
Toi la lance, moi les coursiers.

Puis, pour faire une part à la faiblesse humaine,
Je ne sais quelle pente au combat me ramène.

J'ai besoin de revoir ce que j'ai combattu,
De jeter sur l'impie un dernier anathème,
De te dire à toi que je t'aime,
Et de chanter encore un hymne à la vertu !

III

Ah ! nous ne sommes plus au temps où le poëte
Parlait au ciel en prêtre, à la terre en prophète !
Que Moïse, Isaïe, apparaisse en nos champs,
Les peuples qu'ils viendront juger, punir, absoudre,
Dans leurs yeux pleins d'éclairs méconnaîtront la foudre
Qui tonne en éclats dans leurs chants.

Vainement ils iront s'écriant dans les villes :
« Plus de rébellions! plus de guerres civiles!
Aux autels du Veau d'or pourquoi danser toujours?
Dagon va s'écrouler, Baal va disparaître.
Le Seigneur a dit à son prêtre :
« Pour faire pénitence ils n'ont que peu de jours!

« Rois, peuples, couvrez-vous d'un sac souillé de cendre !
Bientôt sur la nuée un juge doit descendre.
Vous dormez! que vos yeux daignent enfin s'ouvrir.
Tyr appartient aux flots, Gomorrhe à l'incendie :
Secouez le sommeil de votre âme engourdie,
Et réveillez-vous pour mourir!

« Ah! malheur au puissant qui s'enivre en des fêtes,
Riant de l'opprimé qui pleure, et des prophètes!
Ainsi que Balthazar ignorant ses malheurs,
Il ne voit pas, aux murs de la salle bruyante,
Les mots qu'une main flamboyante
Trace en lettres de feu parmi les nœuds de fleurs!

« Il sera rejeté comme ce noir génie
Effrayant par sa gloire et par son agonie,
Qui tomba jeune encor, dont ce siècle est rempli.
Pourtant Napoléon du monde était le faîte;
Ses pieds éperonnés des rois pliaient la tête,
Et leur tête gardait le pli.

« Malheur donc! Malheur même au mendiant qui frappe,
Hypocrite et jaloux, aux portes du satrape!
A l'esclave en ses fers! au maître en son château!
A qui, voyant marcher l'innocent aux supplices
Entre deux meurtriers complices,
N'étend point sous ses pas son plus riche manteau!

« Malheur à qui dira : « Ma mère est adultère! »
A qui voile un cœur vil sous un langage austère!
A qui change en blasphème un serment effacé!
Au flatteur médisant, reptile à deux visages!
A qui s'annoncera sage entre tous les sages!
Oui, malheur à cet insensé!

« Peuples, vous ignorez le Dieu qui vous fit naître;
Et pourtant vos regards le peuvent reconnaître
Dans vos biens, dans vos maux, à toute heure, en tout lieu!
Un Dieu compte vos jours, un Dieu règne en vos fêtes;
Lorsqu'un chef vous mène aux conquêtes,
Le bras qui vous entraîne est poussé par un Dieu!

« A sa voix, en vos temps de folie et de crime,
Les révolutions ont ouvert leur abîme.
Les justes ont versé tout leur sang précieux;
Et les peuples, troupeau qui dormait sous le glaive,
Ont vu, comme Jacob, dans un étrange rêve,
Des anges remonter aux cieux.

« Frémissez donc! Bientôt, annonçant sa venue,
Le clairon de l'archange entr'ouvrira la nue.

Jour d'éternels tourments ! jour d'éternel bonheur !
Resplendissant d'éclairs, de rayons, d'auréoles,
Dieu vous montrera vos idoles,
Et vous demandera : « Qui donc est le Seigneur ? »

« La trompette, sept fois sonnant dans les nuées,
Poussera jusqu'à lui, pâles, exténuées,
Les races à grands flots se heurtant dans la nuit ;
Jésus appellera sa Mère virginale ;
Et la porte céleste, et la porte infernale,
S'ouvriront ensemble avec bruit !

« Dieu vous dénombrera d'une voix solennelle.
Les rois se courberont sous le vent de son aile ;
Chacun lui portera son espoir, ses remords.
Sous les mers, sur les monts, au fond des catacombes,
A travers le marbre des tombes,
Son souffle remuera la poussière des morts !

« O siècle, arrache-toi de tes pensers frivoles !
L'air va bientôt manquer dans l'espace où tu voles.
Mortels ! gloire, plaisirs, biens, tout est vanité !
A quoi pensez-vous donc, vous qui dans vos demeures
Voulez voir en riant entrer toutes les heures ?...
L'éternité ! l'éternité ! »

IV

Nos sages répondront : « Que nous veulent ces hommes ?
Ils ne sont pas du monde et du temps dont nous sommes.
Ces poëtes sont-ils nés au sacré vallon ?
Où donc est leur Olympe ? où donc est leur Parnasse ?
Quel est leur Dieu qui nous menace ?
A-t-il le char de Mars ? a-t-il l'arc d'Apollon ?

« S'ils veulent emboucher le clairon de Pindare,
N'ont-ils pas Hiéron, la fille de Tyndare,
Castor, Pollux l'Élide et les jeux des vieux temps,
L'arène où l'encens roule en longs flots de fumée,
La roue aux rayons d'or de clous d'airain semée,
Et les quadriges éclatants?

« Pourquoi nous effrayer de clartés symboliques?
Nous aimons qu'on nous charme en des chants bucoliques;
Qu'on y fasse lutter Ménalque et Palémon.
Pour dire l'avenir à notre âme débile,
On a l'écumante Sibylle,
Que bat à coups pressés l'aile d'un noir démon.

« Pourquoi dans nos plaisirs nous suivre comme une ombre?
Pourquoi nous dévoiler dans sa nudité sombre
L'affreux sépulcre ouvert devant nos pas tremblants?
Anacréon, chargé du poids des ans moroses,
Pour songer à la mort se comparait aux roses
Qui mouraient sur ses cheveux blancs.

« Virgile n'a jamais laissé fuir de sa lyre
Des vers qu'à Lycoris son Gallus ne pût lire.
Toujours l'hymne d'Horace au sein des ris est né;
Jamais il n'a versé de larmes immortelles :
La poussière des cascatelles
Seule a mouillé son luth de myrtes couronné! »

V

Voilà de quels dédains leurs âmes satisfaites
Accueilleraient, ami, Dieu même et ses prophètes!
Et puis tu les verrais, vainement irrité,
Continuer, joyeux, quelque festin folâtre,
Ou, pour dormir aux sons d'une lyre idolâtre,
Se tourner de l'autre côté.

Mais qu'importe? Accomplis ta mission sacrée.
Chante, juge, bénis ; ta bouche est inspirée !
Le Seigneur en passant t'a touché de sa main ;
Et, pareil au rocher qu'avait frappé Moïse
    Pour la foule au désert assise,
La poésie en flots s'échappe de ton sein.

Moi, fussé-je vaincu, j'aimerai ta victoire.
Tu le sais, pour mon cœur, ami de toute gloire,
Les triomphes d'autrui ne sont pas un affront.
Poëte, j'eus toujours un chant pour les poëtes ;
Et jamais le laurier qui pare d'autres têtes
    Ne jeta d'ombre sur mon front !

Souris même à l'envie amère et discordante.
Elle outrageait Homère, elle attaquait le Dante :
Sous l'arche triomphale elle insulte au guerrier.
Il faut bien que ton nom dans ses cris retentisse ;
    Le temps amène la justice :
Laisse tomber l'orage et grandir ton laurier !

VI

Telle est la majesté de tes concerts suprêmes,
Que tu sembles savoir comment les anges mêmes
Sur les harpes du ciel laissent errer leurs doigts :
On dirait que Dieu même, inspirant ton audace,
Parfois dans le désert t'apparaît face à face,
    Et qu'il te parle avec la voix !

XXXIX

LETTRE A ALPHONSE KARR

JARDINIER.

1857.

Esprit de bonne humeur et gaîté sans malice,
Qui même en le grondant badine avec le vice,
Et qui, levant la main sans frapper jusqu'aux pleurs,
Ne fustige les sots qu'avec un fouet de fleurs !
Nice t'a donc prêté le bord de ses corniches
Pour te faire au soleil le nid d'algue où tu niches ;
C'est donc là que se mêle au bruit des flots dormants
Le bruit rêveur et gai de tes gazouillements !

Oh ! que ne puis-je, hélas ! de plus près les entendre ?
Oh ! que la liberté lente se fait attendre !
Quand pourrai-je, à ce monde ayant payé rançon,
Suspendre comme toi ma veste à ton buisson,
Et, déchaussant mes pieds saignants de dards sans nombre,
Te dire, en t'embrassant : « Ami, vite un peu d'ombre !
« Nous avons trop hâlé notre front et nos mains
« Aux soleils, au roulis des océans humains ;
« Échappés tous les deux d'un naufrage semblable,
« Faisons-nous sur la plage un oreiller de sable.

« Et qu'insensiblement, flot à flot, pli sur pli,
« La marée en montant nous submerge d'oubli ! »

Il faut à tout beau soir son jardin des Olives !

N'est-il pas, sur le bord du champ que tu cultives,
Parmi les citronniers, les cyprès et les buis,
Un maigre champ portant sa maison et son puits ?
Le figuier, tronc qui vit et qui meurt avec l'homme,
N'y fait-il pas briller sa figue en pleurs de gomme ?
N'y pend-il pas aux murs ses rameaux tortueux,
Comme pour subsister ou crouler avec eux ?
Vingt ou trente oliviers, à l'ombre diaphane,
N'y sont-ils pas penchés par la corde de l'âne ?
Sur l'écorce en lambeaux de leurs troncs écaillés
N'y voit-on pas courir les lézards éveillés ?
N'entend-on pas, au creux du sillon qui la brûle,
La cigale aux cent voix chanter la canicule ?
Dans le ravin plus vert, sous l'ombre du coteau,
N'y voit-on pas filtrer goutte à goutte un peu d'eau,
Où, pourvu que le ciel avare un jour y pleuve,
Altéré par ses chants, ton rossignol s'abreuve ?
N'y voit-on pas du seuil luire entre les rochers
La plaine aux bleus sillons que fendent les nochers,
Où la vague à la vague, en jetant son écume,
Passe dans la lumière et se perd dans la brume ?
N'en respire-t-on pas, jusque sur la hauteur,
Comme d'un foin fauché l'enivrante senteur ?
Le choc de ses flots lourds, quand l'autan les soulève,
N'y fait-il pas voguer, rouler, trembler en rêve ?
Le terrible infini qu'on voit à l'horizon
N'y refoule-t-il pas le cœur à la maison ?
N'y bénit-on pas Dieu de cet arpent de terre
Où l'on repose en paix sous l'arche sédentaire,
Où l'on s'éveille au moins comme on s'est endormi,
Sur cette fourmilière où l'homme est la fourmi ?

Enfin, autour du seuil de la hutte cachée,
Ne voit-on pas toujours la terre frais bêchée
Verdoyer du duvet des semis printaniers
Dont les cœurs de laitue enfleront les paniers?
La bêche au fil tranchant que le gazon essuie,
L'arrosoir au long cou qui simule la pluie,
L'échelle qui se dresse aux espaliers des toits,
La serpette qui tond, comme un troupeau, le bois,
Le long râteau qui peigne et qui grossit en gerbes,
Quand la faux a passé, les verts cheveux des herbes;
Outils selon la plante et selon la saison,
N'y sont-ils pas pendus aux clous sur la cloison?

S'il est près de ta mer une telle colline,
Ami! pour mon hiver retiens la plus voisine.

On dit que d'écrivain tu t'es fait jardinier;
Que ton âne au marché porte un double panier;
Qu'en un carré de fleurs ta vie a jeté l'ancre
Et que tu vis de thym au lieu de vivre d'encre?
On dit que d'Albion la vierge au front vermeil,
Qui vient comme à Baïa fleurir à ton soleil,
Achetant tes primeurs de la rosée écloses,
Trouve plus de velours et d'haleine à tes roses?
Je le crois; dans le miel plante et goût ne sont qu'un:
L'esprit du jardinier parfume le parfum!

Est-on déshonoré du métier qu'on exerce?
Abdolonyme roi fit ce riant commerce.
Tout homme avec fierté peut vendre sa sueur!
Je vends ma grappe en fruit comme tu vends ta fleur,
Heureux quand son nectar, sous mon pied qui la foule,
Dans mes tonneaux nombreux en ruisseaux d'ambre coule,
Produisant à son maître, ivre de sa cherté,
Beaucoup d'or pour payer beaucoup de liberté!
Le sort nous a réduits à compter nos salaires,
Toi des jours, moi des nuits, tous les deux mercenaires;

Mais le pain bien gagné craque mieux sous la dent :
Gloire à qui mange libre un sel indépendant !

La Fortune, semblable à la servante agile
Qui tire l'eau du puits pour sa cruche d'argile,
Élevant le seau double au chanvre suspendu,
Le laisse retomber quand il est répandu;
Ainsi, pour donner l'âme à des foules avides,
Elle nous monta pleins et nous descendit vides.
Ne nous en plaignons pas ; elle est esclave, et fait
Le ménage divin de son maître parfait;
Bénissons-la plutôt, retombés dans la vase,
De n'avoir pas brisé tout entier l'humble vase,
D'avoir bu dans l'écuelle et de nous avoir pris
Tantôt pour le pouvoir, tantôt pour le mépris.
L'un et l'autre sont bons, pourvu qu'on y respecte
Le rôle de l'étoile ou celui de l'insecte :
L'homme n'a de valeur qu'à son jour, à son lieu,
Brin de fil enchâssé dans la toile de Dieu!...

Te souviens-tu du temps où tes *Guêpes* caustiques,
Abeilles bien plutôt des collines attiques,
De l'Hymète embaumé venaient chaque saison
Pétrir d'un suc d'esprit le miel de la raison?
Ce miel, assaisonné du bon sens de la Grèce,
Ne cherchait le piquant qu'à travers la justesse.
Aristophane ou Sterne en eût été jaloux;
On y sentait leur sel, mais le tien est plus doux.
Ces insectes, volant en essaim d'étincelles,
Cachaient leur aiguillon sous l'éclair de leurs ailes ;
A leur bourdonnement on souriait plutôt :
La grâce comme une huile y guérissait le mot !

C'était aussi le temps où ces jouets de l'âme,
Tes romans, s'effeuillaient sur des genoux de femme ;
Et laissaient à leurs sens, ivres du titre seul,
L'indélébile odeur de la fleur du *Tilleul!*

Enfin te souviens-tu de ces jours où l'orage
A la hauteur du flux fit monter ton courage,
Prompt à tout, prêt à tout, à la mort, à l'exil,
Quand il fallait conduire un peuple avec un fil,
Et que tu traversais la grande Olympiade,
Aristippe masqué du front d'Alcibiade?
As-tu donc oublié comme au fort du péril
Ton cœur en éclatant répondait au fusil?
Ah! je m'en souviens, moi! Je crois te voir encore,
A l'heure où sur Paris montait la rouge aurore,
Quand ma lampe jetait sa dernière lueur,
Et qu'un bain de ma veille étanchait la sueur;
Tu t'asseyais tranquille au bord de ma baignoire,
Le front pâle et pourtant illuminé d'histoire;
Tu me parlais de Rome un Tacite à la main,
Des victoires d'hier, des dangers de demain,
Des citoyens tremblants, de l'aube prête à naître,
Des excès, des dégoûts et de la soif d'un maître,
Du défilé terrible à passer sans clarté,
Pont sur le feu qui mène au ciel de Liberté!
Tu regardais la peur en face, en homme libre,
Et ta haute raison rendait plus d'équilibre
A mon esprit frappé de tes grands à-propos
Que le bain n'en rendait à mes membres dispos!
J'appris à t'estimer, non au vain poids d'un livre,
Mais au poids d'un grand cœur qui sait mourir ou vivre.

Ils sont passés ces jours dont tu dois être fier;
C'était un autre siècle, et pourtant c'est hier!
Les regretterais-tu? Pour bêcher plus à l'aise,
Il fait bien moins de vent au pied de la falaise;
Heureux qui du gros temps, où sombra son bateau,
A sauvé comme toi sa bêche et son râteau!
Quand l'homme se resserre à sa juste mesure,
Un coin d'ombre pour lui, c'est toute la nature;
L'orateur du Forum, le poëte badin,
Horace et Cicéron, qu'aimaient-ils? Un jardin:

L'un son Tibur trempé des grottes de Neptune,
L'autre son Tusculum plein d'échos de tribune.
Un jardin qu'en cent pas l'homme peut parcourir,
Va! c'est assez pour vivre et même pour mourir!

J'ai toujours envié la mort de ce grand homme,
Esprit athénien dans un consul de Rome,
Doué de tous les dons parfaits, quoique divers,
Fulminant dans sa prose et rêveur dans ses vers,
Cicéron en un mot, âme encyclopédique,
Digne de gouverner la saine république,
Si Rome, riche en maître et pauvre en citoyen,
Avait pu supporter l'œil d'un homme de bien!
Peut-être sous César trop souple au diadème,
Mais par pitié pour Rome et non pas pour lui-même!
Quand sous le fer trompé César fut abattu,
Antoine eut peur en lui d'un reste de vertu;
Fulvie aux triumvirs mendia cette tête,
Octave marchanda; Lépide, un jour de fête,
Ne pouvait refuser ce bouquet au festin :
La courtisane obtint ce plaisir clandestin.
La meute des soldats qu'un délateur assiste
Sortit de Rome en arme et courut sur la piste.

Cicéron, cependant, par ce divin effroi
Qui glace la vertu lorsque le vice est roi,
De Rome, avant l'arrêt, l'âme déjà bannie,
Parcourait en proscrit sa chère Campanie,
Tantôt quittant la plage et se fiant aux flots,
Tantôt montrant du geste une île aux matelots;
Enfin, las de trembler de retraite en retraite,
Il se fit débarquer dans ses bains de Gaëte,
Délicieux jardins bordés de mers d'azur
Où le soleil reluit sur le cap blanc d'Anxur,
Où les flots, s'engouffrant dans ces grottes factices,
Lavaient la mosaïque, et, par les interstices,
Laissant entrer le jour flottant dans le bassin,

Des rayons sur les murs faisaient trembler l'essaim.
Mais des soldats rôdeurs les pas sourds retentirent;
Par leurs gazouillements ses oiseaux l'avertirent :
Quelques reflets de hache avaient dû les frapper.
Remontant en litière, il tenta d'échapper.
Il descendait déjà le sentier du rivage
Où sa galère à sec s'amarrait à la plage,
Quand on lui demanda sa tête! — La voilà!
Il tendit son cou maigre au glaive; elle roula.
Le jardin qu'il aimait but le sang de son maître...

De son bouquet sanglant ardente à se repaître,
Fulvie, en recevant la tête dans son sein,
Passa sa bague au doigt du tribun assassin;
Puis, dans l'organe mort, pour punir la harangue,
De son épingle d'or elle perça la langue,
Et sur les *Rostres* sourds fit clouer les deux mains
Qui répandaient le geste et le verbe aux Romains!

Ainsi mourut au site où se plaisait sa vie
La gloire des Romains, l'ennemi de Fulvie!
Son beau cap, ses jardins, sa mer, ses bois, ses cieux,
Lui prêtèrent la place et l'heure des adieux;
Ses oiseaux familiers, voletant dans la nue,
Lui chantèrent au ciel sa libre bienvenue!
Le sort garde-t-il mieux à ses grands favoris?
Qui ne voudrait trembler et mourir à ce prix,
Léguant comme ce sage, au sortir de la vie,
Son âme à l'univers et sa tête à Fulvie?

Il n'est plus de Fulvie et plus de Cicéron;
Notre Fulvie, à nous, c'est quelque amer Fréron
Dont la haine terrestre au feu du ciel s'allume
Et qui nous percera la langue avec sa plume!

XL

UN INTÉRIEUR

ou

LES PÈLERINES DE RENÈVE

Monceau, 19 septembre 1865.

I

Tous mes biens sont vendus ou engagés jusqu'au dernier centime de leur valeur pour payer mes dettes. J'en habite encore quelques parties provisoirement et par la complaisance de mes créanciers, jusqu'au jour où un revenu insuffisant, une maladie, un accident, une grêle, une récolte manquée me réduira au néant de mes ressources et où un huissier, impitoyable comme le destin, viendra me dire sans réplique, ce qui m'a été dit plusieurs fois : « Payez ou sortez... »

Je connaissais l'inflexibilité de la loi et je me préparais à m'exécuter coûte que coûte.

Mais pour un moment mettez-vous à ma place. C'était l'heure des adieux suprêmes à tout ce qu'on a vu, touché, aimé, vénéré dans la vie. Ce n'était pas, hélas ! nouveau pour moi. J'avais déjà dit, il y a quelques années, cet

adieu au cher Milly, terre et maison de mon enfance. J'y avais baisé, en m'en séparant, les marques des pieds de mon père, de ma mère, de mes sœurs sur le sable. Depuis ce jour je n'y puis plus penser, et quand, en allant à Saint-Point, je ne puis m'empêcher de passer sur la route où la colline aride surmonte avec son clocher et ses maisons le paysage, et où les sept sycomores font trembler leurs branches sur l'angle presque invisible du toit, je suis obligé de détourner la tête pour cacher mes larmes. Je me dis, en voyant le damier des cultures sur le flanc des collines, et les prés toujours verts le long du ruisseau de Milly: Voilà ce qui a fait partie de moi-même pendant la première aube de mes jours! Voilà la montagne où notre mère nous menait prier Dieu au coucher du soleil! Voilà les bois retentissant dès le matin des voix des chiens courants de mon père! Voilà les dernières vignes que j'ai plantées, là-haut au bord des buis, en défrichant ce coin rocailleux de la montagne! Voilà celles que cultivaient Pierre Pernet et Claude Chanut, mes amis d'enfance! Voilà le grand pré où les têtes chauves des saules prêtaient un peu d'ombre en été aux jolies et diligentes filles du hameau, dont les regards plus tard me faisaient rougir quand je les voyais laver leurs pieds roses dans les eaux de la rivière. Hélas! que sont devenus ces compagnons et ces compagnes de ma vie? J'aperçois dans les vignes quelques chapeaux qui se lèvent au bruit du sabot de mon cheval sur les pierres et quelques gestes affectueux et tristes qui me disent: « Nous reconnaissons de loin, nous aimons toujours notre ancien maître; pourquoi la rigueur du ciel nous en a-t-elle séparés? On a pu vendre nos ceps, on ne pourra pas vendre nos cœurs! Ce ne sera plus lui avec qui nous partagerons nos vendanges, mais la séve de nos vignes sera toujours à lui, car c'est lui qui les a enracinées avec nous dans le roc. »

Et je passe.

Mais je suis triste tant que je me souviens de ce village entrevu.

II

Or, tel était l'état de mes affaires et de mon esprit le 20 septembre au matin.

Après une nuit sans sommeil, je me levai avant le jour pour essayer de travailler encore, car le travail est le devoir de celui qui doit ; je prenais déjà la plume quand on vint me dire que quatre femmes venant de Milly se promenaient sur la terrasse de Monceau, attendant mon réveil, pour me voir et pour me parler. Je maudis leur obligeante curiosité qui allait me coûter une matinée de travail ; mais je rejetai loin de moi la plume, et je descendis sous les grands arbres qui flanquent le château et dont l'ombre aurait sans doute attiré les matinales visiteuses. En les apercevant en effet assises sur un banc de pierre, je fus saisi de respect et d'admiration par leur extérieur empreint de modestie et de grâce. Je m'avançai vers elles avec timidité, et un coup d'œil me fit pressentir à qui j'avais affaire. C'était évidemment une mère et ses filles. La mère se leva, et, s'avançant pour prendre la parole, me dit en rougissant et avec une pudeur visible dont l'heure, l'indiscrétion et l'épuisement étaient l'excuse, qu'elles étaient là à une heure si indue, non pour demander, mais pour m'apercevoir de loin à l'heure du déjeuner où je sortirai du château pour venir avec ma famille et ma société goûter un moment la fraîcheur de cette salle d'arbres et le loisir du milieu du jour. Elle ajouta qu'elle était la mère de ces trois jeunes personnes, qu'elle me demandait la permission de me présenter. L'aînée se présenta alors. Elle s'appelait Aglaé. Sa figure, d'une beauté

un peu plus mûre que celle de ses sœurs, accusait dix-sept à dix-huit ans par une ressemblance plus grave avec celle de sa mère. La seconde, moins âgée d'un an, paraissait aussi réfléchie et moins timide; elle avait l'air d'une pensée éclose tout fraîchement, mais qui jouit de se sentir, et qui dit à ses sœurs : « Voyez, comme ceci est semblable à ce que j'avais imaginé. » — « C'est ma seconde fille, me dit sa mère; elle sait par cœur tout ce qui intéresse votre famille : dans le volume des *Confidences*, que nous avons lu en commun depuis que ce volume est tombé dans nos mains, votre mère, vos aimables sœurs, votre... » Elle baissa la voix, craignant de faire saigner ma douleur, trop rapprochée de la perte; les filles inclinèrent leurs fronts vers le gazon et nous restâmes un moment en silence.

« Enfin, voilà ma troisième fille, Marie », reprit la mère en me présentant la plus jeune. C'était presque une enfant, quatorze ans, silencieuse, rougissante, modeste, mais qui semblait se contenir plus par la convenance de son âge que par l'ignorance des lieux et des choses. Elle ne dit rien, comme si le son de sa voix lui eût fait peur; elle se retira promptement dans le groupe de ses sœurs.

Leur toilette était uniforme, simple, et pourtant convenable. La mère portait une robe de soie noire, et les trois jeunes filles portaient de plus sur le cou un fichu de diverses couleurs, noué négligemment sous le menton et sur la poitrine. Tout cela était de la plus exquise propreté; seulement quelques gouttes de sueur brillaient comme une rosée de printemps au bout des mèches des cheveux noirs ou blonds des jeunes personnes, et quelques taches de poussière blanche de la grande route trahissaient la marche et blanchissaient les bords de leurs souliers.

III

Après les avoir poliment reçues, je les priai non pas d'entrer, il faisait trop chaud, et l'ombre légèrement ventilée de ces grands arbres était le salon le plus naturel et le plus rafraîchissant de la saison, mais de s'asseoir sur le banc où je les avais surprises; j'en pris un moi-même en face d'elles, et, m'adressant à la mère, je lui demandai à quoi je pouvais lui être agréable, pensant que quelque intérêt de famille avait pu seul les amener à une pareille heure.

« Oserai-je vous demander, dis-je à la mère, à qui j'ai l'honneur de parler et le motif de votre visite?

« — Mais, monsieur, me répondit-elle d'une voix douce, sensible et un peu tremblante, il n'y a que vous qui ne puissiez pas le deviner; nous n'en avons point d'autre que celui que nous accomplissons en ce moment : vous voir, et ne pas même vous déranger pour vous entretenir de nous. Nous n'avons rien à demander à personne; mais mes filles sont jeunes, comme vous voyez, et pendant que vous êtes encore sur la terre, elles étaient heureuses de se ménager, en vous voyant, un souvenir. Quoique d'un âge bien plus mûr, monsieur, ajouta-t-elle, je viens avouer que je rougissais dans mon cœur de vivre à si peu de distance du pays que vous habitez, Saint-Point, Milly, Monceau, sans avoir cherché, pendant que vous vivez encore, à voir un homme dont nos contemporains ont tant entendu parler et dont la postérité dira peut-être à son tour : « L'avez-vous par hasard rencontré sur les chemins « de la Bourgogne, soit dans la maison de son enfance, à « Milly, soit dans la masure de Saint-Point, soit dans son « château paternel de Monceau, noms familiers à nos « oreilles? »

Je la remerciai de cette obligeante curiosité qui vient du cœur.

« Mais qui êtes-vous donc, madame? lui dis-je, et laissez-moi le plaisir de mettre à mon tour un nom sur une famille qui se confond par les souvenirs avec la mienne. Nous sommes tous parents par le cœur, la curiosité est un titre de famille.

« — Oh! monsieur, ce titre est peut-être une preuve d'amour, mais non de sang; le nôtre est bien humble, mais notre cœur est au niveau de tout ce que Dieu a créé pour sentir et aimer les belles choses. Notre voyage en est la preuve.

« — Il est surtout la preuve de votre bonté gratuite et de votre candeur, répliquai-je. J'ai fait quelques vers médiocres dans ma jeunesse, et cette célébrité de jeune homme m'ayant appelé à de hautes dignités, dans un âge plus mûr j'ai conquis la bienveillance du pays en vivant et en parlant à l'écart des partis passionnés pour ou contre la révolution de 1830; et le jour ayant sonné, et la France périssant dans l'hésitation, j'ai vu l'anarchie sanguinaire prête à s'emparer du pouvoir, et j'ai proclamé la souveraineté des peuples et la république conservatrice de la société. La France m'a entendu et a été sauvée, moi perdu, et voilà tout. Je ne voulais pas autre chose. Depuis, la Révolution a été perdue elle-même. Un autre régime a été adopté par mon pays. Je suis rentré dans mon obscurité natale sans redemander la parole. Trop honnête pour défendre la Montagne, trop ami de l'ordre pour attaquer l'empire, respectant trop mon passé pour me démentir, travaillant en paix pour tirer mes braves créanciers des pertes où ils s'étaient généreusement jetés pour moi, je croyais mon œuvre accomplie dans deux ans, quand des accidents d'affaires nous rejettent entre les écueils d'où le ciel nous sauvera peut-être encore, ou bien

nous mourrons insolvables, non faute de travail, mais faute de bonne fortune, Dieu le sait : je suis en ce moment dans sa main, résigné à tout, excepté à la ruine du dernier de mes braves amis.

« — Nous ne savions rien de tout cela, monsieur, si ce n'est qu'on disait chez nous que la république inspirée par vous avait sauvé la France en 1848. A cette occasion nous avons entendu parler de vous à cette époque, pour vos actes et depuis pour vos livres. Nous n'étions pas assez riches pour nous les donner, mais de temps en temps il nous en tombait quelques volumes dans les mains, et c'est alors qu'un voyageur, passant par Renève, auprès de Mirebeau, dans la Côte-d'Or, voyant notre enthousiasme, nous en laissa un volume intitulé : *les Confidences*, où nous lûmes toutes sortes de détails sur votre famille, et votre histoire si touchante de *Graziella*, que ces demoiselles savent par cœur. C'est là, monsieur, tout ce que nous connaissons de vous. Mais quel malheur! Aglaé, qui portait le volume, l'a laissé tomber à Charnay, notre dernière halte, dans la petite auberge où nous avons couché en venant à Milly, et nous espérons le retrouver au retour, car ces pauvres hôtes de la campagne avaient l'air de bien honnêtes gens.

« — Ah! oui, monsieur, dit Aglaé, nous sommes bien sûres qu'ils nous l'auront gardé, car ils ont bien pu voir, le soir à la veillée, que c'était notre manuel de voyage que nous consultions toujours devant eux.

« — Je voudrais bien vous en offrir un autre exemplaire, dis-je aux jeunes filles, mais le malheur veut que je n'en aie point ici, qui n'est qu'un lieu de vendanges.

« — Oh! monsieur, nous le portons toutes les quatre dans notre mémoire! s'écrièrent-elles, nous ne l'accepterions pas : nous savons l'usage que vous en faites depuis

quatorze ans pour conserver encore l'image des lieux de votre enfance.

« — Mais comment êtes-vous venues de Renève coucher au petit village de Charnay, qui n'est qu'à deux pas d'ici et où personne ne s'arrête, à moins de voyager à pied?

« — C'est que nous ne sommes pas riches, et que pour nous procurer le plaisir de vous voir, ou du moins de visiter Saint-Point et Milly, ces villages pleins de vous, nous n'avions que la petite somme d'économies que notre excellent père a mises de côté depuis trois ans pour donner à toute la famille et à lui-même la récréation de cœur qu'il nous promettait aussitôt que notre sœur Marie serait en âge de nous accompagner. Les chemins de fer, les voitures, quelque économiques qu'ils soient, nous auraient pris la moitié au moins de notre petit viatique; nous aimions mieux le prendre sur nos jambes. Nous avons donc marché de village en village, et nous sommes arrivées, grâce à la complaisance des paysans, jusqu'ici. On a été touché partout de notre simplicité et du motif de notre voyage à pied, et le peuple hospitalier nous a traitées en amies. Aglaé tenait la bourse, Mathilde portait son volume des *Confidences*, et chacune de nous portait son petit paquet à la main dans un foulard. »

J'étais pénétré d'étonnement et de sensibilité : cela était dit si naturellement et si simplement, qu'on n'y sentait pas l'ombre d'intention. C'était la nature prise sur le fait.

« Mais comment avez-vous fait, dis-je à la mère, pour savoir où vous alliez, et qui vous a informées de ma résidence?

« — Monsieur, me dit-elle, tout le monde vous connaît dans ce pays-ci; nous l'aurions demandé aux pierres,

qu'elles nous l'auraient dit. D'ailleurs, Aglaé se souvenait du nom de Bussières, de votre ami dans votre enfance, ce pauvre abbé Dumont, sur qui, dit-on, vous avez pris le modèle de Jocelyn, un de vos poëmes que nous n'avons pas lu, mais dont on nous a souvent parlé. Elle nous dit : — Il est mort, mais il a certainement un successeur dans ce hameau de Bussières. Ce doit être un digne homme; car il succède à un homme sensible, adoré de ses paroissiens. Je vais lui écrire sans savoir son nom; je lui demanderai s'il connaît M. de Lamartine, que nous avons l'intention d'aller visiter, et s'il pourrait nous dire que nous le trouverions à Saint-Point ou à Milly. — M. le curé nous dit dans sa réponse qu'étant depuis peu de jours à Bussières, et M. de Lamartine ayant vendu Milly pour payer ses créanciers d'autant, il n'avait pas le plaisir de le connaître; mais qu'il avait appris par les paysans de Milly qu'il devait être à Saint-Point ou à Monceau, où nous le trouverions certainement. Il nous donnait des renseignements sur la route avec beaucoup de politesse et de promptitude. C'est munies de ces renseignements, que nous nous mîmes en route. Mais, hélas! mon pauvre mari, qui se faisait une fête de ce pèlerinage, étant tombé un peu malade, fut forcé d'y renoncer et de nous laisser partir seules. Nous lui promîmes de lui raconter, au retour, toutes les circonstances du voyage et toute la physionomie du pays. Nous partîmes par une belle matinée semblable à celle-ci. Les gens de notre village de Renève nous accompagnèrent très-loin. Les uns portaient de notre petit bagage une chose, les autres une autre; puis les femmes nous embrassèrent et nous continuâmes à marcher.

IV

« Nous marchâmes en tricotant jusqu'au soir. Nous vîmes une belle ville couronnée de flèches aiguës. C'étaient les clochers de Saint-Benigne. Nous entrâmes dans un cabaret que tenait une pauvre femme. Nous mangeâmes ce que nous avions apporté le matin de la maison, nous bûmes de l'eau; nous fîmes notre prix pour une petite chambre sur le derrière, c'était très-peu; d'un lit nous en fîmes deux en étendant les matelas par terre. Nous priâmes Dieu comme à la maison, Aglaé avec Mathilde, la petite Marie avec moi. Cela ne nous avait presque rien coûté. La pauvre hôtesse avait eu égard à notre modestie. Nous partîmes avant que le jour éclairât les rues, et nous prîmes, en disant toutes les notes de notre chapelet, la route de Châlon. Les personnes qui passaient comme le vent, soit en chemin de fer, soit en cabriolet, nous jetaient à peine un coup d'œil et nous prenaient sans doute pour une famille du voisinage qui allait à la promenade. Nous nous assîmes dans un pré, sous les saules, et nous mangeâmes ce qui nous restait du pâté de la veille, puis nous nous endormîmes au murmure du ruisseau qui nous avait donné à boire. Après plusieurs heures de repos, nous profitâmes de l'ombre du soir pour aller coucher dans les environs de Beaune. Nous n'entrâmes pas dans la ville, nous prîmes notre gîte dans une petite maison du faubourg à gauche, dont le maître et la maîtresse nouvellement mariés, et qui n'avaient pas encore d'habitués ni de meubles, étonnés de notre voyage à pied, crurent que nous manquions de tout, et voulant signaler leur maison par une charité, nous donnèrent presque gratuitement du meilleur lait de leur vache, du

pain blanc et une omelette au lard. Nous les remerciâmes bien et nous promîmes de nous arrêter chez eux à notre retour.

« Là nous prîmes un chemin de traverse sur la droite, et nous arrivâmes bien fatiguées, sans passer par Châlon, à Sennecy. Nous n'eûmes pas la force d'aller jusqu'à la ville et nous nous arrêtâmes avant le faubourg, chez un sabotier, marchand de fromages, dont l'enseigne disait qu'il logeait à pied et à cheval. Nous y fûmes très-bien à dix sous par tête, et nous allâmes le lendemain, par des routes détournées, jusqu'au delà de Mâcon. Le soir, nous nous arrêtâmes sur la route de Mâcon à Bussières, au village de Charnay, chez la femme d'un scieur de long, dont un fagot de buis indiquait la porte.

« Elle était sous un gros arbre à moitié scié près de la porte ; trois jolies petites filles et un tout petit garçon jouaient avec de la sciure de bois. La mère nous regarda d'abord avec une certaine surprise, quand Marie lui demanda si elle ne pourrait pas nous donner à coucher. Puis, me voyant avec mes filles : — A coucher? Oui, nous dit-elle, mais à souper bien mal, car nous n'avons qu'un morceau de petit-salé et du fromage de Gruyère que mon mari et son garçon mangent le soir pour reprendre des forces aux bras.

« — Oh! le souper nous importe peu, pourvu que la chambre et le lit soient propres.

« — Eh bien! entrez, mesdames, dit la jeune femme, vous verrez si vous pouvez vous accommoder du logement.

« Elle aissa sur le seuil ses trois enfants les plus avancés d'âge, et prenant le petit de trois mois sur son sein, elle lui donna la mamelle, et pendant qu'il tetait elle monta devant nous vers un escalier de bois qui menait aux chambres. Nous la suivîmes. Au moment où elle allait en ou-

vrir la porte, le scieur de long, beau et fort jeune homme d'environ vingt-cinq ans, rentra, et voyant nos robes de soie traîner sur les marches de l'escalier, cria à sa femme :

« — A quoi penses-tu, Claudine? Est-ce que nos chambres sont faites pour des dames? Nos planchers ont-ils jamais résonné que sous des sabots, et que leur donneras-tu à souper? Nous n'avons rien à la maison.

« — Je le leur ai dit, fit-elle; mais puisqu'elles veulent voir la grande chambre et qu'elles ne s'inquiètent pas de ce qui se mange, puis-je les en empêcher?

« En parlant ainsi, elle ouvrit la porte, et nous fûmes étonnées de la bonne odeur de raisins et de maïs qui remplissait l'appartement, bien que les fenêtres fussent ouvertes. C'était l'odeur de quelques maïs dorés qui pendaient au plancher supérieur de la chambre et de quelques corbeilles de raisins aussi qui étaient sur la couverture des deux lits de la double alcôve.

« Le paysage magique du soir semblait entrer tout entier par la fenêtre, dans la chambre, avec les derniers rayons du soleil couchant. Ce paysage était formé, d'abord par les trois mamelons de Fuissé, Solutré et Vergisson, qui s'élèvent comme des coins dans le ciel. Ces trois sommets, comme des pointes d'écueils dont les vagues se sont retirées, se penchent en avant du même côté pour regarder la mer qui s'enfuit. Ces trois plateaux élevés qui les séparent, forment trois vallées hautes qui forcent à lever la tête pour les regarder : on s'imagine voir les flots de la Méditerranée. Derrière elles, en les regardant, ces trois vallées réunies en une, et meublées de villages, de fermes, de châteaux disséminés depuis les montagnes bleues de Saint-Point jusqu'aux bords de la Saône, s'étendent à gauche jusqu'aux Alpes et aux collines de Lyon. On croit contempler une belle vallée de la Lombardie italienne. Au pied de la fenêtre de la chambre, le pays que l'on voit

tout entier se creuse en larges vallons pleins de hameaux et de fumées de cheminées des paysans, qui traînent sur les prés et sur les vignes: on voit que les paysannes préparent à leur famille le souper du soir. Nous restâmes enchantées et immobiles devant ce beau spectacle.

« — Eh bien, nous ne vous demandons pas autre chose que cet asile pour la nuit, dîmes-nous toutes les quatre à la fois, un peu de pain bis et de fromage de vos chèvres nous suffit; quant au vin, nous sommes d'un pays où il n'y en a pas, nous n'en demandons pas. — Aglaé et ses sœurs commencèrent à défaire leur petit paquet de nuit sur les deux lits de la grande alcôve. La paysanne était toute rouge de honte de ne pouvoir nous offrir que ce qu'elle avait à la maison; nous fûmes obligées de la contenter en paraissant très-contentes nous-mêmes.

« Nous sortîmes de la chambre pendant qu'elle faisait les lits; le mari nous servit sur une nappe bien blanche son pain bis, bien frais, de froment, un morceau de fromage de Gruyère tout ruisselant de pleurs, et des grappes de raisin noir et blanc qui n'avaient pas encore perdu leur fleur. Pendant que nous soupions ainsi, la mère redescendit, et nous causâmes ensemble pendant qu'elle donnait des soins à son gras nourrisson, et que le père balançait les deux petites filles sur chacun de ses genoux avec un mouvement d'escarpolette.

« — Quel est, lui demandai-je avec curiosité, le nom de ce gros village à l'église neuve, qui s'étend là-bas, du côté du soleil couchant, dans la plaine, et qui semble regarder un beau château blanc avec une balustrade au-dessus?

« — Ce village, dit-il en regardant, est celui où je suis né, on l'appelle Prissé. Le château en face est celui de Monceau; il appartient à M. de Lamartine, fort aimé dans le pays parce que, bien qu'il ait un beau château pour demeure, il a, dit-on, le cœur d'un paysan. Aussi toutes les

fois que nous le voyons passer sur la grande route dans une mauvaise voiture, lui qui avait autrefois de si beaux chevaux, il faut voir comme tous les bonnets se lèvent : on dirait qu'il est le parent de tout le monde. Tenez, voyez, continua-t-il, il paraît qu'il est à Monceau pour faire ses vendanges, car les fenêtres sont ouvertes sur sa terrasse, et l'on aperçoit d'ici la rangée de tonneaux le long de ses pressoirs.

« Mes filles se levèrent à ces mots, regardant juste ici, monsieur, comme si c'eût été une porte d'or. Elles chuchotaient je ne sais quoi tout bas.

« — Vous le connaissez donc? leur dit-il. Cela n'est pas étonnant, on dit qu'il est connu bien loin du pays et qu'il a été un des maîtres de la France; mais, à présent, c'est bien la France qui est maîtresse de lui, et quoiqu'il soit bien tranquille et ami de tous les honnêtes gens, il a bien de la peine à rester maître de sa maison à force de dettes, car tout le monde qui le peut s'empresse à lui prêter, non pas de l'argent, qu'ils n'ont pas, mais du vin qu'ils récoltent et que lui vend ensuite pour se soutenir.

V

« Alors nous prîmes dans le sac de Mathilde le volume de *Confidences* et nous lûmes à demi-voix tout ce qui concernait les villages de Milly et de Bussières, qui ne faisaient qu'une paroisse du temps de votre première enfance. Nous autres, nées et habitant à la campagne comme vous, monsieur, cela nous touchait plus que tout le reste. — Pauvre Milly, disais-je à mes filles tout bas, quel dommage que la France n'ait pas pu te racheter, pour que cet homme ait au moins pleuré où il a souri!... Et où est donc, dis-je au scieur de long, le village de Milly, et celui de Bussières?

« — Suivez mon doigt de l'œil, dit le jeune homme : vous voyez ici le château de Monceau, là la route de Mâcon se diviser en deux : l'une continue dans la vallée basse, vers Saint-Sorlin, grand village riche, capitale rurale du pays ; l'autre se détourne à gauche et gravit une montée douce qui s'élève sur une crête de vignobles à peu près en face d'ici, puis redescend en pente douce jusqu'à un clocher grisâtre qui marque la paroisse de Bussières... C'est donc là que vous voulez aller? Eh bien, vous n'avez qu'à descendre demain ce grand chemin, passer devant les pavillons de Monceau, prendre alors à gauche, monter la colline et redescendre; vous serez bientôt au pied du clocher de Bussières que vous cherchez, et tout près du village sec de Milly qu'habitait, il y a peu d'années, M. de Lamartine. On vous y mènera en moins de quelques minutes ; ce n'est pas la même commune, mais c'est la même paroisse, le même curé leur chante la messe. Un peu plus loin, vous voyez de grosses montagnes noires où il n'y a plus de passage pour les yeux : ce sont les montagnes de Saint-Point, à deux ou trois lieues de Milly. On vous montrera bien le sentier élevé au travers du bois de châtaigniers où vous aurez à monter et à descendre pendant environ deux heures avant d'arriver sur les bords de la profonde vallée de Saint-Point, dominée par son château et par son clocher que tant de voyageurs vont voir.

VI

« — Mille remercîments, dîmes-nous au jeune homme. Nous allons nous coucher pour être reposées demain et pour commencer notre route. Dites-nous ce que nous vous devons, afin de ne pas vous réveiller trop matin.

« — Oh ! ce que vous voudrez, dit la femme. Je crois que

deux sous par lit pour la blanchisseuse, c'est bien payé, et comme vous couchez deux ensemble, cela fait quatre sous, et six sous de pain et de grappes, cela fera dix sous en tout; nous n'accepterons pas davantage, et nous vous prions d'excuser notre mauvaise réception, mais ce n'est pas notre faute : vous êtes bien bonnes de vous en contenter et d'avoir parlé avec nous. — Si le travail continue, un temps viendra où nous pourrons avoir une servante, mais aujourd'hui nous n'avons que nos petits qui ne servent personne et qu'il faut garder et amuser encore, dit le jeune père en les descendant de ses jambes pour que sa femme allât les coucher.

« Nous eûmes beau leur offrir et les raisonner, ils ne voulaient accepter que leurs dix sous, encore fallut-il accepter nous-mêmes un fromage blanc de leur chèvre et de belles grappes de raisin pour notre déjeuner le lendemain à notre départ. Vous comprenez, monsieur, qu'avec de pareilles gens et dans un si bon pays, notre bourse de voyage ne baissait pas vite; mon mari, qui nous l'avait préparée à force d'économie sou par sou, depuis trois ans, était bien loin de compte avec nous. Si cela continuait ainsi, c'était nous qui lui rapporterions de la surprise.

VII

« Le lendemain matin, mes filles avaient dit adieu à la mère et embrassé les enfants dans le berceau, et nous étions déjà devant l'avenue de Monceau et devant ses vignes pleines de vendangeurs et de vendangeuses. Elles chantaient en cueillant les grappes avant que le soleil réchauffât l'air du matin. Nous ne tardâmes pas beaucoup, toujours en face du même spectacle, à entrer dans les premières maisons de Bussières. Ce fut alors qu'Aglaé

chercha son volume de *Confidences* pour trouver le chemin de la cure. Elle ne le trouva plus et se mit à pleurer. — Faut-il être malheureuse, disait-elle à ses sœurs, pour avoir perdu son guide au but du chemin! Mais Marie, la plus jeune, fut la plus raisonnable. — Qu'est-ce que cela fait, dit-elle, je sais toutes les lignes du volume par cœur, et cette brave famille du scieur de long de Charnay est trop honnête pour ne pas nous le garder pour notre retour. Je gage que nous le trouverons dans la corbeille de raisins sur le lit, où tu l'auras laissé tomber en embrassant les enfants. Voyons, que veux-tu savoir? Veux-tu que je vous conduise à l'entrée du jardin de l'ancienne cure où M. de Lamartine, descendant de Milly, attachait son cheval à la porte auprès de la plate-bande de tulipes de son ami l'abbé Dumont, plus tard Jocelyn? — Oh oui! dîmes-nous toutes à la fois; fions-nous à sa mémoire, elle est infaillible et présente comme celle d'un enfant. Voyons si elle ne se trompe pas.

« Marie sourit comme quelqu'un qui est sûr de son fait et alla marcher devant nous.

VIII

« Elle tourna à droite aux premières maisons de paysans du village. Elle suivit la petite vallée de prairies domestiques où paissaient les vaches des bonnes demoiselles Bruys, jadis les protectrices aimées du village, puis, tournant à droite, sans hésitation, à l'angle d'un mur en ruines, elle tira un morceau de fil de fer caché dans une fente de la muraille intérieure, la porte s'ouvrit, et nous nous trouvâmes dans le jardin de l'abbé Dumont, à côté de l'allée des tulipes.

IX

« Nous nous avançâmes d'un pas discret d'allée en allée dans le castel du curé, comme on l'appelle encore, jusqu'à une galerie bâtie à neuf, car la maison avait changé plusieurs fois de maître, et un vieux serviteur qui fendait du bois au pied de la galerie, dans l'écurie, nous raconta toutes ces métamorphoses.

« — Vous êtes entrées, nous dit-il, par la porte de M. Alphonse quand il était jeune. C'est moi qui prenais son cheval, qui le conduisais par la bride aux tours qui servaient alors d'écurie, qui lui donnais du foin pour l'amuser pendant les longues heures que les deux amis passaient à causer et à souper ensemble. Je voudrais bien vous faire voir les chambres, mais je n'en ai plus les clés, et la maison, entièrement changée ainsi que les habitants, ne sert plus qu'à regarder par les fenêtres la tombe du curé, que M. Alphonse lui a fait tailler et coucher à terre, là, auprès du chœur de son église. — Où est-elle, dîmes-nous toutes à la fois. — Venez, nous répondit le fendeur de bois, descendez l'escalier qui conduit à la porte d'entrée de la maison, je vais vous y conduire en trois pas, car il n'a pas eu un long voyage à faire pour aller de son lit de bois à son lit éternel de terre.

X

« Nous descendîmes avec respect le vieil escalier de pierres tremblantes qui menait du jardin dans la cour. — Tenez! le voilà, les mousses le recouvrent déjà, dit le vieillard en nous ouvrant la porte à deux battants de bois vermoulu qui séparait la cour de la maison du cimetière.

Nous nous précipitâmes vers l'endroit qu'il nous indiquait, nous tombâmes à genoux devant la pierre de taille, et nous lûmes l'épitaphe en deux mots du pauvre curé, et plus bas deux autres mots en petites lettres gravées : *Alphonse de Lamartine à son ami*. Nous pleurâmes en silence toutes les quatre en présence du premier sentiment et des premières douleurs de Lamartine. Nous entrâmes ensuite dans l'église. Le fendeur de bûches était en même temps le sonneur ; nous priâmes avec componction devant un simple autel du bon saint où vous aviez appris à servir la messe du vieux curé de Bussières, parent et prédécesseur de l'abbé Dumont dans la paroisse. Nous étions déjà récompensées de nos peines, puisque, en présence de la mort, nous avions retrouvé les deux amis.

« — Et maintenant, dîmes-nous au marguillier, pourriez-vous, si vous n'avez rien de pressé à faire, nous montrer le chemin de Milly, par où M. Alphonse descendait tous les soirs d'été chez son ami l'abbé Dumont?

« — Si vous n'êtes pas pressées et que vos jeunes jambes, dit-il à mes filles, puissent s'accommoder au pas un peu ralenti d'un vieillard, bien volontiers, nous dit-il. Cela me fera même plaisir, bien que M. Alphonse n'y soit plus et que ses compagnons d'enfance, qu'il aimait tant, soient dispersés en partie, mais les familles y sont encore. Je vous conduirai moi-même où j'allais si gaiement dans ma jeunesse, tantôt pour porter un livre, tantôt une lettre, tantôt une invitation de l'un à l'autre. Mme de Lamartine, sa mère, vivait encore alors, et en me voyant entrer dans sa cour pour porter ceci ou cela à son fils, elle me souriait avec son air si aimable de bonté et me disait : — Entrez donc, Besson, un moment à la cuisine, et prenez donc un verre de vin blanc pour vous rafraîchir pendant que mon fils va répondre à M. le curé... Ah ! c'était une incomparable dame, une dame du bon Dieu, allez ! La

charité même, on ne la voyait jamais sans quelque chose à la main pour ses vignerons et pour les malades, ou pour les pauvres. Ils ont bien tort de dire que le peuple est ingrat : un accident l'a enlevée il y a trente ans et plus à ses bonnes œuvres; eh bien, elle est aussi présente dans toutes les familles de dix lieues à la ronde que quand elle passait à pas vifs sur la bruyère de cette montagne, pour aller porter secours à un pauvre homme qui venait de se casser la jambe en tombant d'un noyer!

XI

« Tout en parlant ainsi, nous suivions le fendeur de bois dans une étroite vallée formée d'un côté par des vignes en pente, et de l'autre par une étroite lisière de prés, où paissaient le long de la haie de vagabondes chèvres blondes. Au milieu de ce chemin il y avait un lavoir plein de belle eau bleue et bordé de cinq ou six jeunes et belles filles de Milly. Nous les saluâmes poliment, et il y en eut une qui dit à Besson : — Où menez-vous donc ces jeunes et belles demoiselles? — Je les mène à Milly, dit-il. — Ah! ce n'est pas étonnant qu'elles soient si jolies, dit la plus âgée des laveuses, elles nous ont parlé avec la douceur et la gracieuseté de notre ancienne dame. — Nous ne fîmes pas semblant d'entendre et Besson nous rejoignit lentement.

XII

« A la cime de la montée nous vîmes quelques toits gris et de pierres moussues s'élever sur la vigne et assombrir le paysage. Un clocher gris aussi formait une espèce de pyramide au milieu d'un groupe de maisonnettes et d'écu-

ries. Quelques vaches maigres broutaient l'herbe poudreuse au pied des murailles, deux femmes tricotaient assises sur le seuil de la porte.— Qu'est-ce que cela? dis-je à Besson. — C'est ce que vous cherchez, me répondit-il, c'est Milly. — Et la maison de la famille de M. Alphonse, où est-elle donc? nous croyions voir un château? — Oh! il n'y a point de château dans le village, reprit-il. Tenez, là, en bas du chemin où nous sommes, vous voyez bien une grande porte à deux battants réparée par morceaux et peinte en vert-jaune, eh bien, c'est la porte de Milly.

« Nous précipitâmes nos pas et nous fûmes bientôt en face du portail. Aglaé ouvrit, et nous nous jetâmes toutes dans la cour comme un troupeau de génisses effarouchées.

« — Ce n'est pas possible, dit Aglaé, qu'une si petite demeure ait produit et nourri une si remarquable famille. Mais cela ressemble tout simplement à la maison de Renève où notre père instruit les quinze enfants de Mirebeau.

« — C'est pourtant cela, nous dit Besson en ôtant son bonnet.

« Alors nous restâmes immobiles et nous regardâmes sans rien dire pour bien nous entrer dans les yeux la cour, la maison et le jardin dont nous apercevions un coin par une grille de bois cassée sur la droite.

« La cour était formée par une rangée de hangars et par une ligne d'écuries basses d'un côté, un long bâtiment à couvert en dalles de pierres noires, vieilles comme le temps, très-basses et sur lesquelles des plantes saxifrages et même des arbres rabougris avaient pris racine. Ce bâtiment, qui était un pressoir, s'étendait de la porte de la cour jusqu'à l'angle de la maison de maître. Il en était séparé seulement par un étroit espace vide qu'occupait la grille de bois menant au jardin.

« — Entrons-y, dit Marie, et ne faisons pas de bruit pour que personne de la maison ne vienne effaroucher nos souvenirs.

« Nous entrâmes en silence.

« — Oh! c'est bien cela, dit Mathilde. Voilà la mare creusée dans le roc vif au pied du toit, pour recueillir l'eau des pluies et arroser le jardin l'été!

« Voilà les platanes plantés autour par Mme de Lamartine pour suspendre aux branches les berceaux successifs de ses filles et travailler à l'ombre pendant les chaleurs.

« — Et les petits espaces de plate-bande entourés d'œillets rouges, dit Marie, ce sont sans doute les vestiges du petit jardin d'enfant qu'on leur donnait pour récompense et où M. Alphonse cultivait ses laitues comme le vieux Dioclétien à Salone.

« — Mais venez voir, s'écrie tout bas Aglaé, voilà le cabinet de charmille entremêlé de sureau que le vent de ses premiers rêves agite encore, et voilà le tronc de chêne tortueux qui lui servait d'appui quand il commençait à écrire ses vers. — Nous accourûmes et nous entrâmes toutes recueillies sous l'ombre obscure du cabinet. Moi, monsieur, je me représentai le chagrin que M. Alphonse avait dû éprouver en abandonnant ce petit asile où son âme était née avec son goût en lisant pour la première fois Fénelon. Nous ne pûmes nous empêcher de pleurer quand Marie nous récita ce passage. Nous y restâmes ensuite un moment pour sécher nos yeux après avoir lu les dates, les lettres et les mots gravés avec la pointe d'un couteau sur le bois et sur les troncs des arbres.

XIII

« Enfin nous nous levâmes à la douce voix d'une femme jeune qui entrait dans l'ombre et qui nous demanda pardon de nous déranger dans notre pèlerinage. Elle nous pria d'entrer à la maison et d'accepter à déjeuner avec elle. Il pouvait être midi, mais la force de nos émotions nous avait empêchées de remarquer l'heure.

«Cette dame était si gracieuse et si obligeante, que nous ne pûmes refuser. C'était Mme D***, la femme du notaire qui avait acheté Milly. Il aimait lui-même beaucoup M. de Lamartine; il avait revendu pour six ou sept cent mille francs du domaine, et il habitait ce qui en restait, ayant offert lui-même à M. de Lamartine de lui rendre la maison de son père et quelques vignes alentour, au prix coûtant, si la fortune, qui lui était si sévère, lui permettait de songer à y rentrer, et ce procédé d'homme de cœur annonçait le plus aimable et le plus sensible des acquéreurs.

XIV

« Nous entrâmes dans le vestibule avec reconnaissance et recueillement.

« — Rien, nous dit Mme D***, n'avait été changé dans l'ameublement de la pauvre maison, pour conserver religieusement les vestiges de Mme de Lamartine, de ses filles et de son fils. On entrait par un vestibule au bout duquel était une vieille horloge de campagne qui avait si souvent sonné les heures de l'heureuse famille alors; une rangée de sacs de farine pour la maison était debout d'un côté; une large cuisine s'ouvrait du côté opposé, pleine de

bruit, de feu, de domestiques, de mendiants et de malades, comme du temps de M. et de Mme de Lamartine. On entrait ensuite dans la salle à manger, qui avait été autrefois votre salle d'études quand vous appreniez à écrire sous M. de Vaudran (le papier peint en était taché d'encre et déchiré, pour bien rappeler son ancien usage), puis, dans une pièce ouvrant sur le jardin au nord, sur le midi et sur la cour d'un autre côté. C'était ce que Mme de Lamartine avait autrefois pour lit dans une grande alcôve. On repassait ensuite dans la salle à manger, qui vous conduisait dans deux petites chambres au couchant sur le jardin. On voyait de là les chèvres et les moutons paissant sur les bruyères de la montagne de Craz dont vous connaissiez toutes les touffes. Elle venait aboutir en pente roide jusqu'au jardin.

« La chambre de M. de Lamartine, votre père, était de ce côté. On y distinguait encore les clous dans la muraille qui portaient jadis son fusil et son sabre de cavalerie, qui lui rappelait son ancien état; il y avait aussi sur la cheminée un vieil almanach de l'état militaire de 1789, qu'il ne quittait jamais et qui lui rappelait les noms et les fonctions au régiment de ses anciens camarades.

XV

« Mme D*** nous laissa visiter seules les pièces du second étage, conduites par sa petite fille, pendant qu'elle allait commander le déjeuner. Pendant cette longue station que nous fîmes dans votre chambre de jeune homme, occupées à déchiffrer et à copier des lambeaux de notes au crayon noir à moitié effacées sur le plâtre blanc des murailles, Besson, qui buvait un coup à la cuisine, racontait à cette aimable dame et aux femmes du village en-

suite ce qu'il savait de nous, et qui nous étions. Elles furent toutes vivement touchées en apprenant que nous venions à pied de plus loin que Dijon pour faire une espèce de pèlerinage à ce petit coin de Milly, et pour y voir seulement l'ombre de leurs anciens maîtres. Cela leur tira des larmes des yeux. — Eh bien! se dirent-elles entre elles, il faut que nous participions à leur voyage puisque nous en sommes en partie l'objet. Moi, je leur ferai voir ceci; moi, je leur montrerai cela, moi la montagne, moi la vigne, moi le lavoir dans les prés. Et moi, se dirent-elles toutes ensemble, je disputerai à Mme D*** l'honneur de les coucher après leur avoir préparé le lait de ma vache et le plat de courges de mon jardin cuites au four. Puisqu'elles veulent aller à Saint-Point demain matin, nous ne les laisserons pas partir sans leur avoir enseigné le chemin. — Cela dit, elles coururent raconter leurs résolutions à leurs voisines et à leurs maris, et elles chargèrent Besson d'en avertir tout bas Mme D***.

« Il le fit, et nous n'en savions rien quand nous nous mîmes à table, qu'il était plus de deux heures, pour déjeuner; mais le temps ne nous avait pas paru long.

XVI

« Mme D*** nous donna un dîner aul ieu d'un déjeuner. Il y avait toute espèce de légumes du jardin; des pigeons du colombier, qui nous faisaient de la peine à manger parce que c'étaient peut-être les enfants de ceux que les sœurs de M. Alphonse élevaient à becqueter leurs cheveux et à boire sur leurs lèvres. Les beaux fruits et les belles grappes ornaient la table du dessert; mais, ce qui nous plaisait davantage, c'était l'acoueil si honnête de la maîtresse de là maison et les souvenirs touchants du temps

passé qui nous entretenaient de Mme de Lamartine, de son mari, de ses filles, et de M. Alphonse. La conversation ne finissait pas, et le soleil baissait déjà dans le ciel quand nous nous levâmes de table pour demander la route de Saint-Point.

XVII

« A ce moment nous entendîmes un grand bruit de sabots dans le vestibule. C'étaient les femmes des anciens vignerons de M. Alphonse, qui venaient, comme elles se l'étaient promis, nous dire bonsoir et s'opposer à notre départ. — Non, c'est trop tard, nous dit la plus âgée, qui avait été servante de l'abbé Dumont avant de devenir vigneronne; on ne montre pas la montagne de Craz à une pareille heure, on ne s'engage pas dans les bois de l'autre côté, vous n'arriveriez pas à Saint-Point avant minuit, il n'y a pas de lune aujourd'hui; nous ne souffrirons pas que ces jeunes demoiselles s'exposent aux loups du grand bois. Ce sera temps demain, et comme nous voulons que la peine et les frais de votre voyage en l'honneur de nos anciens maîtres soient partagés entre tous ceux qui les connaissent et qui se souviennent d'eux avec amitié, nous nous sommes partagé le plaisir de vous recevoir dans nos pauvres chaumières pour la nuit : chacun de nous en prendra une à coucher. Ne vous inquiétez pas du souper non plus : nous ne sommes pas riches; mais nous avons des raisins, des fruits, des courges qui sont déjà au four pour ce soir. Ne nous refusez pas, cela nous ferait de la peine; vous ne voulez pas laisser une amertume dans le pays où vous êtes venues chercher de bons souvenirs.

« Mme D*** retenait mal ses larmes. Nous ne pûmes pas retenir les nôtres non plus; il fallut céder. Nous remer-

ciâmes la bonne Mme D***, et nous nous livrâmes à ces excellentes amies. Les maris, instruits par leurs femmes, furent aussi obligeants qu'elles. Tout le petit village eut un air de fête. Chacune de nous fut conduite par son hôtesse à l'endroit que Marie retrouvait dans sa mémoire. Le pressoir, la vigne, le noyer, le puits, le pré, la fontaine; jamais livre ne fut calqué plus scrupuleusement que ces Confidences d'enfant par le pas des visiteurs : il n'y manquait que la mère, le père, les demoiselles et le fils. Chacune de ces femmes savait une anecdote sur la famille dans chacun de ces lieux. Toute la journée se passa ainsi. Il était presque nuit quand nous revînmes au village. Toutes les femmes étaient réunies sur la place du hameau, c'est-à-dire sur le four banal, où les paysannes avaient fait cuire des châtaignes, des pommes de terre, et les courges dorées; des pots de crème de terre rouge, et des raisins de différentes couleurs étaient épars autour de nous; nos yeux étaient enivrés d'avance de ce frugal et délicieux repas. Les femmes nous servaient à qui mieux mieux. Mes filles auraient voulu que leur père eût pu nous voir recevoir ainsi tout au long une si cordiale hospitalité en votre nom.

« Enfin, le jour s'éteignit tout à fait, et l'on nous conduisit toutes les quatre aux différentes maisons du village où l'on avait préparé nos lits. Le plus beau m'était réservé chez la veuve de l'ancien maire; le lit, gonflé de feuilles de blé de maïs, était haut comme un monticule; des buis bénits étaient suspendus à la muraille, un bénitier d'argent doré contenait de l'eau bénite; une image coloriée du Juif errant donnant cinq sous au bourgeois de Bruxelles, et une gravure représentant Bonaparte faisant grâce de la vie à une dame de Berlin, dont le mari avait raconté dans une lettre à son roi l'entrée triomphale de l'empereur des Français dans sa capitale, avec des expressions

de respect pour le souverain de la Prusse, décoraient les murs. Ce trait de générosité touchait vivement le peuple peu réfléchi de ces campagnes, qui croyait que la force est le droit, et que c'est un crime que d'avoir un autre roi que le vainqueur.

« On conduisit ensuite Aglaé dans une chaumière voisine : il n'y avait rien dans sa chambre, excepté des raisins suspendus au plafond et des feuilles de noisetiers répandues sur le plancher pour cacher la terre ; et toutes les autres par rang d'âge dans d'autres maisonnettes. Les familles s'étaient résignées à coucher avec les chèvres dans les écuries des maisons.

« Nous nous couchâmes avec reconnaissance dans ces lits bien blancs, et nous fîmes nos prières devant la sainte de toutes ces braves familles, puis nous nous endormîmes bien fatiguées, mais bien heureuses d'une si longue journée.

XVIII

« La cloche de l'église de Bussières nous réveilla aux premières lueurs de l'aube. Nous nous rejoignîmes pour partir. Les femmes, après avoir reçu nos remercîments, se rassemblèrent en groupes sous le four pour nous montrer le chemin de Saint-Point et nous accompagner jusqu'au sommet de la montagne de Craz qui domine Milly, et d'où l'on voit à peu près le chemin à travers les bois montueux qui mènent à la vallée de Saint-Point. Nous y arrivâmes en peu de temps ; elles nous firent leurs adieux et nous leur promîmes de venir par le même chemin le surlendemain soir reprendre nos lits et notre nourriture chez elles. Vous allez voir que nous n'y avons pas manqué, car en ce moment même nous venons de Milly.

XIX

« La chaleur était étouffante dans ces gorges élevées de montagnes. A chaque instant le courage manquait à l'une de nous. Elle s'arrêtait étouffée, sous l'ombre d'un chêne ou d'un poirier sauvage, ou près d'une source entre des pierres noires, sous un large châtaignier. Nous buvions un peu d'eau fraîche, et nous nous reposions à notre aisance, car nous n'étions pas pressées, n'ayant que trois lieues à faire dans une longue journée. Le pays devenait charmant de plus en plus, mais toujours aussi sauvage. On n'entendait ni coq ni poule, on n'apercevait ni toit ni fumée dans l'étroite vallée; un merle seulement traversait de temps en temps le sentier, en jetant un cri d'effroi et en laissant tomber quelques plumes. Nous ne voulions pas lui faire de mal, au contraire; mais il était étonné que quelqu'un vînt troubler la solitude de son nid depuis cinq ou six ans qu'on n'avait plus entendu le sabot de votre cheval. Ces haltes toujours si fréquentes nous menèrent jusqu'au milieu de la soirée, et nous ne voyions toujours rien devant nous qu'une haute chaîne de montagnes, noire de forêts; mais ni église, ni château, ni village. Cela nous trompa de route, monsieur. Au lieu de suivre notre sentier qui nous conduisait comme s'il avait eu des yeux, craignant de nous égarer en allant trop à droite, nous prîmes un autre sentier à gauche qui montait dans les bois et qui paraissait redescendre ensuite dans une plus large vallée, dont nous n'apercevions pas le bas. Après avoir marché environ une demi-heure, nous vîmes une légère fumée s'élever au-dessus des bois, et nous nous en approchâmes pour demander notre chemin. Nous fûmes bientôt près de la masure. Deux femmes vêtues en

religieuses s'en approchaient du côté opposé. Nous nous assîmes pour les attendre; mais, étant arrivées à la masure, elles y entrèrent, et nous entendîmes parler d'une voix très-douce.

« — Eh bien, ma pauvre fille, dirent-elles à quelqu'un que nous ne voyions pas dans la chaumière, nous venons vous apporter une bonne nouvelle.

« — Et quoi donc, ma mère? répondit la pauvre ermite.

« — C'est que, grâce à ce monsieur bienfaisant que vous avez vu au château, le soir du grand dîner de cent couverts sous les ormes de la basse-cour, M. le préfet de Mâcon, ayant eu pitié de vous, vous a accordé une place gratuite à l'hospice des infirmes de cette ville. Nous sommes chargées de vous y faire conduire par la première charrette qui ira le samedi à cet hospice. Vous n'y serez plus seule, des hommes et des femmes y seront avec vous et vous tiendront compagnie tout le jour; vous aurez du pain, et surtout vous n'aurez plus peur les nuits d'hiver des loups qui viennent gratter à votre porte. Remerciez bien ce monsieur d'avoir été si bon, votre bonheur est assuré. Ce monsieur s'appelle M. Edmond Texier; il a beaucoup de talent pour attendrir les hommes charitables. Personne ne lui avait parlé de vous, mais à la vue de votre maigreur, de votre pâleur et des femmes qui vous parlaient à table, il a demandé qui vous étiez, et ayant appris que pendant que votre père était à gagner son pain et le vôtre aux moissons, vous restiez toute seule avec des pommes de terre souvent gâtées et la peur des loups à la maison, il n'a point eu de repos, ainsi que ses charmantes filles, qu'il ne vous ait obtenu ce changement d'état. Priez donc le bon Dieu pour lui et pour ses jolies demoiselles, qu'il lui conserve son talent dont il fait un si bon usage.

« — Oh Dieu! dit une voix douce en pleurant, que le Seigneur bénisse ce monsieur, mon vieux père, vous,

mes sœurs, et Mme Valentine qui a bien pensé à moi dans ma misère ! que le bon Dieu leur rende le bien qu'ils vont me faire !

« A ces mots, nous comprenions de quoi il s'agissait ; nous nous approchâmes à pas discrets de la chaumière, la porte était ouverte et nous entrâmes. Jamais, monsieur, même à Renève, nous n'avions vu une pareille misère. Les murs étaient de pierres sèches sans ciment ; seulement quelques genêts enfoncés entre les jointures des pierres les fermaient un peu au vent ; le toit était formé de faisceaux de châtaigniers aux feuilles lisses, mais qui s'amoncelaient en grosses bottes et qui s'infiltraient çà et là dans la chambre par les déchirures du toit. Un petit réduit à côté servait de couchette au père quand il y était ; quant à la fille, elle avait pour lit une vieille pétrissoire où elle avait étendu quelques herbes desséchées par le soleil d'été, et de vieux lambeaux qui lui servaient de couverture. L'hiver, sa chèvre lui tenait chaud la nuit, le père lui ramassait dans le bois des racines. Un coq et trois poules nichaient aussi dans la chambre ; ils mangeaient un peu de blé noir que la pauvre fille semait autour de la cabane et qu'ils disputaient aux grives en automne. La porte était solide, mais elle laissait passer le museau des renards et des loups dans la saison des neiges. Il y avait une petite mare d'eau pleine d'herbes et de feuilles. C'était la seule boisson du logis.

« Quant à la jeune fille, elle était tellement boiteuse, qu'elle ne pouvait sortir de son lit ; elle tricotait tout le jour des bas pour son père, et le soir elle s'éclairait avec des moelles de sureau qu'elle trempait dans des morceaux de chandelles que les paysans de la Bresse donnaient à son père, quand il revenait de battre le froment en grange.

XX

« Nous ne pûmes nous empêcher de pleurer en contemplant cette pauvre enfant.

« Puis nous parlâmes aux religieuses de la Charité qui ne pleuraient pas, mais qui tiraient de leurs poches du pain blanc et du fromage de chèvre et une demi-bouteille de vin qu'elles avaient apportée pour son père.

« — Comment vous trouvez-vous là, mes sœurs? leur dis-je.

« — Il y a plusieurs années que nous sommes à Saint-Point, répondirent-elles; seulement nous ne pouvons pas venir souvent jusqu'ici, parce que c'est trop loin et trop haut. Mme de Lamartine, qui élevait elle-même les cent petites filles de la paroisse, se sentant mourir, voulut que sa bienfaisance ne mourût pas avec elle; elle nous donna alors une très-jolie maison que vous verrez tout à l'heure sur la terrasse du château, non loin de l'église, et nous y installa pour instruire les enfants de Saint-Point, et pour aller porter des secours et des consolations à tous les malades de la paroisse. Nous sommes trois sœurs, sous l'inspection du vénérable curé, qui nous acquittons de ces devoirs, et quelle que soit la distance, une d'entre nous va toujours au sommet des montagnes porter la main de Dieu aux maladies humaines. Aussi ce peuple est si reconnaissant, qu'il nous aime comme si nous étions des médecins; il n'y en a point dans le pays, mais nous tâchons d'y suppléer.

« Mais puisque vous allez vous-mêmes voir la paroisse et le château, ayez donc la complaisance de descendre avec nous par ces pentes rapides entre ces châtaigniers. Nous vous conduirons sans vous perdre et en peu de temps au village. Nous allons le voir tout à l'heure.

« Nous laissâmes la pauvre infirme, isolée, tout en prières, et nous lui promîmes de l'envoyer chercher par des femmes très-fortes pour l'aider, le lendemain, à descendre et à remonter la route difficile jusqu'au château. Nous étions déjà bien loin de sa maison, que nous l'entendions encore à travers les feuilles chanter un cantique de joie au Seigneur!

« Est-il possible qu'on éprouve une telle joie pour entrer dans un hôpital d'incurables?

« Dieu est bon!

XXI

« Tout d'un coup nous nous arrêtâmes et nous poussâmes un cri. Ce pays venait de nous découvrir une autre face.

« Ce n'étaient plus ni les rudes aspects de Milly, ni les longues forêts de châtaigniers que nous avions traversées depuis ce matin. Tout était changé, comme si l'on avait tiré un voile devant la nature, et tout paraissait si près, qu'il semblait qu'on allait toucher tous les hameaux de la paroisse. Mais ce n'était pas près, monsieur, c'était une illusion : le vallon était si profond, qu'il semblait qu'on allait se heurter contre les maisons; pas du tout, monsieur, c'était très-loin. Les montagnes trompent comme la mer.

« On voyait d'abord une belle gorge remplie de troupeaux qui paissaient, tout à fait en bas, avec des enfants qui jouaient et des jeunes femmes qui tenaient leurs nourrissons sur leurs genoux. On ne pouvait se lasser de les regarder. Leur moindre bruit, leur plus faible voix montait jusqu'à nous comme si nous eussions été dans une église, tant l'air était pur et l'atmosphère limpide.

Ensuite l'œil se portait sur des vignes émerveillantes en feuilles. Elles montaient rapidement vers les maisons, la première précédée d'une haute terrasse, et dont les fenêtres, s'ouvrant toutes grandes au soleil levant, laissaient entrer l'air dans toute la maison. On entendait sortir un certain murmure qui est sourd, comme d'enfants qui apprennent leurs leçons. Quelques-uns avaient déjà fini leur ouvrage du soir; ils jouaient sur la terrasse sous quelques tilleuls. C'était le couvent de ces bonnes sœurs. De là on montait par une pente plus roide encore et toute verte de gazon sous un grand vieux château qui avait sur ses flancs des tours, les unes rondes et grosses, les autres menues et pyramidales. Il y en avait une qui se dressait comme une aiguille dans l'azur du ciel et qui était couverte d'hirondelles. C'était votre demeure, monsieur. Nous ne la vîmes pas sans émotion, et nous nous mîmes à parler tout bas comme si vous nous aviez entendues. L'église, avec son clocher roman du XIIIe siècle, s'élevait seule au bout du jardin, et il y avait une chapelle donnant sur le jardin. Nous comprîmes, par les descriptions que nous avons lues, que c'était l'endroit où votre mère, votre fille ramenée de Palestine, votre compagne enfin de cette vie, avaient été ensevelies et où le sentimental sculpteur Salomon avait élevé lui-même cette statue funéraire qui fait pleurer ceux qui la voient et qui fait sourire ceux qui espèrent.

« Les deux religieuses, en nous écoutant parler avec tant de connaissance de ce qui était dans la chapelle et dans le château, comprirent que nous étions de la maison, et s'attachèrent fortement à nous comme des personnes d'une même famille. A ce moment, la cloche du soir sonna au clocher. Les enfants se turent sur la terrasse du couvent et nous entrâmes dans les cours occidentales du château. Elles ne ressemblaient pas à des cours, mais

à une forêt d'arbres de haute futaie et à de vieux vergers mal défrichés qui avaient laissé des troncs séculaires sur leurs ruines. L'avenue passait en circulant parmi tout cela ; seulement il y avait au milieu trois ormes immenses couverts de paons et d'oiseaux des Indes qui se rapprochaient pour monter un à un sur les branches en jetant de longs cris aigus qui se confondaient avec le frémissement de leurs ailes. Tout ce côté de l'ancien château ressemblait à une ruine qu'on a oublié de déblayer. On y voyait de longues écuries, pleines autrefois de quatorze chevaux de trait, et maintenant vides ; il n'y avait qu'un vieux cheval de selle irlandais qui vous a servi de cheval de guerre et de triomphe dans les jours sinistres de la guerre civile : vous lui avez donné les invalides dans un pré voisin, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de rappeler son âme dans les pâturages ossianiques de la verte Erin, le paradis des braves quadrupèdes.

XXII

« Les religieuses nous ayant présentées à une brave fille, ancienne gouvernante du château qui connaissait tous les secrets et toutes les bonnes œuvres de Mme de Lamartine, celle-ci nous présenta à son tour au mari et à la femme du paysan de Milly, qui en gouvernent actuellement les vignes, la basse-cour et les chiens. C'étaient des gens aussi doux que les maîtres. Tous, jusqu'à la bergère, semblaient être de la famille. Quand ils surent que nous étions de pauvres pèlerins venus à pied de si loin pour voir Saint-Point, ils nous introduisirent, accompagnés de tous les chiens hospitaliers, qui nous tiraient par les manches et par le bord de nos robes. Vous savez ce que nous vîmes, monsieur, nous ne voulons pas le répéter.

Les chambres, les salons, les terrasses, les paons qui venaient comme des chiens ailés becqueter les vitres quand on nous ouvrait les fenêtres, les hirondelles qui se préparaient à partir et qui voltigeaient autour du toit comme pour faire leurs adieux à leur demeure; enfin, les belles peintures que Mme de Lamartine et votre nièce ont prodiguées dans les appartements, les portraits chéris de votre fille qui sortent partout des murailles comme pour vous appeler à la revoir dans un autre monde... Nous ne pouvions penser à enregistrer tout dans nos souvenirs; mes filles prenaient des notes en silence, moi je priais tout bas pour les habitants absents de ce lieu où l'on a tant aimé et tant souffert.

XXIII

« Enfin, nous sortîmes sans pouvoir parler tout haut. Une religieuse était à la porte, elle nous conduisit au bout du jardin, à la chapelle funèbre où le sculpteur Adam Salomon était venu lui-même déposer sa statue, hommage d'une pure amitié : c'est la mort devenue immortalité! La femme rend son dernier soupir, mais ce soupir emporte avec elle tout ce qu'elle a aimé. On dit que c'est l'image littérale de cette sainte femme, auprès de laquelle tous les montagnards viennent prier. Nous priâmes aussi, car nous nous sentions de la famille.

« Mais le château et le tombeau ne nous suffisaient pas; le pays tout entier était, pour ainsi dire, partie de la maison, nous voulûmes le visiter. Les religieuses nous donnèrent pour guide une de leurs petites filles en lui disant de nous mener partout où vous aviez eu l'habitude d'aller vous-même vous asseoir dans la campagne. Nous allâmes d'abord en suivant un chemin étroit entre une

vaste étendue de vignes qu'on vendangeait et une grande prairie où paissaient votre ancien cheval et vos vaches, et un bois que vous visitez, dit-on, tous les jours : il est creusé en vallon qu'ombragent de grands chênes; au sommet du vallon une belle pièce d'eau réfléchit dans une onde qui, limitée, fait paraître noirs, à force d'être limpide, le ciel et les feuilles. Nous nous assîmes sur les bords pour nous reposer. Nous crûmes respirer les images que vous y aviez vous-mêmes respirées en écrivant *Jocelyn*. Le murmure du vent dans les feuilles avait des accents d'infini.

« Après une longue station au bord de l'eau, la petite fille nous conduisit sur la rive du bois, et sous un grand chêne qu'on appelle le chêne de Jocelyn, du nom du livre où ce poëme fut écrit.

« De là la petite fille nous fit tourner la vallée pour remonter du côté opposé des montagnes par une large et profonde pente qu'on nomme le ravin. C'est un lieu qui nous parut magnifique. Les sapins et les hêtres qui croissent à d'immenses profondeurs dans le lit d'un torrent s'élèvent et forment des berceaux sombres dans les airs comme pour chercher le soleil. On ne regarde pas sans terreur les flots noirs du ruisseau encaissé qui baigne les racines, les oiseaux de nuit battent les deux bords de leurs ailes effarouchées. Nous redescendîmes par un joli hameau champêtre appelé le village de la Nourrice, du nom d'une pauvre femme qui donna son lait à votre charmante fille. Nous passâmes toute la journée entière à marcher et à parler et à rêver, et à prier sur vos traces. A notre retour au château, nous trouvâmes le curé, homme de Dieu, et les deux religieuses qui nous prièrent d'accepter l'hospitalité dans le couvent et qui nous avaient préparé un frugal souper. Le curé, qui le leur avait permis, insista comme elles; nous ne pûmes pas

leur refuser. Nous soupâmes en causant de tout le bien que ces secours aux malades faisaient dans la vallée, et nous priâmes pour l'âme de Mme de Lamartine. Puissent nos prières être entendues!

XXIV

« Après un doux sommeil dans l'infirmerie dont les lits étaient vides, nous reprîmes le jour suivant la route montagneuse de Milly, et nous retrouvâmes le soir la maison et le lit du vigneron où nous avions été si bien reçues la veille. Nous en partîmes ce matin, et nous voici. Pardonnez-nous, monsieur, si l'on vous a dérangé si matin. Nous n'avons plus qu'à vous remercier et à vous quitter en vous laissant tous nos vœux et tous nos souvenirs.

« — Non, mesdames, leur dis-je, vous ne nous quitterez pas avant le déjeuner que nous vous supplions d'accepter et qui ne tardera pas beaucoup. Soyez assez bonnes pour l'accepter et pour l'attendre pendant que je vais ordonner qu'on mette vos couverts. En attendant, entrez dans ce petit salon qui ouvre sur cette salle d'arbres, ou restez à l'ombre sous ce salon en plein air, je ne tarderai pas à revenir. »

Elles préférèrent le salon de Dieu, et après quelques difficultés elles ne purent refuser. Je m'éloignai.

XXV

Un quart d'heure après je leur présentai mes charmantes nièces, ces fleurs qui croissent sur mes ruines, et quelques hôtes du château qui étaient venus en charmer les dernières bonnes heures. Le déjeuner était frugal; l'entretien roula sur l'aimable empressement des paysans

de Milly et des religieuses de Saint-Point, hélas! et sur le sort probable du château où nous les recevions encore aujourd'hui. Nous glissâmes sur ces suprêmes douleurs de notre vie. — « Non, cela n'est pas possible, dirent-elles toutes à la fois. La France ne voudra pas que ses enfants périssent pour elle! — La France ne me doit rien, répondis-je. Mon bonheur lui appartient comme ma vie. Seulement j'aurais préféré qu'elle choisît une autre mort, car si j'ai été coupable envers elle, ma famille est plus qu'innocente. »

Leurs yeux se voilèrent de larmes; on parla d'autre chose.

XXVI

« Et votre père, demandai-je aux jeunes personnes, que fait-il? — Monsieur, me répondirent-elles, il est maître de pension rurale dans notre village de Renève; il vous aime pour votre conduite dévouée en 1848, et son cœur est la source où nous avons puisé nos sentiments. Il y a quatre ans qu'il nous a préparé la petite économie dont le besoin était prévu pour notre voyage; il devait nous accompagner, une maladie l'a retenu. Nous allons vite le rejoindre et lui rendre compte de l'accueil que vous nous faites et de celui qu'on nous a fait en votre nom. Puisse la Providence s'en souvenir! »

On se leva de table. Nous retournâmes tous au jardin. Mes nièces menèrent les jeunes filles causer dans les allées et cueillir les grappes et les fleurs sous les treilles; bientôt l'heure du départ sonna pour les aimables pèlerines. Elles reprirent leur foulard dans la main, nous les accompagnâmes par l'avenue jusqu'à la grande route de Mâcon. Nous les avions reçues en étrangères, nous les

quittâmes en amies. — « Voilà, dis-je en les regardant marcher sur le grand chemin, de la célébrité en cœur et en âme ; quand nous serons bientôt peut-être expulsés de notre dernière maison, souvenons-nous, pour nous consoler, que la dernière visite que nous avons reçue était la visite de ces pauvres pèlerines de Renève, et que nos bénédictions pleuvent sur elles! »

Puis nous revînmes tristement au château.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

